

5-10-49

LES AVENTURES

DU DUC DE

ROQUELAURE

III

PARIS. — IMPRIMERIE A. PARENT

LES AVENTURES

DU DUC DE

ROQUELAURE

SES FARCES. — SES FACÉTIES.
SES DUELS. - SES AMOURS

RACONTÉS PAR LUI-MÊME

III

PRIX 3 FRANCS LE VOLUME



PARIS

GENNEQUIN, FILS LIBRAIRE

11 RUE GIT-LE-CŒUR, 11



LES AVENTURES

DU

DUC DE ROQUELAURE

CHAPITRE XLII (*Suite*).

La belle rêveuse se leva et poussa un cri.

Mais tout à coup, et comme revenant sur sa première idée, elle dit d'un ton presque calme :

— Ah ! c'est vous, monsieur...

— Madame...

— Monsieur le duc de Roquelaure, n'est-ce pas ?

— Vous savez mon nom ?

Elle rougit.

— C'est-à-dire, murmura-t-elle, que je savais... ou plutôt qu'on m'avait avertie...

— J'ai le bonheur d'être en votre présence, madame, et c'est là une de ces bonnes fortunes qui n'ont pas besoin d'explications. Cependant, comme je suis venu ici par un chemin quelque peu original et que je m'y trouve par un hasard dont je ne me rends pas bien compte moi-même, j'éprouverais une grande satisfaction à savoir qui vous êtes.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle en devenant pâle comme la mort, c'est la seule chose que je vous prie en grâce de ne point exiger de moi.

— La seule, pensai-je en moi-même. Je puis donc exiger tout, hors ceci. Voilà qui promet. Au surplus, le nom ne fait rien à l'affaire.

Elle m'indiqua un siége et reprit place sur son sopha. Je vins m'asseoir à deux pas d'elle.

— S'il m'est interdit de connaître celle dont la beauté fait une si vive impression sur mon esprit, madame, il n'est au pouvoir de personne de m'empêcher de garder au fond de mon cœur la mémoire de ses charmes et l'empreinte de ses traits. Ce souvenir sera pour moi un culte, et j'y serai fidèle.

— Si j'osais vous demander une seconde grâce, reprit l'inconnue en baissant les yeux, ce serait de me promettre, au contraire, de tout oublier... dès demain.

— Eh quoi! je ne vous reverrai donc pas, madame?

— Jamais!

— Et pourquoi cela?

— Parce que, demain, au point du jour, je partirai pour une des provinces frontières de la France, où je dois habiter désormais un vieux château, perdu dans un désert, éloigné de toute communication mondaine, sans plus voir personne, sans plus jouir d'aucun des plaisirs que pouvaient me réserver ici ma naissance, mon âge et ma position.

— Mais vous êtes donc la victime d'une persécution épouvantable! m'écriai-je en joignant les mains avec terreur.

— Non, monsieur le duc, je suis tout simplement sous la protection de parents respectables et puissants qui prétendent agir dans l'intérêt de ma fortune et de mon bonheur.

En prononçant ces mots, elle soupira péniblement et je vis une larme rouler de ses yeux.

L'énigme devenait pour moi de plus en plus impénétrable.

— Vous me cachez la vérité, lui dis-je, vous êtes malheureuse. Mais, au fait, quel droit puis-je avoir à votre confiance, si ce n'est pourtant ma présence en ces lieux? Car une telle faveur ne m'a pas été accordée sans un motif quelconque...

— Oh! ne cherchez pas à le pénétrer. Car je ne pourrais vous l'expliquer; ou si, par une circonstance indépendante de ma volonté, on vous le dévoilait en ma présence, vous me verriez mourir de honte à vos pieds.

A ces mots, elle s'était levée et j'en avais fait autant.

Tout à coup, une grande faiblesse s'empara d'elle et je la sentis tomber dans mes bras.

Cette posture la rendit encore plus admirable à mes yeux. Elle était là, tout près de moi, penchée comme une plante flexible battue par un orage, pâle, inanimée, sans voix. Ses lèvres entr'ouvertes semblaient appeler les miennes... Je n'eus point la force de résister... Je l'embrassai ardemment.

Ce baiser la ranima.

Ses paupières se relevèrent, chargées d'une adorable langueur et son regard sembla me dire :

— Ose!... ose tout ce que tu voudras. Je n'ai ni la volonté ni le courage de t'en empêcher.

Le lecteur me connaît assez pour être bien persuadé que je ne fus pas sourd à une provocation aussi peu équivoque.

Un philosophe à l'esprit chagrin et par trop enclin à l'analyse eût peut-être voulu savoir, avant de se décider à être heureux, le tenant et l'aboutissant de la chose, et pourquoi on l'aimait, et comment cela était venu, et sur quoi se basait cette tendresse et où tant de jouissances imprévues pouvaient le conduire.

Il y a, en effet, de ces gens-là qui hésitent, qui réfléchissent, qui doutent, qui soupçonnent, qui se créent des fantômes pour leur donner la chasse, qui, en un mot, la fin du monde étant arrivée, passeraient flegmatiquement l'éternité tout entière à tourner autour du paradis sans jamais oser entrer dedans.

J'ai en horreur ces esprits méticuleux, ces cœurs irrésolus.

Je ne sais pas marchander avec le péril; je ne sais pas davantage faire le cruel avec le bonheur.

Cette femme m'appartenait par le droit d'une fatalité inévitable ou par le droit d'une rencontre absolument fortuite.

Hasard ou destin, je remerciai, sans y regarder de si près, le pouvoir occulte auquel j'étais redevable d'une fortune si belle et si inespérée. Je ne songeai plus qu'à m'en rendre digne et à justifier ainsi la préférence dont j'avais été l'objet.

Heure charmante dont je savourai chaque minute comme si c'eût été un grain d'ambroisie destiné à augmenter progressivement mon ivresse, par quelles paroles et dans quelle langue pourrais-je jamais te raconter! Heure de plaisir et d'oubli, ne serait-ce pas profaner ton souvenir que d'en livrer la moindre parcelle à des curieux, à des indifférents?

Non! quand j'aurais dit à ceux qui m'écoutent combien cette enfant de vingt ans était pudique au sein même de la volupté; quand je leur aurais dépeint sa magnifique chevelure répandue sur ses épaules, ses joues teintes de l'incarnat du bonheur, sa gorge palpitante, ses yeux mourants et ses bras qui me pressaient, moi indigne, dans une étreinte céleste, ils ne sauraient encore rien, ils ne pourraient comprendre de quelle divine ambroisie je me sentis abreuvé pendant cette heure si courte; ils n'auraient pas même un simulacre, une copie, un reflet, une ombre de la vérité!...

Après cette scène si émouvante, après ces ébats si enivrants, nous nous retrouvâmes tous deux, assis sur le sopha, les doigts entrelacés, le regard lié au regard et balbutiant des mots incompréhensibles.

Ma belle inconnue semblait avoir retrouvé toute sa confiance, toute sa sérénité.

Je voulus parler. D'un geste, elle me pria de lui laisser prendre la parole, et je me rapprochai d'elle avec empressement pour lui prouver que j'étais tout prêt à l'entendre.

— Vous ne savez pas qui je suis, me dit-elle, et moi, je sais qui vous êtes. Ma seule excuse est dans ce seul mot : Je suis femme; — ce qui m'autorise à exiger de vous une discrétion sans bornes, en me dispensant de prendre le même engagement envers vous.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je comprend pourquoi vous riez, continua-t-elle avec douceur. Vous ne croyez pas que je puisse avoir jamais la fantaisie de me vanter de ce qui est arrivé ce soir, et votre sourire signifie que je n'aurai pas grand'peine à garder un secret qui ne saurait compromettre que moi. Vous avez peut-être raison, quoique, pourtant, on ne sache jamais ce que réserve l'avenir et à quelles nécessités bizarres on pourrait un jour se voir forcé d'obéir...

— Dans ce cas-là, et si les circonstances vous y obligent, m'écriai-je vivement, croyez bien que je serai tout prêt à vous appuyer de ma parole aussi bien qu'à vous défendre de mon épée. Ce secret est le vôtre, non le mien. Vous seule avez le droit de le divulguer, comme je suis engagé par l'honneur à le taire. J'espère que vous ne me faites pas l'injure de me redouter. En pareille circonstance, la simple étourderie serait une infâme trahison.

— Ainsi, vous faites le serment d'une discrétion à toute épreuve.

— Contentez-vous d'une simple promesse. On n'exige un serment que de l'homme dont on se défie.

— Et si jamais, — car il faut tout prévoir, — si jamais dans le monde, au milieu de n'importe quelle compagnie, vous veniez à me rencontrer...

— Mon cœur battrait, je suffoquerais de bonheur, je pâlirais de joie...

— Imprudent!

— Mais en même temps je détournerais la tête et je me retirerais sans vous avoir dit un mot, sans vous avoir reconnue.

— Avant de vous adresser cette question, reprit-elle, avant d'avoir, par conséquent, reçu votre réponse, j'avais deviné que je pouvais sans crainte me livrer à votre délicatesse, à votre loyauté.

Je la remerciai d'un regard.

— En voulez-vous la preuve? Tenez, poursuivit-elle en soulevant un des coussins du sopha, et me montrant un demi-masque de velours noir, voici l'inexorable gardien dont je m'étais d'abord promis d'user pour sauvegarder ma pudeur. Mais en réfléchissant à qui j'avais affaire, en songeant à la réputation de dévouement et d'excellent cœur qui s'attache au noble nom de Roquelaure, je me suis dit : Il y a un homme au monde, qui, par suite de circonstances étranges qu'il m'est impossible de lui révéler quant à présent, va avoir le droit de me regarder comme la dernière et la plus vile des femmes perdues.....

Je l'interrompis à ces mots et couvris ses pieds mignons de mes baisers.

— Eh bien! reprit-elle avec une dignité inexprimable, cet homme, je ne veux pas me cacher de lui... je veux

qu'il voie mon visage, je veux qu'il me connaisse, et quand j'aurai confié à sa merci le dépôt de mon honneur, je le supplierai de me garder le secret et il me le gardera.

Je me précipitai à ses genoux, protestant de mon inaltérable dévouement, et jurant de conserver dans mon souvenir l'image de ses traits, comme si ces traits eussent été ceux d'une sainte...

A mon tour, je la suppliai de me pardonner ma hardiesse, ma témérité.

Elle ne me répondit pas.

Je levai le front.

Elle n'était plus là!

Rien ne saurait peindre mon désespoir. Je la cherchais, je l'appelais, je voulais courir sur sa trace.

Le son d'une voix m'arrêta.

— Où allez-vous donc, monsieur le duc?

— Comment! c'est toi, Marinette, et que viens-tu fair céans?

— Vous conduire d'ici jusqu'à la porte de la rue, comme je vous ai conduit de la porte de la rue jusqu'ici.

— Mais je ne veux pas m'en aller.

— Il le faut, monsieur le duc.

— A tous les diables, je reste!

— Oh! et votre promesse, murmura une charmante et douce voix derrière la porte, votre promesse, monsieur le duc? Il est vrai que vous avez refusé de vous engager par serment.

— Je pars! je pars! m'écriai-je tout honteux de moi-même et en suivant la Marinette.

L'inconnue m'avait rappelée à mon devoir. Je descendis l'escalier quatre à quatre.

— Monsieur le duc! monsieur le duc! criait la Marinette toute effarée.

— Que veux-tu encore?

— Vous ne vous apercevez pas que vous oubliez quelque chose?

— Quoi donc?

— Votre bandeau.

— Il faut donc le remettre?

— Pourquoi aurais-je fait de vous un aveugle en en-

trant, si j'avais dû vous laisser, en sortant, cette vue que nous avons jugée dangereuse?

— C'est vrai, allons, Marinette, fais ton ministère et fais-le vite, je te prie, car il me tarde d'être seul, pour revenir un peu sur le passé, pour songer à tout ce qu'on m'a dit, à tout ce que j'ai vu, pour y rêver à mon aise et après avoir été heureux par la réalité, l'être encore une seconde fois par le souvenir.

— Je ne vous avais donc pas trompé? dit Marinette en me bandant les yeux comme elle l'avait déjà fait dans le carrosse.

— Non sans doute! ce que tu m'avais dit était même au-dessous de la vérité!

— C'èst une si charmante femme que ma maîtresse!

— C'est un ange.

— Vous l'avez dit.

— Ah! Marinette, si je remontais!

— Pourquoi faire?

— Pour aller lui redire un autre, un dernier adieu!

— Impossible!

— Tu crois?

— J'en suis sûre.

— Est-ce qu'elle ne me recevrait pas bien?

— Ce n'est pas cela. Mais ce qui était faisable tout à l'heure ne l'est plus maintenant.

— C'est tout à fait décidé?

— Tout à fait.

— Eh bien! marchons.

— Monsieur le duc, vous dites : Marchons! mais vous ne marchez pas du tout.

— Ah! c'est juste, conduis-moi par la main... de cette façon, je serai bien obligé de te suivre.

— A la bonne heure! par ici, monsieur le duc, prenez garde, il y a un pas.

— Merci, et où sommes-nous à présent?

— A la porte de sortie.

— Tu as la clef?

— Certainement.

— Nous voici dans la rue?

— Comme vous dites.

— Est-ce que tu vas m'accompagner comme cela bien loin?

— Le plus loin que je pourrai, monsieur le duc, afin que je sois bien tranquillisée sur ce point important, à savoir qu'il vous soit impossible de reconnaître d'où vous venez.

— Mais sais-tu, Marinette, que vis-à-vis d'un homme en qui on prétend avoir confiance, voilà bien des précautions injurieuses.

— On ne redoute rien de votre loyauté qu'on sait inattaquable, monsieur le duc, mais on a peur d'une petite faiblesse de tempérament.

— Comment cela?

— La chair est disposée à faillir, monsieur le duc, et ma maîtresse est si jolie!

— Tu dis vrai et je ne répondrais pas de ne point commettre quelque imprudence si je savais où la retrouver.

— Vous voyez donc bien que nous faisons les choses pour le mieux. Là, à présent, nous voilà au Palais-Royal, monsieur le duc, je vais vous quitter.

— Quelle heure peut-il bien être, Marinette?

— Minuit.

— Ah çà! depuis que nous cheminons ensemble, est-ce que tu n'as pas attiré les regards de quelque passant, étonné de te voir conduire un aveugle?

— Il fait noir comme dans un four, et personne n'a fait attention à nous. Adieu, monsieur le duc.

— Un instant, Marinette, un instant. Avant de te laisser partir, j'ai un compte à régler avec toi. Combien y avait-il de pistoles dans la bourse que je t'ai remise?

— Trente-six, monsieur le duc.

— Je t'en ai promis trois fois autant si j'avais à me louer de l'emploi de ma soirée. C'est donc cent-huit pistoles que je te redois.

— Oh! monsieur le duc, vous êtes trop généreux!

— Trop généreux! je veux que tu les aies demain. Où te retrouverai-je?

— Ici même, demain, à sept heures du soir. Et comme je ne veux pas vous voler votre argent, je tâcherai de le gagner par quelque nouveau service que je vous rendrai, du reste, s'il y a lieu, du plus profond de mon cœur. Car, foi de Marinette, vous me plaisez fort, monsieur le duc.

—Et moi, Marinette, je t'adore pour le bonheur dont tu as été pour moi, ce soir, la brillante messagère. Au revoir donc!

— Adieu, monsieur le duc; adieu!

Marinette s'éloigna en courant.

J'étais engagé d'honneur. Je ne fis aucune tentative pour la suivre ou la faire épier. C'eût été une ruse indigne de mon caractère. Je me renfermai scrupuleusement dans mon rôle d'honnête homme, heureux et satisfait.

Puis j'essayai de penser à autre chose et allai achever ma nuit chez Marion où nous soupâmes le plus joyeusement du monde avec Miossens et Rambouillet.

CHAPITRE XLIII

Sommaire : Appendice au précédent. — Intervalle de deux années. — Voyage à Marseille. — Le comte de La Baume. — Un bal. — Je pense m'évanouir. — Double émotion. — Lutte entre ma volonté présente et le souvenir d'un serment. — L'honneur l'emporte. — La vertu est toujours récompensée. — Une lettre. — Explication du mystère. — Détails incroyables. — C'est pourtant la vérité. — Madame la comtesse de Lansac. — Second rendez-vous. — Je retrouve Marinette. — Obligations que je lui dois. — Nouveau bonheur. — Une nuit silencieuse. — Visite sentimentale à un enfant qui me ressemble. — Joies de la paternité. — Ses mystères impénétrables.

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais au rendez-vous indiqué par Marinette.

Elle fut exacte.

En la revoyant, mon cœur palpita avec violence. Elle me rappelait sa maîtresse et son aspect venait de renouveler pour moi le souvenir des douces heures de la veille.

— Eh bien! m'écriai-je en m'élançant vers elle, tiens-tu ta parole, Marinette?

— Quelle parole, monsieur le duc?

— Ne m'as-tu pas promis de m'apporter quelque chose en retour de ce que je vais te donner?

— Je tiens toujours ce que je promets, répondit Marinette. Voici ce qu'on m'a chargée de vous remettre.

Elle me tendit une petite boîte en cuir vert, gaufré d'or. Je l'ouvris avec délire.

C'était un diamant de la plus belle eau, dont les vives couleurs m'éblouirent.

— J'aurais mieux aimé une lettre, murmurai-je en soupirant.

— Si vous refusez ce cadeau, je puis le remporter, dit Marinette.

— Cruelle ! m'écriai-je en repoussant une main qui faisait mine de me reprendre mon trésor ; ne vois-tu pas que cette pierre précieuse sera pour moi désormais le plus délicieux, le plus chéri des talismans ? Pour me l'arracher, il faudra m'arracher la vie !

— Et comme je ne suis nullement d'humeur à vous tuer, dit en riant Marinette, je vous le laisse.

— Voilà tes pistoles. Vois si le compte y est

— Au poids, monseigneur, je parierais que vous vous êtes trompé.

— En moins ?

— Oh non !... en trop.

— En es-tu fâchée ?

— J'en passe par où vous voulez, monseigneur. Nous autres suivantes, nous sommes bien forcées d'obéir.

— Eh quoi ! déjà tu m'échappes ?

— On m'attend.

— Un mot, un seul mot de ta maîtresse !

— Elle ne m'a chargée de rien autre chose.

— De rien ! en es-tu certaine ?

— De rien absolument. Mais en revanche, ses yeux ont parlé pour elle...

— Et qu'est-ce qu'ils disaient, ses yeux ?

— Ils disaient... ils disaient que vous avez dû être bien heureux, monsieur le duc !

— Voilà tout ?

— N'est-ce pas assez ? Adieu, monseigneur, je me sauve !

Et Marinette partit comme une flèche. Je restai longtemps sans mouvement à la place où cet entretien avait eu lieu.

Puis enfin, rassemblant tout mon courage, je repris la route de mon hôtel, en récapitulant tout ce qui m'était ar-

rivé depuis vingt-quatre heures, et contemplant d'un œil insatiable l'admirable pierre que je venais de recevoir, et que je promis de conserver toujours en mémoire de cette incroyable aventure.

Dans l'ordre des événements, je devrais interrompre ici ma narration, et en renvoyer la fin à son temps. Mais il vaut mieux, je crois, en venir tout de suite au dénouement. Cette manière de procéder me semble profitable au point de vue de l'intérêt que peut prendre le lecteur à mes récits.

Deux années se passèrent durant lesquelles je n'eus aucune nouvelle, ni de Marinette, ni de ma belle inconnue.

Mais un jour, — jour mémorable, — m'étant rendu à Marseille pour y visiter un certain baron de La Baume, gentilhomme de beaucoup d'eprit qui était surtout grand amateur de la chasse, je fus invité par lui à un bal où il se proposait de réunir toute la noblesse de la ville et des environs. Les femmes de Marseille me plaisaient tout particulièrement, et je fis de grands frais de toilette pour me rendre à ce bal, l'un des plus riches et des plus brillants auxquels j'aie jamais assisté.

L'hôtel du baron de La Baume, qui n'était pas éloigné de l'abbaye de Saint-Victor, présentait de si immenses développements qu'il était facile d'y donner des fêtes princières. C'est ce que fit cette fois-là le baron. Les illuminations étaient d'une splendeur rare, la décoration intérieure des salons offrait un coup d'œil magique, et vers neuf heures du soir (ce fut à peu près l'heure où j'arrivai), j'y trouvai déjà une foule immense.

Le lecteur ne s'attend pas à ce que je fasse passer sous ses yeux les détails de ce bal, qui, pour beau qu'il était, ressemblait cependant à tous les autres. La sarabande, la pavane allaient leur train, et toutes ces dames de Marseille s'en donnaient à cœur joie.

Moi-même m'abandonnais, sans nulle résistance, à l'entraînement joyeux de la fête, lorsqu'au beau milieu d'une pirouette, je fus soudainement frappé d'une apparition qui me fit perdre l'esprit et brouiller entièrement la figure où j'étais engagé.

Le baron de La Baume, qui faisait mon second, me cria en riant

— Eh! là, là! Roquelaure, à quoi penses-tu, mon bon ami? Tu vas de droite au lieu d'aller de gauche, et tu te trompes de danseuse. Est-ce que tu deviens fou?

— Merci de ton attention, baron. Mais je ne suis pas fou. Seulement, il vient de me prendre un éblouissement si foudroyant, si prompt, que je demande la permission de me retirer.

— En effet, vous pâlissez, me dit une jeune Marseillaise dont je tenais encore la main.

— C'est vrai, reprit le baron de La Baume, veux-tu qu'on aille quérir le médecin?

— Non... un peu d'air me suffira.

— Eh bien, alors, va-t'en, va-t'en.

Je me dégageai immédiatement du groupe qui m'entourait, et me disposai à traverser le salon pour gagner la porte de sortie.

Tout en marchant, mes yeux se fixèrent sur une charmante jeune femme, dont la parure relevait encore les perfections, et qui, elle-même, attachait sur moi un regard perçant et continu.

Son émotion, violemment comprimée, n'était certainement visible que pour moi.

Je ne cherchai pas à lui cacher la mienne...

Mais pas un signe, pas un mouvement de tête, pas la moindre manifestation n'exprima aux yeux des assistants l'agitation profonde à laquelle j'étais en proie...

C'était mon inconnue!

Oui, c'était bien elle... c'était là le visage dont chaque trait vivait dans mon cœur, c'était bien là cette créature céleste dont les charmes secrets s'étaient si fortement empreints dans ma mémoire que, plus d'une fois, je les avais revus en songe, toujours plus parfaits, toujous plus beaux!

Cette rencontre inattendue ne me troubla pourtant pas au point de m'ôter l'exercice de ma raison.

J'avais une promesse à tenir.

Je fis mon devoir.

Je sortis des salons du baron de la Baume sans avoir salué celle dont l'image remplissait toute mon âme. Personne, assurément, n'avait pu me soupçonner de la connaître.

Et non-seulement, je sortis, — mais je ne rentrai pas.

J'étais redevenu le tendre amoureux de dix-huit ans. Cette femme dont je ne savais ni le nom, ni la position dans le monde, avait rajeuni mes idées sur l'amour, et rallumé chez moi tous les feux de la passion.

Qui le croirait? je me mis à faire quinze ou vingt fois le tour de cet hôtel où l'on riait, où l'on dansait, où l'on s'amusait sans moi.

Un moment, je fus bien tenté d'y retourner.

Mais le souvenir de mon serment l'emporta.

Je rentrai chez moi.

Quelle nuit! il me fut impossible de fermer l'œil. Je la voyais sans cesse, je lui parlais, j'étais éveillé et je rêvais.

Vers le matin, j'eus un de ces songes qui vous feraient souhaiter de rester endormi à jamais.

Les bruits de la ville me tirèrent malheureusement trop tôt de cette douce léthargie.

Je sautai de mon lit et m'habillai, bien résolu de quitter Marseille au plus vite, afin de me soustraire à un péril que je sentais imminent

J'appelai mon valet de chambre et lui ordonnai de tout préparer pour le départ.

Le séjour de Marseille ne pouvait plus être pour moi que très-charmant ou très-odieux.

Comme toutes les chances semblaient être pour cette dernière hypothèse, n'était-il pas plus sage de m'éloigner, et cela, sans laisser le temps à mes réflexions de se changer en regrets trop cuisants?

J'endossai mes vêtements de voyage avec un courage vraiment antique.

J'en étais au petit manteau dont j'attachais déjà les agrafes, lorsque j'entendis gratter à ma porte.

— Qui va là?

— C'est moi, le portier de la maison de monseigneur.

— Que me veux-tu?

— J'apporte une lettre à monseigneur.

— De Paris, sans doute?

— Non, monseigneur, car c'est un homme du port de Marseille qui l'a remise entre mes mains.

— Allons, approche et donne.

Je pris la lettre.

Je ne sais pourquoi, en regardant la suscription, je fus

saisi d'un tremblement dont je ne pus me rendre maître. Le papier était embaumé, l'écriture fine et délicate. De plus, je n'avais jamais vu cette écriture.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je quand je fus seul, si c'était d'elle!

Je brisai le cachet et lus ce qui suit :

« Monsieur le duc, vous avez noblement accompli votre « promesse, et je me considérerais comme une ingrate si « je tardais d'un seul jour à vous remercier. Voilà deux « ans que nous ne nous sommes vus, voilà aussi deux ans « que je vis renfermée, ainsi que je vous avais averti, dans « une bastide isolée, à une lieue et demie de Marseille. « C'était hier, pour la première fois, que je reparaissais « dans le monde, et hier, par un coup inexplicable du « hasard ou de la Providence, vous êtes le premier homme « sur lequel se soient fixés mes regards. Jugez, monsieur « le duc, de ma confiance en vous. Cette rencontre ne m'a « pas un seul instant effrayée. Seulement, j'ai pris sur-le-« champ la résolution de vous écrire pour vous dévoiler « un secret que vous avez le droit de savoir et que je ne « veux pas vous celer plus longtemps.

« Vous vous rappelez, monsieur le duc, cette nuit étrange, « dont le seul souvenir me fait rougir de honte et baisser « les yeux; vous vous rappelez ce rapprochement inattendu, « ce tête-à-tête en quelque sorte forcé, cette entrevue enfin « que je ne sais comment qualifier, et qui a dû, bien des « fois, vous inspirer sur mon compte des suppositions « outrageantes. Eh bien! monsieur le duc, me croirez-vous « quand je vous dirai que rien, ce jour-là, ne s'est fait par « ma volonté, quand je vous dirai qu'une main de fer, « invisible pour vous, mais dont je sentais, moi, l'étreinte « irrésistible, m'obligeait d'agir comme j'ai fait. Vous dou-« terez peut-être, monsieur le duc, et pourtant, je le jure, « c'est la pure et entière vérité.

« Je vais m'expliquer plus clairement.

« J'ai été mariée, il y a cinq ans, au vieux comte de « Lansac, dont la richesse (la renommée vous l'a peut-être « appris) s'élevait à plusieurs millions. Mon père (et en « traçant ces deux mots ordinairement si doux pour une « fille, je ne puis m'empêcher de frémir), mon père avait « négocié ce mariage dans le but de rétablir sa fortune,

« gravement compromise dans des spéculations hasar-
« deuses. Il avait espéré que le comte, dont le principal
« désir était d'avoir un héritier de son nom, me ferait,
« aussitôt après cet heureux événement, dotation pleine et
« entière de ses biens. Il espérait en même temps que, le
« comte une fois mort, et moi maîtresse de cette immense
« fortune, il obtiendrait facilement de sa fille la récom-
« pense de ses efforts et de ses soins paternels. J'avais alors
« une jeune sœur au couvent et il comptait sur ma géné-
« rosité pour la doter quand le moment serait venu.

« Cependant le temps passait et le comte de Lansac atten-
« dait vainement un héritier. Son caractère s'aigrissait, il
« devenait sombre et morose, il menaçait même de solli-
« citer la rupture de notre mariage. Oserai-je vous dire,
« monsieur le duc, que c'eût été là le plus grand bonheur
« qui eût pu m'arriver? Ma pudeur se révolte à un tel aveu
« et c'est pourtant tout le fond de ma pensée.

« Cette menace mit mon père hors de lui. Tout l'écha-
« faudage qu'il avait bâti sur ma fortune à venir allait
« donc s'écrouler. Il était accablé de dettes et comptait sur
« moi seule pour sortir d'embarras. Son génie inventif lui
« fournit, dans cette occasion difficile, un moyen dont il
« vint un jour me faire part, et que je ne sais trop com-
« ment vous expliquer.

« Le comte de Lansac, me dit mon père, veut absolument
« un enfant;... il faut absolument qu'il en ait un. — Je ne
« demande pas mieux, répondis-je à mon père, et moi-
« même serais heureuse de me voir revivre dans un fils
« dont les hautes qualités flatteraient mon orgueil, ou dans
« une fille dont l'affection satisferait si bien mon cœur. —
« Eh bien! dit mon père, il faut que cela soit. — Que vou-
« lez-vous dire? — Je te répète qu'il le faut. — Je ne vous
« comprends pas. — Marinette te communiquera mes inten-
« tions...

« J'eus un long entretien avec Marinette. Elle me dévoila
« le projet de mon père... Sans prétendre influencer mon
« choix, il voulait... Mais à quoi bon aller plus loin? vous
« devinez l'effrayante proposition qu'il me fallut entendre...
« Accorder à un amant inconnu, au premier venu, le droit
« de me mépriser, de me jeter la honte au visage! c'était
« affreux : Je refusai... Je me révoltai... Mon père entra

« brusquement chez moi, les cheveux en désordre, l'œil « hagard. — Ce que je veux, s'écria-t-il, s'exécutera ce soir « même! — Ce soir? — Pas plus tard! ajouta-t-il en me « regardant avec colère... ou je me brûle la cervelle. Car « je suis ruiné, et toi seule peux me sauver. Ma vie dépend « donc de toi... » Et il sortit.

« Ce qui se passa le soir, vous le savez, monsieur le duc. « Marinette, qui vous avait connu du temps où vous alliez « chez madame de Guéménée, vous avait jugé pour ce que « vous êtes, c'est-à-dire, pour un homme sûr, délicat et « particulièrement dévoué à notre sexe. C'est à elle que « vous êtes redevable de la... corvée à laquelle vous vous « êtes soumis de si bonne grâce... Tout ce que je puis dire « pour mon propre compte... c'est que je ne me suis jamais « plainte... du choix qu'elle avait fait.

« Ce choix avait été également heureux sous tous les « rapports, monsieur le duc.

« Au bout de deux mois, le comte de Lansac célébrait, « par un banquet, sa paternité si longtemps désirée, et me « mettait en possession de la totalité de ses biens.

« Aujourd'hui, monsieur le duc, je suis veuve, mon père « est allé faire un voyage en Italie, j'ai marié richement ma « sœur et je suis mère d'un bel enfant.

« Vous êtes venu une seule fois chez moi, monsieur le « duc, et c'était de force. Voulez-vous y venir une seconde « fois de bon gré? Je vous attends. »

Ai-je besoin de peindre l'ivresse dont je fus saisi à la lecture de ce billet? Je me mis à danser dans ma chambre comme un véritable fou. Un docteur, qui m'eût surpris en cet état eût fait apprêter des douches.

Un rendez-vous m'était indiqué pour le soir par la belle comtesse de Lansac.

On pense bien que je renchéris encore sur mon exactitude habituelle.

Une camériste me guette pour me recevoir au passage. C'était Marinette.

J'eus presque envie de lui sauter au cou.

Mais madame de Lansac était à sa fenêtre et je me précipitai vers la maison comme un insensé!

Un instant après, la fenêtre se ferma, les rideaux furent tirés, et un profond silence enveloppa toute la maison...

Je n'en sortis que le lendemain à midi, pour aller visiter, avec madame la comtesse de Lausac, dans une campagne voisine, un joli enfant qui, tout joli qu'il était, me ressemblait, dit-on, un peu. J'éprouvai, je l'avoue, une grande satisfaction à l'embrasser, et son charmant petit sourire me remplit d'une joie que je ne pourrais définir.

·CHAPITRE XLIV

SOMMAIRE : Le chevalier Antoine de Roquelaure. — Son caractère. — Ses blasphèmes. — Querelle avec orage. — Insulte au tonnerre. — On veut le jeter au fond de la mer. — Il échappe à ce péril. — On le met à la Bastille. — Je l'en fais sortir. — Deuxième arrestation. — La Conciergerie. — L'épouse du geôlier. — Générosité du chevalier. — Sa bourse est à sec. — Amours de madame Dumont et du chevalier de Roquelaure. — Désintéressement. — Le cœur d'une femme. — Évasion. — Emprisonnement de madame Dumont. — Sa mise en liberté. — Le couvent de Notre-Dame-de-Bon-Secours. — Sœur Brigitte e. sœur Mandane.— Une apparition du diable. — La mélancolie du chevalier. — M. de Romainville. — Impiété de ce gentilhomme — Son agonie. — Il appelle les deux Roquelaure. — Le cordelier. — Les saints sacrements. — L'absolution interrompue. — Position périlleuse dans laquelle se trouve un confesseur. — Plaisanterie du chevalier. — Eclat de rire de Romainville. — Sa guérison. — Derniers moments du chevalier Antoine de Roquelaure.

J'avais un cousin, qui prenait le nom de Roquelaure, quoiqu'il n'y eût point droit, et dont j'ai omis de parler jusqu'ici, parce qu'il n'était pas de ceux dont on s'honore dans les familles, et que ses façons d'agir n'ont pas toujours paru conformes aux grands principes d'honneur et de loyauté que nous nous vantions de tenir du maréchal notre père. Il se faisait appeler le chevalier Antoine de Roquelaure. Au fond, ce n'était pas un méchant homme, et si je devais

avoir quelque sympathie pour ceux de ma race, c'était pour lui assurément, dont le caractère, sous bien des rapports, ressemblait fort au mien. Il était d'une gaieté inépuisable, rieur, pétillant d'esprit, et capable de toutes les folies imaginables. Jusque-là, le mal n'était pas grand ; mais son impiété gâtait tout ce qu'il pouvait y avoir en lui d'acceptable et de bon.

Nous avions essayé de faire du chevalier un marin, et l'entreprise avait d'abord assez bien réussi, car cette nature folle, éventée, active, va le mieux du monde aux gens de mer. Mais il lassa tellement de ses insolences et de ses blasphèmes le comte d'Harcourt, sous qui il servait, que celui-ci donna un jour l'ordre à son équipage de se rassembler pour une exécution à mort. On ne savait de qui il était question et la surprise fut grande quand on apprit que M. le chevalier de Roquelaure allait être jeté, sans autre forme de procès, au fond de l'Océan avec un boulet au pied. Il se sauva de cette mauvaise passe en disant à M. d'Harcourt je ne sais quelle plaisanterie qui le désarma. A Malte, on le mit pendant plusieurs heures dans un puits, pour le punir d'avoir tenu tête à un orage par ses imprécations, montré le poing au ciel et injurié le tonnerre. Revenu en France, à Toulouse, il ne trouva rien de plus drôle que de transformer un jeu de paume en église, d'y figurer un tabernacle, un maître-autel, d'y dire la messe et d'y marier des chiens avec toute la solennité d'une cérémonie chrétienne.

Toutes ces gentillesses ameutaient bien des gens contre lui. Les ennemis de notre famille surtout profitaient des nombreux scandales dont il était la cause, pour jeter feu et flamme et crier à l'abomination. D'un autre côté il était jugé avec indulgence par certaines autres personnes et notamment par madame de Longueville qui, du temps de la Fronde, fit tout ce qu'elle put pour l'attirer à elle, quoiqu'à vrai dire c'eût été une assez mauvaise acquisition pour le parti.

Madame de Longueville, ayant appris qu'on l'inquiétait pour les peccadilles dont il ne cessait de scandaliser le monde, trouva qu'on poussait un peu loin la persécution à son égard, et disait à ce sujet:

— Mon Dieu, à quoi servira donc maintenant d'être de bonne famille et de haut lieu? Est-ce qu'on arrête un homme de condition pour des bagatelles de ce genre-là?

Et elle affecta de le convier à une fête splendide qu'elle donnait dans son hôtel, le jour même où le bruit courut qu'il allait être emprisonné. Cette invitation le combla d'aise, et dans sa joie, il ne put s'empêcher de faire une grosse folie. Il vint à cette soirée déguisé en cardinal Mazarin. La ressemblance était frappante. On l'engagea à cesser immédiatement cette plaisanterie qui pouvait le mener plus loin qu'il ne pensait et dont personnellement je devais être fort contrarié; mais loin de revenir sur ses pas, il ne fit que renchérir encore sur ce qu'il avait fait et se livra sous ce costume à tous les lazzi imaginables.

Il monta sur une chaise et se mit à prêcher en imitant les gestes et l'accent italien du cardinal.

Encouragé par les rires de l'assemblée, car il avait la verve communicative, il débita un pont-neuf fait à l'occasion des troubles et qui n'était vraiment propre qu'à être chanté dans les carrefours.

Ici, madame de Longueville le supplia de se taire.

Sur quoi, il lui dit :

— Eh quoi! madame la duchesse, vous n'êtes donc pas de votre opinion? Car enfin, si une chose au monde doit vous causer du plaisir, c'est de voir ridiculiser M. de Mazarin.

Tant d'extravagances devaient enfin recevoir leur châtiment. On conduisit le chevalier à la Bastille, et il fallut bien des efforts pour l'en tirer. Il ne s'en conduisit pas mieux et continua de scandaliser tous les honnêtes gens. On l'arrêta pour la deuxième fois et on l'enferma à la Conciergerie, pendant qu'on s'occupait sérieusement d'instruire son procès.

Voici comment il sut encore échapper à ce nouveau péril :

Il y avait à la Conciergerie un geôlier qu'on nommait Dumont et qui avait une fort jolie femme. Le chevalier de Roquelaure s'avisa que cette femme pourrait bien s'attendrir sur son compte et lui dit que, si elle voulait s'employer à le faire évader, il ferait sa fortune. Il commença même par lui donner quelques cents pistoles qu'il avait gagnées au jeu peu de temps avant son arrestation. Cette femme les accepta, lui disant qu'elle songerait au moyen de le sauver. Une semaine après environ, elle vint dire qu'elle pensait avoir trouvé

la voie de salut qu'il souhaitait. Au fond d'un corridor qu'elle lui désigna, et dont une des extrémités communiquait avec sa chambre, madame Dumont avait remarqué une muraille qui n'avait que deux pieds d'épaisseur et qui donnait sur les derrières du bâtiment. Elle s'était mise à l'œuvre elle-même, et chaque soir un trou, qu'elle avait soin de dissimuler par des objets placés contre cette muraille, s'agrandissait sous les faibles efforts de sa main.

A une si heureuse nouvelle, le chevalier voulut être généreux. Il tira sa bourse et donna tout ce qu'il lui restait.

Madame Dumont accepta.

A la troisième visite, madame Dumont annonça que tout marchait bien et que l'ouverture était déjà assez large pour laiser passer une aiguille à tricoter dans toute l'épaisseur du mur, d'où il était aisé de conclure que l'on pourrait obtenir un résultat décisif dans un délai de sept à huit mois.

Cette perspective fit frémir le chevalier de Roquelaure : car il était décidé à payer largement les services de cette femme, persuadé qu'on n'a rien en ce bas monde que par l'or, et, en mettant, pour la troisième fois, la main à la poche, il venait de s'apercevoir qu'il n'avait plus le sol.

Il demeura tout sot et balbutia quelques paroles d'excuses. Mais, en levant les yeux, il lui vint une idée. Madame Dumont était si belle, et il y a tant de façons de s'acquitter avec une jolie femme! Il était seul avec elle (car M. Dumont ne surveillait que ses prisonniers) ; et il lui sembla, le fat, que les grands yeux noirs de la geôlière étincelaient comme deux beaux diamants enchâssés dans de l'ébène. Il l'attira sur lui, passa tout cavalièrement sa main gauche autour d'une taille qui n'offrit que peu de résistance et satisfaisant, de la main droite, aux autres nécessités de la situation, commença avec madame Dumont une de ces conversations où les muets eux-mêmes font parfois preuve d'une si abondante et douce éloquence.

Quand madame Dumont put parler, car il paraît que le chevalier de Roquelaure l'en avait fortement empêchée, elle lui dit, en tirant une bourse de sa poche :

— Tenez, monsieur, si vous m'aviez mieux connue, vous

ne m'auriez pas payée d'une monnaie que je méprise fort. Voici les pistoles que vous m'avez données et que j'ai gardées pour pouvoir vous les rendre quand vous en auriez besoin.

— Oh! sot que j'étais et adorable créature que vous êtes! Dire que je n'avais pas même aperçu toutes ces perfections! Où diable avais-je les yeux!... Et vous me rendez cet argent?

— Sans doute... car ce que vous avez obtenu de moi, chevalier, je ne le vends pas, je le donne.

A dater de ce jour, les travaux allèrent peut-être moins bon train, car enfin madame Dumont devait craindre de perdre un amant pour lequel elle ressentait vraiment une vive tendresse. Cependant, le dévouement l'emporta, et un jour que le chevalier de Roquelaure était à jouer au piquet avec un cerain La Taulade, détenu pour dettes, madame Dumont vint l'avertir qu'une personne avait à lui parler. Il sortit et ne rentra plus.

La Taulade fut obligé d'achever sa partie tout seul.

Il était temps que le chevalier s'enfuît, car des témoins dangereux avaient été mandés au Châtelet et son procès menaçait de prendre une mauvaise figure.

Madame Dumont, soupçonnée d'avoir favorisé cette évasion, fut arrêtée et menée dans les prisons du Châtelet. Mais on n'eut point de preuves contre elle et il fallut bien la relâcher.

Quand le chevalier revint, au bout d'un an, tout était oublié, et on le laissa libre de sa personne et de ses biens.

Il usa de cette liberté, il faut bien en convenir, de la façon la plus répréhensible du monde, et je dois consigner ici le premier usage qu'il fit de l'indulgence qu'on venait de lui témoigner, au grand mécontentement des personnes chatouilleuses sur le chapitre de la religion.

Il existait dans la rue de Charonne un couvent de fondation récente, placé sous l'invocation de Saint-Benoist et qui avait été établi au mois de septembre 1647 par madame Claude de Bouchavanne, veuve d'un sieur Vignier. Cette dame, fort pieuse d'ailleurs et de mœurs irréprochables, avait placé à la tête de cet établissement sa sœur, Madeleine de Bouchavanne, religieuse de Notre-Dame de Soissons.

Ce couvent avait pris le titre de *Prieuré de Notre-Dame-de-Bon-Secours.*

L'année suivante, on comptait déjà soixante religieuses dans la maison.

Le chevalier de Roquelaure, très-partisan de la beauté cloîtrée, avait un jour aperçu, à travers quelque fenêtre grillée, une jeune recluse dont les yeux lui avaient sans doute fait l'effet de demander l'aumône.

Son bon cœur s'était ému à ce spectacle, et il se mit à rêver aux moyens de s'introduire dans le couvent.

Le chevalier, à part ses mauvaises qualités, était un garçon d'esprit (ce nom de Roquelaure en donnait assez à ceux qui n'en avaient pas...). Il ne fut pas longtemps à trouver ce qu'il cherchait.

Par un système d'informations adroitement prises, il était parvenu à savoir le nom de deux ou trois pensionnaires, et un beau jour, l'œil baissé, l'air contrit, il alla sonner à la porte du prieuré.

Une sœur vint lui ouvrir.

Il demanda, d'un ton timide, s'il ne lui serait pas permis de dire deux mots à une sienne parente qui ne l'avait pas vu depuis l'enfance, et pour laquelle il s'était chargé d'une commission de la part d'un de ses oncles.

— Le nom de la pensionnaire? demanda la sœur tourière.

— Mademoiselle d'Escalon, reprit le chevalier avec beaucoup de naturel.

— Nous avons en effet ici celle que vous demandez, dit la tourière, mais elle n'a pas conservé le nom qu'elle portait dans le monde. On l'appelle en religion sœur Brigitte.

— Va pour sœur Brigitte, dit le chevalier. Voulez-vous me montrer le chemin du parloir?

— Mais, fit observer la sœur tourière, je ne puis vous laisser entrer sans savoir qui vous êtes, et si vous venez réellement de la part de l'oncle.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le rusé compère, voici une lettre qui vous prouvera que je ne me présente pas ici comme un étranger.

— Voyons.

« Ma chère mère, disait cette lettre, soyez assez bonne, je « vous prie, pour permettre à mon cher cousin le baron

« Anatole de Vernemuse, de causer particulièrement avec « ma bien-aimée nièce sœur Brigitte. Il a à lui communi- « quer des choses d'une haute importance. »

Et la signature était au bas de l'écrit.

Pour éclairer tout de suite le lecteur sur la signification de cet incident, il est bon de lui dire que cet oncle existait réellement, qu'il avait très-certainement un neveu nommé Anatole de Vernemuse, qu'il l'avait bien chargé de cette lettre pour la supérieure du prieuré de Notre-Dame-de-Bon-Secours, et que le chevalier de Roquelaure, par des moyens plus ou moins avouables, avait réussi à s'approprier cette pièce et à s'en servir, comme l'on voit.

On le laissa donc entrer. On lui envoya au parloir sœur Brigitte, accompagnée d'une autre sœur un peu plus âgée, mais beaucoup plus jolie, sœur Mandane, chargée de surveiller l'entretien, suivant l'usage adopté dans ces saintes maisons.

Le chevalier de Roquelaure comprit tout de suite le danger, et changea immédiatement son plan d'attaque.

— Si je fais la cour à sœur Brigitte, pensa-t-il, sœur Mandane ira me dénoncer. Avouons la ruse à toutes deux, sans dire tout d'abord pour qui je suis venu, et d'après ce qu'elles répondront, je déciderai à laquelle des deux je dois m'adresser.

L'entretien, à ce qu'il paraît, fit pencher la balance en faveur de sœur Mandane. Le chevalier s'était aperçu qu'au fond du cœur de Brigitte il y avait un grand fond d'indulgence, et qu'elle jouerait à ravir le rôle d'ange gardien, tandis que le dépit et l'amour propre blessé, chez sœur Mandane, pouvaient tout faire manquer.

Or, comme il ne tenait pas plus à celle-ci qu'à celle-là, il arrêta son choix sur celle dont il lui paraissait plus dangereux de se faire une ennemie.

Sœur Mandane prit pour argent comptant et mit à son propre compte toutes les jolies choses dont le chevalier avait fait provision pour sœur Brigitte.

Dès le lendemain, à dix heures du soir, le jardin du prieuré était escaladé par le chevalier de Roquelaure, — et sœur Mandane venait le trouver dans un charmant bosquet, situé tout à fait à l'extrémité du mur.

Ces entrevues nocturnes se renouvelèrent cinq à six fois,

mais, au bout de ce temps, une sœur ayant remarqué dans le jardin des pas dont l'origine pouvait paraître suspecte, on se mit aux aguets et l'on se disposa à découvrir le pot aux roses.

On aposta des sœurs dans les corridors qui aboutissaient au jardin, et on attendit.

Ce fut inutilement, rien ne bougea.

Les quatre ou cinq vieilles sœurs qui avaient été chargées de cette mission passablement ingrate, remontèrent toutes désappointées au dortoir.

Tout à coup, une ombre noire se dresse devant elles.

Des cris s'échappent de leurs poitrines.

— Voulez-vous bien vous taire, affreuses carognes d'enfer et me laisser passer !

Et comme elles se trouvaient sur le chemin de l'ombre, l'ombre les bouscula d'importance, en leur criant :

— Que le tonnerre vous confonde ! mordieu ! Si on ne m'ouvre pas la porte, je mets tous vos jésus en capilotade, et me fais un plat à barbe de chacun de vos bénitiers.

Ce beau parleur n'était autre, on le devine, que le chevalier de Roquelaure qui avait, pour cette fois-là, changé le lieu de son rendez-vous. Il lui avait semblé piquant d'aller réclamer sœur Mandane au dortoir.

Il fit une si grande peur à toutes ces pauvres filles, qu'on le laissa passer et sortir du couvent sans le reconnaître.

Le lendemain, comme bien on pense, ce scandale eut un immense retentissement.

Les sœurs furent interrogées.

Toute la communauté fut appelée à déposer sur un événement qui pouvait avoir de si graves conséquences.

L'évêque fut appelé !

Cet évêque était un fin matois qui se douta de la vérité, mais qui comprit tout de suite le danger qu'il pouvait y avoir à la découvrir d'une façon trop absolue.

Après avoir recueilli tous les renseignements et relevé avec soin le résultat de tous les interrogatoires, il assembla un chapitre secret qui devait se livrer à un examen approfondi des faits, pour établir son opinion sur des bases inattaquables et rendre une décision souveraine.

Ce tribunal, ainsi composé, décida, de son autorité privée, que le fantôme dont l'apparition avait si fort effrayé la

communauté de Notre-Dame-de-Bon-Secours ne pouvait être que :

Le Diable !

Voici les demandes et les réponses qui avaient déterminé les juges.

À la soeur tourière :

— Le fantôme avait-il des cornes ?
— Je le crois.

À la supérieure.

— Le fantôme avait-il des griffes ?
— Je le jurerais presque.

À la soeur Mandane.

— Le fantôme avait-il une queue ?
— Très-certainement.

Après des indices aussi certains, il n'était plus possible de douter.

Le chapitre, composé d'hommes éclairés, fut unanime.

C'était le diable !

Après cette équipée, dont les suites pouvaient être de nature à ne le point faire rire, le chevalier, plus prudent qu'on ne l'aurait supposé, d'après la légèreté de son caractère, ne se hasarda plus de longtemps dans le voisinage du couvent de Notre-Dame-de-Bon-Secours. On dit même, mais je ne l'affirmerais pas, qu'il fut près d'un an sans passer par la rue de Charonne. Le fait est qu'après tout, on se fût bien gardé de l'inquiéter, car le couvent et les gens d'église eux-mêmes étaient aussi intéressés que lui à ce que l'affaire ne fût point ébruitée.

Le chevalier de Roquelaure était grand partisan des voyages. Il serait difficile de prouver qu'il soit jamais resté trois mois de suite dans le même lieu.

Jamais on n'a vu un masque plus changeant, plus mobile que celui de sa physionomie.

D'une minute à l'autre, il prenait des airs de folle gaieté, ou bien l'extérieur d'un homme qui revient d'un enterrement.

Il avait du reste un grand avantage, c'est que lorsqu'il voulait plaisanter, il se gardait bien de rire à l'avance, comme font certains bouffons de société, qui ne savent pas que le meilleur moyen de laisser ses auditeurs froids et ennuyés est de paraître leur faire pressentir d'avance une drôlerie.

Un jour que nous étions rassemblés pour une partie de biribi, chez M. de Montbazon, le chevalier de Roquelaure entra.

On lui adressa des compliments de tous côtés. C'est à peine s'il eut l'air de les comprendre. Il salua l'assistance d'un air indifférent et alla s'asseoir au coin du feu.

Là, il se mit à tisonner et resta une grande heure sans rien dire.

De temps en temps, on lui jetait des regards furtifs.

— Qu'a donc le chevalier? se disaient entre eux les joueurs.

— Il aura perdu son dernier écu, murmuraient les uns.

— Il est peut-être indisposé, ajoutaient les autres.

— Chevalier, lui cria M. de Montbazon, réellement inquiet du bouleversement qui se faisait remarquer sur ses traits, chevalier, est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose?

— A moi? répondit-il.

— Oui, à vous.

— Ma foi non.

Mais le ton même dont cette réponse fut faite annonçait une grande tristesse.

— Il n'est pas possible, chevalier, que vous nous disiez la vérité. Il est évident pour tout le monde que vous avez quelque chose.

Il respira péniblement.

— Vous voyez bien, on jurerait que vous allez suffoquer.

— Que voulez-vous! dit enfin le chevalier de Roquelaure. Est-ce ma faute à moi si j'ai du chagrin?

— Du chagrin! vous!

— Qui n'en a pas?

— Mais avec votre esprit si gai, votre caractère frivole, quel événement peut avoir sur vous assez d'influence pour vous abattre à ce point?

— C'est une injustice dont je suis victime.

— Un passe-droit ?

— Mieux que cela.

— Une part de succession dont des héritiers avides vous auront frustré?

— Plus encore.

— Eh ! s'écria monsieur de Montbazon, je donne ma langue à tous les diables. Je n'y suis plus.

Je m'approchai de lui, et, me penchant sur son épaule, je lui dis :

— Voyons, mon cousin, avouez-nous le sujet de vos peines. Je vois bien, moi, que vous êtes mélancolique.

— C'est vrai, répondit-il, mélancolique est le mot.

— Eh bien, voyons, lui dit Saintôt, pourquoi es-tu mélancolique ? dis-le-moi.

— Tu le veux ?

— Je l'exige.

— Eh bien ! je suis mélancolique... parce que le curé de ma paroisse m'a défendu de chanter la messe.

Tout le monde se prit à rire. Rien ne le démonta. Au plus fort de l'hilarité, le chevalier de Roquelaure continuait sa comédie...

Il avait une larme à l'œil.

Puisque nous en sommes sur le compte du chevalier Antoine de Roquelaure, je terminerai ce léger aperçu de son caractère par une petite aventure qui achèvera de le faire connaître, et qui paraîtra peut-être assez divertissante.

C'était l'année qui suivit le sacre du roi Louis XIV.

J'avais été appelé chez M. de Romainville, qui était à toute extrémité. C'était un homme de confection étrange, qui niait tout, Dieu, la Vierge et les saints. Il n'avait jamais voulu aller à confesse et disait à qui voulait l'entendre que les prêtres n'étaient que des histrions sans esprit et sans gaieté. Quand il fut à l'agonie, on lui demanda s'il ne voulait pas voir quelque sainte personne avant de mourir.

— Si fait, dit-il, qu'on m'aille quérir les deux Roquelaure, le vrai et le faux !... Ce sont deux bons vivants qui me ragaillardiront un peu.

— Mais, monsieur,... hasarde la garde-malade

— Quoi ?

— Si j'osais...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ferais observer à monsieur que dans sa position...

— Dans ma position... ?

— Il vaudrait peut-être mieux...

— Ah! la vilaine peste, s'écria Romainville, il faut lui tirer les mots de la gorge. Voyons! que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur, qu'arrivé où vous en êtes, vous feriez peut-être mieux de songer un peu à votre âme...

— Et puis?

— A votre salut.

— Et puis encore?

— A l'éternité.

— Est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

— Si fait, monsieur.

— Eh bien, faites ce que je vous dis. J'ai besoin de voir les deux Roquelaure. Mandez-les sur-le-champ. Nous causerons religion ensemble. Ça nous occupera.

On fit ce qu'il désirait et j'arrivai avant mon cousin Antoine. Mais, en même temps, il paraît que la garde-malade avait ajouté quelque chose à l'ordre et était allée chercher un confesseur.

C'était un Père Cordelier qui avait la réputation de sauver très-convenablement les âmes. Il disait lui-même que l'enfer lui en voulait, parce qu'il lui faisait tort en obtenant le purgatoire pour les plus endurcis.

Déjà le bon religieux se mettait en devoir d'administrer les sacrements au malade, et Romainville, incapable de s'y opposer, allait probablement les recevoir, quand le chevalier de Roquelaure entra.

— Que vois-je, s'écria-t-il, et que faites-vous là, maître Robin?

— Vous le voyez, dit le Cordelier, je me prépare à donner l'absolution à ce chrétien repentant.

— A d'autres! riposta vivement le chevalier.

Et sautant sur un fusil qu'il avait chargé le matin même dans l'intention d'aller à la chasse:

— Retirez-vous, mon Père, s'écria-t-il, retirez-vous, ou je vous tue! Notre ami a vécu chien, il faut qu'il meure chien!

Romainville, à ces mots, se leva sur son séant et poussa un éclat de rire si bruyant, si long, que l'abcès dont il souffrait creva, et qu'il entra dès le lendemain en pleine voie de guérison.

Antoine de Roquelaure mourut jeune et se repentit sincèrement à son heure suprême.

Ses sentiments religieux édifièrent tous ceux qui purent assister à ses derniers moments.

Une pareille mort après une telle vie!... quelle leçon !

CHAPITRE XLV

Sommaire : Le chevalier de Sercy. — Son arrivée à Paris. — La place Royale. — Sa rencontre avec M. de Montmaur. — Un ami officieux. — Les confidences. — Offres de services. — Présentation du chevalier chez madame de Lusignan. — Mademoiselle Marie du Terrail. — Soudaines amours. — Le bal. — Dialogue sentimental. — Le chevalier de Sercy est le plus heureux des hommes. — On danse jusqu'au jour. — Le chevalier remercie Montmaur avec effusion. — Singulière façon dont Montmaur reçoit ces remerciements et coup d'œil bizarre qui pourrait bien faire douter de la pureté de ses intentions. — Petit aparté très-propre à confirmer ses craintes.

Je ne puis omettre ici un événement tragique qui mit en même temps la cour et la ville en émoi.

Un jeune homme, le chevalier Arthur de Sercy, appartenant à une des plus nobles familles de la Bretagne, quitta, dans le courant de l'année 1658, le château de ses pères pour venir conclure à Paris un brillant mariage avec mademoiselle Marie du Terrail, seule héritière d'une excellente maison du Velay.

Arthur ne connaissait personne à Paris; il n'apportait avec lui pour se recommander que sa bonne mine, son beau nom et une lettre d'introduction écrite par son oncle

et tuteur pour la famille dont il allait devenir l'un des membres les plus importants ; nous nous trompons... il apportait encore autre chose, une excellente disposition d'esprit et un fond d'espérance justifiés par les récits qu'on lui avait faits des précieuses et innombrables qualités de sa future.

C'était le soir, le chevalier se trouvait sur le pavé de la capitale, fort embarrassé de sa personne et ne sachant guère comment se conduire au milieu de cette foule constamment agitée qui encombre de tous temps les rues de la vieille Lutèce. Il regardait de droite et de gauche, avançant d'un pas, reculant de deux, formant le projet de s'adresser à quelque âme obligeante, y renonçant presque aussitôt, et, en définitive, parcourant, sans aucune apparence de résultat probable, un espace carré d'une vingtaine de pas environ.

Le hasard l'avait conduit place Royale. Là, considérant le cercle de bâtiments qui l'environnait, plongeant l'œil sous les voûtes obscures et comptant les rues qui viennent aboutir aux galeries, il semblait dans la position d'un homme qui, pouvant choisir entre dix résolutions contraires, ne veut se décider pour aucune.

Dans ces sortes de situations, la chose la plus agréable qui puisse arriver à un homme irrésolu, est de rencontrer quelqu'un qui lui suggère une idée, et le force ainsi de prendre un parti quel qu'il soit.

C'est ce qui arriva au chevalier Arthur.

Il y avait environ un quart d'heure qu'il piétinait sans résultat sous les arbres, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule en même temps qu'une voix s'écriait :

— Eh ! c'est ce cher Arthur !

Il se retourna et répondit :

— Quoi ! c'est vous, cher monsieur de Montmaur?

Et les deux amis se serrèrent la main.

M. de Montmaur avait passé l'année précédente trois mois en Bretagne et c'est pendant ce séjour qu'il s'était lié avec le chevalier ; à son retour à Paris, il avait été nommé maître des requêtes, ce qui n'avait changé en rien son caractère, l'un des plus gais qu'il soit permis d'imaginer, trop gai même quelquefois, ainsi que le prouvera la suite de ce récit. L'accueil de M. de Mont-

maur parut si cordial à Arthur qu'il fut charmé de sa rencontre et qu'il résolut de se confier à cet ami que semblait lui envoyer le ciel dans la grave circonstance où il se trouvait engagé. Les questions de Montmaur aidèrent encore aux bonnes dispositions du chevalier, et, au bout d'une heure, il avait raconté à celui qui consentait à être son guide les intentions de son oncle, le sujet de son voyage et l'impatience avec laquelle il attendait d'être présenté à la jeune fille qu'on lui destinait pour épouse et dont on s'était accordé à lui dire le plus grand bien.

Montmaur écouta les confidences du chevalier avec une attention scrupuleuse ; puis, quand il eut fini de parler, il sembla se recueillir dans une réflexion pleine de gravité et lui répondit enfin très-sérieusement :

— Mon cher Arthur, recevez mes compliments sincères. Le choix que monsieur votre oncle a fait de mademoiselle Marie du Terrail est une preuve certaine de sa sagesse profonde et de son amitié pour vous. Mademoiselle du Terrail, que je connais beaucoup, est une fille aussi ravissante de figure que d'esprit, et si vous voulez bien accepter mes petits services, je me charge de vous présenter à elle demain soir.

— J'aurais désiré d'abord, dit Arthur, remettre à son père la lettre dont je suis porteur.

— Cette lettre est inutile quant à présent, répondit M. de Montmaur. M. du Terrail habite en ce moment une terre qu'il possède dans les Pyrénées. Sa fille seule est ici, confiée à une de ses amies, madame de...

Montmaur hésitait, Arthur l'interrogea du regard.

— De Lusignan, acheva enfin Montmaur, et c'est chez cette dernière que je suis prêt à vous conduire demain.

Arthur accepta avec transport les aimables propositions du maître des requêtes. Il s'en rapporta encore à lui pour l'indication d'un bon hôtel, mission dont Montmaur s'acquitta également avec une grâce parfaite, en exigeant que le chevalier s'engageât à déjeuner le lendemain matin avec lui. Les choses ainsi convenues, on se sépara. Le chevalier s'installa rue Saint-Antoine, dans la maison garnie que Montmaur venait de lui recommander comme une des mieux tenues du quartier, et s'en-

dormit bercé par des songes plus riants les uns que les autres. Il se voyait déjà en rêve le mari d'une femme riche, jeune et jolie..... son arrivée à Paris s'annonçait sous d'excellents auspices et ce début heureux avait doublé son courage...

Quant à M. de Montmaur qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était déjà connu à cette époque pour un joyeux compagnon, très-enclin à plaisanter et partisan des bons tours, il s'en retourna chez lui tout radieux, en riant dans sa barbe et se frottant les mains. Le lendemain matin, le chevalier Arthur et M. de Montmaur déjeunèrent ensemble, ainsi que cela avait été convenu, et le repas fut animé par une gaieté cordiale en même temps qu'arrosé par d'excellents vins. Le chevalier pressa son ami de questions sur la conduite la meilleure qu'il y avait à tenir pendant son séjour à Paris, eu égard principalement à l'objet d'importance qui l'y amenait, et Montmaur eut réponse à tout. Mais c'est surtout en parlant de sa fiancée que le chevalier ne tarissait point. Impatient, et déjà, pour ainsi dire, épris par anticipation, il voulait savoir quelle était sa taille, de quelle couleur étaient ses cheveux, si ses yeux étaient bleus, noirs ou gris, en un mot, si elle valait tous les éloges qu'il avait entendu faire de sa beauté. Les renseignements de Montmaur étaient, il faut le dire, les plus agréables et les plus rassurants du monde, si bien que le chevalier ne vécut plus qu'imparfaitement jusqu'au soir. Il se sentait inquiet, brûlant de fièvre, malheureux... Cette journée lui parut un siècle.

Le soir vint et nous laissons à penser au lecteur quelle toilette fit notre amoureux sur parole. Il y employa bien deux bonnes heures. Montmaur avait promis de le venir prendre chez lui en carrosse. Mais bien avant l'heure marquée, à chaque bruit de roues qu'il entendait dans la rue, le chevalier se précipitait à la fenêtre, rayonnant d'espérance tant que le carrosse n'était pas arrivé à sa porte, morne et triste aussitôt qu'il l'avait dépassée. Enfin, au moment convenu, Montmaur parut et Arthur fut bien obligé de convenir qu'il avait été parfaitement exact.

On se mit en route. Comme le cœur du chevalier battait!

L'hôtel de Lusignan était situé vers le milieu de la rue Saint-Antoine. On y arriva promptement.

Des lustres élégants décoraient les plafonds, sur lesquels les pinceaux des maîtres de l'art avaient semé mille sujets gracieux empruntés à la mythologie. Le feu des bougies se reflétait dans les glaces comme une illumination sans fin et déjà un nombre de femmes, éblouissantes d'or ou parées de fleurs, remplissaient le salon. C'était un coup d'œil vraiment magnifique. On se fut cru dans un palais de fées.

Le chevalier, dans l'état où il se sentait déjà, n'était que trop disposé à recevoir les impressions d'une nouvelle ivresse, puisée dans l'admirable spectacle qu'il avait devant lui et qui devait nécessairement doubler celle dont son cœur était déjà inondé. Il se laissa conduire avec cet aveuglement insoucieux qui résulte d'une parfaite confiance dans le succès d'un événement qu'on désire. Il lui sembla, au milieu de cette foule séduisante et parfumée, que toutes les mains s'étendaient vers lui, que tous les regards l'attiraient comme un tendre aimant et que toutes les bouches lui souriaient. Cette présentation lui faisait l'effet d'un rêve. Or, à quoi bon se réveiller, quand le sommeil est si doux !

Cependant, l'idée fixe le poursuivait au sein même de cette jouissance paisible.

— Et mademoiselle Marie du Terrail, dit-il tout bas à Montmaur, ne me la montrerez-vous pas ?

— Elle n'est pas encore ici, répondit le maître des requêtes, elle viendra tout à l'heure.

— Eh bien, puisqu'elle ne vient pas encore, pourquoi, mon cher monsieur de Montmaur, ne me donneriez-vous pas sur elle les derniers renseignements dont je puis avoir besoin ?

— Des renseignements ?

— Je veux dire : quelques traits de sa physionomie, au moral comme au physique.

— Interrogez-moi, je suis absolument à vos ordres.

— Eh bien, vous m'avez dit que mademoiselle Marie du Terrail avait de l'esprit. Il y a plusieurs genres d'esprit. Connaissez-vous assez le sien pour contenter mon impatience à cet égard ?

— Son esprit, mon cher ami, répondit Montmaur après s'être recueilli comme pour bien peser le sens de ses paroles, son esprit est celui d'une femme du monde, capable d'apprécier tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, tout ce qui a enfin une valeur universellement reconnue. Je ne vous dirai point que son ingénuité soit exactement celle de l'Agnès de notre excellent Molière. Vous êtes homme de sens et vous vous méfieriez d'une vertu dont les dehors exagérés pourraient faire croire à une comédie adroitement jouée pour tromper les honnêtes gens. Au contraire, vous lui trouverez peut-être l'air un peu dégagé pour une personne de son âge et de sa condition, mais cela tient sans doute à l'éducation qu'elle a reçue, éducation singulière dont son père lui-même a posé les bases et grâce à laquelle mademoiselle Marie du Terrail est devenue, pour ainsi dire, une fille de la nature, aussi naïve dans les idées qu'elle émet, que dans les impressions qu'elle reçoit.

— Vous piquez ma curiosité au plus haut point, dit M. de Sercy.

— Au demeurant, poursuivit Montmaur, il ne faudra pas vous effaroucher de quelques petites inconséquences dont elle pourrait bien se rendre coupable à vos yeux, surtout si vous vous mettiez, pour la juger, à votre point de vue de gentilhomme breton, habitué à vos sociétés de province, si ennuyeuses et si guindées. Par moments, elle vous paraîtra peut-être folle et insouciante à vous pétrifier d'étonnement. Mais ce ne sont là que des éclairs. Le fond de son caractère est la bonté d'âme et un dévouement à toute épreuve. Il est rare qu'elle marchande quand il s'agit d'être utile à quelqu'un, et quoiqu'elle soit bien jeune, elle peut se vanter d'avoir inspiré déjà plus d'un sentiment de gratitude et de reconnaissance.

Le chevalier de Sercy réfléchit assez longtemps. Puis enfin, serrant la main de Montmaur avec effusion :

— Ce que vous venez de me dire là m'enchante!

— J'en suis ravi!

— Vous ne sauriez croire, mon ami, combien ce portrait me séduit et m'exalte. J'y vois un trait dominant : la franchise; et puisque vous me rappeliez tout à l'heure ma qualité de gentilhomme breton, vous devez savoir à quel

point nous autres, enfants de la vieille Armorique, estimons cette noble qualité. Souvent, à nos yeux, elle tient lieu de toutes les autres. La plus belle femme du monde perdrait pour moi tout son charme, si je la croyais capable d'un mensonge, et je pardonnerais volontiers certains défauts, si on me les avouait naïvement. Quant à son air insoucieux et frivole, serais-je assez insensé pour lui en faire un crime? A son âge, la gaieté, l'insouciance, ne sont-elles pas des présents du ciel? Loin de moi l'idée de les lui reprocher. D'ailleurs cette disposition d'un esprit jeune n'est-elle pas d'un excellent augure pour l'avenir? Qu'elle garde longtemps cette frivolité, qui est une sorte de brevet d'innocence... On devient raisonnable, c'est-à-dire, on vieillit toujours assez tôt. Vous dites aussi qu'elle est bonne et dévouée. Dès les premiers traits de votre esquisse, cher monsieur de Montmaur, je l'avais deviné. L'amabilité de caractère implique les douces qualités du cœur, et s'il est vrai, comme vous l'assurez, que mademoiselle Marie du Terrail ait la conscience de tout ce qui est noble et beau, elle doit être capable d'aimer...

— Oh! pour cela, je vous le garantis!

— Reste à savoir si elle me jugera digne...

— Déjà des inquiétudes... mon Dieu, soyez donc tranquille; vous n'en êtes pas à vos premières armes et vous triompherez!

— Le croyez-vous?

— J'en suis sûr.

— Maintenant, reprit le chevalier de Sercy avec une anxiété enfantine, il faut que je vous confesse une chose, cher monsieur de Montmaur

— Laquelle?

— J'ai peur.

— De quoi?

— Je crains que la beauté de mademoiselle du Terrail ne soit au-dessous de ce que j'ai rêvé. Et ce serait votre faute, à vous, Montmaur; car si vos couleurs ont été vives dans la description que vous m'avez faite de ses vertus, elles ne l'ont pas été moins en ce qui regarde les perfections du corps. Ne m'avez-vous pas flatté de trop d'espérances?

— Voulez-vous que je vous parle franchement?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, je suis resté fort au-dessous... oui... fort au-dessous de la vérité.

— Est-il possible?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Ainsi, elle est jolie?

— Jolie! quelle expression froide!... Ce serait là le langage d'un amoureux de marbre!

— Elle est belle?

— Au delà de ce que vous pouvez supposer. Faites tous les rêves que vous voudrez, amant trop heureux! Ils se réaliseront tous.

— Ah! pardon, fit observer M. de Sercy. Vous ne savez pas combien je suis difficile...

— Preuve de bon goût.

— Vous ignorez aussi que certaines femmes qui plaisent beaucoup à d'autres ne sauraient obtenir un regard de moi.

— Moi, je vous affirme que vous ne vous lasserez pas de contempler celle-là!

—Vous me comblez d'aise, cher monsieur de Montmaur. Eh mais, tenez, je puis vous donner la preuve de ce que j'avance. Nous sommes ici entourés de bien des beautés qui peuvent nous servir de point de comparaison. Passons-les en revue, s'il vous plaît, et vous pourrez vous convaincre, en m'entendant exprimer mon opinion sur chacune d'elles, qu'il faut, pour conquérir mon cœur, certains attraits qui se rencontrent peut-être plus rarement que l'on ne saurait croire.

— Peste! vous m'effrayez, dit Montmaur. Madame de Lusignan a la réputation de réunir chez elle la fine fleur des femmes de Paris. Si ce que vous voyez ici ne vous satisfait pas déjà très-raisonnablement, je pourrais bien craindre de m'être trop avancé. Voyons... commençons par la maîtresse du logis. C'est une brune fort agréable, n'est-il pas vrai? un peu forte peut-être, mais faite au tour et potelée à faire envie à un moine de Cîteaux! Comment la trouvez-vous, chevalier?

— Trop bien portante, répondit celui-ci en souriant. Je n'aurais guère confiance en sa tendresse. Elle a trop de santé pour avoir beaucoup d'amour.

— Ce n'est pas une raison, reprit Montmaur. Je connais

des gens, moi entre autres, qui boivent bien, mangent encore mieux, et n'en sont pas moins quittes envers le dieu Cupidon. Tout cela, croyez-moi, peut marcher ensemble sans se nuire. Mais enfin, je vois votre affaire.... Vous auriez plus de penchant pour une beauté plus frêle, plus idéale, plus svelte...

— Je l'avoue.

— Eh bien, jetez les yeux de ce côté et voyez un peu cette ombre légère qui semble glisser sur le parquet, qu'elle effleure à peine de ses pieds mignons. On l'appelle madame de Belesbat. Son mari, qui prétend aussi avoir l'air d'une apparition, a reçu dans le monde la dénomination de *beau ténébreux!* Pour l'époux d'une nymphe, c'est vaporeux en diable ; qu'en dites-vous?... Pour en revenir à madame de Belesbat, n'admirez vous pas ce cou de cygne qui se balance avec tant de grâce, cet œil langoureux qui assassine à bout portant, ce front chargé de nuages, ces cheveux un peu désordonnés et cependant symétriquement disposés dans leur désordre, cette bouche qui sourit avec mélancolie, cette attitude morne et cependant provoquante, et enfin cette démarche qu'on pourrait prendre pour celle d'une reine, tant elle est majestueuse et lente. Que pensez-vous de tout ceci ?

— Je pense, dit le chevalier de Sercy, qu'il y a là plus d'étude que d'inspiration, plus d'art que de naturel, et plus de prétention que de naïveté. Cette femme me fait l'effet de jouer un rôle et de tout rapporter à un but qu'il n'est pas difficile de deviner. Je ne sais si je me trompe et si l'accusation que je vais lancer n'est pas un peu trop sévère, mais je crois que madame de Belesbat est une franche coquette.

— Pas mal conclu, je vous jure. Chevalier, vous êtes physionomiste, à ce que je vois.

— Non. Je juge d'après mes impressions, voilà tout.

Montmaur fit une grimace imperceptible, comme s'il eût été peu satisfait de trouver tant de sagesse et tant de clairvoyance dans son ami le chevalier de Sercy. Puis, comme s'il eût voulu tenter une dernière expérience, il lui demanda, en lui désignant du geste une dame qui se tenait près de la cheminée et qui jouait de l'éventail en tenant ses yeux baissés :

— Auriez-vous confiance, vous qui êtes si susceptible en ces matières, dans la physionomie ingénue de cette femme si rose, si fraîche, si accorte, qui rêve à je ne sais quoi, dans ce petit coin, en pensant à je ne sais qui?

Le chevalier l'examina longuement, et répondit enfin à M. de Montmaur:

— Elle me semble avoir une qualité qui en fait supposer ordinairement plusieurs autres: de la modestie. Elle se tient à l'écart, parle peu et paraît aimer à se concentrer dans sa pensée. Elle doit vivre principalement par le cœur. Ai-je touché juste, cher monsieur de Montmaur?

— Oh! parfaitement, parfaitement juste, répondit ce dernier avec un signe d'approbation très-accentué.

Et en même temps une joie railleuse se peignit sur son visage.

La personne qu'il venait d'indiquer au chevalier de Sercy, lequel avait si bravement entonné son panégyrique, était madame d'Orgères, qui avait tant fait parler de ses aventures galantes, que son mari avait obtenu arrêt de séparation contre elle. Cette fois, le pauvre chevalier s'était complétement fourvoyé.

Cette conversation fut interrompue ici par madame de Lusignan, qui vint faire au chevalier les avances les plus gracieuses et les plus obligeantes. Elle lui parla longuement de l'honorable famille du Terrail, avec laquelle il devait se considérer comme très-heureux de contracter alliance. Elle lui parla surtout de mademoiselle Marie du Terrail, sa fiancée, dont il allait faire la connaissance sous des auspices si rassurants.

— Une fête, un bal! disait madame de Lusignan; n'est-ce pas là le meilleur lieu du monde pour se voir une première fois? Le souvenir de cette entrevue ne se sépare plus jamais dans la mémoire du riant entourage où elle s'est passée. Et puis, ces riches toilettes vont si bien à la beauté!

— Oh! sans parure, répliqua Montmaur, mademoiselle du Terrail rendrait encore des points à toutes ses rivales. N'est-ce pas vrai?

— Assurément, répondit madame de Lusignan avec un mouvement de tête approbatif.

— Mais elle tarde bien, observa tristement le chevalier.

— S'il faut avouer mes torts, dit madame de Lusignan,

il y a dans ce retard un peu de ma faute. Comme mademoiselle Marie du Terrail est pour l'instant seule à Paris, c'est moi qui me charge, toutes les fois qu'elle vient passer la soirée ici, de la faire amener et reconduire. Aujourd'hui, par une fatalité que je déplore, mon cocher n'est pas rentré à l'heure ordinaire. Je l'ai fait chercher; on a battu le quartier dans tous les sens, et enfin on l'a découvert, il n'y a pas dix minutes, sous l'une des tables d'un cabaret, à deux pas d'ici; le drôle était ivre-mort. Un de ses camarades s'est immédiatement offert à le remplacer, et vous pensez si j'ai accepté ses services. Bref, la voiture a été attelée... elle est partie il n'y a qu'un instant; mais j'ai recommandé qu'on brûlât le pavé.

Le chevalier devint tout rouge, comme s'il eût eu honte de voir deviner le sentiment secret qui débordait de son cœur.

Il n'y avait plus que patience à prendre. Arthur se résigna. La maîtresse de la maison, madame de Lusignan, ne lui laissait d'ailleurs pas le temps de s'ennuyer. En femme d'esprit, elle continua à lui parler, non pas d'elle-même, ni de sa société, ni de Paris, mais bien de la Bretagne, de sa famille, de ses projets d'établissement, en un mot, de ce qui pouvait réellement l'intéresser. Le chevalier ne pouvait lui prouver sa reconnaissance qu'en s'ennuyant un peu moins qu'il ne l'eût fait sans cela. Madame de Lusignan le comprit et lui en sut gré. Les femmes seules savent tenir compte aux cœurs épris de ces petites délicatesses de sentiment.

Enfin, il se fit vers la porte d'entrée un murmure d'admiration. Le chevalier Arthur devina instinctivement que nulle autre femme que sa fiancée ne pouvait produire un pareil effet. Il se retourna et fit un pas en avant. Le valet annonça effectivement :

— Mademoiselle Marie du Terrail !

La foule s'empressa autour d'elle, et Arthur, frappé d'une vue aussi séduisante, resta immobile, les yeux fixes, perdu dans les profondes jouissances d'un étonnement heureux.

— Hein ! fit tout bas Montmaur en passant près de lui, comment la trouvez-vous ?

Le chevalier ne répondit pas, mais ses yeux se levèrent éloquemment vers le ciel.

Mademoiselle Marie du Terrail était réellement une créature délicieuse, une peau blanche comme de l'ivoire, des yeux tendrement fendus en amande, de magnifiques cheveux frisés dont les tire-bouchons floconneux venaient caresser des épaules royalement taillées : tout en elle respirait la fraîcheur, la grâce et la perfection. Peut-être le feu qui étincelait dans sa prunelle n'était-il pas absolument celui que l'on recherche d'ordinaire chez les jeunes filles, mais le coup avait été trop bien porté, le cœur du chevalier était trop complétement pris, pour qu'il pût se permettre une semblable réflexion. Il ne vit qu'une merveille : rien de plus, rien de moins.

La présentation se fit au bout de quelques minutes par l'entremise de la maîtresse de la maison qui y mit toute sorte de prévenance et de bonne volonté. Le chevalier Arthur, malgré son assurance apparente, tremblait comme un enfant. Quant à mademoiselle Marie du Terrail, plus maîtresse sans doute de son émotion, elle lui fit un accueil tout plein d'aisance noble et de gracieuse amabilité. Bientôt les violons donnèrent le signal de la danse, et, soit hasard, soit calcul, il se trouva que les deux fiancés se tenaient déjà par la main. Ils ouvrirent le bal au milieu d'un concert de louanges, aussi flatteur pour la dame que pour son cavalier.

Ce fut une soirée d'enivrement et de gloire. L'orgueil du chevalier égalait son bonheur. Tous les yeux étaient fixés sur lui ; il était bien évidemment le héros de la fête, et jamais Paris, même dans ses songes les plus exaltés, ne lui était apparu avec un pareil entourage de joies et de séduction.

Après la danse, Arthur reconduisit Marie à sa place et prit la liberté de s'asseoir près d'elle, la charmante fille lui fit de la meilleure grâce une place à ses côtés, assez grande pour qu'il y pût tenir, assez petite pour qu'il leur fut aisé de se parler sans craindre les indiscrets.

Le chevalier, si nouveau qu'il pût être en fait de philosophie galante, se trouva pourtant beaucoup plus éloquent qu'il ne l'avait espéré.

— Je m'étais toujours méfié, dit-il à Marie, de ces amours convenus d'avance entre grands parents et qui aboutissent à des mariages, la plupart du temps malheureux, où nul

des deux conjoints n'a le droit de reprocher son malheur à l'autre, puisque leur volonté n'a pas été consultée. J'en suis d'autant plus émerveillé de la faveur du sort qui m'a destiné, sans que je la connusse, celle à qui j'aurais voulu consacrer ma vie. Le hasard a joué ici le rôle de la Providence, mademoiselle, et je sens que le souvenir de cette soirée ne s'effacera jamais de ma mémoire.

— De mon côté, répondit mademoiselle Marie du Terrail, je dois à la vérité de convenir que je serais loin de tenir rancune aux événements qui nous ont rapprochés, et puisque la volonté respective de nos familles nous engage à être francs l'un envers l'autre, je vous avoue, chevalier, que je n'oublierai pas plus que vous le jour qui nous a réunis.

Nous l'avons dit tout à l'heure, les siéges du chevalier et de Marie se touchaient. Sans nécessité cette fois, car ce n'était point pour danser, leurs mains se rencontrèrent furtivement, et leurs doigts s'enlacèrent avec une de ces pressions nerveuses dont la communication électrique arrive jusqu'au cœur.

Déjà ils s'entendaient ; déjà leurs cœurs communiquaient entre eux par cette mystérieuse sympathie, qui est quelquefois le résultat d'un coup d'œil; déjà ils adressaient au ciel les mêmes vœux ; déjà ils formaient les mêmes projets pour l'avenir.

Jamais une joie aussi pure n'avait inondé l'âme ardente du chevalier.

Le joyeux signal de l'orchestre interrompit ce muet et éloquent entretien. Il y eut là un crève-cœur pour le pauvre chevalier ; car il fallait bien se conformer aux convenances, et la belle Marie, ne fût-ce que pour ne point s'afficher par une préférence ridiculement exclusive, se vit obligée de danser avec un autre. Cependant, comme l'amour n'est jamais à bout de ressource, Arthur se mit à admirer sa fiancée pendant qu'elle rentrait dans la foule du bal et put juger ainsi, du poste d'observation qu'il s'était choisi, de mille beautés et d'autant de grâces qui avaient jusqu'alors échappé à ses regards.

On s'oublie dans une fête aussi délicieuse. Les rayons du jour, passant à travers les vitraux des croisées vinrent seuls donner le signal de la retraite. Il fallut se quitter. Les

yeux du chevalier et de Marie se renvoyèrent un adieu enivrant.....

Arthur rencontra Montmaur à la porte de sortie.

— Ah! mon cher ami, s'écria-t-il en l'embrassant, quel bonheur! comme elle est belle!

— Je ne vous avais donc pas trompé?

— Non, certes!

— Avais-je raison quand je disais que mes éloges resteraient au-dessous de la réalité?

— Assurément!

— Mais vous êtes tout ému, mon cher chevalier.

— Cela vous surprend-il?

— Pas le moins du monde. Mais votre enthousiasme ne serait pas naturel, s'il ne s'agissait que des avantages corporels de cette charmante demoiselle..... Ah çà !..... le cœur est donc pris? ajouta Montmaur avec un petit sourire dont l'expression eût fort intrigué Arthur, s'il eût eu sa tête à lui.

— Oh! mon ami, reprit notre amoureux avec explosion, j'ai fait ce soir provision de bonheur pour toute ma vie!...

— Et moi provision d'économie pour toute ma semaine, car j'ai gagné à la bassette cent louis au président Tambonneau.

Et Montmaur, ayant dit ces mots, s'éloigna en jetant au chevalier un coup d'œil narquois.

— Pauvre garçon! pensa-t-il en souriant, s'il savait de quoi il retourne et où peut le mener ce rare et parfait amour! Cordieu! l'affaire marche à merveille, et si ça continue, nous rirons bien!

CHAPITRE XLVI

Sommaire : Suites des amours du chevalier de Sercy avec mademoiselle Marie du Terrail. — Visite à l'hôtel de Lusignan. — Les mystificateurs. — Tristesse de la jeune Marie. — Soupçons

du chevalier. — On promet de lui révéler un grand secret. — Rendez-vous donné par une promise à son futur. — L'entrevue. — Hésitations oratoires. — Un aveu difficile. — La plaisanterie de Montmaur est éventée. — Stupéfaction du chevalier. — Humble confession d'une jolie femme. — Ses bons conseils. — Le chevalier s'enfuit. — Il va trouver l'ami Montmaur. — Cinq heures du matin. — Un mauvais plaisant et un homme très-sérieux en présence. — Petite promenade amicale sur la berge de la Seine — Un duel au saut du lit. — Montmaur est payé de sa facétie. — Dénouement tragique. — Regrets douloureux de Marion Delorme.

Les visites du chevalier se multiplièrent à l'infini à l'hôtel de Lusignan. Chaque soir que Dieu faisait, on était sûr de le voir, aussitôt la nuit tombante, raser les murs de la rue Saint-Antoine, et entrer dans la bienheureuse maison, pour n'en plus sortir qu'après le coup de minuit.

Il arriva cependant un jour qu'il fut en retard. Il avait reçu des lettres de Bretagne, une entre autres, où son oncle lui faisait doucement des reproches sur le peu d'empressement qu'il mettait à conclure l'affaire pour laquelle il était venu à Paris, et où le bonhomme lui déroulait, avec le bavardage complaisant des vieillards, la série des danger auxquels est exposé dans la grande ville un enfant sans expérience et sans appui. La lecture de cette lettre, ornée ça et là de passages obscurs dont il lui fut impossible de pénétrer le sens, le retint toute une heure chez lui.

Voyons comment cette heure s'employait à l'hôtel de Lusignan, où on l'attendait d'ailleurs, il faut le dire, avec une vive impatience.

— Ah ! ah ! ah ! faisait Montmaur avec d'énormes éclats de rire, est-ce que vous ne trouvez pas le tour plaisant, admirable, ravissant?

— Je suis d'avis, répondit la maîtresse du lieu, que jamais Cyrano de Bergerac, de comique mémoire, n'a inventé mystification plus drôle et plus amusante!

— Mais c'est que ce pauvre chevalier y va de tout cœur!

— Quel feu! quelle poésie! s'écria un rimailleur en se pâmant... Jamais Héloïse n'a fait pousser de plus tendres soupirs à Abeilard.

— Et quand on pense, dit Montmaur, que voilà deux grands mois que cela dure!...

— Et cela n'est pas près de finir, ajouta madame de Lusignan. M. Arthur est un amoureux d'une constitution robuste, et chez ces natures-là les rigueurs suffisent à entretenir *in æternum* le feu sacré!... Aussi, tant que notre chère Marie se montrera intraitable et vertueuse...

A ce mot, qui ramenait l'attention sur l'héroïne du roman qui faisait le sujet de la conversation, on se tourna vers une table près de laquelle était assise mademoiselle du Terrail, très-sérieusement occupée à feuilleter un livre.

— Mais que faites-vous donc là? demanda madame de Lusignan, en s'interrompant... Et pourquoi ne venez-vous pas causer avec nous? nous parlons pourtant de choses qui vous intéressent.

— Nous célébrons votre triomphe! ajouta emphatiquement Montmaur.

Marie ne détourna point la tête.

— Elle se laisse encenser, et fait son acte de modestie en s'abstenant de contribuer elle-même à son éloge. C'est fort adroit.

En ce moment on entendit du bruit dans l'antichambre, et un valet ouvrit la porte à deux battants en annonçant: M. Arthur de Sercy.

Il y eut encore quelques chuchotements; mais on cessa de rire pour reprendre le masque d'une politesse insignifiante et sérieuse. Au moment où le chevalier entrait, le livre tomba des mains de mademoiselle Marie du Terrail, et ses yeux se portèrent vers lui comme par un mouvement involontaire.

Ces yeux étaient rouges de pleurs.

La soirée fut moins gaie que de coutume.

Arthur songeait à la lettre de son oncle, et se creusait l'esprit pour en découvrir le sens. Que penser? Lui-même n'avait-il pas remis à Montmaur, qui avait promis de la faire parvenir par une voie sûre, une lettre à l'adresse de son oncle, dans laquelle il lui racontait ses premières entrevues avec mademoiselle du Terrail, et où il exprimait son vif désir de conclure un si doux engagement. Qu'était devenue cette lettre? N'était-elle pas partie? Montmaur

l'avait-il égarée? ou bien son oncle, par un motif qu'il lui était impossible de deviner, faisait-il semblant de ne l'avoir point reçue.

Ces réflexions jetaient le chevalier dans une perplexité facile à comprendre. Il avait l'air contrarié... son embarras était visible.

Marie, de son côté, semblait triste et préoccupée. Elle, d'ordinaire si riante, si ouverte, ne répondait plus que par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait. Sa voix était étrangement émue, et son regard, plein de trouble et d'inquiétude, ne quittait plus le chevalier.

Madame de Lusignan, sans pénétrer le motif de cette gêne qui gagnait peu à peu la société tout entière, sentit le besoin d'y remédier par des distractions immédiates. On organisa des danses, des groupes de musique, des jeux, et l'on ne tarda pas à voir reparaître, sinon le plaisir lui-même, du moins toutes les apparences du plaisir.

Montmaur, en sa qualité d'homme aimable, se donna tout le mal imaginable pour égayer tous ces fronts qu'un nuage importun avait un instant menacé d'assombrir. Il fit d'immenses frais d'esprit qui ne furent pas tous perdus, et, par des anecdotes bien racontées, par des mots heureusement lancés, par des plaisanteries peut-être un peu forcées, mais d'un sel assez piquant, il faut bien le dire, parvint à ramener dans le salon de madame de Lusignan cette joie bruyante et folle qui en était l'élément habituel, en quelque sorte indispensable.

Enfin, il arriva un moment où le chevalier, se trouvant près de Marie, parut oublier tous ses ennuis et retrouver sa gaieté. Elle était si belle, la mélancolie qui s'était fait jour sur son front ajoutait tant de grâce à son maintien, que l'homme à qui tous ces charmes devaient bientôt appartenir, ne pouvait faire autrement que de céder à une séduction si puissante. Le chevalier redevint rayonnant.

Mais à mesure que son visage se rassérénait, à mesure que le sourire revenait sur sa lèvre, Marie retombait dans ses sombres pensées. Enfin, elle le prit à l'écart et lui dit :

— Chevalier, il faut que je vous parle seul !

— A moi ?

— A vous. J'ai un secret à vous confier.

— Un secret !... qui vous concerne ?

— Oui.

La poitrine de mademoiselle du Terrail battait avec violence. Sa respiration était si pressée et si courte, que c'est à peine si elle pouvait parler.

— Qu'avez-vous, chère Marie, qu'avez-vous ?

— Rien.... Quand je vous aurai dit... ce que j'ai à vous dire... je me sentirai soulagée...

— Mais alors, parlez... parlez donc !

— Non... pas ici... pas en ce moment.

— Mais... quand vous verrai-je seule ? où pourrai-je vous trouver ?

Mademoiselle du Terrail réfléchit un instant et répondit :

— Cette nuit même... oui... c'est cette nuit que je dois parler... si je tardais, peut-être n'en aurais-je plus le courage. Écoutez, monsieur Arthur, quand vous allez être rentré chez vous, ouvrez votre croisée et tenez-vous aux aguets. Une de mes femmes ira vous faire signe ; vous descendrez, et elle vous conduira...

— Où cela ?

— Chez moi.

— Chez vous ! Ne demeurez-vous pas ici, chez madame de Lusignan, pendant l'absence de vos parents ?

— Point d'explication. Viendrez-vous ?

— Si je viendrai ! en doutez-vous, Marie ?

— C'est bien. On nous attend pour le quadrille. Ne nous faisons pas attendre, chevalier.

Jamais Arthur ne s'était senti si singulièrement intrigué. Cette fin de soirée lui parut longue à périr. Enfin, on se retira, et il revint chez lui tout pensif et évitant de causer avec qui que ce fût, surtout avec Montmaur, dont les plaisanteries l'obsédaient. Rentré dans sa chambre, qui donnait sur la rue Saint-Antoine, il se conforma ponctuellement aux instructions qu'il avait reçues de Marie, et se mit à sa fenêtre, cherchant au ciel l'étoile qui sans doute répondait mystérieusement aux secrets élans de son cœur, et attendant en même temps avec impatience le signal qui lui avait été désigné.

Une heure du matin sonnait à l'église prochaine, quand il aperçut une vieille femme glisser contre les maisons, compulser les numéros l'un après l'autre, et s'arrêter enfin

devant sa demeure. Arthur habitait le premier étage ; elle ne fut pas longtemps sans l'apercevoir.

— Monsieur le chevalier Arthur de Sercy... dit-elle, est-ce vous ?

— Moi-même.

— Etes-vous prêt?

— Je vous suis.

Et, en deux bonds, le chevalier franchit l'escalier et gagna la rue. Alors, ce furent des questions sans nombre, des interrogations sans ordre et sans suite, dans lesquelles Arthur lui-même eût eu de la peine à se retrouver. C'eût été une tâche difficile de satisfaire à tant de demandes. La vieille femme simplifia cette tâche en ne répondant absolument rien.

Arthur se résigna à suivre la messagère en silence.

On ne marcha pas longtemps. A l'angle d'une rue dont Arthur ne connaissait point le nom, se dessinait une haute porte-cochère surmontée de sculptures élégantes.

Cette porte s'ouvrit doucement, et le chevalier entra.

Il fallut monter sans lumière un escalier de vingt marches environ. Puis, une autre porte s'étant ouverte, et la vieille femme ayant disparu, il se trouva dans un délicieux boudoir, éclairé par une lampe suspendue au plafond, et dont la lueur pâle et mystérieuse s'étendait, semblable à celle d'un voile transparent, sur un magnifique meuble tout rutilant de velours, de perles et d'or.

Une femme était là, vêtue d'un simple peignoir blanc, et mollement étendue sur un sopha.

C'était Marie.

Elle se leva, vint à la rencontre du chevalier de Sercy, et le pria de s'asseoir près d'elle.

Le chevalier l'observait avec une douloureuse attention, car elle était pâle, abattue, souffrante. Une respiration saccadée s'échappait péniblement de sa poitrine. On voyait, on devinait, à son attitude brisée, qu'elle était en proie à un mal secret, dont les élancements aigus lui causaient une souffrance continuelle et insupportable.

C'était à n'y rien comprendre.

Mademoiselle du Terrail fut la première à prendre la parole.

— Chevalier, dit-elle, vous avez dû me trouver bien har-

die quand je vous ai supplié de venir chez moi. Mais il le fallait... j'ai dû faire taire mes scrupules afin de remplir mon devoir. Voulez-vous me permettre de vous adresse' une question... Comment m'aimez-vous ?

— Comment je vous aime ! s'écria M. de Sercy avec enthousiasme ; mais je vous aime comme on aime les anges, Marie ; comme on aime la pureté, l'innocence et la vertu !

— Je vais compléter votre pensée, interrompit mademoiselle du Terrail. Vous m'aimez comme on aime la jeune fille de ses premiers rêves, blanche et virginale enfant qui ne sait rien des choses de cette vie, que son ignorance met à l'abri de toute mauvaise pensée, et qu'on se fait une joie de mener un jour à l'autel, parce qu'on espère, une fois la bénédiction du ciel reçue et la consécration du prêtre terminée, conduire dans sa maison une vierge pure et sans tache, à laquelle on sera à la fois heureux et fier de donner son nom. Voilà comme vous m'aimez, chevalier, n'est-ce pas ?

— Sans doute, Marie... je vous aime ainsi. N'en êtes-vous pas persuadée ?

— C'est au contraire parce que j'en suis sûre, répondit Marie, qu'il faut cesser de nous voir et nous séparer... à jamais.

— Nous séparer ! ne plus nous voir... c'est impossible.

— Il le faut, chevalier.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi !... pourquoi ! chevalier ?... Une autre question... Que pensez-vous du scandale de la vie de certaines femmes qui, se dépouillant de cette sainte pudeur qui fait la principale beauté de leur sexe, se donnent au monde en spectacle, et ne se servent de leurs charmes que pour porter la ruine et le désordre dans toutes les classes de la société ?

— Marie ! à quoi bon me demander de telles choses ? Ces femmes, je les hais, je les déteste.

— Arthur, quel sentiment vous inspirent ces brillantes courtisanes dont la vie est une longue série de joies constamment renouvelées et de hontes patiemment subies ?

— Un seul, répondit Arthur... le mépris.

— Eh bien ! éloignez-vous de moi, chevalier, sortez d'ici, fuyez cette maison sans regarder derrière vous, oubliez

surtout ce fol amour qui s'est emparé de votre cœur, car je suis...

— Vous êtes?... achevez... qui êtes-vous?...

— Je suis... non... je n'oserai jamais...

— Qui êtes-vous? s'écria le chevalier de Sercy avec épouvante.

— Je suis Marion Delorme.

Le chevalier se leva tout d'une pièce, demeura immobile, les bras tendus vers Marion, les yeux fixes et ternes comme ceux d'une statue.

— Oh! pardonnez, s'écria Marion en courbant la tête, je ne suis pas si coupable que vous pourriez le croire... non!... je suis légère, insouciante et folle... je n'ai pas le cœur méchant, et l'idée ne me serait jamais venue de torturer une âme sainte et noble comme la vôtre, chevalier, si on ne m'y avait poussée, si on ne m'avait fait accepter malgré moi, un rôle dans cette misérable comédie qu'on voulait jouer à vos dépens. C'est M. de Montmaur qui a tout fait. Il a proposé cette plaisanterie de me faire passer à vos yeux pour mademoiselle du Terrail, et cette plaisanterie, apparemment fort spirituelle et fort divertissante, a été accueillie par des applaudissements universels. Je m'y suis prêtée... ce sera le remords de ma vie.... Car, dès le lendemain du jour où je vous vis, Arthur, je compris tout ce qu'il y avait de noble et de beau dans votre âme, et je vous aimai.

Le chevalier fit un pas en arrière.

— Je le vois... mon amour vous fait horreur. Vous avez raison... Haïssez-moi.... mais ne me refusez pas une grâce que je vais vous demander.

Elle l'attira près d'elle sur le sopha. Il ne résista point, s'assit et lui livra une de ses mains qu'elle serra avec ardeur.

— Je vous ai dit que j'expiais déjà ma faute par le remords; c'est la vérité, je le jure! On peut me reprocher bien des fautes, bien des vices : je n'ai pas à m'en défendre. Ce dont je voudrais seulement vous convaincre, c'est que le fond de mon caractère est la franchise, et que j'ai bien souffert en me faisant aimer de vous au moyen d'un mensonge. Ce mensonge, je viens d'en parer les résultats funestes, en vous disant qui je suis et en mettant ainsi un terme

à l'indigne tromperie dont vous étiez victime. Maintenant, faites quelque chose pour moi, chevalier. Ne soyez plus triste! dites-moi que vous ne m'en voulez pas et oubliez sincèrement ce qui s'est passé entre nous. Vous ne sauriez croire combien je souffrirais, si je pouvais avoir à me reprocher de vous avoir rendu malheureux et surtout d'avoir empêché la réalisation du projet de mariage qui vous a conduit à Paris. Je connais la réputation de mademoiselle du Terrail; c'est, m'a-t-on dit, une charmante personne, dont la beauté égale la vertu. M. de Villarceaux est intimement lié à sa famille. Permettez-moi de vous présenter à lui, afin qu'il vous mène chez elle dès demain. C'est un établissement qui vous féra honneur et qui vous mettra bien en cour. S'il est vrai que je vous aie inspiré quelque amour, l'aveu de mon nom a dû suffire à en effacer la trace.... Oubliez la fausse Marie du Terrail, pour vous consacrer tout entier à la véritable... Adieu, chevalier; je vous disais tout à l'heure de me haïr... il me faudrait, pour renouveler ce conseil impie, une force que je n'ai pas.... Pardonnez-moi plutôt!... Oh! dites, dites que vous me pardonnez.

Le chevalier de Sercy ne répondit pas; mais d'une inclinaison de tête, il fit signe à Marion qu'il lui pardonnait.

— Et... suivrez-vous les conseils que je me suis permis de vous donner?

Il ne répondit pas davantage. Seulement, il leva les yeux au ciel en marque de doute.

Puis, il se dégagea des mains de Marion.

Elle voulut le retenir, mais il se précipita vers l'escalier.

Un instant après, il arpentait à grands pas la place de l'Hôtel-de-Ville et frappait à coups redoublés à la maison de Montmaur.

Soit que le maître des requêtes dormît profondément, soit qu'il eût pour habitude de ne se point déranger après minuit, rien ne bougea. Montmaur était son propre concierge, vu qu'il était fort avare et habitait seul cette maison qui était la sienne. Le chevalier le savait et supposa qu'il faisait quelque bon rêve qu'il ne voulait point laisser inachevé.

Il se résigna à attendre et, pour cela, s'établit tranquil-

lement sur une borne, juste en face de la demeure de Montmaur.

A cinq heures du matin, il recommença à frapper.

Montmaur descendit et entre-bâilla la porte.

— Qui est là? demanda-t-il.

— C'est un ami, répondit le chevalier, qui souhaite vivement vous voir pour vous témoigner sa reconnaissance de ce que vous avez bien voulu faire pour lui.

Montmaur allongea la tête.

— Eh! c'est ce bon Sercy! Est-ce que vous avez quelque chose de pressé à me dire?

— Oh! oui! de très-pressé!

— Eh bien! attendez-moi un peu..... Le temps de passer un habit, et je suis à vous.

— N'oubliez pas votre épée, lui cria Arthur.

Cette recommandation fit faire un léger soubresaut à M. de Montmaur. Cependant, comme il était de sa nature assez fat et très-hâbleur, il n'en voulut rien laisser voir et ne tarda pas à rejoindre le chevalier. Il ne pouvait d'ailleurs s'imaginer qu'une simple plaisanterie pût avoir des suites sérieuses. Mais sa confiance commença de s'ébranler furieusement quand il aperçut le visage pâle et renversé du chevalier de Sercy. Ces signes, peu rassurants, firent d'ailleurs promptement place à des manifestations qui ne lui laissèrent plus aucun doute sur les intentions de son jeune *ami*. Ce dernier le saisit violemment au collet et l'entraîna vers la berge de la Seine, sans lui donner le temps de respirer ni de hasarder une objection.

Arrivé là, Sercy lâcha Montmaur, tira son épée et lui cria :

— En garde!

— Chevalier! chevalier! dit Montmaur, un mot d'explication!

— Pas une syllabe!

— Mais on ne se bat pas sans savoir pourquoi!

— En vérité! Moi, je veux me donner le plaisir de te tuer sans perdre mon temps à t'en dire la raison. Chacun a son système : tel est le mien.

— J'ai affaire à un fou! je vais crier à l'aide!

— Prends garde d'avoir affaire à un meurtrier... Si tu ouvres la bouche, j'y plonge mon épée jusqu'à la garde.

Et comme le fer du chevalier lui chatouillait déjà la gorge, Montmaur se mit en défense.

Le combat ne fut pas long. Montmaur, après avoir paré tant bien que mal deux ou trois coups furieux que lui portait son adversaire, fut atteint à la poitrine et tomba.

Le chevalier essuya tranquillement son épée et regarda sa victime.

— Voilà un bel exploit, dit Montmaur en s'appuyant sur un de ses bras, et vous pouvez vous enorgueillir, chevalier. Je vous demande un peu ce que je vous avais fait...

— Ce que tu m'as fait, infâme! tu le demandes!..... J'avais un cœur que je réservais à une créature belle et pure comme les anges, et tu me l'as fait donner à une vile courtisane, perdue de vices et de débauches!..... Voilà pourquoi je t'ai tué!... Voilà pourquoi je vais mourir...

— Comment! mourir? fit Montmaur en parvenant à se poser sur son séant. Mourir! quand tu viens de me dépêcher moi-même aux enfers! Cela m'a tout l'air d'une raillerie, et d'une raillerie peu généreuse, chevalier.

— C'est pourtant la vérité pure, monsieur de Montmaur, car il m'est impossible de vivre désormais.

— Voyez le grand malheur! dit Montmaur. D'autres ne s'en plaindraient pas, j'imagine! Avoir eu la belle Marion pour maîtresse! Marion que tout le monde courtise, qui a la cour et la ville à ses pieds! Cela vous empêchera-t-il, chevalier, d'aller épouser, quand cela vous plaira, mademoiselle Marie du Terrail?

— Oui, cela m'en empêchera, monsieur! Car cette Marion, que je méprise, je l'aime! Cette Marion, qui appartient à tous, je voudrais l'avoir pour moi seul! Cette Marion, à qui tant de gens n'ont accordé qu'un caprice, moi je lui ai donné tout mon cœur, toute ma vie!... Ce cœur est donc brisé!... Cette vie est donc déshonorée! et je m'en débarrasse pour n'avoir plus à souffrir des tortures de la jalousie, pour n'avoir plus à rougir de moi!...

Et en finissant de parler, le chevalier de Sercy se perça de sa propre épée et tomba à la renverse sans proférer un cri.

La lame l'avait traversé de part en part.

Décrire la stupeur de Montmaur serait chose vraiment impossible. Ce spectacle, au moment où lui-même perdait

son sang par une blessure assez large, faillit le rendre fou. Il se mit à se lamenter de la façon la plus plaintive et ne tarda pas à s'évanouir.

Heureusement pour lui, c'était l'heure où les Parisiens commencent à circuler sur le pavé de la bonne ville de Paris. Ses gémissements furent entendus, on vint le relever et les soins qui lui furent immédiatement prodigués le rendirent peu à peu à la vie.

Cette histoire, comme on doit bien le supposer, fut l'inépuisable sujet des conversations du moment. On blâma vertement Montmaur qui, de longtemps, ne se sentit plus d'humeur à plaisanter. Cette facétie lui avait trop mal réussi.

Quant à Marion, elle éprouva un regret mortel de ce qui était arrivé et pleura toutes les larmes de son corps. Elle avait conçu elle-même, pour le chevalier, une tendresse réelle et dévouée. Elle se condamna volontairement, à propos de cette catastrophe, à une retraite absolue qui dura près de trois mois. Pour Marion, c'était tout un siècle, et il faut lui savoir gré de ce sacrifice qui dut apaiser les mânes du pauvre chevalier de Sercy.

CHAPITRE XLVII

Sommaire : Dispositions de Louis XIV à la galanterie. — Son premier amour. — Sa maladie. — Il est en danger de mort. — Son rétablissement. — Le voyage de Lyon. — La cour de Savoie et la cour de France. — Projet de mariage entre la princesse de Savoie et Louis XIV. — Comment le roi juge sa future épouse. — Incident qui amène la rupture de ce mariage. — Nouvelles d'Espagne. — Convention particulière faite entre le cardinal Mazarin et madame Royale au cas ou le roi n'épouserait pas l'infante. — La cour quitte Lyon. — Voyage de Saint-Jean-de-Luz. — Conférences à l'île des Faisans. — Mariage de Louis XIV avec l'infante. — Les queues. — Départ de la cour. — Nuit passée à Saint-Justin, en Armagnac. — Le chirurgien. — Tapage nocturne. — Mademoiselle de Montpensier en chemise.

— Sa confusion d'être vue en cet état. — Son Altesse Royale me prie de fermer les yeux. — Moyen que j'emploie pour venir au secours de sa pudeur. — Singulières conséquences d'un tremblement de terre.

Louis XIV avait donné de bonne heure des marques d'une grande disposition aux plaisirs de l'amour. A peine le sacre de Reims avait-il fait rayonner en lui la majesté de la toute-puissance, que son cœur avait cherché des fers. Son premier hommage fut pour mademoiselle de Mancini, qui, plus tard, épousa le prince Eugène de Savoie ou comte de Soissons. La seconde passion qu'il fit éclater fut pour mademoiselle de La Motte-Houdancourt, qui avait pris, parmi les filles de la reine, la place de mademoiselle de La Porte. Cette liaison fit bruit à la cour, et l'on n'y parlait que des galanteries et des empressements du nouveau monarque pour cette jeune beauté.

C'est après ces divers incidents et à la suite de la prise de Dunkerque et de l'affaire des Dunes, que le Roi revint de l'armée dangereusement malade. La consternation fut générale. — Le Saint-Sacrement fut exposé dans toutes les églises, et on ordonna des prières publiques pour le rétablissement de Sa Majesté. — Les inquiétudes furent très-réelles pendant cinq ou six jours. Les remèdes ne produisaient rien de bon, et on s'attendait, d'un moment à l'autre, à apprendre une sinistre nouvelle. Ajoutez à cela que, dans le cas d'une catastrophe de ce genre, Monsieur eût été appelé à la couronne et que, véritablement, il n'avait point ce qu'il fallait pour gouverner. Il était trop léger, trop enfant, et les grandes qualités qu'on avait déjà remarquées dans le roi rendaient plus sensibles les défauts dont je viens de parler et qu'on ne pouvait s'empêcher de reprocher à Monsieur.

Enfin pourtant, grâce à l'intervention de la Providence, un mieux sensible fut déclaré dans l'état de Sa Majesté; dès cet instant, les rapports devinrent de plus en plus favorables, et bientôt on sut que tout danger avait disparu.

Il fut alors question de marier Louis XIV à la princesse Marguerite de Savoie. Madame Royale, sa mère, la conduisit à Lyon où le roi la vit et la trouva fort de son goût. Ce

voyage de Lyon, auquel nombre de personnages considérables prirent part, eut lieu vers la Toussaint. Comme la reine mère et le cardinal Mazarin accompagnaient le roi, on peut juger de la magnificence qui fut déployée en cette occasion.

Anne d'Autriche n'était point très-portée pour ce mariage. Mais le désir d'être agréable à son royal fils faisait qu'elle était toute disposée à l'événement, quel qu'il fût. Pour sa part, elle aurait préféré la princesse d'Angleterre, mais le roi n'en voulait point entendre parler. Dès que la première entrevue eut eu lieu, Sa Majesté, qui était à cheval, revint au galop près de sa mère, qui lui demanda comment il avait trouvé la princesse de Savoie.

— Charmante, répondit Louis XIV dont le teint était fort animé. Seulement, il m'a semblé qu'elle était encore plus petite que madame de Villeroy.

— Et n'avez-vous remarqué rien autre chose? insista la reine.

— Si fait, ma mère, si fait. Sa taille est admirablement prise, et son teint... ah! par exemple... son teint...

— Eh bien! achevez donc?

— Eh bien! son teint est un peu olivâtre. Mais cela ne lui messied point... au contraire.

Le Roi ajouta encore quelques traits à cette rapide esquisse et quelques instants après, le carrosse de madame Royale arriva. Alors les deux cours mirent pied à terre et chacune put voir la princesse Marguerite qui ne fit pas, à beaucoup près, sur tout le monde l'effet qu'elle avait produit sur le roi. J'eus occasion d'entendre mademoiselle de Montpensier exprimer son opinion sur la princesse en termes assez peu flatteurs, quoiqu'elle lui rendît justice sous certains rapports. En somme, le portrait qu'elle en faisait prouvait qu'elle l'avait regardée avec des yeux prévenus. Il est vrai que les yeux de femme, quand il s'agit de se juger entre elles, sont extrêmement sujets à caution.

Rien ne fut si prompt que la rupture de ce mariage projeté du Roi avec la princesse Marguerite.

Tout allait au gré des désirs de la cour de Savoie, lorsque tout à coup, M. le cardinal, se trouvant seul avec Anne d'Autriche, l'aborda en lui disant :

— Madame, nous sommes venus ici pour marier votre

fils. Que diriez-vous si nous nous en retournions sans qu'il y eût rien de fait?

— J'en serais peut-être moins chagrine qu'étonnée, répondit la reine. Il est donc arrivé quelque chose?

— Il est arrivé, madame, reprit Mazarin, la chose à laquelle Votre Majesté devait le moins s'attendre, la seule chose au monde, enfin, que vous ne deviez pas espérer.

Anne d'Autriche réfléchit un moment, puis, d'un ton qui indiquait très-clairement qu'elle croyait se tromper :

— Est-ce que, par hasard, dit-elle, le roi d'Espagne, mon frère, m'enverrait offrir l'infante pour le roi mon fils?

— Précisément, dit le cardinal. Pimentel m'en a apporté la nouvelle, il n'y a pas une heure.

A dater de ce moment, il y eut un refroidissement marqué dans les relations des deux cours de France et de Savoie. On commença à parler du départ, en laissant de côté ce qui avait trait à la grande affaire matrimoniale. Madame Royale s'en aperçut, et il fallut bien lui donner, bon gré, mal gré, des explications. Quel que fût le sentiment qu'elle eût de sa grandeur, cette princesse eut pourtant le bon sens de comprendre que l'intérêt de la chrétienté et de la France devait passer avant le sien propre, et qu'il n'y aurait aucun déshonneur pour sa fille à être remplacée par une personne de la valeur et de la condition de l'infante d'Espagne. On tomba enfin d'accord sur ce point, à savoir qu'au cas où les nouvelles négociations qui allaient être entamées ne pourraient point être suivies de succès, la main du roi serait réservée à la princesse Marguerite.

Tout s'étant arrangé ainsi, la cour quitta Lyon après un séjour de quelques semaines. Ce voyage s'était d'ailleurs accompli dans une très-mauvaise saison, puisque le retour n'eut lieu que dans le mois de janvier.

Les amours du roi avec mademoiselle de Mancini occupèrent encore les langues et les esprits pendant quelque temps.

Nous laisserons dans l'ombre la plupart des détails qui se rattachent à ce passage de la vie de Louis XIV, pour en venir tout de suite aux événements qui font date dans l'histoire.

Mazarin ne s'endormait pas sur les propositions du roi d'Espagne. On songeait à signer la paix et à donner une reine à la France. Le voyage de Saint-Jean-de-Luz fut résolu et j'eus le bonheur d'être désigné comme devant faire partie de la suite du roi.

On s'arrêta assez longtemps à Bordeaux. On visitait la ville, on allait dans les couvents, on se réunissait le soir au jeu de la reine, et le roi faisait faire l'exercice au régiment des gardes. Pendant ce temps, le cardinal était déjà à Saint-Jean-de-Luz où il jetait les bases d'un traité d'alliance et de paix avec le ministre d'Espagne, don Louis de Haro.

Les négociations prirent dès lors une grande activité. Un grand nombre de personnes, entre autres madame la princesse de Carignan et madame de Bade, sa fille, vinrent rejoindre la cour, pour assister à la solennité qui se préparait.

On ne s'entretenait que des qualités du jeune roi et de l'infante. Tous ceux qui avaient vu cette dernière à Saint-Sébastien en faisaient de grands récits, et on s'accordait à louer sa grâce et sa distinction. Est-ce le dépit qui entraîna alors la princesse Marguerite à contracter un autre hymen? Je ne sais. Mais ce qui frappa alors tout le monde, c'est la promptitude excessive avec laquelle fut conclu ce *mariage de pis-aller*, comme on l'appela dans certaines cours d'Europe. Le mari qui succéda aux prétentions du petit-fils de saint Louis fut le duc de Parme, un prince de bas échelon, commandant à quelques milliers d'Italiens, homme de nulle valeur, dont tout le mérite était, dit-on, d'exercer sans trop de maladresse le métier de *maréchal ferrant*. Le fait est que l'on assure qu'il ne ferrait pas trop mal les chevaux.

Pendant que la cour d'Espagne était à Saint-Sébastien, la cour de France arriva à Saint-Jean-de-Luz. Les conférences pour le mariage eurent lieu sur un point intermédiaire entre ces deux villes, c'est-à-dire à l'île des Faisans. La salle des négociations était fort richement ornée. L'on y arrivait par un pont disposé en galerie, et deux portes y donnaient entrée, l'une du côté de la France, l'autre du côté de l'Espagne, J'en visitai tous les détails avec MM. Le Tellier et le maréchal de Villeroy, qui étaient tout natu-

rellement du voyage et qui avaient tous les jours des entrevues provisoires avec don Luis de Haro, le ministre espagnol.

La vie que nous menions à Saint-Jean-de-Luz, en attendant les arrangements définitifs du mariage royal, était des plus agréables et des plus variées. On y donnait tous les soirs la comédie, et comme Anne d'Autriche s'y rendait régulièrement, nous y allions avec elle ; les acteurs étaient espagnols et jouaient des espèces de mystères religieux où les noms de la Vierge et de Jésus se trouvaient quelquefois si fort compromis, que plusieurs personnes en exprimaient leur étonnement. Le cardinal Mazarin, qui souffrait alors d'un accès de goutte, fut d'avis qu'il valait mieux se priver de ces spectacles vraiment trop mondains, et la comédie fut presque immédiatement délaissée.

Quand le grand jour fut fixé, le roi se montra fort préoccupé du présent qu'il se proposait d'envoyer à l'infante. On en avait chargé des gens experts en ces sortes de matières, et un soir nous fûmes tous mandés après souper chez monseigneur le cardinal, pour recevoir et examiner en détail le fameux cadeau de noces. C'était un magnifique coffre en bois de Calambour, dont l'intérieur était abondamment garni de tout ce qui peut éblouir et étonner les yeux. Je n'ai jamais vu de ma vie une aussi grande quantité de diamants, de perles, de cristaux ciselés, de bagues et de miniatures toutes couvertes de pierreries et d'or.

Le lendemain, on partit pour Fontarabie, où la cérémonie devait s'accomplir.

Je passerai, sans m'y appesantir beaucoup, sur les formalités du mariage, qui se fit par procuration, elles furent ce qu'elles devaient être, ce qu'elles seront toujours, et le lecteur ne prendrait à ce récit qu'un médiocre intérêt.

Bien que Louis XIV n'y fût pas en personne, la messe fut dite avec solennité. On lut à haute voix la procuration du roi et les dispenses du pape, après quoi l'union fut consacrée. Mais la véritable cérémonie ne fut célébrée que quelques jours plus tard. Comme les princesses devaient avoir pour cette grande circonstance des robes à queue, je m'offris à porter celle de mademoiselle de Montpensier. J'eus l'insigne honneur d'être agréé par Son Altesse Royale.

Malheureusement, des discussions relatives à l'étiquette s'étant élevées entre les dames de la cour et le cardinal Mazarin, les premiers arrangements furent changés, et je dus me soumettre aux nouvelles dispositions qui avaient été arrêtées par le roi, dans le but fort raisonnable, d'ailleurs, de ne point exciter de jalousies.

L'alliance entre les deux royaumes étant ainsi consolidée par un mariage et un traité de paix, on repartit de Saint-Jean-de-Luz avec un grand désir de revoir Versailles et Paris.

Il arriva en route une singulière aventure à mademoiselle de Montpensier qui ne suivait pas exactement l'itinéraire royal. Un soir elle alla coucher à Saint-Justin, en Armagnac, où elle ne trouva de logement que dans une affreuse bicoque toute à jour, dont les fenêtres fermaient à peine et dont les chambres étaient séparées par de si minces cloisons qu'on pouvait se parler sans difficulté de l'une à l'autre. Je m'étais mis à la suite de Son Altesse Royale et elle me fit l'honneur de rire avec moi de cette particularité, me priant à diverses reprises de lui donner la réplique dans une conversation à bâtons rompus qu'elle avait commencée de concert avec madame la princesse de Carignan.

Je choisis mon gîte dans un corps de logis attenant à cette maison, et qui, pour la physionomie, ne valait certainement pas mieux. Cependant, je ne m'y trouvai point trop mal et m'étendis avec beaucoup de joie dans le lit qu'on m'avait préparé, non pas que ce lit fût excellent, mais parce que j'étais excédé de fatigue.

Mademoiselle en fit autant de son côté et donna le bonsoir à ses femmes vers dix heures du soir.

La première moitié de la nuit se passa le plus paisiblement du monde. Mais vers quatre heures du matin, je fus réveillé par un vacarme épouvantable.

Arraché à la douce quiétude d'un parfait sommeil, je saute à bas du lit, je me frotte les yeux, je me précipite vers la fenêtre, je l'ouvre et je reconnais la voix du chirurgien de Mademoiselle qui s'écriait :

— Au secours... à l'aide! descendez, Mademoiselle... la maison s'écroule, sauvez-vous!

La première idée fut que le chirurgien pouvait bien

avoir raison, car l'édifice n'avait pas du tout l'air solide et ressemblait plutôt à un décor de théâtre qu'à un véritable bâtiment. Cependant, en frappant du pied, je m'assurai que le corps de logis où j'étais tenait bon et n'était pas encore englouti dans la cave.

Je passai toutefois une soubreveste à la hâte et descendis dans la cour.

Comme cette scène date de l'été de 1660, on comprendra aisément que le ciel, à quatre heures du matin, ait été assez clair pour n'avoir rien laissé d'obscur dans mes souvenirs. Aussi ai-je parfaitement présent à ma mémoire le spectacle qui s'offrit alors à mes yeux.

Une femme sortit avec impétuosité de la maison et vint s'appuyer sur la margelle d'un puits adossé à la muraille.

Cette femme était grande, élancée et d'une taille parfaite. Sa peau, d'une blancheur éclatante, était d'une finesse qui rappelait celle du satin; ses cheveux, d'un beau blond cendré, se déroulaient en boucles si abondantes qu'elles me cachèrent d'abord son visage. Mais, à un mouvement qu'elle fit, involontairement sans doute, je reconnus...

Oserai-je le dire? l'émotion et le respect arrêtent en même temps ma plume...

Mais au fait, pourquoi me tairais-je?

C'était une créature à la fois si belle et si pure, que nulle idée déshonnête ne saurait s'attacher à son nom...

C'était mademoiselle de Montpensier.

Oui... Mademoiselle elle-même, en chemise, presque nue, les bras découverts, les épaules exposées tout entières à l'injure du vent.

L'avouerai-je? Le seigneur, esclave de l'étiquette, ne l'emporta point chez moi sur l'homme épris de la beauté. Je contemplai, j'admirai ce splendide faisceau de perfections féminines que relevait encore, chez cette princesse, le cachet non équivoque de l'origine royale.

Je connaissais déjà la jolie forme de son visage, son nez aquilin, ses lèvres rouges comme le corail, sa jolie bouche, ses yeux azurés et ce charmant air de fierté qui prêtait à toute sa personne une dignité telle qu'une reine en eût été jalouse.

Aussi, n'est-ce pas sur ces diverses parties que se portèrent mes regards avidement indiscrets.

Une jambe délicieusement faite, un pied mignon, une gorge dont les deux globes se soutenaient aussi fermement que s'ils eussent été emprisonnés dans un corsage de brocart, telles furent les merveilles qui fixèrent surtout mon attention.

Pendant ce temps, j'entendis encore la voix du chirurgien. Mais cette fois, il disait à mesdames de Carignan et d'Uzès :

— Ne descendez pas, mesdames, le plancher s'est enfoncé. Ne bougez pas, je vous en supplie.

— Mais... Son Altesse Royale!... Qu'est-elle devenue? demanda madame d'Uzès.

— Mademoiselle de Montpensier est sauvée, répondit le chirurgien.

En ce moment, Mademoiselle m'aperçut. Alors, jetant un cri dont je me souviendrai toute ma vie, car c'était un composé de rire et de larmes, elle s'écria :

— Oh! Monsieur de Roquelaure, que faites-vous là?

— J'ai cru Votre Altesse en danger et je suis venu. Est-ce que j'ai mal fait, Mademoiselle?

— Non... mais au moins, ne me regardez pas, au nom du ciel, fermez les yeux!

Et en parlant ainsi, elle cherchait à voiler sa poitrine de ses deux mains. En ce moment, j'avisai au fond d'une écurie qui donnait dans cette cour un muletier occupé à panser ses bêtes. Je cours à lui, saisis sans autre forme de procès une couverture destinée à l'un de ses mulets et l'apporte à la princesse en lui disant :

— Je tâcherai d'oublier ce que j'ai vu, Mademoiselle, je vous le jure. En attendant, pardonnez-moi et prenez ceci.

Elle me remercia et me pria de remonter dans ma chambre. J'obéis.

Je dois me reprocher de n'avoir pas suivi ponctuellement les ordres de Mademoiselle et de n'avoir pas eu le courage, en lui remettant la couverture, de retourner la tête ou de fermer les yeux. Aussi puis-je me vanter d'avoir parfaitement vu, dans leur attrayante nudité, des charmes secrets dont la jouissance pleine et entière fut, comme on sait, accordée quelques années plus tard au brave et élégant duc de Lauzun.

Quand tout ce brouhaha fut passé, nous apprîmes que la

frayeur du chirurgien n'était que trop fondée. Il y avait eu un commencement de tremblement de terre, chose fort commune en ces contrées, et un petit pan de muraille s'était effectivement écroulé. Si la secousse eût été plus forte, c'en était fait de nous tous, très-probablement.

Dans la suite, chaque fois qu'on parlait du voyage d'Espagne devant Mademoiselle de Montpensier et moi, elle ne pouvait s'empêcher de rougir, ni moi de tourner les yeux d'un autre côté.

CHAPITRE XLVIII

Sommaire : Une cérémonie sérieuse. — Deux conjoints. — Leurs portraits. — Étonnement présumé du lecteur en voyant leurs noms. — C'est pourtant vrai ! — Une camériste. — Six cents pistoles et un congé définitif. — La comtesse du Lude chez madame de Lesdiguières. — Je l'y devance. — Le petit cabinet noir. — Le chapitre des renseignements. — La manière est scabreuse. — Belle conduite de la duchesse de Lesdiguières. — Je tombe à ses genoux. — Deux larmes de souvenir, — Décidément, le mariage ne devait point me réussir. — Les couches de madame la duchesse de Roquelaure. — Ses souffrances. — Sa mort. — Mes regrets. — Ma retraite dans un monastère.

Au milieu de tous ces événements, un jour quelconque d'une année que je ne veux point préciser, il arriva un de ces faits bizarres qui font le sujet de toutes les conversations et excitent à la fois l'étonnement et la curiosité.

Il s'agissait pourtant d'un simple mariage.

Ce mariage se célébrait, comme se célèbrent tous les mariages du monde, dans une église bien tapissée, ornée d'écussons et d'armoiries, devant le maître-autel, et en présence d'une multitude aussi recueillie que l'exigeait la circonstance. S'il y avait çà et là quelques envies de rire, personne du moins ne le laissait voir et la messe était

écoutée et suivie avec tous les dehors d'une attention vraiment religieuse.

L'officiant avait un grand air sérieux qui n'eût point été déplacé vis-à-vis d'un catafalque, et les chantres auraient entonné le *De Profundis* qu'ils n'y eussent pas mis plus d'onction et de gravité.

L'épousée était une des beautés les plus accomplies de la cour de France. Sa figure décente et régulière se faisait remarquer par une grande expression de bonté, de finesse et d'esprit. Son buste était d'une perfection impossible à dépeindre. Ses bras ressemblaient à du marbre sans tache et sa taille était faite de manière à donner le mal de la jalousie à toutes ses amies ou rivales, ce qui revient souvent au même.

Le marié n'était pas précisément un Apollon. Ses yeux n'avaient rien de très-meurtrier; son nez, bien qu'il eût fait honnêtement son chemin dans le monde, n'était point d'une structure irréprochable; sa bouche n'avait de mérite que celui de lancer parfois des boutades assez drôles, et des personnes mal intentionnées prétendaient que son menton en pointe était à peu près celui d'un bossu. Malgré ces petites imperfections, c'était un homme présentable et dont aucune famille, même des plus illustres de France, n'eût eu à se plaindre ou à rougir.

Si l'on veut savoir le nom de ce couple mystérieux, je suis prêt à le dire.

La dame était la fille de madame la comtesse du Lude.

Le gentilhomme en question n'était autre que moi.

Roquelaure! Roquelaure! va-t-on s'écrier. Roquelaure abdique! Roquelaure s'enterre! Roquelaure se marie!

Je m'attends à ces cris, à ces interpellations, à ces clameurs, et j'y réponds ainsi :

— Oui, mes amis, oui! Roquelaure se risque... Il va courir des dangers qu'il connaît si bien!... Il affronte des malheurs dont, si le ciel est juste, il doit être plus menacé qu'un autre; car il n'est plus lui-même, il ne s'appartient plus, il est devenu amoureux, insensé, jaloux! il aime!... Oh! mais, cette fois, il aime sérieusement.

Cela durera-t-il bien longtemps? Dieu le sait.

Le fait est que je me mariai avec mademoiselle du Lude après avoir mis en œuvre, pour y réussir, tous les

moyens, tous les stratagèmes, toutes les habiletés de tactique dont jusque-là j'avais abandonné l'usage aux autres et dont j'avais peut-être été assez imprudent pour rire quelquefois.

J'avais, entre autres, mis dans mes intérêts une certaine Gertrude, suivante de la mère, femme propre à toute espèce d'intrigues, curieuse, indiscrète, bavarde, mais très-réservée dans les grandes occasions, douée d'un excellent coup d'œil et très-exacte à faire les commissions dont on la pouvait charger, surtout quand on la payait bien.

Elle me servit plus que je ne saurais dire pour écarter les rivaux, circonvenir la mère, s'informer adroitement des dispositions de la fille et me tenir, avec une incroyable régularité, au courant de tout ce qui se disait ou faisait dans la maison.

J'hésitai sur ce que j'avais à résoudre sur son compte, une fois le *conjungo* prononcé. Gertrude était femme à se montrer fort utile et je pouvais avoir besoin de ses services; d'un autre côté, ces grands talents d'antichambre sont dangereux sous plus d'un rapport. Tant qu'ils nous sont fidèles, tout va bien; mais si la trahison s'en mêle, adieu le bonheur domestique! Cette dernière considération l'emporta. Je craignis qu'après avoir été à mes gages, Gertrude ne passât aux gages de ma femme et ne me fît ainsi repentir de la confiance que j'aurais eue en elle. Je songeai à m'en débarrasser. C'était une fille brune, aux formes provocatrices, à l'œil vif, et je savais qu'elle avait, elle aussi, certaines velléités de prendre un époux. Je lui comptai, à titre de dot, six cents belles pistoles et l'engageai à aller se pourvoir ailleurs.

Là-dessus je partis pour la campagne et la lune de miel commença.

Le lecteur, vu la gravité de la chose, me permettra de tirer le voile sur les secrets de l'alcôve conjugale.

Le mariage étant, de toutes les plaisanteries de ce monde, celle qui prête le moins à rire, on me saura gré de ma discrétion.

Celle-ci, d'ailleurs, comme on le verra tout à l'heure, eut des suites assez fâcheuses pour que je n'aime pas à m'y étendre trop longuement.

Il se passa, toutefois, avant la signature du contrat, une petite scène assez originale.

Madame la comtesse du Lude, la mère, ne voulait conclure qu'en pleine connaissance de cause, et désirait, avant tout, être certaine qu'elle donnait à sa fille un bon mari.

Il lui fallait sur moi des renseignements dont la sincérité ne pût être mise en doute un seul instant. On lui dit que M. de Mazarin me connaissait beaucoup, que mademoiselle de Montpensier faisait de ma personne un cas tout particulier, et que le roi lui-même, si elle voulait le consulter à mon égard, daignerait sans doute approuver ma poursuite et encourager mes prétentions.

— Non, non, dit la comtesse, ces hauts personnages ont la bouche toute pleine de recommandations, et, par bonté d'âme, se laisseraient aller à donner au diable un laisser-passer pour le paradis. J'aime mieux voir quelqu'un qui ait longtemps pratiqué M. de Roquelaure et qui connaisse le fond de son caractère. Je veux surtout que ce soit une femme. Il n'y a que les femmes pour juger sainement l'esprit et le cœur d'un homme. J'en sais une qui, sous ce rapport là, ne le cède à aucune autre. Je m'y ferai mener dès demain.

J'appris le soir même que cette femme, à laquelle la comtesse du Lude voulait aller demander des renseignements sur mon compte, était madame la duchesse de Lesdiguières.

Je me crus perdu.

Dire toutes les réflexions qui me traversèrent le cerveau toute la nuit serait chose très-difficile, sinon impossible. Je voyais mon bonheur compromis, mon mariage rompu. Quelles que fussent les dispositions de madame de Lesdiguières à mon égard, je devais craindre qu'une indiscrétion involontaire, un mot inspiré par le dépit ne fissent tout manquer... Comment sortir de là?

J'ai toujours aimé à trancher les difficultés dans le vif.

A midi sonnant, j'étais chez madame de Lesdiguières.

Son accueil fut des plus affectueux et sa première parole fut un reproche d'être demeuré si longtemps sans la venir voir. Ce début était d'assez bon augure et je m'apprêtais déjà à en profiter lorsqu'on vint annoncer madame la comtesse du Lude.

A ce nom, je change de couleur; madame de Lesdiguières m'interroge, je balbutie..... Enfin, je fais entendre que j'ai de graves raisons pour ne me point rencontrer avec la vieille comtesse et, comme au beau temps de nos amours, lorsque le duc rentrait mal à propos, on me cache dans un cabinet voisin, très-petit et noir comme un four.

Madame du Lude entre. J'entends les deux dames s'embrasser. On parle de la pluie et du beau temps, du jeu de la reine, des nouvelles espagnoles, de l'Académie et des soirées du Marais. Jusque-là, il n'y avait pas encore de mal. Mais bientôt, la bonne comtesse se mit à tousser à deux ou trois reprises différentes, preuve évidente qu'elle allait aborder un chapitre scabreux. Effectivement, elle ne tarda pas à entrer en matière, et la duchesse, qui ne savait pas encore de quel mari il était question, s'écria :

— Ah! si j'étais homme, personne que moi ne serait l'époux de mademoiselle du Lude. Je n'ai jamais vu de beauté plus accomplie. Vous avez dû, comtesse, être bien difficile dans votre choix.

— C'est précisément sur ce choix que j'ai pris la liberté de vous venir consulter, dit la comtesse; car vous connaissez celui.....

— Vous l'appelez?

— Le duc de Roquelaure.

A ce nom, une petite exclamation brève, métallique, impossible à rendre par une syllabe humaine, sortit de la poitrine de la duchesse de Lesdiguières.

— Hein! fit madame de Lude.

— Quoi?

— Il me semblait que vous toussiez?

— C'est possible. On s'enrhume si vite par cette mauvaise saison.

— Je vous dirai donc, reprit madame du Lude, que c'est M. le duc de Roquelaure que je destine à ma fille. Je sais qu'il a fort pratiqué votre maison et que vous lui témoignez, vous et votre mari, une amitié des plus tendres. Franchement, la main sur la conscience, chère duchesse, que pensez-vous de lui?

— Ce que je pense de lui?

— Oui.

— Franchement?

— Sans doute.

— La main sur la conscience?

— Cela va sans dire.

Madame de Lesdiguières toussa encore. Ce rhume était des plus obstinés.

— Eh bien?

— Eh bien! comtesse, je vais vous répondre dans toute la sincérité de mon âme..... M. de Roquelaure est un homme d'honneur dans toute l'acception du mot. Je crois qu'une femme n'aurait qu'à se louer de lui et de ses sentiments.

— C'est bien là l'effet qu'il m'a produit, dit la comtesse du Lude; mais il m'est revenu à l'oreille certains mauvais propos... on citait des aventures un peu folles, des intrigues de femmes.

— Vous en a-t-on nommé quelqu'une? demanda madame de Lesdiguières en frémissant.

— Non... mais on prétendait que M. de Roquelaure, en ce qui touchait les choses de l'amour, n'avait ni foi ni loi..... Avez-vous quelques données à ce sujet? Est-ce la vérité? est-ce une calomnie?

— Ecoutez, reprit madame de Lesdiguières, après une pause assez longue, M. de Roquelaure est une singulière nature. C'est un composé bizarre de dévouement chevaleresque, de perfidie aimable et de folie insouciante. Le tout mêlé ensemble est d'un effet très-séduisant. On le hait quelquefois pendant une heure, mais, malgré qu'on en ait, on recommence bientôt à l'aimer. Quand il est ingrat, il s'en aperçoit si peu, qu'on aurait mauvaise grâce à se montrer plus clairvoyant que lui; quand il trompe, il le fait de si bonne foi, et avec si peu d'intention méchante, qu'on se sent portée tout d'abord à lui pardonner. Son amour invariable pour les cheveux noirs ne saurait être comparé qu'à celui qu'il professe hautement pour les blonds, surtout quand ils sont d'une teinte cendrée, ou qu'ils se rapprochent du reflet d'or. Il se ferait tuer pour un bel œil brun; mais il faut dire aussi qu'il se laisserait mourir pour deux prunelles d'azur. En général, il aime tout ce qui est gentil, gracieux, coquet et original. Il se pique, en un mot, de n'être point exclusif. Des esprits mal faits lui ont quelquefois reproché cette versatilité,

capable de dérouter l'observateur le plus attentif. Ces esprits-là ont eu tort. Selon moi, son sang est d'une activité prodigieuse, et les sentiments d'un homme ne sont que les étincelles du foyer qui brûle dans son âme. Si ce foyer est éteint, il n'y a, sans doute, ni lumière ni incendie. M. de Roquelaure n'est point dans ce dernier cas. Il vit ses vingt-quatre heures par jour, car il vit, même en dormant. Et, en conscience, on ne peut exiger d'un homme si occupé une régularité d'habitudes et de mœurs qui ne conviendrait tout au plus qu'à un sot ou... à un idiot... Quant aux autres qualités, je ne crois pas qu'on en puisse contester à M. de Roquelaure une seule qui soit vraiment essentielle. Il a prouvé sa valeur dans vingt combats. Sa noblesse est hors de discussion, malgré les attaques intéressées de quelques ennemis maladroits, et si on est en droit de l'accuser de légèreté en amour, il faut convenir qu'il est, en amitié, d'une fidélité et d'une constance irréprochables. Voilà, chère comtesse, un portrait que vous trouverez peut-être un peu long, mais que je crois fait d'après nature. Si vous croyez qu'il soit flatté, adressez-vous à d'autres que moi, à M. de Saint-Simon, par exemple.....

— Je m'en garderai bien, s'écria vivement la comtesse. Je sais qu'il lui porte envie, et son opinion n'aurait aucune influence sur mon esprit. J'aime mieux m'en tenir à ce que je viens d'entendre, car les défauts mêmes de M. de Roquelaure me semblent, pour l'avenir, les plus rassurants du monde : l'amant frivole deviendra un mari grave, je l'espère.

— Et moi, j'en suis sûre, dit la duchesse. A qui serait-on fidèle, d'ailleurs, si on ne l'était à mademoiselle du Lude.

Ces dames échangèrent ensuite des adieux touchants, et je pus sortir de ma cachette.

J'étais si ému que je ne pus faire autre chose que de tomber aux genoux de l'excellente duchesse de Lesdiguières et de balbutier quelques remerciements sans suite.

— Relevez-vous, me dit-elle, relevez-vous, monsieur. On ne s'agenouille que devant une femme aimée. Ne faites pas une infidélité à celle qui doit porter bientôt le nom de Roquelaure, juste au moment où je viens de vous servir de caution.

Il arriva quelqu'un sur ces entrefaites, et cet incident nous sépara. Mais elle avait une larme à l'œil, et moi aussi.

Le mariage eut lieu, comme je l'ai dit, peu de jours après.

Est-ce ma nature qui ne convenait point à la vie conjugale? Est-ce mon étoile qui porta malheur à cette union?

Le fait est qu'elle ne fut point de longue durée.....

Ma pauvre femme, cette admirable créature dont j'étais si indigne, et dont les perfections avaient quelque chose de divin, mourut en couches, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté. Ce qu'elle souffrit est impossible à dire. Son agonie fut un vrai supplice.

Ce fut un coup terrible, dont je demeurai longtemps abattu.

Cette mort coïncida presque avec celle de M. d'Elbeuf.

Le lecteur me permettra de ne me point étendre sur un sujet si triste et si désolant. L'image de cette magnifique statue inanimée, que j'avais étreinte dans un dernier et convulsif baiser, me poursuivit jusqu'au fond d'un monastère, où j'obtins la permission de me retirer pendant quelque temps. Absorbé que j'étais dans ma douleur, je supportai courageusement cette solitude, qui n'était après tout que la conséquence d'un exil volontaire. Mon âme avait été si cruellement blessée qu'elle avait besoin de se retremper dans la prière et le recueillement.

CHAPITRE XLIX

Sommaire : La duchesse de La Vallière. — Je me rends avec Louis XIV au Palais-Royal. — Trajet en carrosse. — Les secrets du roi.—Je lui raconte l'histoire de ses amours avec La Vallière. —La clef du boudoir.—Mission peu agréable dont je suis chargé. Le tête-à-tête royal. — J'écoute aux portes. — Dialogue incompréhensible. — Un roi contrarié. — Je demande à Sa Majesté

le sujet de sa tristesse. — Confidences dont m'honore le roi — Malheur qui lui est arrivé. — Il n'osera plus se représenter devant La Vallière. — Il se croit déshonoré. — Je le rassure. — Sa Majesté prend sa revanche.

Les historiens et les faiseurs de chroniques parleront tant de la duchesse de La Vallière, que mon intention n'est point de m'étendre longuement ici sur sa liaison si connue avec le Roi. Je n'en parlerai donc que pour mémoire, et aussi afin de révéler à ce sujet une petite circonstance qui n'a été sue de personne à la cour, et dont j'ai été à la fois le témoin, et en quelque sorte le confident.

Mademoiselle de La Vallière, qui était entrée, grâce à mademoiselle de Choisy, au service de *Madame*, logeait habituellement au Palais-Royal. C'est là que le roi, fuyant déjà le tête-à-tête conjugal, allait demander à l'amour des distractions dont sa jeune imagination avait un si continuel et si ardent besoin.

Un jour, Sa Majesté me dit :

— Roquelaure, viens avec moi. Il y a un carrosse préparé pour nous deux. J'ai dit que nous allions faire une visite à *Madame*, et de là un tour à Saint-Cloud. Quoi qu'il arrive, et quoi qu'on te demande, tu ne me démentiras pas. Ce que je veux faire exige le plus grand secret.

Je m'inclinai et suivis le roi. Quand nous fûmes en route, Sa Majesté s'aperçut que je souriais.

— De quoi ris-tu ? me dit le roi.

— Excusez-moi, sire, je ris de l'illusion que vous vous faites volontairement, en croyant à la possibilité du secret, quand il s'agit d'une démarche de Votre Majesté.

— Eh quoi ! ne puis-je tout comme un autre ?...

— Cacher vos sentiments, dissimuler vos intentions, donner le change sur vos projets ? Non, sire. Quand on est roi, on vit sur un piédestal où se fixent tous les regards. Le roi est toujours, quoi qu'il fasse, l'homme le mieux espionné de son royaume. Votre Majesté veut-elle bien me permettre de justifier mon assertion par des preuves ?

— Va, Roquelaure, va.

— Eh bien, sire, depuis quelque temps je me suis permis de vous observer et, sans beaucoup de peine, j'ai dé-

couvert, sous la dissimulation profonde dont vous vous enveloppez, le mot d'une énigme que vous ne croyez certainement soupçonnée de personne.

— Voyons, voyons, continue. Qu'il y ait une énigme, je ne veux pas le nier. Mais que tu en saches le mot, ceci m'étonnera davantage.

— A Fontainebleau, sire, où vous faisiez de si fréquentes visites, vous affichiez je ne sais quelle respectueuse tendresse pour *Madame*, tandis que le comte de Guiche se montrait des plus empressés pour une certaine demoiselle de La Vallière.

Louis XIV tressaillit.

— Vous le voyez, sire, j'avais deviné juste. Car M. de Guiche était amoureux de *Madame*, et c'était précisément pour mademoiselle de La Vallière que votre cœur, à vous, palpitait si violemment. Personne n'y a été trompé, tout le monde y a vu clair.

— Mais c'est de l'inquisition ! s'écria le roi.

— C'est tout simplement, sire, une conséquence fâcheuse de la grandeur de votre rang. Une liaison vulgaire est une pauvre étoile perdue dans un brouillard. Le moindre amour de Votre Majesté brille et rayonne comme un soleil.

— Flatteur ! murmura le roi.

— Tenez, sire, en ce moment, voulez-vous que je vous dise quelles sont vos intentions?

— Je serai flatté, Roquelaure, de les entendre de ta bouche même.

— Les voici, sire... Le cocher a reçu ses intructions d'avance. Nous allons au Palais-Royal. Après une visite de cérémonie à *Madame* et un coup d'œil échangé avec mademoiselle de La Vallière, nous nous retirerons ensemble. Mais arrivée au milieu de la grande galerie, Votre Majesté se glissera dans un petit cabinet dont je lui ai vu tout à l'heure prendre la clef et où mademoiselle de La Vallière ne tardera pas à venir la rejoindre. Quant à moi, il est probable que Votre Majesté m'ordonnera de sortir, de remonter en voiture, d'aller respirer l'air frais sous les beaux ombrages de Saint-Cloud, et de revenir ensuite la chercher, le tout discrètement et sans bruit.

— Tu t'es trompé sur ce dernier point, Roquelaure. Le carrosse ira tout seul à Saint-Cloud. Toi, tu feras le guet.

— Je suis tout aux ordres de mon souverain, répondis-je avec une forte inclinaison de tête. Mais, sans trop de curiosité, comment avez-vous fait les autres jours, sire? Car c'est la première fois que Votre Majesté réclame de moi ce petit service que je serai si honoré et si heureux de lui rendre...

— Tu n'es donc pas si bien informé que tu en as l'air? dit le roi. Car je suis déjà entré une fois dans le petit cabinet, c'est vrai, mais La Vallière n'y est pas venue... de sorte...

— De sorte? achevez, sire, achevez!

— De sorte que je ne me suis pas encore trouvé... seul avec elle.

— En vérité! ce sera aujourd'hui votre premier tête-à-tête, sire?

— Le premier... absolument.

— J'avoue mon erreur. Je croyais Votre Majesté beaucoup plus avancée que cela

Nous arrivions en ce moment au Palais-Royal. *Madame* était souffrante et dès l'abord il fut aisé de deviner que notre visite serait des plus courtes. Mademoiselle de La Vallière travaillait, près de la croisée, à un ouvrage de tapisserie. Le roi s'approcha d'elle et laissa tomber sur ses genoux un billet qu'elle saisit en rougissant. Un quart d'heure après, nous nous retirâmes et fîmes deux ou trois allées et venues dans la galerie. Le roi feignait d'examiner les tableaux, et je l'imitais de point en point. Quand on lui eut rendu les honneurs, je pris le capitaine des gardes à part et lui dis que, Sa Majesté désirant être seule, il conviendrait de renvoyer les hallebardiers jusqu'au moment où on les rappellerait pour former la haie de sortie. Le capitaine obéit et nous nous trouvâmes enfin seuls dans la galerie. Louis XIV tira de son haut-de-chausses une petite clef d'or et alla ouvrir le cabinet en question.

— Roquelaure, me dit-il, tu vois à gauche cette porte. C'est par là qu'entrera La Vallière. Toi, sors par celle de droite, qui donne sur une grande salle où passent quelquefois les gens de service du palais. Tu te tiendras là, fixe et immobile, et, sur ta tête, que personne n'entre!

— Personne n'entrera, sire!

Je pris possession de mon poste et Louis XIV s'enferma

dans le boudoir. Quelques minutes se passèrent sans qu'on entendît le moindre bruit à l'intérieur ni au dehors. Mais bientôt un grincement, qu'il était aisé de reconnaître pour celui d'une serrure, vint m'avertir que la lettre avait produit son effet et que la jolie fille d'honneur n'avait pas eu la force de résister aux supplications de son royal amant.

J'avoue qu'en y réfléchissant, je fus un peu mortifié du rôle tout secondaire que je jouais dans cette entrevue. Gardien d'un tête-à-tête amoureux! Si cela n'avait rien de déshonorant, eu égard au personnage illustre dont il s'agissait, cela ne convenait guère à mon tempérament. Aussi, l'impatience ne tarda-t-elle pas à me prendre. Personne ne traversait la salle où j'étais, ce qui rendait mon office de sentinelle à peu près inutile... Je m'avançai sur la pointe des pieds jusqu'à la porte du boudoir, très-curieux, je l'avoue, de savoir où en étaient les choses et de m'instruire de la façon probablement toute particulière dont un roi poussait ses affaires près d'une belle dont il était sincèrement épris.

Mes premières tentatives furent à peu près inutiles ou plutôt ce que j'entendis était si peu de chose que cela ne vaut point la peine d'en parler. C'étaient de longs soupirs qui, du reste, semblaient peindre le chagrin plutôt que la tendresse, des monosyllabes isolés qui n'avaient point cette accentuation désordonnée dont le sens n'eût pas été un seul instant douteux pour moi. On eût dit plus volontiers des reproches, des gémissements, des plaintes. Enfin, deux chaises furent poussées avec bruit et ces paroles du roi vinrent distinctement frapper mon oreille :

— Non... laissez-moi... je suis un misérable... un malheureux... et mon amour prétendu ne saurait passer à vos yeux désormais que pour un sanglant outrage.

— Louis... Louis... murmura la douce voix de La Vallière, s'il y a en tout ceci une offense, c'est plutôt...

Le reste fut dit trop bas, je n'entendis plus. Mais le roi qui, sans doute, réussissait moins bien à se contraindre, reprit avec vivacité :

— Non, encore une fois... non! je ne resterai pas plus longtemps près de celle pour qui ma présence est une insulte... Adieu... adieu...

Je regagnai promptement ma place et fis semblant de jouer avec mon épée. Il était temps... Louis XIV parut.

Il était fort chiffonné. Ses dentelles en désordre témoignaient de l'ardeur qu'il avait déployée dans le combat. Avec cela, il était rouge comme un petit abbé qu'une jolie fille vient de regarder dans le blanc des yeux.

Sa Majesté se dirigea vers moi d'un air égaré et murmura :

— Partons, partons...

— Déjà, sire, mais le carrosse n'a certainement pas eu le temps d'aller à Saint-Cloud et de revenir.

— C'est juste. Eh bien... promenons-nous en l'attendant.

Et le roi se mit effectivement à se promener de long en large et d'un pas si rapide que j'avais peine à conserver l'unisson. Il fut bien dix minutes sans desserrer les lèvres, se bornant à faire quelques gestes de dépit et à regarder tristement tantôt le plancher, tantôt le plafond.

Cependant, comme cette pantomime pouvait finir par devenir insupportable à tous deux, j'essayai d'y mettre un terme en interrogeant respectueusement Sa Majesté.

— N'êtes-vous point satisfait, sire?

— Roquelaure! Roquelaure! est-ce pour te moquer de moi que tu me fais cette sotte question?

— Je ne discute point ma sottise, sire. Votre Majesté a prononcé, et je ne saurais la chicaner sur une pareille misère... Quant à avoir manqué à la vénération que je lui ai vouée, c'est une autre affaire, et je m'en défends comme un diable. Mais, en somme, qu'y aurait-il de surprenant à ce que vous sortissiez content de votre entretien avec la charmante La Vallière?

— C'est que justement j'en sors humilié, désespéré, perdu! Je n'aurai jamais le courage de me représenter devant elle.

— Oh! oh! Qu'est-il donc arrivé?

— L'aventure la plus odieuse, la plus ridicule...

— Elle vous a repoussé?

— Loin de là!

— On vous a surpris?

— Plût au ciel!

— Ah! j'y perds mon latin, sire. Il est vrai que mon latin est bien peu de chose, vu la modestie des études que

j'ai faites au séminaire de Lectoure, mais j'ai ordinairement la compréhension moins dure, et je sens que je vieillis.

— Moi, répliqua le roi, je m'explique très-bien que tu ne devines pas ce qui m'est arrivé, mon pauvre Roquelaure, et, en cette occasion, ton peu d'intelligence te fait honneur... On ne comprend que ce dont on est capable, et tu n'es point capable, j'en suis sûr, d'une pareille énormité.

— Sans savoir de quoi il est question, il est clair que Votre Majesté me flatte. Allons, un peu de franchise, et faites-moi votre confession tout entière. Je vous donnerai peut-être un bon conseil.

— Un conseil!... triste monnaie, mon cher Roquelaure. Ce ne sont point des paroles qu'il faut en ces sortes de circonstances, ce sont des faits.

— Je comprends de moins en moins.

— Eh bien, écoute-moi donc, reprit Louis XIV. Tu connais l'adorable La Vallière. Je n'ai pas besoin de te vanter ses yeux si expressifs, sa bouche si vermeille, ses cheveux si ondoyants, sa taille si mince, son pied si petit, ses épaules si blanches. Je n'ai pas besoin de te dire combien sa voix est suave et comme toute sa personne est pleine de charme et de séduction !... Tu sais tout cela, n'est-il pas vrai ?... Eh bien, là, tout à l'heure, dans cette chambre où nous étions seuls, elle s'est livrée toute à moi, elle est tombée dans mes bras, j'ai senti son cœur battre sur le mien, son front s'est appuyé sur mon front, j'ai respiré le parfum de ses lèvres... et malgré tout cela...

Le roi s'était arrêté : je répétai très-doucement :

— Malgré tout cela?

— Malgré tout cela, je suis resté froid, glacé, insensible. Son corps touchait le mien, elle me serrait dans une de ces délicieuses étreintes qui rendraient l'être à un mort, et tout, chez moi s'est évanoui : le sentiment du bonheur, l'amour... et jusqu'au simple désir...

— Ah! mon Dieu! sire, m'écriai-je d'un air ébahi. Est-ce que, par aventure?...

— Eh! sans doute, répliqua le roi avec une légère marque d'impatience. N'entends-tu pas le français, et faut-il te mettre les points sur les *i*?... Tiens!... cette statue que tu

vois, là, entre ces deux fenêtres en aurait fait autant que moi!

L'explication n'avait pas besoin d'être poussée plus loin, et je fis entendre au roi, par un signe, qu'un mot de plus était inutile. Au même instant, nous entendîmes le roulement d'une voiture et nous allâmes vers l'escalier. On courut aux armes, et nous remontâmes en carrosse.

Quand je jugeai que le roi était suffisamment remis de la dure épreuve à laquelle venait de le soumettre l'excès même de sa passion, je pris la parole pour le consoler et le bien convaincre que chacun avait, dans sa vie, de ces heures maudites où l'on pouvait se croire ensorcelé. Mes raisonnements soulagèrent probablement sa douleur, mais il ne continua pas moins de se lamenter, disant qu'il était à jamais perdu dans l'esprit de La Vallière et qu'il mourrait de dépit la première fois qu'il la rencontrerait.

Louis XIV se releva facilement de cet échec et ne mourut point de ce dépit, comme il l'avait pu craindre.

La preuve, c'est qu'un an après cette équipée, il reconnaissait publiquement une charmante petite fille de la duchesse de La Vallière, au grand mécontentement de la reine et de toutes celles qui, de près ou de loin, avaient déjà de secrètes prétentions sur le cœur de Sa Majesté.

Le soir de ce même jour, j'eus une altercation fort vive avec une sorte d'imbécile qui me coudoya brutalement du côté des Feuillants. C'était un Gascon nommé Préchartrain, qui était insolent quand il croyait avoir affaire à un croquant, mais qui baissait singulièrement le ton, du moment qu'on le prenait plus haut que lui. C'est ce qui arriva cette fois. Préchartrain, interpellé par moi sur la grossièreté de ses procédés, fit mine de provoquer. Il faisait nuit noire. Alors j'écartai mon manteau, laissai voir mon épée et lui jetai mon nom à la face.

Ceci le dégrisa.

— Eh! si j'avais su que ce fût ce cher Roquelaure! s'écria-t-il.

— Qu'auriez-vous fait?

— Au lieu de le pousser du coude, je lui aurais offert la main.

A une pareille pasquinade, il n'y avait rien à répondre

et je lui demandai, sans trop attacher d'importance à ma question :

— Où alliez-vous, Préchartrain?

— Chez une charmante fille qui m'attend à la porte des Innocents.

— Le lieu est bien choisi pour une jeune fille.

— Et elle justifie, par sa pureté virginale, l'enseigne où elle semble s'être logée à dessein, dit Préchartrain avec fatuité.

— Ah! ah! répliquai-je. Serait-elle donc innocente?

— Elle est vierge, mon cher Roquelaure.

— Comment l'entendez-vous?

— Dame!... Comment cela s'entend-il?

— Voulez-vous dire qu'elle est pucelle?

— Certainement.

— Hum! hum! je ne nie pas la virginité de votre petite merveille, Préchartrain... Mais si cela vous convient je me fais fort, moi, de vous en montrer une...

— Une... quoi?

— Une pucelle.

— Où donc cela?

— Tout près d'ici. Regardez votre épée.

Préchartrain s'en alla tout sot. A ce sujet, je me rappelle une anecdote que je vais raconter.

CHAPITRE L

Sommaire : M. de Préchartrain. — Son avarice. — Son mariage. — Portrait de madame de Préchartrain. — Les provinciales raffolent de Paris et de Versailles. — Luttes intestines de ménage. — Arrivée à Paris. — L'air de la capitale convient aux jeunes femmes. — Préchartrain s'y plaît beaucoup moins. — Il veut retourner au Quercy. — Pamoison très-opportune. — Une femme qui entend bien la vie. — Médianoche. — Le chevalier de Plessac. — Madame de Nointel et Roquebrune. — Le souper.

— Fureur de Préchartrain. — Moyen qu'emploie sa femme pour l'apaiser. — Recours auprès du beau-père. — Remède souverain pour guérir les rébellions maritales de Préchartrain. — Son esprit. — Pauvreté qu'il dit sur mon compte. — Ma riposte.

Ce M. de Préchartrain était l'homme le plus avare qui fût au monde. Il avait renoncé à la cour, parce qu'il disait qu'il fallait changer trop souvent de chausses et de pourpoint. Il s'était fait faire, en 1655, chez le fournisseur de Bussy-Rabutin, un habit de satin, couleur violette, qui lui durait encore au printemps de l'année 1662.

Mais rien ne donnera une meilleure idée de son avarice que ce qui lui arriva avec sa femme, après environ seize mois de mariage. C'était une demoiselle Daubreval, appartenant à une assez bonne maison du Quercy, et dont le douaire, comme bien on pense, devait être considérable; car jamais Préchartrain ne l'eût épousée, sans l'espérance d'une bonne aubaine pour le présent et l'avenir.

Les noces s'étaient faites à Cahors, et fort pauvrement, il faut bien le dire, du côté surtout de Préchartrain. La corbeille était d'une chétive apparence, l'écrin n'avait rien de merveilleux, et quant à l'arrangement de la cérémonie, il avait été des plus mesquins. On en avait fort glosé dans la ville, et le curé, qui était rieur de sa nature, s'amusait souvent à répéter que le mariage de Préchartrain, à l'église, avait coûté au noble époux moitié moins cher que celui de son apothicaire, célébré dans la même paroisse, huit jours auparavant.

Mademoiselle Daubreval n'avait pourtant point paru se formaliser de cette économie, poussée jusqu'à l'impertinence. Le père Daubreval avait lui-même fermé les yeux, et pendant quelque temps, Préchartrain put espérer que rien ne s'opposerait, dans son ménage, à sa manie de liarder et de thésauriser.

Mais il avait compté, nous ne dirons pas, sans son hôte, mais sans sa femme.

Madame de Préchartrain avait la fraîcheur d'une beauté de vingt ans et l'adresse d'une femme de quarante. Elle savait ce que vaut la prudence, et sa conduite fut un petit chef-d'œuvre de persévérance et d'habileté. Du fond

de sa province, elle avait entendu parler de Versailles, de Marly, de Louis XIV, du dauphin, de Lauzun, et de toutes ces merveilles étincelantes dont se composait alors ce magnifique paradis terrestre qu'on appelait la cour de France. Sa naissance, sans être de premier ordre, était cependant de celles qui donnent entrée partout.

Elle avait donc en sa possession la clef d'or qui devait lui ouvrir à deux battants ce temple où il lui semblait qu'elle pouvait, tout aussi bien qu'une autre, jouer le rôle de prêtresse, ou même de divinité.

Elle en toucha un mot à Préchartrain.

Préchartrain jeta les hauts cris.

Elle le laissa quinze jours tranquille. Puis, un matin qu'il avait touché ses fermages, elle revint à la charge.

Préchartrain cria moins haut... mais il bougonna plus longtemps.

Il commence à s'y accoutumer... pensa madame de Préchartrain. Nous ne lui laisserons pas perdre cette bonne habitude.

Et, de semaine en semaine, elle ne cessa de l'étourdir de la même proposition, retournée dans tous les sens, présentée sous toutes ses faces, supplice de patience, auquel les femmes s'entendent à merveille, surtout quand c'est un sentiment de coquetterie qui leur met aux mains l'instrument de torture, et que la victime est un mari.

L'effet se fit attendre, mais il vint. Un beau jour, las de lutter, fatigué de s'entendre répéter la même chose, Préchartrain consentit à prendre la route de Paris. C'était la station nécessaire pour s'acheminer de là à Versailles.

Jusqu'ici pourtant, il s'exécutait d'assez bonne grâce, et ne se plaignait pas encore trop. Sa femme était parvenue à lui persuader que l'air de cette partie de la France ne convenait point à sa santé, d'où il résulta que la bonne âme voulait aller à Paris, comme on va prendre les eaux de mer, ou faire un voyage dans les pays chauds.....

On partit. La route se fit de mauvaise humeur. Mais qu'importait à la belle madame de Préchartrain? Les bouderies de son époux étaient bien le moindre de ses soucis!

L'important était d'arriver.

On arriva.

Alors, soit contentement, soit réellement influence du climat, madame de Préchartrain devint plus jolie, plus fraîche, plus rayonnante que jamais. Elle alla voir chaque jour ses anciennes amies du couvent, qui toutes faisaient leur petit chemin dans le monde, et tenaient, pour la plupart, à la plus haute société. Il en était une surtout, madame la marquise de Nointel, qui passait pour une des plus spirituelles et des plus gaies viveuses du temps, réputation qu'elle n'avait certainement pas volée. Mesdames de Nointel et de Préchartrain se montrèrent partout ensemble, aux promenades, aux cercles, aux spectacles, si bien qu'on ne les nomma plus que les inséparables, et que la renommée de la marquise ne tarda pas à déteindre sur l'individualité provinciale de la jolie transfuge de Cahors.

Préchartrain se dépitait, maugréait et maigrissait à vue d'œil.

Vint enfin la présentation à la cour. Ici, les entrailles de l'avare furent comme dévorées par un poison ardent. Il eut des tiraillements effroyables, refusa tout net de s'exécuter, et déclara qu'il *voulait* retourner dans le Quercy.

A ce mot de Quercy, madame de Préchartrain eut recours à un expédient dont, jusqu'alors, elle s'était gardée d'abuser, soupçonnant bien qu'elle en aurait besoin un jour, et qu'il était indispensable de le réserver pour des occasions décisives.

Elle fit semblant d'éprouver un de ces frissons convulsifs qui parcourent tous les membres dans l'espace d'une seconde... puis, le mari ayant brutalement répété son *ultimatum*, elle chancela subitement, s'affaissa ser ses jambes et tomba en pâmoison.

Le coup était préparé. La marquise de Nointel survint. cria à la tyrannie et déclara, sans plus de façon à Préchartrain qu'il n'était qu'un sot, de vouloir s'opposer à une conduite, qui non-seulement était la plus simple et la plus naturelle du monde, mais encore devait augmenter dans des proportions incalculables son honneur et sa considération. Préchartrain, outre qu'il était ladre, avait grand'peur de l'opinion générale. Il savait la marquise

plus bavarde qu'une pie, et comprit tout de suite que, s'il persistait dans son refus, il serait la fable de tous, avant le lendemain matin.

Il consentit. C'était une nouvelle plume qu'on lui arrachait. Le lendemain soir, on le conduisit, plutôt qu'il n'alla, à Versailles. Sa femme était admirable; lui, était rouge comme un coq.

Il faut dire toutefois qu'il ne s'était décidé à faire la dépense des deux toilettes (celle de madame et la sienne), qu'à la condition que le tailleur n'en exigerait le payement que six mois plus tard. Il avait peut-être fait ce raisonnement, bien digne d'un avare, à savoir, qu'en six mois il pourrait mourir et, par conséquent, ne pas payer.

Une fois sur la route du plaisir, madame de Préchartrain ne s'arrêta plus. Après le goût des dépenses, vint le goût des aventures galantes. Madame de Préchartrain, qui voulait tâter de tout, jeta successivement son dévolu sur cinq à six gentilshommes, mieux faits les uns que les autres et qui faisaient de la vie de Préchartrain un cauchemar perpétuel.

Un soir que ce dernier rentrait dans sa maison de la rue Saint-Antoine, songeant aux folies de sa femme et établissant des comptes dont la *preuve* lui paraissait déplorable, il fut très-étonné de voir, dans le réduit conjugal, une lumière plus vive que de coutume. Il s'arrêta, interdit, et prêta l'oreille. On riait, on chantait, et ce qui sonna plus rudement encore à son oreille, on choquait des verres...

Il y avait chez lui médianoche et souper, — et il l'ignorait !

Alors, il se rappela qu'il avait dit à sa femme, en sortant, qu'il irait visiter une de ses fermes, située à quatre lieues de Versailles, et que, très-probablement, il y coucherait. Ç'avait été effectivement son intention ; mais au moment de partir, un obstacle imprévu l'en avait empêché.

Il paraît que la circonstance avait semblé des plus favorables pour une petite réjouissance nocturne. On s'ennuie tant quelqnefois, et les bonnes heures sont si rares ! Madame de Préchartrain avait, à ce qu'il paraît, raisonné dans ce sens, tout à fait plausible, selon moi, et elle avait

invité à une petite collation, toute gracieuse et pimpante, un sien ami, M. le chevalier de Plessac, jeune blondin à l'œil éveillé, ainsi qu'un couple également fort agréable et non moins joyeux, composé de la marquise de Nointel et d'un certain Roquebrune, espèce de croquemitaine, qui se faisait passer pour gentilhomme, sans avoir jamais fait très-clairement preuve d'aucun quartier de noblesse, mais dont certaines femmes, et madame de Nointel en particulier, se passaient volontiers la fantaisie, parce qu'il était assez beau garçon, carré d'épaules, solide à table, peu difficile en amour, et discret.

Au fond, Préchartrain n'était pas endurant. Il entra tout botté et éperonné au beau milieu de ce quatuor qui songeait à tout autre chose qu'à être prudent. Au moment où l'importun entra, les chevelures étaient tant soit peu flottantes, les robes légèrement décolletées, les visages d'un rouge feu, les yeux égrillards, les tailles cambrées, les flacons à peu près vides, et certaines agrafes beaucoup moins attachées qu'elles n'auraient dû l'être.

Ce fut la tête de Méduse. Tout se tut, à l'exception pourtant de madame de Nointel, qui s'écria, en riant à gorge déployée :

— Comment! c'est notre bon ami Préchartrain! Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, Préchartrain. Vous allez souper avec nous!

Mais Préchartrain n'était pas disposé à rire. Il avait la jalousie très-mauvaise, et il fit mine de vouloir tout briser. Sur quoi Roquebrune, se levant, alla le saisir par le bras, et l'ayant conduit devant une croisée ouverte, lui dit tranquillement :

— Mesurez la distance qu'il y a d'ici dans la rue..... Si vous dites un mot, si vous faites un mouvement, je vous jette par la fenêtre.

Le pauvre Préchartrain se débattait comme un diable dans la griffe de Roquebrune; mais il n'était pas à beaucoup près aussi fort, et ses grands mouvements n'aboutissaient à rien.

Madame de Préchartrain accourut elle-même pour le délivrer.

— Sortez, dit-elle en s'adressant à Roquebrune et à madame de Nointel, je me charge de l'apaiser.

La nuit fut une longue bataille. Préchartrain fit une énumération complète de tous les griefs qu'il avait contre sa femme. Mais, chose singulière, ce qu'il lui reprochait le plus amèrement n'était pas son infidélité, mais le gaspillage de ce qu'il appelait ses économies.

Il leur fut impossible de s'entendre, et le jour suivant, Préchartrain partit pour Cahors, annonçant qu'il allait trouver le père de sa femme et qu'il saurait bien la faire rentrer dans le devoir.

— Si je pouvais la faire enfermer dans un couvent, se disait-il en roulant sur la grande route, elle ne me dépenserait plus rien. Ah ! ce serait le paradis!

Il ne pensait pas plus au chevalier de Plessac que s'il n'eût jamais existé.

Arrivé à Cahors, il s'empara du vieux Daubreval; pendant près de deux heures, et lui raconta, avec force détails, tous les déportements de sa femme, et sa conclusion fut, que si on ne lui rendait pas bonne justice, il se la ferait lui-même, en provoquant un scandale qui retomberait sur qui de droit.

M. Daubreval, qui était un fin matois et qui, connaissant parfaitement son gendre, voyait fort bien où le bât le blessait, lui répondit avec une grande dignité :

— Je partage en tous points votre opinion, mon gendre, et suis d'avis que ma fille est inexcusable. Si vous la croyez réellement indigne de pardon, si vous croyez qu'il soit de votre devoir de vous montrer impitoyable et d'aller aux dernières extrémités, je me joindrai à vous pour la punir, afin qu'on ne puisse pas dire que le père est moins sévère que l'époux... JE LA DÉSHÉRITERAI.

Un quart d'heure après que ce mot sacramentel avait été prononcé, Préchartrain, abasourdi et la tête perdue, redemandait des chevaux et prenait congé de son beau-père.

Jamais depuis il n'a reparlé à sa femme, ni de ses dépenses, ni du souper, ni du petit chevalier de Plessac. Il a recommencé à considérer madame de Préchartrain comme une mine d'or sur laquelle il aura tôt ou tard de bonnes redevances à toucher.

Seulement, et par forme de précaution, il a eu bien soin de lui faire un enfant.

Je n'ai jamais eu avec Préchartrain que très-peu de relations. Je l'ai pourtant vu souvent à Paris pendant l'année où la reine Christine de Suède se rendit en France et se signala à Fontainebleau par le meurtre de son écuyer Monaldeschi.

Nous étions assez mal ensemble et je ne me rappelle de nos rapports qu'une seule circonstance qui pourra donner une idée de la platitude de ses sentiments et de son esprit. Ne lui prit-il pas envie un jour de faire l'aimable et le léger avec moi et de me dire, à propos de quelques plaintes qu'une dame avait bien voulu faire entendre à mon sujet :

— Ah ! cher monsieur de Roquelaure, on m'avait toujours dit que vous étiez un ingrat et je n'avais jamais voulu le croire.

— Moi, cher monsieur de Préchartrain, lui ripostai-je très-sérieusement, on ne m'a dit qu'une seule fois que vous étiez une bête et je l'ai cru tout de suite.

CHAPITRE LI

Sommaire : Déclin de l'étoile de La Vallière. — La campagne de Flandre. — Le siége de Lille. — Séjour de la cour à Arras. — Une lettre anonyme. — Générosité de la reine. — Deux mots sur madame la marquise de Montespan. — Louis XIV me fait mander. — Le couloir mystérieux. — Ma rencontre avec madame de Montespan. — *Je voudrais bien recommencer.* — Voyage à cheval. — Mon retour à Paris avec MM. de Piennes et de Saulx, à deux heures du matin. — Nous tenons conseil sur l'emploi de notre nuit. — Madame de Courcelles-Marguenat. — Un couple mal assorti. — Confidence de madame de Courcelles. — Je tâche de justifier sa confiance. — Le souper. — Les deux lits. — Une réminiscence d'amour conjugal. — L'enfant de Brancas a un père. — Je suis récompensé de mes peines au delà de mes espérances.

Sa Majesté Louis XIV ne donnait point à ses sujets l'exemple de la constance en amour. L'heure qui avait

sonné la faveur et la gloire de La Vallière était déjà bien loin, et malgré la tendresse vraiment méritoire de cette charmante beauté, la passion du roi commençait à décroître et menaçait même de s'éteindre.

Les premières atteintes que nous eûmes à la cour du changement qui s'opérait dans le cœur du monarque datent du temps où Sa Majesté faisait la campagne de Flandre.

Le siége de Lille commença à la Notre-Dame d'août. La noblesse française, excitée par la présence du roi, y fit des prodiges de valeur, et le marquis de Péguillin surtout s'y distingua de la façon la plus honorable. En apprenant que ce seigneur avait emporté une demi-lune, l'épée à la main, de manière à faire battre la chamade aux ennemis dès le début de son attaque, et qu'on lui avait donné des ôtages qu'il avait immédiatement envoyés au roi, mademoiselle de Montpensier pensa perdre connaissance : elle nourrissait déjà pour lui ce sentiment romanesque et exclusif dont elle semblait tirer vanité.

Pendant ce temps, la cour était à Arras.

Ce fut à peu près vers cette époque que la reine reçut, par la poste, une lettre non signée qui parut faire une vive impression sur elle. Son émotion fut si forte qu'elle voulut être seule et congédia toutes ses femmes, ne gardant auprès d'elle que mademoiselle de Montpensier.

— Votre Majesté semble indisposée, dit cette dernière. Veut-elle que j'appelle du secours.

— Du secours! répondit tristement la reine, il n'en est pas contre les maux dont je souffre.

Mademoiselle garda le silence.

— Êtes-vous mon amie? demanda enfin la reine en tendant sa main à la duchesse.

— Fournissez-moi quelque occasion de me dévouer pour vous et vous ne m'adresserez plus de pareilles questions.

— Eh bien, lisez-moi ceci.

Mademoiselle prit la lettre, la déplia et lut ce qui suit :

« Madame la Reine,

« Quand on est placé trop près des choses, on ne saurait « ni les voir ni les juger. Votre Majesté habite la cour et

« cependant rien de ce qui s'y fait, s'y passe ou s'y dit, ne lui « est connu. Il ne serait donc pas mauvais, à mon avis, « que, de temps en temps, une âme charitable vînt vous « ouvrir les yeux sur vos propres intérêts. C'est ce que j'ai « entrepris de faire en cette occasion, madame la Reine, en « vous avertissant d'une particularité qui a très-certaine- « ment échappé à votre clairvoyance. Le roi, personne ne « l'ignore, vous a retiré son cœur pour l'aller porter aux « pieds de mademoiselle de La Vallière. C'est un scandale « qui a eu trop d'éclat pour que vous n'en ayez pas vous- « même été frappée. Mais, aujourd'hui, une nouvelle révo- « lution s'est opérée dans l'esprit du roi, et comme il serait « possible que Votre Majesté pût profiter de cette modifica- « tion dans les sentiments de son époux pour essayer de « le ramener à elle, j'ai cru remplir un devoir en vous dé- « voilant la vérité.

« Mademoiselle de La Vallière est donc détrônée et celle « qui va probablement la remplacer sur ce trône de scan- « dale et d'impiété, est madame de Montespan. Mon inten- « tion n'est pas de signaler cette dame à votre colère. Il est « tout naturel que l'éblouissante gloire du grand Louis « exerce sur les âmes tendres une influence à laquelle il « est bien difficile de se soustraire, mais il est une femme « que je crois de mon devoir de vous désigner comme « ayant conduit toute cette intrigue et ayant favorisé ce « dénouement par des machinations infernales...

« Cette femme est madame de Montausier.

« C'est elle qui, lorsque Votre Majesté était à Compiègne, « favorisait les entrevues du roi avec madame de Montes- « pan. C'est elle qui vous abusait par d'indignes mensonges, « en vous communiquant, sous formes de confidences offi- « cieuses, de faux rapports sur l'emploi du temps de Sa « Majesté.

« Ne croyez pas, madame la Reine, qu'en vous écrivant « ceci, j'aie été poussé par d'autres motifs que ceux d'un « profond dévouement et d'une sincère compassion pour « votre royale personne. J'ai voulu vous instruire de ce « qui vous intéresse à un si haut point et n'aurai qu'à me « féliciter de ma démarche, si cette indiscrétion de ma « part peut déjouer les plans concertés par vos ennemis.

« Je prie Votre Majesté de croire que pas un de ses

« sujets n'est plus attaché que moi à sa gloire et à son « bonheur. »

Mademoiselle laissa glisser la lettre entre ses doigts.

— Et pas de signature, dit la reine.

— C'est justement pour cela, madame, dit mademoiselle de Montpensier, que vous ne devez attacher aucune importance à cette dénonciation. Écrire une lettre sans la signer est toujours l'acte d'un lâche, qui craint la responsabilité de ses actes, ou d'un ennemi, qui n'oserait soutenir le démenti donné à sa parole. Je ne crois rien de ce que je viens de lire.

— Moi, reprit gravement la reine, c'est différent. Je crois tout.

— Et que compte faire Votre Majesté?

— Vous allez voir.

La reine sonna.

Un huissier accourut.

— Allez me quérir M. le marquis de Montpesat.

Le marquis de Montpesat était gouverneur d'Arras, et, depuis l'arrivée de la cour dans cette ville, en faisait assidûment les honneurs à Sa Majesté. Il répondit sur-le-champ à l'appel qui lui était fait.

— Monsieur le marquis, lui dit la reine, savez-vous où est le roi?

— Sa Majesté est encore à Lille, madame.

— Eh bien, monsieur le marquis, faites seller un bon cheval, choisissez parmi vos gens le plus sûr et le plus discret et envoyez-le à Lille à franc-étrier. Arrivé là, recommandez-lui de remettre ce message au roi lui-même vous entendez, au roi... pas à un autre que lui.

— Vos ordres seront exécutés, madame.

Et M. de Montpesat sortit.

Cette grandeur d'âme, cette générosité étaient habituelles chez la reine. Elle fut d'ailleurs assez mal récompensée de ses excellentes qualités. Le roi ne changea jamais de caractère, et, pour ne parler ici que de l'incident qui nous occupe, la liaison commencée entre lui et madame de Montespan ne fit que s'accroître et s'affermir.

Bientôt, on le sait, cette liaison fut publiquement avouée. Louis XIV aima-t-il cette favorite de la même façon qu'il

avait aimé mademoiselle de La Vallière? On ne saurait le dire. L'amour est comme l'horizon d'un pays montagneux. Il change d'aspect à mesure qu'on descend ou qu'on monte. Ce qui est hors de doute, c'est que pendant longtemps on crut à une véritable passion. M. le duc du Maine et plus tard mademoiselle de Nantes furent les témoignages vivants de cette faiblesse royale.

J'ai peu connu madame de Montespan, en ce sens que j'ai eu peu de relations suivies avec elle. Mais je n'ai jamais songé à cette aimable femme sans me rappeler ce qui m'arriva à Versailles, un soir que le roi y donnait une grande fête à des ambassadeurs étrangers.

Le roi m'avait fait l'honneur de me mander avant l'heure de la réunion pour me parler secrètement sur un sujet dont le souvenir m'est sorti de la mémoire, et j'étais resté dans le cabinet royal pendant qu'on mettait la dernière main à la toilette de Sa Majesté. Lorsque l'entretien fut achevé :

— Allez, Roquelaure, me dit le roi, allez m'attendre dans la grande galerie, et dites aux personnes qui s'impatienteraient de ne me point voir, que je ne tarderai pas longtemps.

Je me retirais en m'inclinant et me disposais à sortir par où j'étais venu, lorsque le roi dit à son coiffeur :

— Ouvrez à Roquelaure cette petite porte. Tenez, ajouta Sa Majesté en se tournant vers moi, je veux que vous connaissiez le passage de mes intimes. Par ce couloir, vous serez tout de suite à la salle du Trône.

Je fis un nouveau remerciement à Louis XIV et suivis l'indication qui m'était donnée.

Ce couloir n'était pas très-éclairé et faisait le coude vers le milieu.

Pressé d'en sortir, je marchais très-vite. Je courais presque. Arrivé au tournant, je me rencontre nez à nez avec une femme, éblouissante de parure et de beauté.

Sans le vouloir, et avec une rapidité telle que je ne pouvais me rendre compte de ce que je faisais, je la heurte et ma main, cherchant un point d'appui dans l'obscurité, va se loger, parfaitement innocente d'ailleurs de toute intention criminelle, dans un lieu charmant, sur lequel je n'avais jusque-là osé porter que les yeux.

Cette femme était madame de Montespan, qui, soit dit par parenthèse, se décolletait beaucoup.

Tout naturellement elle jeta un cri.

— Ah! marquise, m'écriai-je en lui prenant les deux mains comme pour implorer mon pardon; je ne l'ai pas fait exprès, je vous jure, mais je voudrais bien recommencer.

A l'époque où cette bonne fortune m'arriva, la marquise de Montespan n'était pas la maîtresse déclarée du roi. M. de Montespan n'avait pas été banni de la cour et mademoiselle de La Vallière n'était pas encore carmélite. Le roi et la future favorite n'en étaient qu'aux entrevues furtives, et sans en avoir eu l'intention, il se trouvait que j'avais surpris un secret important.

Je n'ai pas besoin de dire que je gardai religieusement bouche close à ce sujet. Les hommes de ma trempe et de mon caractère ne sauraient être sujets à caution de ce côté. Ils connaissent trop bien le danger d'un mot dit au hasard, d'une allusion, d'une conjecture exprimée, même sans intention, pour exposer qui que ce soit aux dangers de la calomnie ou de la médisance. Pour ma part, j'ai toujours tout écouté sans rien entendre, tout regardé sans rien voir.

A propos de la manière dont madame de Montespan se décolletait (et le fait est qu'elle poussait cette mode à un point dont certaines personnes étaient fort effarouchées), à ce propos donc, je rappellerai le mot d'une courtisane aussi spirituelle qu'intéressée qui allait souvent chez Ninon et à qui le chevalier de Grammont, si connu par ses piperies, reprochait un jour de ne porter que des robes montantes.

— C'est bon, dit-elle, pour les dames de la cour, honnêtes ou mijaurées, de montrer leur gorge pour rien. Nous autres, chevaliers, nous ne sommes pas assez riches pour cela.

Une demi-heure après ce petit incident, le roi parut au milieu de sa cour. C'était le soleil dans tout son éclat. Les ambassadeurs qui étaient venus pour le complimenter, demeurèrent émerveillés du spectacle imposant qui s'offrait à leur vue. Ils n'avaient sans doute jamais rien vu de pareil.

A un moment où elle passa près de moi, madame de Montespan m'adressa un sourire amical et rougit.

Évidemment, la petite familiarité que je m'étais permise envers elle ne m'avait rien ôté de ses bonnes grâces.

Cette nuit-là, nous fîmes la partie avec MM. de Saulx et le marquis de Piennes de revenir à cheval de Versailles à Paris. Nous imaginâmes en route mille folies, entrant dans presque tous les cabarets, frappant aux portes de nos amis et prenant ensuite le galop lorsqu'ils se mettaient à la fenêtre en chemise et en cornette, pour voir qui avait frappé. Nous arrivâmes ainsi à Paris vers deux heures du matin.

Notre intention était d'abord de rentrer chacun chez nous. Mais nous étions si bien éveillés, que le lit nous semblait à tous une assez pitoyable perspective.

— Où pourrions-nous aller ce soir? dis-je à de Piennes.

— Où soupe-t-on? ajouta M. de Saulx.

— Messieurs, dit le marquis de Piennes, je vous propose, sauf meilleur avis, de venir passer le reste de la nuit chez madame de Courcelles.

— Que fait-on chez cette bonne dame-là? demanda M. de Saulx, qui ne la connaissait pas.

— Ce qu'on y fait, répondis-je d'un ton solennel : tout, y compris l'amour!...

— Va pour la Courcelles! s'écria de Saulx.

— De la prudence, cher ami. Le mari est jaloux comme un Turc.

— Et cela lui réussit-il?

— Comme à tous les maris qui s'avisent d'être jaloux.

— C'est-à-dire?

— Qu'il est un peu plus... trompé que ceux qui, par nature ou par volonté, ferment les yeux.

— Vous me présenterez, dit M. de Saulx.

— Tu entreras entre nous deux, répondit de Piennes en me montrant. Juge si tu seras bien reçu.

Nous poussâmes en avant et en moins de dix minutes nous nous trouvâmes devant l'hôtel de Courcelles.

Notre inspiration nous avait parfaitement servis. Il y avait chez Courcelles-Marguenat une fête tout à fait agréable. On y jouait, on y dansait, on y riait de très-bon cœur et on se proposait même de souper, — ou plutôt, — de déjeuner sur le coup de trois heures du matin.

On voit que nous étions arrivés au bon moment.

MM. de Saulx et de Piennes eurent bientôt pris le ton de la joyeuse assemblée et je n'eus pas de peine à me mettre au même diapason. Quoiqu'il y eût longtemps que je n'étais venu à l'hôtel de Courcelles, nous nous trouvâmes immédiatement en grande connaissance. Madame de Chauvry, qui avait la réputation d'avoir reçu un jour le fouet de son mari, dansait comme une perdue avec Rambouillet, madame d'Alais faisait tout doucettement l'amour dans un coin avec Lillebonne, et madame Pilon, jouait à je ne sais quel jeu de cartes avec madame de Choisy et, ayant une querelle à propos d'un coup douteux, accablait sa partie adverse d'injures et d'éclats de colère dont, au reste, on ne faisait que rire.

Comme j'étais fort disposé à plaisanter, j'allai me jeter en travers de la discussion de madame Pilon et sans trop savoir de quel côté était la raison, pris parti contre elle, uniquement pour la faire enrager.

J'en étais là quand je sentis une petite main bien douce saisir la mienne, en même temps qu'une voix, tout aussi douce, me disait :

— Cher duc, ne peut-on obtenir de vous un instant d'entretien?

Je me retournai.

C'était la maîtresse du logis en personne, madame de Courcelles-Marguenat.

Madame de Courcelles était une femme toute mignonne, avec une taille admirablement bien prise, un pied très-élégant, et des yeux à faire damner dix couvents de bénédictins!

Sa coquetterie était celle d'un lutin et sa gaieté habituelle était en quelque sorte devenue proverbiale.

Aussi fus-je très-étonné de surprendre un grand trouble sur sa physionomie et même une larme dans ses yeux.

— Oh! mon Dieu, m'écriai-je, chère comtesse, auriez-vous sujet de vous plaindre de quelque chose ou de quelqu'un? Parlez... vous savez si je suis à vous.

Il est de fait que j'étais l'ami, — et l'ami dévoué, — de toutes les femmes bonnes, jeunes et jolies.

— C'est justement parce que je sais qu'on peut se fier à vous, répondit madame de Courcelles, que l'idée m'est venue de recourir à vos conseils dans une circonstance... des plus graves et des plus critiques...

Ces paroles presque lugubres avaient quelque chose d'étrange dans la bouche de madame de Courcelles. Je me sentis vivement intrigué et la priai de s'expliquer.

— Pas ici, dit-elle, on pourrait nous entendre, et je serais perdue.

Perdue!... Ce mot me terrifia. Je pensai tout de suite à la jalousie de l'époux, et entrevis des choses monstrueuses.

— Où voulez-vous que nous allions causer? repris-je en lui offrant la main.

— Dans ma chambre. On y joue la bassette. Ces gens-là ne feront point attention à nous.

L'endroit était effectivemet très-convenable pour une confidence. Les joueurs occupaient le milieu de la pièce, et il régnait de chaque côté de la cheminée un dégagement assez considérable, où deux siéges tenaient à l'aise et où l'on pouvait s'entretenir commodément.

Nous prîmes donc place, et j'interrogeai du regard madame de Courcelles.

Au coup d'œil qui me répondit, je compris que j'allais recevoir une confession.

Prêtre de cette belle religion qu'on nomme *amour*, c'était une mission dont je devais m'acquitter pour le moins aussi bien qu'un autre.

— Monsieur de Roquelaure, me dit après quelques hésitations la jolie comtesse, vous connaissez M. de Brancas?

— C'est un de mes bons amis.

— Vous savez qu'il est absent?

— Depuis huit jours il est parti pour le Rouergue. Il y passera, dit-on, cinq à six semaines pour affaires.

Madame de Courcelles fit une pause et baissa modestement les yeux.

— Vous savez aussi, ou plutôt, reprit-elle en rougissant comme une cerise, vous ne savez pas que M. de Brancas...

— Je ne sais rien, répondis-je vivement; mais, vous voyant belle comme vous l'êtes, je n'ai pu m'empêcher de soupçonner Brancas, admis souvent dans votre intimité, d'être fortement épris de vos charmes... Me suis-je trompé?

— Non, cher duc, et puisque j'ai résolu d'être franche, je vous avouerai que j'ai produit cet effet sur lui.,.

— Lui-même l'a produit sur vous..... Est-ce cela que vous voulez dire?

— Précisément.

— Voilà un aveu, comtesse, que j'aurais mieux aimé, j'en conviens, recevoir pour mon compte que pour celui d'un autre !

— Dois-je conclure de ceci que j'aurai à me repentir de ma franchise?

— Oh! vous ne l'avez pas cru.

Elle me pressa affectueusement la main.

— Sur quel sujet voulez-vous donc me consulter, repris-je après un assez long silence? Auriez-vous des doutes sur la fidélité de Brancas? Votre intention serait-elle de me charger d'une commission pour lui?

— Ce n'est point là l'objet dont j'avais à vous parler, dit madame de Courcelles. Il s'agit de mon mari

— Aurait-il découvert quelque chose?

— Non.

— Il n'en est encore qu'au soupçon?

— Pas davantage.

— Enfin, sa jalousie vous inquiète?

— Sa jalousie!...

Elle s'arrêta, comme embarrassée de ce qu'elle avait à dire. Mais bientôt elle reprit :

— Plût au ciel qu'il fût encore jaloux comme il l'était il y a un an! Il me resterait au moins quelque espoir, tandis que......

Elle s'arrêta encore une fois.

L'énigme devenait de plus en plus indéchiffrable.

— Voyons, chère comtesse, ne me laissez pas plus longtemps dans l'incertitude... je brûle de savoir...

— Eh bien! apprenez donc, cher monsieur de Roquelaure, qu'il y a environ un an, à la suite d'une affreuse querelle de jalousie, M. de Courcelles-Marguenat a pris la résolution de ne plus être mon mari... que de nom. Nous avons une chambre à part, un lit à part, tout à part. En un mot, nous ne sommes plus du tout mariés. On ne s'en douterait point, n'est-ce pas, à voir les fêtes qu'il continue de donner dans cet hôtel; et cependant c'est la vérité pure.

— Je me demande en quoi ceci peut vous contrarier, répliquai-je le plus ingénument du monde, car Courcelles, fort honnête homme d'ailleurs, passe pour être un triste

personnage en matière conjugale, et je vous estime trop pour vous croire folle de lui.

— Aussi, n'est-ce pas là ce qui me désole.

— Il y a autre chose?

— C'est cela... et ce n'est pas cela.

— Ah! si vous parlez grec!

— Comment! vous ne comprenez point?

— Non, pardieu!

— Eh bien!.... Je suis enceinte... et à moins d'être fou, M. de Courcelles ne donnera à cet enfant-là, ni ses biens, ni son nom.

Je laissai échapper une exclamation que j'étouffai aussitôt.

— Diable! diable! murmurai-je en secouant la tête, voilà qui est grave.

— C'est-à-dire, reprit la comtesse, que si je ne trouve pas moyen de sortir de là, je me jette à l'eau.

— Voulez-vous bien vous taire!... Ce sont là des remèdes qui ne remédient à rien. Qu'est-ce qu'il faudrait d'ailleurs pour vous tirer d'embarras? bien peu de chose!

— Comment! bien peu de chose!

— Certainement.

— Expliquez-vous.

— Il faudrait — tout simplement — que Courcelles couchât avec vous une toute petite fois.

La pauvre comtesse était confuse. Elle baissa le front, en disant :

— Voilà justement ce qui est impossible!

— C'est ce que nous verrons.

— Quoi! vous prétendriez.....

— Je ne prétends rien... Je sais le sujet de votre tristesse; j'ai mon idée, elle peut être bonne, elle peut être mauvaise. Ne préjugeons rien, et allons danser.

J'entraînai ma jolie pénitente au milieu de la foule.

Les danseurs commençaient à prendre fatigue, et demandaient à grands cris le souper.

— Soupons! Soupons! répétèrent cinquante voix en chœur.

Courcelles, qui paraissait être d'humeur assez gaie, donna des ordres pour qu'on servît, et cinq minutes après, nous étions à table. Notre hôte fit grandement et princière-

ment les choses. Le souper fut splendide. Seulement, comme tous les repas donnés au milieu d'une fête, et auxquels trop de personnes prennent part, on parla beaucoup plus qu'on ne mangea, on rit beaucoup plus qu'on ne but. Je m'étais placé à côté de Courcelles, et je fis en sorte qu'il bût et mangeât encore moins que les autres. Je ne cessais de lui parler de deux ou trois liaisons que je lui avais connues et dont le souvenir, je le savais, flattait singulièrement son amour-propre. Il était tout content de m'avoir revu; il éprouvait un grand plaisir à m'entendre. Je profitai de la disposition d'esprit où je le voyais pour lui dire :

— Écoute, cher comte, voilà tous tes convives qui se lèvent déjà de table, et c'est à peine si nous autres avons eu le temps de mouiller nos lèvres. Si tu m'en crois, nous retournerons dans tes salons avec eux, nous danserons encore une petite pavane, et ensuite...

— Ensuite? dit Courcelles.

— Nous recommencerons à souper.

— La bonne idée!

— Je n'en ai jamais d'autres.

En ce moment tout le monde quitta la table, et nous fîmes comme tout le monde. La comtesse de Courcelles avait entendu la proposition que j'avais faite à son mari, mais elle n'y comprenait encore rien.

La fatigue commençait à succéder au plaisir. Bientôt l'hôtel fut désert. De Piennes et de Saulx voulurent m'entraîner chez eux; mais je leur répondis que j'avais à causer d'affaires avec Courcelles, et ils finirent par me laisser en paix.

Quand il n'y eut plus dans la maison que Courcelles, sa femme et moi, je m'écriai :

— Allons, mes amis, mon gosier est tout à fait à sec. Si vous avez pitié de moi, retournons à table.

— Mais vous n'avez donc pas soupé tout à l'heure, me demanda ingénument la comtesse.

— Pas plus que vous, charmante enfant, qui remplissiez si bien votre office de maîtresse du lieu, que vous n'avez pas mangé une bouchée; pas plus que votre époux lui-même, avec qui j'ai tant bavardé que je meurs de soif!

Et d'un serrement de main furtif, je fis comprendre à la

comtesse qu'elle eût à s'abstenir de toute réflexion intempestive.

Elle entendit à merveille, et cessa ses observations.

— Si nous faisions dresser un petit couvert dans ta chambre à coucher, dis-je à Courcelles; cette grande salle est comme le vestibule d'un vieux manoir... Cela inspire de trop graves idées. Qu'en penses-tu?

— Va pour ma chambre.

Et des ordres furent donnés pour qu'il fût satisfait à mon désir.

Courcelles n'avait réellement point soupé. J'y avais mis ordre en lui parlant sans lui laisser aucune espèce de répit et en le forçant de répondre à la totalité de mes interrogations.

Aussi se trouva-t-il fort heureux de se remettre à table.

— Holà, Germain! holà, Picard! holà, Bourguignon! s'écria-t-il, du champagne comme s'il en pleuvait! Roquelaure est homme à vider ma cave... Je veux l'accabler de mon hospitalité.

La nouvelle collation fut servie en quelques minutes. Je veillai à ce que la table fût très-petite, de manière à ce que nous fussions tous trois peu séparés l'un de l'autre. Mon Courcelles était fort disposé à la gaieté, et je n'eus pas besoin de le chatouiller pour le faire rire. De son côté, la comtesse lançait quelques petits brandons, pour allumer l'incendie. Le feu se mit bientôt au cerveau de l'excellent mari, avec lequel je trinquais dix fois par quart d'heure, sans qu'il s'aperçût que mon verre, toujours plein, ne se vidait pas le moins du monde. On comprend que j'avais besoin de tout mon sang-froid.

— Ce cher Courcelles! Il y a si longtemps que je ne l'avais vu!

— Un siècle, mon bon ami, un siècle! Où diable étais-tu fourré pendant tout ce temps-là?

— Te dire où j'étais fonrré serait peut-être assez peu décent. Mais je puis t'avouer que depuis quelques jours je suis amoureux.

— Amoureux!

— Amoureux.

— Toi... Roquelaure!

— Moi-même... en personne.

— Allons donc !
— Il n'y a pas d'allons donc.
— C'est sérieux ?
— A en être triste !
— Et de qui es-tu amoureux ?
— D'une femme accomplie.
— C'est toujours comme cela. Je n'ai plus de champagne. Verse !
— Tiens, bois, et n'attaque pas ma déesse.
— Est-ce que c'est une nymphe de l'Opéra ?
— Par exemple ! elle va à la cour !
— Ce ne serait pas une raison.
— Voyons... sois ivre, je te le permets, Courcelles ; mais ne sois pas impertinent.
— Je cesserai d'être impertinent, mais pour devenir curieux. Fais-moi le portrait de celle que tu aimes.
— Oh ! mon ami, dit la comtesse, vous allez mettre M. de Roquelaure sur un chapitre bien scabreux.
— Rassurez-vous, comtesse, je ne ferai qu'un portrait au crayon et non une statue à l'antique. Votre présence es d'ailleurs tout à fait nécessaire à la vérité de l'esquisse que je vais entreprendre.

Courcelles tendit son verre. Je l'emplis jusqu'au bord et m'écriai :

— Voici le portrait qu'on me demande. Celle que j'aime, mon cher Courcelles, est un petit démon de grâce, de gentillesse et d'esprit. Elle a les yeux pétillants, le nez aquilin, les lèvres vermeilles et les cheveux admirables de ta femme ici présente. Si je ne connaissais parfaitement sa famille, e croirais qu'elles sont sœurs.
— Comment ! fit Courcelles, dont la langue s'embarrassait déjà, ta bien-aimée ressemble à ma femme ?
— Crois-tu qu'elle en soit plus mal ?
— Au contraire. Je t'en félicite.

Et Courcelles voulut m'embrasser, car il était fort tendre dans le vin, mais, au lieu de cela, il passa entre la table et moi et alla embrasser sa femme.

Elle fit un petit mouvement en arrière et moi je repris avec chaleur :

— Mon cher Courcelles, je veux que tu boives à la santé le mes amours.

— Je le veux bien. Décoiffe cette autre bouteille de champagne. Ce sera le bouquet.

Nous trinquâmes. Cette fois, je bus bravement jusqu'à la dernière goutte. Mais, tout à coup, portant mon mouchoir à mon front comme pour l'essuyer, je chancelai et pâlis. Courcelles se précipita vers moi et demanda à sa femme des sels qu'il me fit généreusement respirer...

J'allongeai mes bras et me tordis à deux reprises différentes.

— C'est une syncope, dit la comtesse.

— Il aura trop bu, murmura Courcelles.

Enfin, je rouvris les yeux.

— Mes amis, dis-je au comte et à la comtesse, en les regardant alternativement, je suis bien désolé de ce qui m'arrive, mais en vérité, je me sens malade. Je voudrais bien aller me reposer.

— Est-ce que tu as ton carrosse en bas ? me demanda Courcelles.

— Hélas ! non, et c'est bien là ce qui me contrarie, car je vois que je serai obligé de vous demander l'hospitalité pour le reste de la nuit.

— Qu'à cela ne tienne, cher ami, tu coucheras...

— Où donc?

— Dame ! je n'ai pas ici de chambre très-convenable à offrir. Quant à un lit...

— N'en ai-je pas vu un dans la chambre où l'on jouait tout à l'heure ? balbutiai-je d'une voix éteinte.

— Sans doute... mais...

— Mais... quoi...

— C'est que...

— C'est que... quoi enfin ?

— C'est que c'e t mon lit.

— Eh bien... celui-ci ?

— C'est celui de ma femme.

— Tu n'en as pas d'autre ?

— Non.

— Qu'importe ! dit la comtesse. M. de Roquelaure est trop souffrant pour s'en aller dans l'état où il est. Je lui céderai mon lit et je coucherai sur ce fauteuil.

— Plutôt que de vous laisser coucher sur un fauteuil,

m'écriai-je avec une noble indignation, je me sauverais d'ici par les toits. Allons, allons, je me retire.

Et je fis quelques pas en trébuchant.

— Mais tu vas te tuer, malheureux, s'écria Courcelles, tu es ivre comme une tonne de Malvoisie! je veux que tu restes ici. C'est moi qui coucherai sur un fauteuil.

— Point d'affaires! je ne veux déranger personne. Je m'en vais.

— Je ne le souffrirai point, dit Courcelles en absorbant une dernière rasade de vin de Champagne.

— Je vous prie de rester, murmura la comtesse.

— Eh bien, fis-je après un moment de réflexion, je reste... mais à une condition?

— Laquelle?

— C'est que je serai bien sûr de ne déranger aucun de vous et que ni l'un ni l'autre vous ne passerez la nuit debout. Couchez-vous tous deux dans ce lit, et quand je n'aurai plus aucun doute sur ce point, j'irai prendre possession de l'autre.

Courcelles hésita. Il jeta à sa femme un coup d'œil qu'elle ne lui rendit que très-obliquement. Cependant il était visible qu'il faiblissait.

— Cet arrangement vous va-t-il? demanda Courcelles à sa femme.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux.

Un dernier coup détruisit les dernières hésitations du brave Courcelles.

— Viens avec moi, me dit-il, je vais t'installer dans ta chambre.

— Non pas. Je m'installerai bien tout seul. Couchez-vous d'abord. Je m'en irai après.

Courcelles était incapable de résister. Le vin lui bouillonnait au cerveau et je m'apercevais qu'il dévorait sa femme de regards vraiment incendiaires.

Je fis semblant de m'endormir sur ma chaise.

Aussitôt Courcelles, qui ne se connaissait plus, se permit d'embrasser très-chaudement les épaules de sa femme.

— Oh! monsieur, lui dit-elle, que faites-vous? Voilà bien longtemps que cela ne vous était arrivé.

Courcelles répondit à ce reproche par quelques galan-

teries maritales qu'il me fut impossible de saisir. Puis, ayant entraîné sa femme derrière les rideaux, il la supplia de se débarrasser de sa toilette, ce qu'elle fit d'assez bonne grâce, tout en se défendant néanmoins d'une hardiesse qui devait lui sembler au moins fort étrange.

Un instant après, le silence régnait dans tout l'appartement. Pourtant, par intervalles, une oreille bien fine eût distingué, sans trop de peine, des gémissements entrecoupés de mots sans suite, le bruit de quelques baisers et je ne sais quels craquements réguliers dont je crois superflu d'indiquer la nature. On eût dit des plaintes et des lamentations humaines; mais en réalité, il n'y avait que le lit qui criait.

Quand je fus bien convaincu que mon stratagème avait réussi, j'allai moi-même chercher un sommeil que mille préoccupations inexplicables s'obstinèrent à chasser de mes paupières.

Je ne rêvai, jusqu'au grand jour, que de l'aimable comtesse de Courcelles-Marguenat.

Le lendemain, je revins lui faire une petite visite. Elle était seule et me sauta au cou.

Tout s'était parfaitement arrangé.

Le fils de Brancas pouvait être tranquille. Il avait maintenant un père.

Il serait impossible de mieux prouver sa reconnaissance que madame de Courcelles-Marguenat ne le fit envers moi. Elle avait l'esprit dégagé de toute inquiétude, elle était tranquille du côté de son mari et Brancas voyageait. Ces circonstances réunies suggérèrent à la jolie comtesse une pensée toute naturelle, celle de me récompenser du service que ma bonne étoile m'avait permis de lui rendre.

Restait à trouver la récompense.

— Cherchez-la vous-même, me dit-elle.

— Si j'osais parler, lui répondis-je, je demanderais trop... j'aime mieux me taire.

— Demandez toujours, répliqua-t-elle en rougissant, nous verrons bien.

— En y réfléchissant mieux, repris-je après un silence, ce que je désire ne se demande pas.

— Alors... prenez-le.

Madame de Courcelles ferma les yeux et m'ouvrit ses bras. Je n'ai plus rien à dire, si ce n'est qu'un quart d'heure après Courcelles rentra. C'était un peu tôt... mais nous prîmes notre revanche le lendemain et les jours suivants.

CHAPITRE LII

SOMMAIRE : Je voyage. — Le lac de Côme. — L'hôtellerie. — Perspectives. — Les deux petits musiciens. — Frère et sœur. — Promenade sur le lac. — Le batelier. — Gravedona. — Rives enchantées. — La *Pliniana*. — La fête du hameau. — La jeune fille des montagnes. — Manuelo et Mélina. — Les fiancés. — Conversation attendrissante. — Amours platoniques. — Mélina et l'Italie.

Avant que M. de Créqui ne fût envoyé ambassadeur à Rome, j'y fus dépêché moi-même pour y remplir les fonctions d'envoyé extraordinaire, l'espace d'un mois ou deux.

Je n'avais jamais vu l'Italie et cet ordre me causa le plus vif plaisir. Je ne différai pas mon départ.

La joie que je m'étais faite de ce voyage ne se réalisa cependant pas aussi complétement que je l'avais espéré. Je fus souffrant tout le temps du trajet.

Je ne sais si je dus cette disposition maladive à la nature du climat ou à toute autre cause plus ou moins immédiate, ce qu'il y a de certain, c'est que j'eus presque constamment la tête lourde, pesante, douloureuse, et que je ne ressentis vraiment un peu de mieux que lorsque je fus arrivé au lac de Côme.

C'est une admirable chose que le lac de Côme. Quelle perspective! quel coup d'œil! quelle incroyable réunion de beautés du premier ordre et de séductions accumulées

comme dans ces jardins merveilleux dont nous parle la mythologie.

J'avais traversé une partie de la Suisse et j'avais par conséquent la tête encore remplie des sublimes points de vue que la nature y a multipliés. On ne saurait imaginer l'effet produit par le contraste de ces deux genres de sites, dont le caractère est tout à fait différent.

En Suisse, je m'étais plu à contempler les immenses glaciers dont le sommet perce la nue, les hautes montagnes couvertes de pins séculaires, les torrents qui tombent avec un bruit pareil au roulement de la foudre, les chemins accidentés, les précipices sans fond, tout cet ensemble majestueux qui est l'effet du hasard et où l'on ne peut s'empêcher cependant de reconnaître la main de Dieu.

L'Italie m'offrait des paysages tout differents, tout nouveaux.

Ce n'était plus l'aspect sauvage d'une nature agreste et tourmentée, mais bien la perspective heureuse et souriante d'une espèce de paradis mahométan auquel il ne manquait, pour compléter la ressemblance, qu'une splendide légion de houris.

J'étais fort pressé. Les ordres dont j'étais porteur ne souffraient point de retard, mes instructions étaient précises et pourtant..... pourtant, je ne pus résister au désir de séjourner quelques instants au lac de Côme.

Figurez-vous une nappe d'eau aux reflets bleuâtres, ayant quatorze à quinze lieues de longueur et deux environ de largeur, et entourée de la plus belle ceinture dont la végétation ait jamais doté aucun lieu connu du monde. Des milliers d'orangers et de lauriers-rsses couvrent de toutes parts les rives de cet admirable bassin, et les odeurs qui s'en échappent suffiraient à assoupir et à faire rêver le sultan le plus difficile et le plus blasé. Quand je me trouvai pour la première fois en face du lac, le soleil couchant descendait à l'horizon et dorait ses eaux tranquilles. Il n'y a pas de parole humaine pour rendre un tel spectacle. Tout était calme, silencieux, presque endormi. On n'entendait que le chant des oiseaux qui disaient l'adieu du soir à cette nature si magnifique et si paisible. Il y a quelque chose de religieux dans de semblables impressions.

J'eus le bonheur de choisir une hôtellerie d'où j'aperce-

vais, dans tous ses détails, cet ensemble radieux et imposant. Quoique peu disposé naturellement à la rêverie, je passai la plus grande partie de ma soirée, seul, appuyé sur le balcon d'une terrasse de bois dont les piliers étaient baignés par l'eau du lac. De là je regardais la scène muette et cependant éloquente qui se déployait devant moi et je puis dire, à part toute exagération de langage, que mon existence entière était, en ce moment, passée dans mon regard.

Je soupai assez mal, non pas que la cuisine de mon hôte fût mauvaise, mais parce que j'étais trop préoccupé des beautés naturelles qui se multipliaient sous mes yeux. Placé sur une espèce d'amphithéâtre, je découvrais à chaque instant de nouveaux points, plus dignes les uns que les autres de toute mon attention. Les Alpes Rhétiennes surtout, avec leur structure pittoresque et variée, forment un de ces groupes ravissants faits pour décourager le pinceau du peintre le plus habile.

Vers neuf heures du soir, je me fis apporter par mon hôte, et toujours sur la terrasse, une carafe pleine d'une limonade glacée qu'il m'avait vantée comme un parfait rafraîchissant. Il ne m'avait point trompé : cette boisson était excellente et je la bus à petites gorgées, tout en observant du haut de mon belvéder, les nouveaux phénomènes produits sur le paysage par les progrès de la nuit, qui, après être devenue de plus en plus noire, commençait à se blanchir aux rayons tremblants de la lune naissante.

En ce moment, je fus ravi dans une extase à laquelle je n'étais point préparé, ce qui me la rendit encore plus agréable et plus douce...

Des accents mélodieux venaient de s'élever dans les airs.

Je me retournai.

Une charmante petite fille de treize à quatorze ans environ, mais qui paraissait plus formée que ne le sont communément à cet âge les filles des pays septentrionaux, chantait en s'accompagnant d'une mandoline aux sons vraiment délicieux. Près d'elle se tenait un jeune garçon auquel on pouvait donner seize ans, et qui complétait le concert par une voix de basse-taille dont un chanteur à gages eût certainement été jaloux. Je me gardai bien de les interrompre et me hâtai au contraire, en m'apercevant

qu'ils faisaient un pas en arrière, de les rassurer et de leur indiquer par un geste que je les priais de continuer.

Ils se conformèrent à mon désir et me chantèrent ainsi, sans s'arrêter, quatre ou cinq chansons différentes.

Ces voix humaines, lancées ainsi dans l'espace et dans l'ombre, et en quelque sorte dans un désert, produisaient un effet magique et dont il serait difficile de préciser la nature. Un moment je crus que je rêvais. Je fus arraché à cette illusion par la vue de la jeune fille qui s'approchait de moi en me faisant la révérence et me demandant si j'étais satisfait.

Le mot était insuffisant.

Le fait est que je me sentais heureux, enchanté, ravi!

Je tirai de ma poche une pièce d'or et la remis à l'aimable artiste qui m'avait procuré une si réelle jouissance.

— Oh! signor, me dit-elle, que me donnez-vous là?

— Une modique récompense pour encourager vos excellentes dispositions, mon enfant.

— Oh! reprenez, signor, reprenez, dit-elle en me rendant mon or.

— Mais pourquoi refuser?

La jeune fille rougit et balbutia. Le jeune garçon prit alors la parole.

— Signor, dit-il, ma sœur ne refuse pas ce dont votre générosité veut bien disposer pour elle..... Mais nous sommes les enfants d'un brave montagnard qui laboure la terre et qui vit de son travail... Il nous a dit d'aller gagner notre pain et nous exécutons sa volonté... mais... mais nous n'acceptons pas l'aumône.

Cette fierté, chez mes deux petits musiciens, me surprit et me charma en même temps.

Je remis à la jeune fille une pièce de monnaie qu'elle accepta avec un beau petit sourire, puis, me tournant vers son frère :

— Mon ami, lui dis-je, quand vient la fête de votre sœur?

— Aux environs de l'Assomption, signor.

— Est-ce la mode, en ce pays-ci, de faire des cadeaux ce jour-là?

— Oh! oui, signor. L'an dernier j'ai donné à Pépita cette croix d'or que vous voyez à son cou.

— Eh bien, cette année, mon ami, vous achèterez à Pépita, avec cette pièce d'or que je vous prie d'accepter, l'objet de parure qui lui plaira le mieux. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'accorder tous deux, ce jour-là, une place dans votre souvenir.

Le frère et la sœur me remercièrent avec effusion et se retirèrent tout confus.

Arrivés au bas de la colline sur laquelle était en quelque sorte juchée mon hôtellerie, ils recommencèrent le duo qui m'avait, un instant auparavant, causé tant de plaisir.

C'était leur dernier adieu. Je le leur rendis du fond du cœur.

J'étais fatigué. Mon sommeil fut excellent et quand je me réveillai, au point du jour, je me sentis tout disposé à faire une excursion dont il est difficile qu'un voyageur se dispense, ses minutes, comme les miennes, fussent-elles rigoureusement comptées.

Je veux parler d'une visite aux points principaux des bords du lac.

Un peu après le lever du soleil, je fus demandé par un patron de barque qui me proposa de m'emmener et de me guider dans cette excursion en quelque sorte forcée. J'acceptai ses offres avec empressement et m'embarquai par un temps superbe. Il m'annonça qu'il me menait à Gravedona. Jamais je n'avais vu une eau si pure et si bleue que celle de cet admirable lac. La rame, en s'y plongeant, ne la troublait même pas, et je trouvai un grand plaisir à me sentir glisser si mollement sur cette surface unie.

Quand nous fûmes en vue de Gravedona, je fus saisi d'un profond sentiment d'admiration. Que cette nature est belle et imposante ! quelle verdure ! quelle richesse de détails pittoresques ! quelle végétation riche et abondante ! ce sont des coteaux boisés, superposés les uns aux autres, des monts qui fuient vers l'horizon comme des géants effrayés, des maisons de campagne qu'on dirait bâties au milieu des fleurs, en un mot, toute une perspective de merveilles!

La solitude où j'étais, — car mon batelier ne soufflait mot, — favorisait la rêverie qui devait naturellement s'emparer de moi, au milieu de ces beaux points de vue. Je demeurai immobile et muet tout le temps de la traversée.

L'admiration que je ressentais était de celles qui gagnent à ne pas s'épandre trop promptement au dehors.

Quand nous débarquâmes, mon conducteur crut pourtant devoir rompre le silence pour prendre mes ordres et connaître mes intentions.

— Où monseigneur veut-il aller

— Où tu me conduiras, mon ami.

— La volonté de monseigneur est la seule toute-puissante.

— Non, mordieu ! je m'abandonne à toi. Tu connais le pays, je ne l'ai jamais vu. C'est à toi de me dire ton avis. Je le verrai, non pas les yeux fermés, — car je suis trop heureux de voir tout ce que je vois, — mais sans me permettre la moindre petite réflexion.

— Eh bien ! monseigneur, à cette heure que nous avons touché terre, Votre Seigneurie a deux partis à prendre.

— Ma Seigneurie t'écoute. Explique-toi. Entre les deux partis, je choisirai celui qui me paraîtra le plus convenable.

— Monseigneur, il y a à cent pas d'ici une auberge dont la réputation est tout à fait méritée et où l'on mange, — ce qui se comprend assez facilement, — d'excellent poisson frais. Voulez-vous que je vous y conduise ? vous y déjeunerez, je vous le garantis, de façon à être parfaitement satisfait.

— C'est là la première proposition ?

— Oui, monseigneur.

— Voyons ta seconde.

— La seconde, monseigneur, est bien simple. Ce serait, avant déjeuner, de gravir les hauteurs que vous voyez devant vous, de visiter les curiosités de l'île et de revenir ensuite à l'auberge en question. Votre repas serait seulement retardé.

— De combien ?

— De deux ou trois petites heures.

— Pas davantage ?

— Pas davantage, monseigneur.

— Le déjeuner est une fort bonne et fort utile chose, surtout en voyage, maître batelier, mais, pour un Français, habitué à ses pays plats et à ses vallées sans ombre et quelquefois sans eaux, la visite d'une contrée pareille à

celle-ci est d'une importance encore plus grande. Montons cette colline, allons découvrir les perspectives dont je me régale déjà en imagination, et nous déjeunerons au retour.

— Comme il vous plaira, monseigneur, et même si vous me permettiez d'exprimer ma façon de penser...

— Exprime, mon ami, exprime.

— Je vous dirais que vous agissez sagement; car c'est le matin que notre nature se montre sous sa parure la plus splendide et la plus riante. Ceux qui se lèvent tard ici, monseigneur, perdent volontairement la jouissance des plus riches trésors que Dieu leur prodigue, sans qu'ils pensent, la plupart du temps, à en jouir.

Après cette petite sortie philosophique, mon guide me fit signe de le suivre et nous nous enfonçâmes dans les profondeurs des montagnes.

Nous passâmes environ une heure à monter sans regarder derrière nous.

Quelquefois, je faisais mine de vouloir jeter un coup d'œil en arrière; mais le patron de la barque, sans y mettre cependant trop d'affectation, m'adressait la parole ou me faisait une question, la première venue, de sorte que la nécessité où je me trouvais de lui répondre, me faisait renoncer momentanément à mon projet.

Il avait ses raisons pour en agir ainsi.

Quand nous eûmes gravi sept ou huit terrasses formées par la nature et qui figuraient comme de gigantesques étages, d'où l'on apercevait à chaque pas une large étendue de pays, mon guide s'arrêta et tendant la main comme pour m'indiquer le but vers lequel devait se diriger ma vue, me dit avec une simplicité qui n'était pourtant pas exempte d'un certain orgueil :

— Monseigneur, regardez.

C'était tout bonnement sublime.

Une cinquantaine de détroits formés par autant de langues de terre qui s'avançaient dans le lac, figuraient une quantité innombrable de petits lacs, enclavés dans le grand. D'un côté, d'immenses rochers s'élevaient à pic dans les airs et semblaient avancer leur orgueilleuse tête pour se regarder dans le miroir éternel qui les reflétait : de l'autre, des bois magnifiques, des forêts touffues de citronniers et d'oliviers, couronnaient les bords enchantés de ce paradis

en miniature. Je demeurai comme pétrifié de surprise et d'admiration.

Mon guide jouissait de mon étonnement, et cela se comprend très-bien, car les braves montagnards professent pour leur pays natal un amour qu'on rencontre rarement parmi les habitants de la plaine. La physionomie des beaux sites de la nature a quelque chose de nettement accusé qui se grave profondément et à la fois dans la mémoire et dans le cœur, et c'est ce qui fait que les habitants de l'Auvergne, de la Suisse, de la Savoie ou des Pyrénées, sont beaucoup plus sujets que d'autres à ce qu'on appelle vulgairement *le mal du pays.*

Nous allâmes visiter la *Pliniana*, où se trouve une célèbre fontaine dont on dit que Pline a laissé une description des plus savantes. Le fait est que cette fontaine offre un puissant aliment à la curiosité du voyageur. On dirait la mer en petit. Il y a un flux dont il est impossible de se rendre compte. On vient en foule de tous les pays du monde observer cette fontaine, et en même temps on parcourt le palais de la *Pliniana*, ainsi nommé sans doute parce que l'un des deux Pline y aura fait quelque séjour.

En redescendant, nous pûmes jouir de la vue d'une immense cascade qui se précipitait d'une hauteur de cent cinquante à deux cents pieds, et qui allait se perdre dans un délicieux petit bois d'oliviers où nous entrâmes pour nous rafraîchir un moment. Le climat est si doux en toute saison dans ces contrées que l'aloès même y peut croître et fleurir.

Après cette petite halte rendue nécessaire par une marche vigoureuse et une attention constamment excitée et soutenue, mon conducteur me fit prendre le chemin de l'auberge.

L'idée n'était pas mauvaise.

Car si mes yeux étaient fort satisfaits, mon estomac commençait à crier misère et à se plaindre de la nourriture trop exclusivement intellectuelle dont je me rassasiais depuis mon lever.

Cette auberge n'avait point l'aspect sale et malpropre de la plupart de nos hôtelleries de France. Située dans une espèce de petit hameau tout chargé de feuillage et d'ombre, elle ressemblait plutôt à la retraite de quelque saint homme,

ami du recueillement et de la solitude, qu'à un lieu de halte pour les voyageurs.

J'entrai, et on me servit à déjeuner. Je dois rendre justice à cette cuisine simple et patriarcale. Du lait, des œufs, du poisson, du vin léger, voilà à peu près à quoi se réduisait le menu, et cependant, quel plaisir j'éprouvai à me mettre à table, avec quelle satisfaction je dévorai ces mets simples et simplement apprêtés dont je n'aurais certainement pas voulu à Versailles, et que j'eusse trouvés tout au plus bons pour mes valets! Je crois que de ma vie je n'avais trouvé un festin plus succulent.

Quel assaisonnement qu'un bon appétit!

Vers une heure de l'après-midi, la chaleur devint si lourde et si accablante que je me jetai sur un lit pour faire la sieste. La sieste est une des nécessités des pays méridionaux, et la disposition où l'on se sent soi-même dans cette atmosphère constamment tiède fait comprendre et apprécier les mœurs paresseuses des peuples de l'Orient.

Dans la soirée, mon guide vint me trouver et me demanda si mon intention était de m'en retourner immédiatement ou bien de passer la nuit à l'auberge. Fidèle au système que j'avais précédemment adopté, je voulus avoir son avis.

— Monseigneur s'en rapportera donc à moi?

— Tout à fait.

— Alors, monseigneur, restez. Il y a ce soir dans ce petit hameau une fête villageoise à laquelle vous ne serez peut-être pas fâché d'assister.

— Restons. Et où cette fête a-t-elle lieu?...

— A deux pas d'ici, monseigneur, à l'entrée de cette colline dont vous voyez d'ici verdir les arbres et en pleine vue du lac.

— Mais quelle est cette musique que j'entends?

— C'est un fifre au son duquel dansent ici les jeunes filles.

— Allons voir les jeunes filles danser, m'écriai-je gaiement. Je ne serai pas fâché d'avoir une idée de tous les genres de *beautés* que produisent ces heureux bords.

Il y avait un quart d'heure environ de marche de l'hôtellerie au lieu de la fête. Elle était déjà commencée, et j'avertis mon guide que je désirais faire une halte à

quelques pas de ces bons paysans pour les contempler, dans toute l'innocente effusion de leur joie champêtre.

L'endroit était merveilleusement choisi. C'était une pelouse encadrée d'oliviers, d'orangers, de cèdres, de lauriers, de rosiers, de vignes, de jasmins, de myrthes, c'est-à-dire d'une ceinture magique dont les couleurs variées pouvaient seules le disputer aux parfums délicieux qui s'en exhalaient. A part le costume, on se serait cru dans le paradis terrestre.

Puisque j'ai prononcé le mot de costume, je dirai un mot de celui des femmes. Plusieurs portaient une robe de laine brune, à peine serrée autour de leur corps et un capuchon sur la tête, ce qui leur prêtait quelque ressemblance avec des religieux. On me dit que ce genre de vêtement remontait à un vœu prononcé jadis, et conservé dans la suite par une sorte de respect pour cette tradition sacrée. Quant aux jeunes filles, moins scrupuleuses sans doute sur ce point, elles avaient pour la plupart des robes courtes dont la taille était parfaitement bien marquée, et dont le corsage trahissait des formes dont plus d'une grande dame se serait fort accommodée. Je remarquai principalement le bon goût qui présidait à l'arrangement de leur chevelure et le choix habile de la nuance de leurs rubans. Rouge sur noir, telle était la mode communément adoptée.

La danse à laquelle se livraient ces braves enfants de la montagne, au moment où je m'approchai d'eux, ressemblait absolument à la farandole provençale. Je m'assis sur un banc de pierre, et me mis à observer silencieusement.

On me croira aisément quand j'avouerai que ce n'est point précisément sur les garçons que se fixèrent plus volontiers mes regards. On ne sera pas plus incrédule lorsque je dirai qu'après une revue générale passée très-consciencieusement, je donnai en imagination la fameuse *pomme* de Pâris à l'une des séduisantes filles qui sautaient si joyeusement devant moi.

C'était un lutin plutôt qu'une femme. Petite, mince, élancée, elle ne tenait point sur terre. Elle ne dansait pas, elle bondissait. Sa main ne demeurait jamais plus d'une minute ou deux dans celle de son danseur, et s'il eût été permis d'incriminer les intentions, on eût pu supposer que cette innocente fille de la nature était au fond une franche

coquette. Elle devait désespérer ses amoureux Mon batelier était allé boire un verre de vin. Je l'appelai et lui indiquant celle dont je viens de parler :

— Connaissez-vous cette jeune fille?

— Sans doute, monseigneur, c'est la fille d'un des plus riches cultivateurs de Gravedona, et qui plus est, ma fiancée.

— Ah! ah! je t'en fais mon compliment.

— Monseigneur la trouve gentille?

— Mais... oui... autant que j'en puis juger de si loin.

— Monseigneur la verra demain de plus près, s'il veut bien consentir à ce qu'elle monte avec nous sur ma barque. Car elle n'est venue ici que pour la fête, et je dois la reconduire chez son père.

— Il me semble, dis-je au batelier, que tu n'as pas besoin de mon autorisation, puisque, d'après tes propres paroles, tu t'étais engagé d'avance à l'emmener à Gravedona?

— Pardon, monseigneur, pardon. Si vous n'aviez pas vous-même abordé ce sujet, je ne me serais pas permis de vous adresser une demande aussi indiscrète, et demain, après vous avoir reconduit, je serais revenu une seconde fois pour chercher Mélina. Cela aurait fait tout simplement deux voyages au lieu d'un.

— Je t'épargnerai cette peine, mon brave... à propos, comment t'appelles-tu?

— Manuelo, monseigneur.

— Eh bien! Manuelo, c'est convenu. Nous partirons demain avec Mélina, ta jolie fiancée.

Manuelo rougit de satisfaction, en entendant l'épithète que j'avais accolée au nom de celle qu'il aimait, et la nuit n'ayant pas tardé à venir, je retournai à l'auberge.

Le lendemain, de bonne heure, je m'apprêtai pour une seconde et dernière excursion sur le lac de Côme, car je ne m'étais déjà que trop amusé en route, et Rome me réclamait à grands cris.

Je descendis sur la rive et aperçus Manuelo qui préparait sa barque ; assise sur le penchant de la grève, Mélina regardait tendrement Manuelo.

Ce dernier, aussitôt qu'il m'aperçut, poussa la barque

vers le bord. J'y sautai lestement, j'offris la main à Mélina, et nous nous retrouvâmes tous trois, voguant doucement sur la nappe azurée du lac.

Nos places respectives étaient tout naturellement indiquées.

J'occupai avec Mélina le côté où se trouvait le gouvernail. Manuelo, armé de ses deux rames, se tenait à l'autre bout.

La première moitié de la traversée fut calme et monotone.

Manuelo, tout en manœuvrant, fredonnait à mi-voix un refrain montagnard.

Mélina paraissait absorbée dans ses réflexions.

Moi, je contemplais alternativement la jeune fille et les collines, le miroir bleu du lac de Côme et les fraîches couleurs de Mélina, la nature végétale et la nature humaine.

Malgré mon enthousiasme pour la première, la seconde m'offrait peut-être encore plus de réels attraits.

Au sein de cette double préoccupation, je cédai à un mouvement tout à fait involontaire, qu'il faut attribuer, sans doute, à une prédisposition habituelle que je ne saurais nier, sans commettre un gros mensonge.

Sans y songer, sans y mettre la moindre intention mauvaise, je pris machinalement la blanche main de Mélina.

Elle me regarda du coin de l'œil et me sourit affectueusement.

Présomptueux que j'étais!

Je frissonnai de plaisir.

Comme elle ne retirait pas sa main, je me conduisis comme on se conduit vulgairement en pareil cas. Du simple attouchement, je passai à une pression plus sensible.

Mélina n'opposa pas encore de résistance. Une noble dame du Marais ou de Versailles n'eût pas mieux fait.

— Vous avez l'air heureux! lui dis-je.

— Eh! comment ne le serais-je pas? me répondit-elle en dégageant sa main, sans que je pusse encore découvrir quel était le fond de sa pensée. Je suis jeune, je suis aimée, et dans huit jours je serai la femme de celui que 'ja ime

— Ah! vous aimez bien Manuelo?

— Comment ne l'aimerais-je point? Nous avons été élevés ensemble, nous avons eu les mêmes plaisirs, les mêmes peines, les mêmes espérances, les mêmes jeux. Tout le bon eur que nous avons éprouvé dans le passé nous est promis dans l'avenir. Pourrions-nous former d'autres souhaits et nous plaindre de notre sort sans nous montrer ingrats envers la Providence qui a tant fait, qui fera tant encore pour nous?

— Voilà de beaux sentiments, dis-je à Mélina; voilà surtout des sentiments religieux! mais suffiront-ils toujours à votre cœur?

— Comment cela?

— N'aurez-vous jamais d'autres désirs? Ne ressentirez-vous jamais un regret?

— Le regret de quoi?

— Le regret de certaines jouissances dont il n'est pas possible que vous n'ayez pas dès ce moment la prescience et dont la privation se fera peut-être sentir un jour?

— Je vous comprends. Vous voulez parler des plaisirs de la ville, du luxe et de l'élégance qui peuvent quelquefois séduire et enflammer l'imagination d'une jeune fille.

— Seriez-vous, plus qu'une autre, à l'abri de ces tentations diaboliques?

— Peut-être, monseigneur, me répondit Mélina, avec une douceur grave. Regardez autour de vous, voyez cette splendide nature dont l'aspect devient, pour nous autres enfants de la montagne, le principal besoin de la vie. Songez à tout ce qu'il y a de saint et de religieux dans la contemplation continuelle de ces admirables solitudes, et vous comprendrez peut-être qu'une simple paysanne soit moins sujette à des désirs stériles ou à des regrets insensés qu'une femme élevée au sein de l'abondance et des richesses!

— Manuelo est bien heureux, lui dis-je, d'être aimé de vous!

— Il ne me doit rien, car je suis aussi heureuse que lui et nous sommes quittes.

Le reste de notre voyage se passa au milieu d'une intimité charmante. Mélina me fit remarquer plusieurs sites que, sans elle, j'eusse peut-être laissé passer inaperçus. Elle avait une façon toute pittoresque de dépeindre les

objets et d'en faire ressortir la beauté. Ses descriptions orales ajoutaient parfois un charme indicible au plaisir qu'éprouvaient mes yeux.

Quelle pureté! quel charme angélique! quelle innocence! Telles étaient mes réflexions en écoutant Mélina.

Jamais je n'avais senti plus profondément l'influence des pures inspirations de la campagne. Pour la première fois, je comprenais qu'on puisât dans les douces mélodies de la nature l'intelligence du bien et le germe de la vertu.

Pendant longtemps je demeurai sans parler. La vue de Mélina suffisait à toutes les exigences de mon imagination. Faut-il le dire? Cette fois, j'éprouvai dans sa plénitude la joie d'un amour platonique... Ce que je ressentais pour la jolie villageoise était un mélange d'affection fraternelle et de respect... Pour le lecteur qui a pu apprécier les tendances de mon esprit, la chose paraîtra sans doute un peu bien singulière.

Elle n'en est pas moins vraie.

Je fus ce jour-là amoureux sans désir et amoureux sans espoir.

Double bonheur que je n'avais pas encore connu dans son entier développement, et que je me rappelle avoir regretté plus d'une fois depuis.

Ma promenade sur le lac de Côme est effectivement restée au nombre de mes plus beaux, de mes plus agréables souvenirs. Les traits de Mélina se sont gravés dans ma pensée, avec la copie exacte des lieux que j'ai admirés près d'elle. Elle a personnifié pour moi l'Italie, et je l'ai revue souvent dans mes rêves, toujours rayonnante de beauté, toujours aimable, toujours couverte de ce voile d'innocence et de pureté qui m'avait si particulièrement ravi.

CHAPITRE LIII

Sommaire : Le chemin des écoliers. — Rome. — Curiosité. — Le signor Agrippa Lampridi. — Le Pape et Roquelaure en pré-

sence. — Alexandre VII. — Son portrait. — Mon entrevue avec Sa Sainteté. — L'absolution. — Je baise la mule du pape. — Une amourette. — Visite matinale du signor Lampridi. — Précautions oratoires. — Révélations graves sur la conduite d'un ambassadeur de passage. — Don Juan de Benavidès-Escovera. — Impertinence à châtier. — Mes préparatifs de vengeance. — La chaise de poste. — Toilette négligée du matin. — Ma visite à l'église. — Salut amical dont je gratifie l'Espagnol. — Scandale incroyable. — Tout est sens dessus-dessous. — Je quitte Rome. — Louis XIV, *roi des Gavaches*, daigne me pardonner. — Ce qui arriva plus tard au même pape à propos d'une insulte faite au duc de Créqui.

Le lecteur me reprochera sans doute d'avoir pris en cette circonstance le chemin des écoliers.

Le fait est que, pour un homme pressé d'accomplir une mission qui lui a été confiée par le plus grand roi de la terre, j'en usais peut-être un peu trop à mon aise. Mais c'était plus fort que moi; jamais je n'ai pu être exacts. L'heure est un tyran contre lequel je me suis toujours révolté, et je ne comprends pas qu'on puisse, en se promenant, résister à l'envie de jeter un petit coup d'œil à droite et à gauche, devant et derrière soi, dût-on, pour cela, manquer le plus important des rendez-vous.

Il faut pourtant me rendre justice. Je fis le reste de ma route sans trop me déranger de la droite ligne. Je dois dire aussi que cette façon de voyager m'était fort antipathique et que, en l'absence totale de tout incident joyeux et de toute circonstance romanesque, je m'ennuyai royalement.

J'avais une grande envie de voir Rome. Ma curiosité fut largement satisfaite. La vue des sept collines qui dominent la ville, le Capitole, les ruines des temples d'Esculape et de Janus dans l'île du Tibre, celles du temple de Scia, au pied du mont Palatin, me remplirent d'admiration. J'allai me loger au palais Orsini, où je fus reçu par un hôte des plus aimables, le signor Agrippa Lampridi, rejeton d'une noble famille romaine, près duquel j'étais doublement accrédité, d'abord par mon titre d'envoyé extraordinaire dans la ville sainte, et en second lieu par plusieurs recommandations signées des meilleurs noms de France et datées de Versailles.

Je m'installai chez le signor Agrippa, qui voulut bien

se charger de mon éducation d'ambassadeur et m'indiquer la marche à suivre en pareille occasion. On s'étonnera peut-être de mon ignorance, mais mon éducation politique était beaucoup moins avancée que mon éducation amoureuse, et j'étais né pour courir les ruelles bien plus que pour traiter des affaires d'Etat. Dans l'occasion, il fallait pourtant bien se résigner, et tâcher d'être à la hauteur d'une position dont il eût été honteux que je parusse écrasé.

Comme mon arrivée avait été annoncée d'avance par des dépêches officielles, et que j'étais moi-même porteur de lettres d'introduction parfaitement en règle, ma présentation au Saint Père ne se fit pas attendre.

N'est-ce pas là une plaisante chose?

Le pape et Roquelaure en présence!

Un saint en face du diable! l'eau et le feu!

Je tâchai pourtant de faire bonne figure, et j'y réussis assez bien.

Le Souverain Pontife d'alors était Alexandre VII, qui était né à Sienne en 1599 et appartenait à l'illustre famille des Chigi. Mon introducteur, pour me donner une idée du personnage que j'allais voir, m'avait raconté les faits principaux de sa vie. Il me dit qu'après avoir été d'abord nonce en Allemagne, inquisiteur à Malte, vice-légat à Ferrare, évêque d'Imola et enfin cardinal, il avait été élu pape en 1655, en remplacement d'Innocent X. C'était d'ailleurs, ajoutait-on, un homme de beaucoup de talent, habile politique, fort scrupuleux en fait de religion et de morale, et très-propre à faire rentrer l'Église dans la voie régulière dont elle ne s'était que trop souvent écartée.

Bien qu'il eût confirmé, à son avénement au trône pontifical, la bulle d'Innocent X, qui condamnait les cinq propositions de Jansénius, et que cet acte eût été loin de satisfaire la cour de France, les relations de Versailles avec Rome n'avaient point été un seul instant interrompues. Il existait sans doute une certaine froideur entre les deux cours; mais une légère dissidence sur la solution, fort délicate d'ailleurs, d'une question de foi, n'avait point suffi pour altérer les rapports d'amitié qui existaient, depuis un temps immémorial, entre le chef de l'Eglise catholique romaine et le roi de France, *son fils aîné*.

Le jour où je dus paraître devant le pape, j'eus comme une espèce de crainte ou de remords, je me demandais si j'étais bien digne d'un tel honneur et s'il m'était permis d'approcher de si près le père spirituel de tous les chrétiens. Il était bien évident que j'allais être obligé, ne fût-ce que par politesse, de solliciter l'absolution de Sa Sainteté, et, en conscience, je ne me sentais point ce qu'on appelle vulgairement : *bien préparé*.

D'un côté, je me faisais une fête de baiser la mule du pape, et pour rien au monde je n'aurais voulu y manquer.

Je me disposai donc à la cérémonie, sans plus m'inquiéter d'aucun scrupule.

Le pape Alexandre VII n'était point très-âgé. On n'avait point exigé, à ce qu'il paraît, pour lui donner la tiare, qu'il fût tout à fait cacochyme et à moitié mort. Il avait été nommé à cinquante-six ans et en avait un peu plus de soixante quand je le vis.

Les cardinaux, en lui accordant leurs voix, n'avaient cependant pas absolument déserté la tradition qui nous les montre comme assez peu disposés à accepter pour maîtres des gaillards solides et bien portants. Alexandre n'était pas excessivement vieux, c'est vrai, mais il était assez chétif et avait une de ces physionomies qui font faire des rêves couleur de rose à un héritier impatient. Un bon docteur, en l'examinant avec attention, ne lui eût peut-être pas donné six mois à vivre. Sans doute, ce docteur eût fait là un faux calcul; mais, en définitive, il ne se fût pas trompé de beaucoup, car Clément IX, qui fut le deux cent quarante-septième pape, lui succéda en 1667.

Mon entrée au Vatican eût fait perdre le sérieux à mes amis les plus graves, s'ils eussent pu jouir de cette vue particulièrement originale. On m'avait flanqué de braves prêtres qui croyaient sans doute conduire un saint et qui y mettaient beaucoup de bonne volonté et le plus imperturbable sérieux du monde. Peu s'en fallut qu'on ne me fît précéder de la croix et de la bannière, comme cela se pratique pour les châsses ou les reliques précieuses.

Je marchais à pas comptés, n'yant peut-être pas l'air assez recueilli, mais avec assez de dignité pourtant pour ne point compromettre mon titre de gentilhomme et ma qualité de Français.

La réception du pape fut tout à fait gracieuse. Alexandre VII avait intérêt à ménager la France, et savait le façon dont Louis XIV voulait qu'on traitât ses envoyés. Aussi songea-t-il à éviter ce qu'une pareille entrevue pouvait avoir de froid et d'insignifiant, en m'adressant spécialement quelques questions destinées à me faire sentir tout le cas qu'il faisait de ma personne et du pays auquel j'avais l'honneur d'appartenir.

Sur un signe de Sa Sainteté, son neveu, le cardinal Chigi, qui avait été mon introducteur, se retira un peu à l'écart, de manière à nous laisser quelque liberté.

— Monsieur le duc, me dit Alexandre VII, soyez le bienvenu. La France a toujours trouvé dans le Pontife de l'Église romaine un véritable père, et les enfants de la France sont les miens. Puisse cette conviction, gravée dans tous les cœurs, perpétuer l'alliance de la nation la plus brave de l'univers avec la capitale du monde chrétien !

C'était là une période bien ronflante, bien belle, trop belle même pour un aussi chétif catholique que je l'étais, car je restai court et ne découvris, dans le trésor enfoui de mon éloquence laïque, rien d'assez précieux pour y répondre dignement. Je me contentai de faire une énorme révérence et de me coucher presque jusqu'à terre.

C'était un moyen tout comme un autre de ne rien dire tout en paraissant dire beaucoup. Cette manifestation sembla être fort agréable au pape qui reprit d'un ton pénétré :

— Mon fils, ne me demanderez-vous pas l'absolution ?

J'avoue que je n'y pensais plus.

Mais l'interpellation du vénérable Pontife étant venue fort à propos me rendre au sentiment de mes devoirs, je m'inclinai pour la deuxième fois en disant :

Mon Très-Saint Père, cette absolution est le plus vif, le plus réel, le plus grand de mes vœux. Mais je n'osais point vous la demander.

— Ne la mériteriez-vous pas, mon cher fils ?

— Ce n'est pas à moi, pauvre indigne pécheur, d'en juger.

— Le christianisme est une religion toute d'indulgence et de pardon, répliqua Alexandre VII. Il suffit que le pécher se rende à lui-même cette justice qu'il se repentira

un jour, pour qu'il soit dès à présent digne de la clémence du ciel.

— Sous ce rapport, Très-Saint-Père, je pourrais bien être plus méritoire que je ne le croyais, car, très-certainement, une époque viendra où je ferai pénitence.

— Cette assurance me comble de joie, mon cher fils. Mais il me reste encore une ou deux questions à vous adresser.

— Je vous écoute Très-Saint-Père.

— Pratiquez-vous les principales vertus chrétiennes?

— Si Votre Sainteté daignait me les rappeler... Elles ne sont pas positivement présentes à ma mémoire

— La foi d'abord?

— Oh! j'ai toujours cru... les yeux fermés.

— L'espérance?

— C'est le soutien de ma vie!

— La charité?

—Je l'exerce autant que je le puis et sous toutes les formes que je lui connais.

— Elle en a plusieurs effectivement, me dit en souriant le vicaire de Jésus-Christ. On est charitable en fermant les yeux sur les défauts d'autrui; on est charitable en se dévouant: on est charitable aussi comme la Madeleine à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

— J'ai quelque lieu de croire, Très-Saint-Père, que je suis, comme homme, ce que la Madeleine était comme femme. Votre Sainteté, sur l'assurance que je lui en donne, sera-t-elle assez indulgente pour m'absoudre?

— Baissez le front, mon fils, je vous bénis. Et le pape Alexandre VII étendit la main sur ma tête.

J'eus le frisson.

Quand j'ai une idée fixe, cette idée ne m'abandonne pas un seul instant. J'avais souhaité baiser la mule du pape. Le chemin était déjà plus d'à moitié fait. Courbé comme je l'étais, les pieds du Saint-Père se trouvaient précisément sous mes yeux.

Encore un effort, et mes lèvres effleuraient le précieux velours.

Je fis un mouvement qui laissa deviner mon intention.

Alexandre VII eut l'extrême bonté de se prêter à ma

religieuse envie, et le fameux baiser fut appliqué sur le milieu même de la sainte pantoufle.

En sortant du Vatican, j'étais aussi fier que je l'avais été le jour de ma première bataille.

Le signor Agrippa me félicita de ma présentation, en m'assurant qu'elle ferait grand bruit à Rome, attendu que le Saint-Père s'était montré pour moi d'une grâce tellement affectueuse, que peu d'étrangers pouvaient se vanter d'en avoir reçu un semblable accueil. Il me proposa de me faire voir les *curiosités* les plus *curieuses* de la ville, ce que j'acceptai de grand cœur, et dès le lendemain nous commençâmes nos excursions.

Une des choses qui excita et satisfit le plus mon admiration, fut le temple de la famille Flavia, où est la sépulture de l'empereur Domitien. Quelle splendeur dans ce retour vers le passé! quelle image de la destruction! quels souvenirs et quels contrastes! J'allai voir dans la même journée le temple de Jupiter Tonnant, bâti sur le mont Capitolin, à quelque distance de l'emplacement où s'élevait jadis la maison de Manlius. Nous terminâmes par l'amphithéâtre de Titus, dont les ruines sont très-remarquables.

Ma vie à Rome se passa d'abord sans incidents dignes d'être rapportés. J'avais sous mes ordres cinq ou six employés subalternes qui dégrossissaient les affaires de l'ambassade et réduisaient mon travail à très-peu de chose, c'est-à-dire à un apposement, en quelque sorte mécanique, de ma signature au bas des actes d'une administration dont les détails, je l'avoue, m'eussent beaucoup trop fatigué le cerveau. Mon plus grand plaisir était d'aller le soir me montrer dans les promenades publiques, où mon nom et mon titre de Français attiraient sur moi les regards d'un grand nombre de dames romaines.

Il résulta même de ces œillades passablement assassines une petite intrigue dont le dénouement ne fut point de nature à me chagriner; mais je n'en dirai rien, par la raison bien simple que cette histoire n'offrirait rien d'original. Je pus me convaincre effectivement, en cette occasion, que les amourettes se ressemblent dans tous les pays de la terre, et qu'à Rome, comme à Paris, il est de certains divertissements qui prouvent de la façon la plus péremptoire, que tous les hommes sont frères en Dieu. Les fem-

mes sont comprises, bien entendu, dans ce beau raisonnement philosophique.

Mais j'ai hâte d'en venir à un petit événement que j'ai inscrit avec un certain soin sur les annales de ma vie, et qui fut à Rome le sujet d'une bien grande stupéfaction.

Voici le fait :

La porte de ma chambre fut poussée un matin avec impétuosité.

J'étais encore couché, et pour ainsi dire entre deux sommeils.

Par parenthèse, c'est là un des plus jolis passages du temps consacré au repos. Tout ce que l'imagination voit de belles choses en ce moment est incalculable, tout ce qu'on y trouve des plaisirs passés est inouï, tout ce qu'on y espère est prodigieux.

Revenons :

Ma porte fut donc vivement poussée.

Je me levai en sursaut, en proférant le cri tout naturel en pareil cas :

— Qui va là ?

Toute réponse était inutile, je venais d'apercevoir mon aimable hôte, *il signor* Agrippa Lampridi.

— Mille pardons, me dit-il, de vous éveiller aussi matin, mais j'avais quelque chose à vous dire.

Je n'avais pas besoin de cette assurance pour en être convaincu, car le signor Lampridi était rempli pour moi des égards les plus empressés, les plus obséquieux, et à aucun prix il n'eût voulu me déranger sans motif.

— Approchez, approchez, lui dis-je, en ouvrant mes rideaux, vous savez bien, signor, que je suis toujours enchanté de vous voir.

— Vous êtes bien bon.

Le signor Lampridi avait l'air très-embarrassé et de plus assez soucieux. Il tenait à la main une canne dont il tournait et retournait la pomme entre ses doigts, comme s'il eût pétri une boule de mastic. Il était aisé de voir qu'il avait un discours sur le bout de la langue, et qu'il ne lui manquait que le premier mot pour commencer.

Je l'interrogeai du geste.

— Monsieur le duc, dit-il enfin, ce que j'ai à vous exposer est bien délicat.

— Oh ! oh !

— Bien grave.

— Diable !

— Et comme je crois m'être aperçu que vous aviez parfois la tête un peu près du bonnet.

— Pour un Italien, voici une expression bien française, signor Agrippa.

— Je suis allé à Paris, monsieur le duc, et j'y ai même connu plusieurs de vos amis : MM. de Guise, d'Épernon, d'Humières et autres qui m'ont donné sur votre caractère le renseignement dont je viens de parler.

— Ils ne vous ont pas trompé.

— Je le sais bien, et c'est ce qui m'effraie

— Venez au fait, je vous prie, monsieur Lampridi.

— M'y voici. Avez-vous remarqué déjà au Vatican, non pas l'ambassadeur d'Espagne, car il est fort malade en ce moment, mais celui qui le remplace momentanément ?

— Un grand sec ?

— Précisément.

— Qui s'est présenté juste derrière moi le jour de mon arrivée ?

— C'est cela même.

— Et qui s'appelle, je crois...

— Don Juan de Benavidès-Escovera.

— Oh ! il a encore une foule d'autres noms...

— Dont je vous fais grâce. Vous savez que les Espagnols ne sont pas avares de ces sortes de choses vis-à-vis de leur progéniture, et que tel hidalgo ruiné qui n'a pas dix réaux à laisser à son héritier, lui lègue quelquefois une ribambelle d'intitulés si infinie, que deux ou trois feuillets du registre de la paroisse suffisent à peine à les contenir.

— Je me contenterai pour cette fois, dis-je en souriant, de ceux que vous venez de lui donner. Mon Espagnol se nomme don Juan de Benavidès-Escovera.

— C'est cela.

— Eh bien, qu'a-t-il fait de si étrange, de si étonnant, ce brave enfant de la Castille ? Je ne l'ai pas vu depuis deux jours, puisque, hier, toute la journée, je suis resté couché par suite d'une malhonnête migraine qui me faisait crier le *Miserere*.

— C'est justement hier... qu'il s'est rendu coupable...

— De quel crime, ô mon Dieu !

— Si ce n'est d'un crime... je puis dire, au moins, d'une grande hardiesse.

— En quoi, et contre qui ?

— En fait d'étiquette, monsieur le duc, et contre vous.

— Parlez hébreu, mon cher monsieur Lampridi, je vous comprendrai tout aussi bien.

— Je vais être plus clair.

— La chose n'est point inutile, car je vous avoue que vous me promenez dans de véritables catacombes.

— Voilà ce qui est arrivé.

Il signor Lampridi, malgré cet exorde qui annonçait cependant un résultat immédiat, fit encore une pause d'une certaine dimension. Il regarda autour de lui, de l'air effaré d'un homme qui va lancer un grand secret dans la circulation et qui a peur d'être surpris ; puis, s'étant mouché pour donner plus de lucidité à ses paroles, il commença ainsi l'explication que j'attendais avec tant d'impatience :

— Vous connaissez la chapelle du Vatican ?

— Comme quelqu'un qui l'a vue trois fois.

— Vous n'êtes pas sans avoir remarqué le banc d'œuvre ?

— Comment ne l'aurais-je pas remarqué, m'étant assis sur le premier fauteuil, du côté du chœur ?

— Cette place, monsieur le duc, est bien celle qui vous avait été assignée, n'est-ce pas ?

— C'était bien elle.

— Deux cardinaux en personne vous y avaient conduit la première fois que vous allâtes y entendre la messe ?

— Justement.

— Et là, faisant ainsi honneur au duc de Roquelaure, on croyait faire honneur, non pas seulement au gentilhomme célèbre dont le nom est connu de toute l'Europe comme celui d'un seigneur irréprochable et sans tache, mais encore au roi de France dont il est le représentant ?

— C'est bien ainsi que je l'entendais.

— Eh bien ! monsieur le duc, on a fait au roi de France et à vous-même une insulte aussi gratuite que grossière.

— Hein ! Qu'est-ce que vous me dites là ? Mais savez-vous que cela commence à devenir intéressant ! Mon cher monsieur Lampridi, faites-moi donc le plaisir, je vous en

prie, de vous asseoir là, un peu plus près de mon lit. Redites-moi donc ce que vous venez de me dire ; je ne l'ai peut-être pas encore suffisamment entendu. Il paraîtrait donc qu'on aurait insulté Sa Majesté et que ma chétive personne n'aurait pas été exempte d'un certain désagrément ? Il faut éclaircir l'affaire et voir immédiatement s'il n'y a pas remède au mal. Remettez-vous de votre émotion, s'il vous plaît, et causons.

— Vous désirez des détails ?

— Si j'en désire !... le plus que vous m'en donnerez sera le mieux. Il y a eu injure... Qui en a été l'auteur ?

— Don Juan de Benavidès-Escovera.

— Comment ! avec son grand corps long comme une perche et ses jambes qui n'ont pas l'air d'avoir la force de le porter, tant elles ressemblent à des fuseaux ! Avec une allumette, mon cher monsieur Lampridi, on mettrait le feu à cette charpente. Mais venons au fait : quelle incartade s'est donc permise ce vilain squelette ?

— Hier, à vêpres, monsieur le duc, le seigneur don Juan de Benavidès est entré dans l'église en faisant beaucoup de volume et escorté comme s'il se fût agi du shah de Perse en personne. Il avait autour de lui six ou huit valets qui lui frayaient le passage, en frappant la dalle avec de grosses cannes, et disant : Place, place à monseigneur l'envoyé de Sa Majesté Catholique... Et les badauds se rangeaient pour laisser passer le fier Espagnol, et c'est à peine si l'Espagnol daignait reconnaître leur empressement par un signe de protection.

— Jusqu'ici, je ne vois rien de très-grave, interrompis-je en rentrant sous ma couverture.

— Attendez donc, monsieur le duc, attendez donc.

— Il me semble que c'est ce que je fais.

— J'arrive au plus important. Le seigneur don Juan de Benavidès-Escovera, ayant traversé la foule qui était assez compacte, à cause d'un sermon qui devait être prononcé par un moine fort en réputation, alla tout sans façon prendre place sur le fauteuil que vous occupiez les jours précédents et que vous vous étiez naturellement réservé, comme devant consacrer en votre faveur une prééminence que jusqu'à présent, sous le règne de Louis XIV, nul ne s'était avisé de contester à l'ambassadeur français. Sur l'ob-

servation qui lui en fut faite, il se borna à répondre : Eh ! sur mon âme, que nous veut donc cet homme avec son roi, qui n'est que le roi des Gavaches ?

— Ah ! ah ! fis-je, reparaissant de nouveau hors de ma couverture ; je commence à comprendre... Est-ce ainsi qu'il a traité le roi de France ?

— Oui, monsieur le duc, ce sont ses propres expressions ; vous voyez donc que c'était grave.

— Comment donc ! non-seulement cela est grave, mais cela peut devenir très-original. Ah ! mon cher monsieur Lampridi, combien je vous suis reconnaissant d'être venu me raconter tout ceci. J'avais presque peur de m'ennuyer à Rome, et je vois maintenant que, si nous savons bien nous arranger, il ne tient qu'à nous de rire..

— De rire?

— Certainement.

— Vous trouvez la chose risible?

— Pas encore. Nous tâcherons qu'elle le devienne.

— J'ai beau chercher dans ma tête, il m'est impossible de découvrir...

— Oh! sans doute, ce qu'il y a de drôle dans les événements les plus sérieux ne s'aperçoit jamais tout de suite. Plus tard, quand on est forcé soi-même de se divertir, on reconnaît son erreur. Je vous prouverai, mon cher hôte, que la comédie, en ce monde, réside en tout et partout. Seulement j'ai une petite question à vous faire.

— J'y répondrai de mon mieux.

— Voulez-vous m'aider à me venger de l'Espagnol ?

— Autant que ce sera en mon pouvoir, je m'y engage.

— Rendez-moi donc avant tout un petit service.

— Qui serait ?

— De me laisser seul un instant. J'ai besoin de me recueillir.

— Je vous laisse.

— Ah ! encore un mot.

— J'écoute.

— Savez-vous si le seigneur don Juan de Benavidès est dans l'intention de retourner bientôt à l'église?

— Il y retournera ce matin même à l'heure de la grand'-messe. Sans cela je ne me serais point permis de vous éveiller si tôt.

— En ce cas, il n'y a pas un moment à perdre. Au revoir, monsieur Lampridi.

Mon aimable hôte se retira et je restai seul, livré à toute la solennité de mes inspirations.

Quelle résolution prendre ? la circonstance était doublement difficile en ce sens que j'avais à la fois la dignité de la couronne et mon propre orgueil à sauver. Ensuite, j'avais un scrupule. Ce M. Benavidès, hidalgo très-recommandable sans doute (je n'avais nulle envie de le contester), n'avait pourtant pas toute l'importance que ses prétentions semblaient vouloir afficher. Il n'était que le remplaçant, l'auxiliaire, le *bouche-trou* de l'ambassadeur, et, en vérité, c'eût été rabaisser la hauteur de mon caractère que de donner des proportions trop grandes à un incident dont je devais plutôt me servir pour couvrir mon adversaire de ridicule. Je réfléchis longuement à ce que je pouvais faire dans le double intérêt dont j'ai parlé tout à l'heure, et enfin, après bien des hésitations, après bien des scrupules, après avoir minutieusement pesé le pour et le contre, voici à quoi je m'arrêtai...

Mais, au lieu d'expliquer ici mes intentions, il vaut mieux que je narre tout simplement le fait.

J'appelai, selon ma coutume, mon grison pour procéde aux apprêts de ma toilette.

Il tira de l'armoire un joli pourpoint de soie verte, des hauts-de-chausses tout neufs, mon chapeau à plumes et mon épée à fourreau blanc.

— Remets tout cela où tu l'as pris, lui dis-je en l'arrêtant dans son expédition.

— Quoi, monseigneur !

— Donne-moi seulement ma robe de chambre et mes pantoufles.

— Ah ! monseigneur ne sort pas ?

— Au contraire, et sans retard même. Dis qu'on attelle tout de suite.

Mon grison obéit.

Ma toilette, on le devine aisément, ne fut pas longtemps sans être terminée.

Je ne mis qu'un simple caleçon et complétai mon costume par l'indispensable bonnet de nuit.

— Le carrosse est-il bientôt prêt ?

— Le voici dans la cour, monseigneur.

— Allez dire au seigneur Lampridi que j'ai à lui parler.

Lampridi ne se fit pas attendre.

Donner une idée de l'éclat de rire auquel il se livra en me voyant ainsi accoutré, serait chose absolument impossible. Il paraît que ce déshabillé nocturne n'avantageait pas le moins du monde mon physique. Je partageai l'accès de gaieté du signor Agrippa Lampridi, et ajoutai :

— Je vous ai demandé si vous voudriez m'aider dans mon projet de vengeance, et vous m'avez répondu : Oui. Etes-vous toujours dans les mêmes intentions ?

— Tout à votre service.

— Ce que je désire de vous n'est pas de nature à vous compromettre. Ce serait seulement d'aller me retenir des chevaux de poste et une chaise dans laquelle vous feriez porter mes effets. Je voudrais trouver le tout à la sortie de l'église, pour prendre immédiatement le chemin de Paris.

— Mais votre carrosse?

— Je vous le laisse et vous prie de l'accepter comme un souvenir de nos excellentes relations.

Le signor Lampridi se confondit en remerciements pleins d'une sincère effusion.

Il partit immédiatement pour satisfaire à ma demande, et moi, je montai en carrosse pour me diriger vers l'église.

C'était précisément l'heure de la messe.

Les fidèles affluaient.

J'envoyai mon grison jeter un coup d'œil sur le banc d'œuvre afin de ne point m'exposer à quelque pas de clerc. Il vint bientôt me dire que mon Espagnol se carrait dans le fauteuil désigné.

Ce renseignement me suffisait.

Je sautai lestement de mon carrosse et pénétrai dans l'église.

Je laisse à deviner les murmures qui s'élevèrent de toutes parts à mon apparition.

Mon homme trônait effrontément où vous savez, entouré de deux ou trois envoyés de pays lointains et parmi lesquels je crus reconnaître des ambassadeurs de Suède et de Russie.

J'arpentai la nef à grands pas, sans m'inquiéter des interjections qui se croisaient sur mon passage.

A la surprise avait déjà succédé l'hilarité.

On se fût cru en carnaval.

Moi seul ne riais pas.

Calme, imperturbable, droit comme un archevêque qui s'apprête à distribuer des bénédictions, je marchai vers le seigneur don Juan de Benavidès-Escovera.

C'était une tête comique et un drôle de corps. Il était d'une maigreur extraordinaire, ses habits semblaient flotter sur lui comme s'ils eussent été agités par des bouffées de vent.

Je ne sais s'il me reconnut. Mais avant qu'il eût pu faire un mouvement, avant de lui laisser le temps de se reconnaître, je m'étais baissé et relevé, puis, montrant à tout le monde une de mes pantoufles dont je venais de me munir, je lui en appliquai, sur chacune de ses joues, deux coups secs et retentissants.

Il fit une grimace affreuse.

J'y répondis par un salut profond et repris tranquillement le chemin de la porte.

J'entendis mon nom circuler çà et là dans la foule, puis un tintamarre assez grand s'éleva du côté du banc d'œuvre. Un coup d'œil rapide me révéla la cause de ce bouleversement. L'Espagnol, encore étourdi de la politesse que je lui avais faite, avait bondi sur son siége et renversé les pupitres de chêne sur lesquels reposaient paisiblement les saintes *heures* de ses voisins.

Messieurs du chapitre, recevant ce poids sur le dos, dégringolèrent incontinent.

Les chantres, interrompus au beau milieu de leur antienne, crurent un instant qu'ils avaient commis quelque bévue et que le diable venait de faire irruption dans l'église pour les châtier d'importance.

Ils s'enfuirent en poussant des cris.

Je ne fus pas témoin de ce qui se passa ensuite. Au lieu de sortir par le grand portail, comme j'étais entré, je gagnai une issue latérale qui me conduisit à l'endroit où se trouvait la chaise de poste, disposée par les soins du bon seigneur Agrippa Lampridi.

Fouette, cocher!

Je repartais pour la France.

Je prie mes lecteurs de ne point voir en ceci la fuite

d'un poltron, mais bien la retraite d'un homme prudent. Il y avait alors peu de Français à Rome et en y demeurant après une semblable aventure, je risquais ma peau en même temps que je compromettais la dignité du souverain que j'étais appelé à représenter.

Comme je n'étais pas sans avoir mes espions à Rome, je reçus bientôt de nouveaux éclaircissements sur les suites de l'émotion bouffonne que j'avais provoquée.

Don Juan de Benavidès, à qui ma pantoufle avait donné, à ce qu'il paraît, un vigoureux mal de dents, se transporta au palais pontifical en se tenant la mâchoire.

Alexandre VII, s'étant fait raconter l'histoire de point en point, eut, comme on le pense, beaucoup de peine à tenir son sérieux, et crut de son devoir de calmer l'Espagnol qui faisait feu et flamme, en lui promettant qu'il aurait satisfaction.

Cependant, comme il n'était pas possible au pape de lancer une armée de deux cent mille hommes contre la France, pour les beaux yeux de M. Benavidès, Sa Sainteté demanda quelques jours pour réfléchir.

Mais, avant que ses réflexions fussent arrivées à terme, j'étais arrivé à Versailles, moi. L'aventure fut rapportée au roi dans ses moindres détails, Sa Majesté en daigna rire à gorge déployée, et lorsque je demandai quelle serait ma punition pour une sortie aussi inconvenante, Louis XIV me répondit :

— Ne crains rien, va, mon pauvre Roquelaure, tu as bien fait de traiter ainsi cet impertinent Espagnol, et le roi des Gavaches te pardonne.

La manière dont le roi avait pris la chose ne tarda point à parvenir officieusement jusqu'aux oreilles de Sa Sainteté, et comme je m'étais déjà fait moi-même une sorte de justice en quittant volontairement Rome, l'affaire en resta là.

Un des grands regrets de ma vie est de n'avoir jamais eu depuis, l'occasion de revoir don Juan de Benavidès-Escovera. Je n'aurais pu m'empêcher de lui rire au nez, et nous aurions sans doute terminé notre querelle d'une façon plus digne de gentilshommes qui se respectent. D'un autre côté, il vaut peut-être mieux que nous nous en soyons tenus là. Un coup d'épée eût transformé la farce en tragédie, et quel qu'eût été le résultat d'une rencontre entre nous,

l'honneur de ma pantoufle en eût certainement souffert.

Tout était donc pour le mieux.

Une certaine froideur s'établit à dater de cette époque entre la cour pontificale et la cour de France. Déjà, à son avénement, Alexandre VII avait indisposé contre lui le Parlement et la Sorbonne, ces deux puissances redoutables, en confirmant la bulle d'Innocent X, qui condamnait les cinq propositions de Jansénius. Quelques années plus tard, le duc de Créqui étant ambassadeur à Rome, et une insulte lui ayant été faite par la garde corse, la rupture s'accomplit définitivement.

Alexandre VII n'avait aucun intérêt à se brouiller avec nous, aussi fut-il profondément mortifié de ce nouvel embarras. Il fit engager avec les ministres de Louis XIV une volumineuse correspondance qui demeura sans effet. Enfin, à bout de moyens et ne sachant plus de quel bois faire flèche, Sa Sainteté dépêcha à Paris son neveu, le cardinal Chigi, dont la mission, sans artifice de langage, était d'adresser d'humbles *excuses* au roi.

Louis XIV écouta avec bienveillance les raisons du cardinal, l'encouragea même à s'expliquer par un accueil affectueux, et lui laissant ainsi entrevoir l'espérance d'un arrangement prompt et facile. Mais quand on en vint à la conclusion, il se trouva que cette bienveillance de Sa Majesté n'était que de la politesse et que la fermeté du souverain ne voulait céder à aucune considération personnelle.

L'injure faite à Créqui avait été publique.

Le roi décida que la réparation serait également publique.

Le cardinal ayant répondu qu'il était chargé des pleins pouvoirs du pape, son oncle, et qu'il acquiesçait d'avance à tout ce qui serait exigé, Louis XIV dicta ses conditions.

Vis-à-vis de l'étranger, le roi de France n'en usait jamais autrement.

Voici quelles étaient ces conditions :

La garde corse serait chassée.

On construirait devant sa caserne une pyramide sur laquelle serait appliquée une inscription destinée à perpétuer le souvenir de l'outrage fait et de la réparation exigée.

Le pape remettrait également à la France Avignon et le comtat Venaissin.

Tout fut accordé.

Le roi, après ces bases posées, renvoya le cardinal Chigi avec de magnifiques présents. C'est ce qu'on appelle dorer la pilule.

Il est bien possible que dans ces arrangements tout politiques, l'affaire de M. Créqui n'ait pas été seule mise en jeu, et je ne serais pas étonné qu'en exigeant une réparation aussi sévère, le roi eût eu la bonté de se rappeler que moi aussi, j'avais été gravement insulté, et que si la pantoufle d'un simple gentilhomme avait dignement commencé l'œuvre du châtiment, il appartenait au sceptre royal de l'achever.

CHAPITRE LIV

Sommaire : Sourdes menées de mes ennemis. — Sorte de défaveur dont je suis frappé. — Les gens d'esprit gênent les sots. — Conversation entre Créqui et moi. — On m'exile sur la terre d'Espagne. — J'ai bientôt pris mon parti. — Mon passage à Perpignan. — Madame de Figuères. — Deux réputations en présence — Idée bizarre. — Ma lettre à madame de Figuères. — Sa réponse. — Je quitte Perpignan tout penaud. — Je passe la frontière. — Gironne. — De Mataro à Barcelone. — Mon nouveau valet. — L'hôtellerie de maître Nunez. — Son frère Valentio et Maria sa nièce. — Mon introduction chez le senor Valentio. — Une digne famille. — Soirées innocentes. — Portraits du futur et de la fiancée. — Mon amitié pour Antonio Carral. — Explication de ma vertu.

Les menées de mes ennemis devaient à la longue produire quelque déplorable résultat. Malgré l'affection que le roi me portait, Sa Majesté finit cependant par être influencée par les clabauderies de MM. de Saint-Simon et autres envieux qui ne pouvaient souffrir d'être égalés ou surpassés par un rival qu'ils affectaient d'appeler *l'homme*

d'esprit, comme s'il y eût eu dans ce titre quelque chose de fâcheux ou d'humiliant pour moi. Je reçus secrètement un avis officieux qui me conseillait de quitter Versailles, et j'appris par des amis sûrs qu'effectivement le roi Louis XIV s'était prononcé en termes fort peu équivoques à mon égard.

Je fus profondément mortifié, je l'avoue, de la tournure que prenait alors ma fortune. Après les nombreux services que j'avais rendus à l'Etat, je ne croyais pas pouvoir jamais encourir le mécontentement de Sa Majesté au point d'être chassé de la cour, et je me disais que l'intrigue et la trahison de certains courtisans jaloux devaient être pour beaucoup plus dans ma défaveur que les fautes ou les méfaits dont j'ignorais en quelque sorte la nature.

Quel crime avais-je donc commis ?

A quelle cause devais-je ma disgrâce ?

Etait-ce à ma gaieté ?

Ou bien à ce que des amis trop indulgents voulaient bien appeler de l'esprit ?

En vérité, j'eusse été fort embarrassé de le dire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette gaieté, cet esprit, puisqu'esprit il y a, n'était pas sans avoir souvent choqué ou blessé plus d'un personnage influent et qu'il fallait bien tôt ou tard que les battus prissent un peu leur revanche. On imagina donc pour cela de m'éloigner du théâtre de mes exploits et une mission à la cour d'Espagne me fut offerte en des termes qui ne me permettaient point de la refuser. Je fus deux jours dans une ignorance complète du véritable motif qui avait déterminé l'explosion de sévérité dont j'étais victime. Mais, au moment où je me livrais à mes préparatifs de départ, je vis entrer dans mon cabinet M. de Créqui, dont l'amitié pour moi ne s'était jamais démentie, bien que de mauvais plaisants eussent essayé de nous brouiller en lui disant que j'avais fait un enfant à madame de Lesdiguières et que je l'avais ainsi privé de la succession du duc.

— Eh bien ! me dit-il, vous partez ?

— Il le faut bien, puisqu'on m'y force.

— Vous avez raison d'y mettre de la bonne grâce, continua Créqui, car le roi n'est pas content de vous.

— Le roi ! et dit-on au moins quel est mon crime ?

— Non, mais tant de maris trompés, tant de frères vexés, tant d'amants supplantés ont porté leurs plaintes en haut lieu que Sa Majesté, fatiguée de toutes ces criailleries, a décidé... votre exil.

— Ah! c'est donc bien décidément un exil?

— La chose ne s'appellera pas ainsi, mais le roi qui vient de me nommer ambassadeur à Rome m'envoie directement à vous, mon cher Roquelaure, pour vous engager à battre en retraite au plus vite, et à ne vous point représenter en France sans un ordre exprès. Voici d'ailleurs les propres paroles du roi que je suis chargé de vous répéter exactement :

« Dites à Roquelaure que je l'exile sur la terre d'Espagne et que je regarderais sa désobéissance comme un cas de haute trahison. »

— Sur la terre d'Espagne... murmurai-je en baissant la tête, diable! diable! c'est bien loin!... et y rester jusqu'à nouvel ordre. Ça peut être bien long! J'aimerais mieux comme vous, mon cher Créqui, retourner à Rome, avec une véritable ambassade. Cela flatterait davantage mon amour-propre et me contrarierait beaucoup moins.

— Il faut vous résigner, dit Créqui. Le roi Louis XIV n'est pas homme à répéter deux fois la même chose.

— Une seule doit me suffire, vous avez raison. Adieu, mon cher Créqui, adieu! Je passerai le temps à méditer sur l'ordre du roi et à réfléchir sur mes péchés. Qui sait? la pénitence à laquelle je vais me livrer sur la terre d'Espagne, comme dit Sa Majesté, me vaudra peut-être le paradis, et dans ce cas, je n'aurai perdu ni mes peines ni mon temps. Adieu, Créqui, si je m'ennuie trop, je me fais moine.

J'étais fort gai en partant. Créqui me regarda d'un air compatissant.

Il me croyait fou.

Quant à moi, j'avais parfaitement pris mon parti. Un voyage, en définitive, avait toujours pour moi de grands attraits, et je n'étais pas fâché de changer un peu de température et d'air. Un instinct secret d'ailleurs me disait qu'au delà des Pyrénées m'attendaient quelques bonnes heures de plaisir et d'oubli.

Je pris avec moi tout l'or que j'avais de disponible et partis.

En passant à Perpignan pour me rendre en Espagne, je voulus mettre à profit, d'une façon originale, les quarante-huit heures qu'il m'était permis d'y séjourner, et voici l'occupation à laquelle je me mis en tête d'employer mon temps.

On verra par cet exemple, jusqu'où la fatuité, naturelle à l'esprit humain, peut entraîner les hommes en général, et un Roquelaure en particulier. L'anecdote n'est nullement à mon avantage, mais des mémoires n'auraient, à mon sens, aucune valeur, s'ils ne ressemblaient à une confession, et la vérité est, en cette occasion, le seul guide dont je ne saurais consentir à m'écarter un instant.

Voici le fait.

On citait alors à Perpignan madame de Figuères comme la femme la plus belle, la plus précieuse et par conséquent la plus à la mode du moment. C'était une charmante brune, disait-on, plutôt espagnole que française, et dont les yeux, armés comme de véritables guérillas, faisaient dans la haute société de la ville des ravages innombrables et incessants. On citait partout ses triomphes et ses victimes. La chronique, du reste, en proclamant ses mérites, ne fermait point les yeux sur ses faiblesses et on assurait que, mettant à profit un veuvage qui lui garantissait une liberté sans contrôle, elle avait plus d'une fois satisfait sans trop de façon certains caprices, très-faciles d'ailleurs à concevoir. On s'accordait, du reste, à citer la distinction de ses choix et à célébrer son bon goût.

Je n'avais, comme je l'ai dit plus haut, que fort peu de temps à passer à Perpignan, et j'avoue que les récits dont on avait rassasié ma curiosité à propos de la belle Roussillonnaise m'avaient on ne peut plus enflammé.

Il me sembla que je me devais à moi-même, que je devais à mon nom de Roquelaure et à ma réputation bien connue, de ne point traverser une ville comme Perpignan, où il se trouvait une beauté si célèbre que madame de Figuères, sans laisser à l'une et à l'autre des marques de mon attention...

J'avais peu d'heures devant moi... Il s'agissait de prendre le chemin le plus court et de faire le plus de besogne possible en peu de temps.

J'imaginai de me faire précéder chez la belle par une

de ces épîtres enthousiastes, brûlantes, incendiaires, qui, semblables à des trombes de feu, défoncent les portes du cœur le mieux fermé et y répandent les flots bouillonnants d'une lave pareille à celle des volcans.

Je taillai ma plume, invoquai à part moi toutes les divinités païennes qui président à l'amour et enfantai le chef-d'œuvre suivant :

« Madame,

« Au moment de passer la frontière, chargé des pouvoirs « de notre illustre et bien-aimé roi Louis XIV, je suis « retenu par le bruit mélodieux de je ne sais combien de « sirènes qui me commandent ou me supplient de m'arrêter « un instant et de daigner regarder en arrière. Je prête « l'oreille, j'écoute... et je finis par entendre distinctement « que ces voix me parlent de vous.

« Pressé par le service de Sa Majesté, je devrais me « soustraire à ce séduisant appel et continuer bravement « mon chemin... Je n'en ai pas le courage. Sans vous con- « naître, je vous aime. Votre renommée seule est une de « ces déesses invisibles qu'il faut adorer, malgré qu'on « en ait.

« Dites-moi donc, belle madame, si vous consentez à ce « que je coure ce soir chez vous pour vous adresser mes « adieux. Si vous n'êtes pas saisie pour moi d'un beau « mouvement de pitié humaine, ayez au moins souci de « ma gloire et songez que Roquelaure serait perdu de ré- « putation, si l'on pouvait dire de lui qu'il a passé par la « bonne ville de Perpignan, où vivait la femme la plus « accomplie du royaume, sans s'y arrêter et sans y tomber « amoureux, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, « de la plus brillante merveille qui ait jamais été. »

Et mon paraphe couronna ce précieux morceau.

La belle était, à ce qu'il paraît, habile à la riposte. Car je reçus, quelques minutes après que mon envoi lui était parvenu, la réponse qu'on va lire :

« Monsieur le duc,

« Je ne saurais entrer en rivalité avec le grand roi

« Louis XIV et serais au désespoir de mettre le moins du « monde mes intérêts en balance avec ceux d'un royaume « aussi illustre que celui dont vous allez être le digne « représentant en Espagne.

« Je regarderais comme un véritable crime politique de « retenir, au moment où il va passer la frontière pour « remplir une mission importante, un seigneur aussi pressé « que vous.

« Ne venez donc pas chez moi, monsieur le duc. La « pitié n'est pas précisément la qualité qui me distingue, « et puisque vous me parlez, pour votre compte, de gloire « à sauver, souffrez que je vous entretienne un instant de « la mienne, qu'une visite de vous, autorisée par moi « dans la circonstance présente, pourrait compromettre « assez gravement.

« Vous dites (et je le sais) que j'ai à Perpignan une « réputation de bon goût qui ne m'est contestée par per- « sonne...

« Cette réputation, je tiens à la conserver intacte.

« Or, sur ma réputation de beauté, vous avez souhaité « me connaître. Sur votre réputation de laideur, monsieur « le duc, je désire vivement ne pas vous voir.

« Nos deux renommées, de cette façon-là, se tiendront « l'une vis-à-vis de l'autre dans une prudente réserve et « n'auront, réciproquement, aucun reproche à se faire. »

J'aurais pu me présenter à cette charmante rebelle pour essayer de lui prouver qu'elle se trompait et que la réputation de laideur qu'on m'avait voulu faire était loin d'être aussi fondée qu'elle pouvait le croire. Mais je fus piqué à un endroit si sensible que je renonçai sur-le-champ à mon entreprise, laquelle, après tout, n'avait eu pour mobile qu'un très-léger caprice.

Quoi qu'il en soit, ma sortie de Perpignan peut passer pour une véritable déroute.

Une demi-heure après avoir reçu la réponse de madame de Figuères, j'avais gagné avec mes équipages la *Porte de Saint-Martin*, qu'on appelle aussi la *Porte d'Espagne*, et j'adressais un adieu tant soit peu dépité à cette ville qui m'avait si malhonnêtement accueilli.

Par bonheur, car les jours dans cette vie ont le bon esprit

de se suivre sans trop se ressembler, je devais trouver à quelques lieues de là, matière à un ample dédommagement.

Je traversai Gironne sans faire aucune rencontre qui mérite la peine d'être consignée dans ces Mémoires. Ma satisfaction était grande d'entrer dans un pays où l'on assurait que les femmes entendaient l'amour mieux qu'en toute autre partie du monde, et je dois dire, pour être vrai, que je remarquai effectivement un feu des plus expressifs dans les yeux des premières senoras qui se présentèrent sur mon passage. J'eus, entre autres, l'inappréciable bonheur d'être rasé par une femme très-gentille qui, disait-elle, avait appris à son mari le métier de barbier.

En passant à Mataro, je fus très-surpris du contraste qui existait entre les deux sexes. Les hommes, qui sont presque tous pêcheurs, étaient sales, grossiers et passablement brutaux, tandis que tout ce qui portait jupon se faisait remarquer par un air d'amabilité et de douceur particulièrement séduisant. Cette circonstance me sembla d'un excellent augure.

Je ne séjournai à Mataro que le temps bien juste de déjeuner et de faire un tour sur le bord de la mer qui était tout à fait calme et bleue, comme du lapis.

La route de Mataro à Barcelone est délicieuse. On aperçoit de temps en temps les gracieuses voiles qui se balancent sur les flots, et le chemin est continuellement bordé d'une haie de mûriers et de caroubiers dont les émanations communiquent à l'air une sorte de parfum enivrant.

Je jouis, pendant ce trajet, de la vue d'un des plus jolis paysages dont j'aie jamais conservé le souvenir.

Mon grison lui-même, nouveau serviteur qu'à la vérité j'avais tiré d'un des faubourgs les plus primitifs de la bonne ville de Lectoure, entrait, à chaque changement d'horizon, dans les extases d'une admiration naïve qui m'amusait infiniment.

Ce valet, soit dit en passant, était un garçon très-honnête, quoique fort intelligent. Ce *quoique* n'est pas une plaisanterie. Il m'est inspiré par la mauvaise impression que m'ont laissée mes deux anciens serviteurs, Cascarel et

Bruscambille, qui avaient de l'esprit, c'est vrai, mais qui en usaient d'une façon peu propre à leur ménager une place au paradis.

Celui-là s'appelait Bertaut.

J'arrivai à Barcelone dans les meilleures dispositions du monde, et, curieux d'observer un peu les mœurs d'un pays qui m'était absolument inconnu, je fis d'abord déposer mes effets et mes équipages dans une modeste posada, où je laissai Bertaut afin d'être plus libre, puis allai ensuite me loger dans une hôtellerie d'assez belle apparence, chose assez rare en Espagne, soit dit en passant.

Il serait difficile d'être plus heureux que je ne le fus alors dans le choix de cette hôtellerie. Le maître de l'établissement était un personnage des plus originaux, qui s'inquiétait tout particulièrement des plaisirs qu'il pouvait procurer à ses pratiques, et qui me devina, à première vue, pour un homme dont il tirerait quelque bon profit, si j'étais satisfait de mon séjour chez lui. Il commença par me dire qu'il s'appelait Gonzalo Nuñez, que son père était un honnête muletier qui faisait d'assez belles affaires dans son état, et que si mon intention était de passer une semaine ou deux sous son toit, il se faisait fort de me fournir tous les agréments qui seraient à ma convenance. Pour me prouver sans doute que ses offres n'étaient point de vaines paroles et que l'effet suivrait de près la proposition, il me demanda s'il ne me conviendrait pas d'aller visiter avec lui les quatre-vingt-deux églises et les quarante-cinq couvents dont la ville est ornée. Ce petit divertissement ne m'ayant pas suffisamment souri, il me conseilla de borner ma promenade à quelques belles vues qui aboutissent à la grande place de Saint-Michel, où je pourrais faire emplette d'une bonne boîte de rasoirs, les meilleurs, dit-on, et les mieux affilés de toute l'Europe.

Je remerciai Nunez de ses offres de service, et l'assurai que j'aimais à me promener seul.

— A vos souhaits, me répondit-il dans son dialecte catalan, qui me parut ressembler beaucoup au patois provençal.

Mon installation fut pour Nunez une occasion de me témoigner tout son zèle. Il me donna un logement d'où j'aperçus un fort joli jardin, où riaient et dansaient, au

moment où je mis le nez à la fenêtre, cinq ou six jeunes filles, dont l'aînée avait tout au plus seize à dix-sept ans.

— Quelles sont ces senoras si gentilles? demandai-je à Nunez.

— Vous êtes bien bon, monseigneur, me dit-il, de leur trouver quelque agrément. L'une d'elles, la plus âgée, est ma nièce et se marie dans huit jours. Le déjeuner des fiançailles a eu lieu ce matin, et elle se réjouit avec ses petites amies.

— Si le futur vaut la promise, ce sera un joli couple maître posadero.

— Il serait peut-être hardi à moi, répliqua-t-il, de proposer à Votre Excellence de faire connaissance avec mon frère Valentio, père de cette belle enfant. Ce serait un moyen de la voir de plus près, et je vous assure qu'elle en vaut la peine; mais, en vérité, je n'ose pas.

— Ose toujours, Nunez, ose, mon ami. Je suis grand observateur de ma nature et n'ai pas la vue très-longue. C'est te dire que je suis partisan de tout ce qui rapproche les distances.

— Eh bien! senor français, dit Nunez, je vous présenterai ce soir à mon frère..... Oh! par exemple! c'est un homme un peu plus huppé que votre très-humble serviteur. Il est retiré du commerce de la coutellerie et vit maintenant, en bon bourgeois de Barcelone, d'un revenu honnête. Cette maison dont vous voyez le jardin, est à lui en toute propriété. Quant à sa fille Maria, ma nièce, par conséquent, elle a reçu une éducation qui l'a fait rechercher comme un parti des plus avantageux.

— Qui épouse-t-elle?

— Un jeune homme qui a le meilleur air du monde, dit Nunez, et qui l'aime..... qui l'aime!...

— Il se nomme?

— Antonio Carral. Il y sera ce soir; vous le verrez aussi.

Je quittai Nunez, enchanté de la perspective que m'offrait son invitation et comptant bien en profiter pour observer les habitudes espagnoles, dans le cercle circonscrit de la vie bourgeoise Puis, ayant réparé le désordre de ma toilette, j'allai faire un tour à la *Conja*, promenade située dans le quartier de Barcelonnette, tout auprès du port.

Je revins à l'hôtellerie de maître Nunez vers trois heures.

Il me servit un dîner assez fin et réellement beaucoup meilleur que je ne l'aurais cru, d'après la détestable réputation des auberges espagnoles. Je remarquai qu'il avait changé de toilette et que son air avait quelque chose de triomphal. Je crus pouvoir lui demander le sujet de cette métamorphose, laquelle, du reste, était entièrement à son honneur, et il me répondit :

— Votre Seigneurie n'a-t-elle pas consenti à ce que je l'introduisisse ce soir chez mon frère Valentio ? J'ai fait mes préparatifs et je suis prêt.

— A quelle heure irons-nous ?

— A l'heure que vous marquerez vous-même, senor.

— Eh bien, vers huit heures, cela vous va-t-il ?

— Je n'ai de volonté que celle de Votre Seigneurie, répondit maître Nunez en s'inclinant.

Explique qui pourra pourquoi je sentis comne Nunez le besoin de réparer le désordre de mes vêtements et de me faire le moins laid possible. Je montai dans ma chambre, interrogeai mon miroir, fis venir un frater qui m'accommoda de son mieux et endossai une de mes plus galantes soubrevestes. Je laissai mon chapeau pencher doucement du côté de mon oreille droite, après avoir eu soin toutefois d'en caresser amoureusement le panache, de façon à lui donner toute la grâce d'une branche de saule en pleurs.

Quand l'heure marquée sonna, j'ouvris ma porte et trouvai sur l'escalier maître Nunez qui m'attendait. Il avait l'air d'un soldat en sentinelle, et parut enchanté de voir que j'étais exact.

— Partons, lui dis-je. Il me tarde de lier connaissance avec votre frère et de voir votre nièce.

— Partons, dit Nunez.

Nous sortîmes de l'hôtellerie par une porte qui servait de communication avec la maison du senor Valentio. En moins d'une minute, nous nous trouvâmes sur les domaines du marchand retiré, domaines qui se composaient d'un fort joli jardin, planté en grande partie d'arbres fruitiers, et d'une maison plus solidement qu'élégamment construite.

J'étais annoncé. On vint me recevoir avec une pompe et des cérémonies dont je me serais fort bien passé. Mais on savait que j'étais Français et gentilhomme, deux qualités

fort prisées dans tous les pays du monde, et je dus accepter les nécessités de ma situation.

Le senor Valentio était un personnage d'une quarantaine d'années, d'une tournure et d'un air au-dessus de son ancienne condition. Si je n'eusse été averti d'avance que c'était un ancien commerçant, je l'eusse pris probablement pour un hidalgo de troisième ordre, descendu des hauteurs de son petit manoir provincial pour venir se mêler à la plèbe des villes. En un mot, ses manières étaient tout à fait distinguées, et le petit salut de protection dont il daigna gratifier son parent, maître Gonzalo Nunez, l'hôtelier, me prouva qu'il avait à peu près oublié son ancienne condition.

Mais Valentio m'occupait beaucoup moins que sa fille, et comme elle venait de se lever à mon approche ainsi que son fiancé, Antonio Carral, je portai mes yeux au côté de ce couple intéressant.

Maria était une jolie enfant de dix-sept ans, fraîche, rose, bien prise dans sa taille, aux cheveux châtains et dont la grâce pouvait lutter avec celle des Françaises les plus accomplies. Son regard avait une douceur ineffable et on devait supposer, à l'expression de sa physionomie, que son époux n'aurait jamais à lutter, dans son intérieur, contre une de ces volontés obstinées qui font si fréquemment d'un ménage un véritable enfer. On ne pouvait s'empêcher de reconnaître à Maria les qualités les plus séduisantes; mais elle manquait de ce charme puissant qui attire invinciblement les cœurs par le prestige d'une nature active et vigoureuse.

Quant à Antonio, c'était un jeune homme grand, élancé, à la chevelure épaisse et noire, et qui semblait tout entier à sa passion. Il couvait Maria d'un regard long et ardent. C'est à peine s'il se détourna pour saluer mon arrivée. Il est vrai que Maria lui rendait de temps à autre quelques-unes de ces œillades complaisantes qui feraient damner un saint.

Ces braves gens parurent d'abord assez embarrassés de leur contenance, mais je les eus bientôt mis à leur aise en donnant le branle à une conversation qui, en moins d'un quart d'heure, devint des plus intéressantes et des plus animées. Je leur parlai de Barcelone, des magnificences

de leur pays, des curiosités de la ville et de la beauté du sang espagnol. Ce dernier chapitre les flatta singulièrement et Valentio me raconta avec un visible plaisir que son père, à soixante et dix ans, avait fait le caprice d'une senora qui n'en avait pas trente et avec laquelle il s'était remarié en troisièmes noces.

— Si vous continuez, lui dis-je, vous pourrez faire comme monsieur votre père, et, dans tous les cas, vous avez déjà assez bien travaillé pour qu'on n'ait rien à vous reprocher sous ce rapport.

Maria comprit ce compliment détourné et baissa timidement les yeux. Antonio Carral m'en remercia par un signe de tête.

Le reste de la soirée se passa en récits d'aventures plus ou moins originales. Valentio n'était pas sans esprit et autant il parlait avec chaleur, autant il écoutait avec plaisir. Il m'interrogea à son tour sur la France, sur la cour de Versailles, sur le roi, et les anecdotes que ma mémoire put alors me fournir parurent lui inspirer un vif intérêt.

Par une singularité, qui s'expliquera peut-être par une modification survenue dans mon caractère, alors plus calme et moins enclin sans doute aux aventures bruyantes, je trouvai un attrait tout particulier à ces réunions paisibles qui se renouvelèrent plusieurs soirées de suite. Je voyais avec satisfaction le bonheur de cette digne famille, et ce qui, j'imagine, surprendra surtout le lecteur, habitué de ma part à d'autres façons d'agir, c'est que la personne pour laquelle je me sentis bientôt le plus de sympathie et d'amitié, fut le senor Antonio Carral, le jeune fiancé, le prétendu, l'amoureux de Maria.

On devine donc aisément, sans que j'aie besoin de le dire, que, contre ma coutume, je restai froid devant les souriantes prunelles d'une femme jeune, avenante et, il faut l'avouer, des plus jolies.

Je ne dois pourtant pas non plus me faire plus vertueux que je ne le suis, et donner à croire que je travaillais à mon salut dans l'autre monde ou à ma canonisation dans celui-ci.

L'influence du climat de la Péninsule ne m'avait point métamorphosé, croyez-le bien, en un petit saint de pierre, désormais inaccessible à la tentation.

Maria ne me plaisait point. Voilà tout le secret de ma vertu.

En revanche, j'avais trouvé dans Antonio un cœur excellent, une franchise à toute épreuve, et mille qualités que révélaient à la fois ses paroles et sa conduite envers Maria. Je le croyais, en même temps, sincèrement épris. Tous ces motifs me l'avaient fait prendre en réelle et bonne amitié.

Ainsi que me l'avait annoncé maître Nunez, la noce devait avoir lieu dans les huit jours. Valentio s'occupa effectivement des préparatifs de cette grande cérémonie, en homme qui en comprend toute l'importance. Ce brave homme était tout orgueilleux de sa fille et tenait à honneur d'avoir beaucoup de monde à son mariage et d'y dépenser beaucoup d'argent.

Je passerai rapidement sur tous les petits détails qui précédèrent les noces de Maria. Ils n'offriraient rien d'attachant, et d'ailleurs j'ai hâte d'arriver à une aventure des plus originales qui signala la nuit même de cette fête et dont j'eus le bonheur d'être le héros.

Je dis : bonheur, non-seulement parce que j'eus lieu de me féliciter d'un dénouement que je n'avais pas espéré le moins du monde, mais aussi, parce que, tout en travaillant pour moi-même, je pus me vanter d'avoir accompli une bonne action.

Je prie le lecteur de me pardonner cette petite digression, qui ne ressemble pas mal à un panégyrique, dans le genre de ceux que messieurs du Châtelet glissent parfois dans leurs plaidoyers pour les besoins de leur cause, et je l'engage à passer au chapitre suivant, où tout ce qu'il y a d'obscur dans celui-ci sera clairement et modestement expliqué.

CHAPITRE LV

Sommaire : La noce d'Antonio et de Maria. — La fête dans le jardin. — La belle Espagnole. — Le *volero*. — Je le danse avec

Maria. — Le *fandango.* — Le bosquet. — Un rendez-vous. — Antonio et la senora Nerina de Xenarez. — Singulier dialogue. — Menaces étranges. — Capitulation. — Je fais connaissance avec la jeune Inès. — Son portrait. — Sa mélancolie. — Elle ne danse pas. — A seize ans ! Secret de sa tristesse. — Elle me conte ses malheurs. — Fin de la fête. — Minuit. — Revenons à Nerina. — Triste position dans laquelle se trouve Antonio. — Je prends la résolution de le sauver. — Le lit nuptial. — La chambre de Nerina. — L'un pour l'autre. — Façon bizarre dont je fais connaissance avec une très-jolie et très-intéressante senora. — Début périlleux. — Une conversation raisonnable. — Leçon de morale. — La toilette de nuit. — Dangers d'un tête-à-tête où l'on n'est surveillé et éclairé que par la lune. — Service que me rend involontairement le vieux Valentio.

Je ne me rappelle pas avoir assisté jamais à une fête plus gaie que celle des noces de Maria et d'Antonio Carral.

Après un repas digne de la circonstance et qui avait suivi de près la bénédiction de l'église, on s'était répandu dans le jardin de Valentio, dont les allées n'avaient point tardé à être encombrées d'une très-grande foule d'invités, hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles. Ces dernières surtout étaient si nombreuses que je demandai à Antonio la cause d'une telle affluence.

— Ma femme, me répondit-il avec un accent de fierté où se peignait tout le bonheur qu'il éprouvait à prononcer ce mot, ma femme faisait partie de cinq à six confréries, placées sous les diverses invocations de la sainte Trinité, des plaies du Christ, du rosaire de la Vierge et autres encore dont le nom m'échappe. Toutes ces jeunes filles sont, pour ainsi parler, ses sœurs en religion.

Antonio achevait à peine ces mots, quand je le vis tout à coup trembler et pâlir Il saisit mon bras avec force et murmura deux ou trois paroles qu'il me fut impossible d'entendre.

— Qu'avez-vous? lui dis-je en le soutenant, car il chancelait.

— Rien, me répondit-il, rien.

Et, m'échappant en quelque sorte, il disparut sous l'ombre d'une allée prochaine.

Je regardai du côté contraire à celui par lequel Antonio avait pris la fuite, espérant deviner quelle avait été la cause

de son effroi. Je ne vis rien qu'un charmant essaim de jeunes filles qui accouraient en riant et en sautant. De plus je fus frappé de l'aspect d'une femme de vingt-cinq ans environ, laquelle, demeurant étrangère à tout ce bruit enfantin qui se faisait près d'elle, se tenait assise sur un banc de treillage et conservait, au milieu de ce mouvement joyeux, un front mélancolique et grave.

J'avoue qu'en ce moment j'oubliai un peu Antonio et son indisposition subite pour contempler, à mon aise et sans qu'elle s'en aperçût, cette très-séduisante senora.

Elle réalisait complétement l'idée que je m'étais formée des dames espagnoles. Œil noir plein d'éclairs, cheveux luisants comme le jais, teint mauresque, lèvres vermeilles, nez légèrement busqué, menton délicat, mains effilées, gorge admirable, taille fièrement cambrée, pied mignon, tout chez elle concourait à composer cet ensemble de finesse, d'élégance et de souplesse nerveuse qu'on nous donne comme le type de la perfection chez le sexe castillan. Elle me fit l'effet d'être plongée dans des préoccupations très-sérieuses. Par intervalles même, je crus remarquer à ses lèvres des contractions pareilles à celles du dépit ou de la colère. Quel que fût le fond de sa pensée, il devint bientôt évident pour moi que cette pensée n'avait absolument rien de gai.

Or, pourquoi apporter dans une fête, et dans une fête de noces encore, une pensée triste, un front rêveur?

Cette circonstance pouvait bien donner matière à réflexion et je cherchais dans mon esprit à trouver le mot de cette énigme, quand une petite voix vint me tirer de ma rêverie.

Je me retournai.

C'était Maria, Maria que j'oubliais, Maria dont j'avais promis tout à l'heure d'être le cavalier, tout en m'excusant de ma gaucherie dont j'allais sans doute faire preuve, ne connaissant pas les danses du pays.

— Ah! pardon, lui dis-je Que dira-t-on de moi, si l'on sait que les dames sont obligées de me venir enlever de vive force?.....

— Nul ne le saura que moi, me répondit gracieusement la jolie mariée, et je vous pardonne d'autant plus volontiers que votre excuse est dans les beaux yeux de celle que vous contempliez avec une si grande attention.

— Ah! oui... oui... balbutiai-je, comment! vous avez remarqué...

— Certainement!... mais vous auriez tort de vous en défendre. La senora Nerina de Xenarez passe pour une des plus jolies femmes de toute la province d'Aragon, dont elle est originaire, et il est tout naturel qu'on l'admire... cela ne s'oppose pas à ce que vous dansiez avec moi le *volero.*

— Si je puis!

— Je vous guiderai. Vous verrez que c'est très-facile. Mais j'entends les musiciens préluder. Venez... venez vite.

Je suivis Maria. Mais avant de m'éloigner tout à fait, je jetai un coup d'œil furtif vers celle dont je venais d'appren- le nom et le pays. Je ne sais si ce fut une erreur ou si je vis juste; mais il me sembla qu'elle lançait à la tendre Maria un regard de haine et de défi.

Maria m'apprit donc à danser le volero. Je m'en tirai fort mal, je vous assure; mais on voulut bien user d'indulgence et ne pas trop se moquer de moi. On me jugea même digne d'une récompense, et Valentio, ayant fait disposer un siége assez élevé pour que je pusse bien voir ce qui allait se passer devant moi, m'annonça que plusieurs de ses invités se proposaient de danser un *fandango* en mon honneur.

J'exprimai à Valentio ma reconnaissance, et le fandango commença.

Cette danse est, sans contredit, l'expression vivante de la passion espagnole. Hommes et femmes y jouent un rôle vraiment original. C'est la déclaration d'amour avec toutes ses nuances délicates, la lutte dans ce qu'elle a de plus imprévu, la résistance sous toutes ses formes, et enfin, la défaite d'une part et la victoire de l'autre, dans toute leur éloquente action. Qu'on ne suppose pas cependant les choses plus graves encore qu'elles ne le sont. Ce sont tout simplement les simulacres d'un tête-à-tête amoureux. Le fandango est, en quelque sorte, un long baiser.

Celle qui l'avait le mieux dansé était assurément la senora Nerina qui, à la dernière note de l'orchestre, avait quitté son cavalier et disparu.

Après ce divertissement, dont la vue avait jeté dans mon cerveau je ne sais quel trouble inexprimable, je

m'enfonçai sous les ombrages du jardin, pour aller chercher un peu d'air frais, dont ma poitrine embrasée avait grand besoin. Comme la nuit commençait à tomber, et que Valentio venait de donner l'ordre d'illuminer les abords de la pelouse où l'on dansait, il était résulté de cette nouvelle attention du maître une explosion d'allégresse, à la faveur de laquelle je pus m'esquiver sans être remarqué.

Je marchai ainsi cinq minutes, respirant à pleins poumons et réparant, tant bien que mal, le désordre de mes dentelles, car le *volero* m'avait singulièrement chiffonné.

Je me sentis bientôt plus dispos, et déjà je me préparais à rentrer au bal, quand il me sembla entendre des voix dans le bosquet voisin.

Je m'approchai sur la pointe des pieds, en retenant mon haleine et en essayant de distinguer quelque chose à travers le feuillage.

Quelle ne fut point ma surprise !

C'était un couple amoureux que j'avais failli effaroucher, et dans ce couple amoureux, chose incroyable, je reconnaissais Antonio Carral, le nouveau marié, et la senora Nerina de Xenarez, la belle Aragonaise.

Faire un mouvement, c'était les effrayer. C'était aussi me priver de la vue d'une scène qui promettait d'être curieuse. Soit bonté d'âme, soit indiscrétion, je ne bougeai point.

Et voici, sauf l'exactitude des termes, l'étrange dialogue qui vint frapper mon oreille.

— Non! point de grâce! s'écriait Nerina, en tapant du pied; je n'aurai de pitié ni pour vous, ni pour elle! Je vous perdrai tous deux!

— Nerina! disait Antonio, vous que j'ai connue si douce! vous que je croyais si bonne!

— C'est que vous m'aimiez! répondit la jeune Espagnole avec amertume, et que j'avais réellement alors toutes les qualités, toutes les vertus que votre amour m'attribuait. Aujourd'hui, c'est différent; tout est changé, votre cœur, notre position, tout..... tout..... excepté mon amour, à moi; non pas que cet amour soit le même que celui dont vous m'avez tant de fois remerciée à deux ge-

noux... non! c'est maintenant de la jalousie, de la colère, du délire... et je le répète une dernière fois, Antonio, je me vengerai!

Il n'est pas possible de se faire une idée de la magnifique auréole qui sembla, en ce moment, environner le front de la belle Nerina de Xenarez. Un rayon de l'illumination ordonnée par le senor Valentio portait directement sur elle, et je pus me rassasier tout à mon aise d'un spectacle aussi curieux. Ses yeux, déjà naturellement vifs, lançaient littéralement des éclairs qui illuminaient les objets autour d'elle; sa respiration avait quelque chose de large et de bruyant qui annonçait une réelle colère. Son attitude était d'ailleurs calme, ferme et énergique. On eût dit une reine, drapée dans son manteau royal et s'apprêtant à dicter des lois à ses sujets agenouillés. Le pauvre Antonio, ainsi placé devant elle, comme un accusé devant son juge, paraissait avoir perdu jusqu'au sentiment de sa dignité. Elle le dominait de dix coudées. Sa voix qui s'était exhalée en vibrations sonores, semblait frapper le jeune homme de vertige et de stupéfaction.

Il recula devant la menace de cette femme, comme un enfant qui eût entendu résonner à son oreille la malédiction paternelle.

Puis il alla tomber sur un tertre de gazon qui régnait tout autour du bosquet, et resta là, immobile, le dos courbé, le front appuyé sur ses mains.

Au bout de quelques secondes, il se releva brusquement et murmura:

— Que voulez-vous donc?

— Je vous l'ai déjà dit: je veux que vous me donniez cette nuit qui appartient à une femme que je déteste! je veux vous posséder là, près de moi, seul et sans témoins; je veux que vous soyez à moi, sans partage, une suprême, une dernière fois, lâche que vous êtes!... Vous tremblez... Comme si vous ne pouviez pas me consacrer un jour, vous qui, au mépris de vos serments, allez donner à une autre toute votre vie, toute votre âme!

— Et si je bravais cette menace, répliqua Antonio; — si je répondais à ce défi par la seule réponse qu'il mérite, le mépris... que feriez-vous?

— Vous avez mauvaise mémoire, Antonio; car je vous

l'ai encore dit : j'irais chercher, dans le petit coffret de bois d'ébène dont vous m'avez fait cadeau l'an dernier, toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis que l'enfer m'a eu jetée dans vos bras...

— Et ce coffret?...

— Serait remis dès demain à la femme du senor Antonio Carral, à l'heure où tous deux se réveilleraient sur le sein l'un de l'autre, frémissant d'amour et de bonheur.

Cette ironie calme de Nerina fit faire un bond à Antonio.

— Non ! reprit-il avec violence... non !... tu n'es point capable de cela...

— Je suis capable de tout pour me venger ! D'ailleurs, je hais cette Maria, elle est trop belle ; tu l'aimes trop ! Je te répète que je la hais !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Antonio d'un ton suppliant, faudra-t-il donc que l'innocent paye pour le coupable !

— Mauvais chrétien, qui prends Dieu à témoin d'une perfidie ! répliqua Nerina. Mais tu ne comprends donc pas que plus tu la plains, moins je l'épargnerai, et que je lui porte envie plus encore que je ne te regrette ! Tiens ! tu es comme tous les hommes : ils ne savent que parler, tromper et jouir du fruit de leur mensonge... ils ne savent pas aimer. Nous, au moins, nous avons des entrailles, des passions, du sang dans les veines ! Quand nous n'aimons plus, nous haïssons... Oh ! Jésus ! Jésus ! je souffre horriblement... je me sens tomber... je meurs !

Et Nerina s'affaissa réellement, comme si elle eût été frappée d'une blessure mortelle.

Alors, la scène changea d'une façon bizarre. Antonio, tout à l'heure si soumis, si abattu, parut retrouver, à la vue de ce spectacle navrant, un peu de l'énergie qui lui avait si longtemps fait défaut. Cette femme était là, brisée, sans force, presque mourante. Sa poitrine était soulevée par des soupirs plaintifs, et l'on sentait qu'il y avait dans ce cœur désolé des sanglots, qui voulaient et qui ne pouvaient point éclater.

C'était vraiment triste à voir.

Un sentiment de pitié sembla alors s'emparer d'Antonio, qui lui prodigua les soins les plus tendres et les plus empressés.

Quand Nerina rouvrit les yeux, elle contempla en silence Antonio, et, voyant l'air de compassion qui se manifestait sur son visage:

— Oui, dit-elle, je devine le fond de ta pensée. Tu te sens, pour moi, la miséricorde qu'on témoigne à une malade, à une folle ! Tu ne m'aimes plus, mais tu n'as pas l'énergie de me haïr ! Eh bien ! écoute : aide-moi à guérir cette pauvre âme qui languit et qui souffre !... aide-moi à satisfaire ce besoin de triomphe et de domination qui me possède, et dont les suites, si je ne puis l'assouvir, seront si épouvantables, si terribles... que j'en suis effrayée moi-même. Voyons, ne me refuse pas cela! Donne ta vie entière, toutes tes années, tout ton avenir, à cette épouse qui m'a ravi mes droits, à moi, pauvre et misérable délaissée!... Je ne lui disputerai plus ce trésor qui était le mien, mais à une condition...

— Laquelle?

— Toujours la même, répondit Nerina, dont l'œil fixe semblait recéler une pensée unique, obstinée, implacable. Tout à l'heure, quand on ouvrira la chambre nuptiale, quand on vous appellera tous deux, elle et toi, à ce rendez-vous qui est sans doute l'objet de ses vœux, à elle, et des tiens aussi, ingrat!... Quand ce moment sera venu, dis-je, il faudra que tu inventes une raison, une excuse, un prétexte, que sais-je? tout ce que tu voudras, pour ne point franchir ce seuil qui te séparera encore de ma rivale détestée. Tu diras que tu es indisposé, souffrant, et tu te réfugieras dans ta chambre où tu diras que tu as besoin d'être seul et où tu feindras de te renfermer. Mais, au lieu de cela, tu te glisseras dans le corridor noir à l'extrémité duquel se trouve le cabinet que le senor Valentio m'a fait préparer pour cette nuit. Je serai là, je t'attendrai, je guetterai le bruit de tes pas et si je vois que tu m'as obéi, si ta présence me prouve que j'ai pu remporter un dernier triomphe sur mon odieuse rivale, si tu viens, en un mot, alors peut-être je t'accorderai sans trop de peine ce que je te refuse ici sans pitié : ton pardon.

— Et si je ne faisais pas ce que tu souhaites, Nerina?

— Demain, Antonio, Maria saurait que ton cœur s'est déjà livré tout entier à une autre maîtresse, cent fois plus adorée, peut-être, qu'elle ne le sera jamais de toi. Elle lirait

cette correspondance que j'ai là, tiens, vois, sur mon cœur, et dont le feu la brûlerait comme il me brûle moi-même en ce moment, Je t'ai dit ce que je voulais et te laisse libre de choisir. Je n'attends plus que ta réponse.

— Mais au moins, si je vais à ce rendez-vous que tu m'imposes, Nerina, je puis compter que tu renonceras à ta vengeance?

— Sur le salut de mon âme, Antonio, je te le jure!

— C'est bien, j'irai.

Et ces deux étranges amants se séparèrent sans se dire adieu. Un serrement de main avait cependant scellé leur mutuelle promesse, puis, tout était rentré dans le silence.

Quelle étrange chose! fallait-il donc venir en Espagne pour voir l'exemple d'une vengeance aussi originale, aussi inouïe? J'aurais compris jusqu'à un certain point le fer d'un poignard, le poison, l'emportement même qui eût poussé Nerina à venir se jeter entre les deux époux à l'église, devant le maître-autel, au moment solennel où le prêtre allait consacrer leur union. La jalousie est féconde en inventions folles, je l'avoue; mais je ne me serais jamais attendu à une si bizarre idée. Voler à une épousée la première nuit de ses noces!... Il y avait là, selon moi, un raffinement de cruauté dont je n'aurais pas cru capable le cœur féminin.

Cependant, en y réfléchissant mieux, je finis par lire plus couramment dans le cœur de Nerina. Qui sait! elle avait peut-être passionnément aimé Antonio, et il y a dans le fond de toutes les passions humaines des mystères qu'il faut bien se garder d'apprécier légèrement.

C'était peut-être un excès d'amour qui lui inspirait cet excès de fureur!...

Or, l'amour, quel qu'il soit, sous quelque forme qu'il se montre, n'est-il pas déjà par lui-même une excuse?

En pareille matière, se hâter de condamner l'un ou d'excuser l'autre, c'est évidemment s'exposer à porter un jugement téméraire.

J'attendis, pour quitter mon poste d'observation, qu'ils fussent tout à fait éloignés. Je courus alors sur la pelouse où les jeunes filles exécutaient une ronde joyeuse autour de la mariée. J'éprouvai une vive contraction de cœur en son-

geant à l'insouciance de la pauvre enfant et au bizarre complot qui se tramait contre elle.

Le bal continuait. Je m'en allai rêveur par la première allée fleurie qui se trouva devant moi.

Je marchai ainsi plusieurs minutes, songeant à ce que je venais d'entendre, et tout effrayé des conséquences que la détermination de Nerina pouvait avoir sur l'avenir de Maria et d'Antonio.

Je me sentais pris d'une pitié réelle pour ces deux pauvres enfants, et, me creusant la tête pour découvrir une issue au labyrinthe où je me voyais enfermé, je désespérais de pouvoir m'opposer à l'événement qui se préparait...

Dans ces dispositions, absorbé par cette idée fixe, je ne regardais ni devant moi, ni à mes côtés. C'est ce qui fit que je heurtai, sans le vouloir, une jeune fille qui me précédait et suivait le même chemin que moi.

— Oh! pardon, lui dis-je.

Cette jeune fille était rêveuse, elle aussi. Elle tourna vers moi ses grands yeux noirs, coupés, comme ceux de Nerina, à la mode d'Espagne, la plus jolie mode qui soit au monde.

— Eh! que faites-vous par ici, senorita, seule... sans cavalier, presque mélancolique?

Elle ne répondit pas; mais en revanche, elle rougit beaucoup.

— Est-ce que vous ne dansez pas? lui demandai-je en essayant de l'arrêter.

— Je ne danse plus, monsieur.

Ne plus danser! à son âge! Quelle pouvait être la raison d'une détermination pareille? Malgré la préoccupation sous l'influence de laquelle j'étais placé par suite de la scène qui s'était passée entre Antonio et Nerina, je ne pus me défendre d'un certain mouvement de curiosité.

— Si vous ne dansez plus, senorita, vous n'avez sans doute pas fait vœu de silence; veuillez donc accepter mon bras. Ce jardin nous offre une promenade charmante. Ne vaut-il pas bien mieux en profiter à deux, que de nous promener chacun de notre côté, comme des solitaires voués à la règle sévère de quelque ennuyeux couvent? A deux, on cause, on observe... au besoin même... on se console.

Ce mot parut émouvoir l'Espagnole. Elle glissa sa main sur mon bras et nous commençâmes de cheminer ensemble.

— Puisque vous m'accordez si gracieusement la faveur que je vous demande, senorita, permettez-moi de devenir encore un peu plus exigeant. Dites-moi votre nom ?

— On m'appelle Inès de Jordana et je suis de Séville.

— Et comment se fait-il, charmante Inès, qu'étant Sévillanne et jolie comme vous l'êtes, comment se fait-il, dis-je, que vous sembliez vous condamner à un rôle qui ne saurait convenir qu'à une femme laide ou à une duègne? Ne plus danser, quand on est la délicieuse Inès de Jordana, c'est faire tort à tous ceux qui vous connaissent du plaisir que vous pourriez leur donner, en tout bien, tout honneur.

— Je comprends, répondit Inès d'une voix émue, que vous vous étonniez de voir une fille de mon âge assister à une fête aussi gaie que celle dont nous gratifie ce soir le senor Valentio, sans vouloir même essayer d'y prendre part. Cet étonnement cesserait immédiatement, senor, si vous saviez que je me suis engagée par serment envers la Vierge, et que le salut éternel de mon père est directement intéressé à ce que je ne viole pas mon serment.

Je fis en moi-même cette réflexion que toutes ces femmes d'Espagne avaient des mœurs dignes de l'antique Lacédémone. On devine d'ailleurs que la réponse d'Inès n'était point de nature à satisfaire la curiosité dont je parlais plus haut. Aussi m'écriai-je :

— Un serment, senorita ! un serment qui vous interdit la gaieté, la distraction, la danse! mais c'est un meurtre, en vérité!... voyons... ne voudriez-vous pas vous moquer de moi, par hasard ?

— Dieu m'en garde, monsieur! dit sérieusement Inès. La raillerie ne saurait habiter qu'un cœur libre d'inquiétudes et de soucis, et le mien...

— Le vôtre ?

— Est navré d'amertume et déchiré de tortures... oh! mais, de tortures qu'on ne peut comprendre qu'après les avoir éprouvées.

Un tel langage était bien propre à soulever la compassion d'un esprit sensible. Le mien n'était étranger à aucun élan d'humanité. Je serrai la main d'Inès et lui dis:

— Je ne suis rien pour vous qu'un inconnu. Le hasard nous réunit; le hasard nous séparera. Cependant, si j'étais assez heureux pour vous inspirer quelque confiance, ne consentiriez-vous pas à me dire la cause de votre chagrin?

— Vous avez l'air bon, répondit Inès... et puis vous êtes Français. Ces deux motifs me décident. Tenez, je vois d'ici des siéges. Allons nous asseoir, et vous saurez dans un instant pourquoi Inès de Jordana ne peut plus, ne veut plus danser.

Je me conformai au désir d'Inès. Nous nous assîmes vis-à-vis l'un de l'autre et nous gardâmes un assez long silence. Elle le rompit enfin en me disant:

— Senor, connaissez-vous l'Inquisition?

— Pas personnellement, senorita, ce dont je ne suis pas fâché; mais j'en ai beaucoup entendu parler. Sa réputation est européenne.

— Alors, vous savez comment elle juge, comment elle condamne?

— Si nous n'étions pas en Espagne, senorita, je vous dirais beaucoup de mal de l'Inquisition. Mais ici, sur la terre de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, sur le sol où est né Torquemada, je ne sais si cela serait très-prudent.

— Personne ne nous entend, répliqua l'Espagnole, et nous pouvons parler en toute liberté.

— Eh bien! senorita, s'il faut vous avouer ma pensée tout entière, l'Inquisition n'est pas de mon goût, et si j'avais l'insigne honneur d'être le pape, je l'abolirais sans marchander.

— Et vous feriez bien, senor, vous feriez bien! car le règne des inquisiteurs, c'est le règne des démons sur terre!

En prononçant ces mots, le visage d'Inès s'illumina. On eût dit une sainte prêchant sur quelque sujet religieux.

— Je suis tout à fait de votre avis, repris-je après une pause assez longue, mais quels rapports peuvent exister entre vous, innocente enfant, et la toute-puissante Inquisition?

— Écoutez, répondit Inès d'un ton et d'un air inspirés. Il y a un an de cela, j'habitais, avec mon père, Séville, lieu de ma naissance. J'étais heureuse, gaie, insouciante. Je ne songeais à rien, si ce n'est au bonheur. Ce bonheur était sous ma main, en moi-même, à l'horizon, partout. Jamais jeune fille ne s'était endormie plus calme, et ne s'était réveillée plus confiante... le soir, je priais Dieu, le matin, j'embrassais mon père. Deux bénédictions!

« Un matin, mon père sortit à son ordinaire, après m'avoir baisée au front. Il était triste, soucieux. Je lui demandai la cause de sa préoccupation. Il refusa de me répondre.

« Le soir, il ne rentra point.

« Ai-je besoin de vous peindre mon désespoir, monsieur? Je parcourus Séville dans tous les sens. Pendant huit jours, ce fut une suite continuelle d'espérances conçues et détruites... Mon père était donc mort? Je le crus dans le premier moment... J'appris bientôt, — nouvelle presque aussi affreuse qu'eût été celle de sa mort, — qu'il était enfermé dans les cachots de l'Inquisition.

« Quel était son crime? J'allai le demander à ses juges. On me répondit qu'il avait été signalé et arrêté comme blasphémateur. On s'occupait activement, ajouta-t-on, de l'instruction de son procès.

« Son procès!...

« Ce mot seul alla tarir la vie dans le fond de mon cœur. Un procès, dans la langue du Saint-Office, veut dire condamnation.

« Je suppliai..... je sanglotai..... On me renvoya sans m'entendre.

« A dater de ce jour, ma vie ne fut plus qu'un long supplice.

« Un jour, — jour effrayant dont le souvenir se dresse comme un fantôme dans mon sommeil et dans mes rêves, — j'entendis annoncer à son de trompe, dans les rues de Séville, l'exécution de trois malheureux frappés par le terrible tribunal. Mon père n'était point parmi les condamnés...

« N'importe.

« Je voulais voir par mes yeux si ce qu'on disait des horreurs ordonnées par l'Inquisition était vrai.

« Je me rendis à l'heure indiquée sur la grande place.

« Il y avait une foule immense, tumultueuse, frémissante. Tous les visages étaient riants. On eût dit une fête.

« Je m'approchai le plus possible du lieu du supplice.

« Le bûcher était dressé.

« Des alguazils, des soldats gardaient les avenues. Devant le bûcher on remarquait un autel. Il y avait déjà là des prêtres qui attendaient, en soutane et le missel à la main, comme s'il se fût agi de quelque cérémonie chrétienne.

« J'avais grand'peur, mais bon courage. Je résolus fermement de rester jusqu'au bout.

« Je m'informai à des gens placés près de moi du crime qu'avaient commis les trois infortunés pour qui se faisaient ces apprêts redoutables. Ces bonnes gens me répondirent très-tranquillement que c'étaient des sorciers.

« Je voulus savoir si les blasphémateurs et les sorciers étaient rangés sur la même ligne et si la punition était la même pour ces deux genres de coupables.

« — Tout ça se brûle, me dit un homme du peuple avec un rire stupide ; la très-sainte Inquisition n'aime point à faire de jaloux.

« En ce moment, les patients arrivaient. Ce fut dans toute cette multitude attentive un bourdonnement pareil à celui de la mer en fureur. Toutes les têtes ondulèrent. Chacun voulait passer devant son voisin. C'est un bel aspect que l'aspect de trois malheureux qu'on accuse d'un crime impossible et qu'on va froidement égorger !

« Les motifs du jugement et la sentence venaient d'être lus à l'église prochaine, en présence du tribunal assemblé. Les condamnés marchaient au supplice, couverts d'un cilice, tête et pieds nus... Quand ils furent en présence du bûcher, on les fit agenouiller et on commença les prières des agonisants. C'était horrible à voir. On me fit remarquer pourtant que l'Eglise, en frappant ces victimes, prenait un soin tout particulier de leur âme... On leur permettait de communier.

« Mes yeux, senor, ne se fermèrent pas un seul instant. Le prêtre qui était en tête du Saint-Office prononça un mot que je ne pus entendre, et le bourreau, saisissant les

trois patients l'un après l'autre, les plaça symétriquement sur le bûcher.

« Une acclamation unanime, un retentissement immense, remplirent la ville tout entière. Je crus que c'était la trompette du jugement dernier.

« Non, c'était bien la joie du peuple qui s'était exaltée dans ce cri, composé de cent mille cris divers.

« On venait de mettre le feu au bûcher et la flamme montait au ciel.

« Vous dire, senor, les lamentations qui frappèrent mon oreille, les mots déchirants qui sortirent des entrailles des condamnés, l'effet épouvantable produit à la fois par les battements de mains de la foule, les crépitations du bois enflammé et les notes traînantes du *Miserere* chanté par les moines, vous dire tout cela serait chose absolument impossible.

« Mieux on a vu ces horreurs, moins on les peut raconter...

« La mémoire se pétrifie, la langue se glace, on ne sait plus que pleurer. »

Et Inès éclata effectivement en sanglots.

— Et votre père! m'écriai-je en lui prenant les mains... et votre père?

— Mon père devait être jugé le surlendemain. Je courus à la prison comme une folle. L'image du bûcher en feu était tout entière dans ma tête... Je ne voulais pas que mon père mourût ainsi... Je demandaï à genoux l'autorisation d'être introduite auprès de lui. On me refusa longtemps... à la fin pourtant, mes larmes attendrirent ces cœurs de tigres. On permit à la fille d'aller embrasser son père...

« Pauvre père! lui aussi avait supplié qu'on le laissât embrasser sa fille, et on l'avait impitoyablement refusé.

« A ma vue, il se leva, porta les mains à son front et se dirigea vers moi. Je le reçus dans mes bras, je le couvris de baisers, je le pressais contre moi le plus fort que je pouvais, pour qu'il pût sentir que c'était bien le cœur de son enfant qui répondait au sien!...

« Imprudente, cruelle que j'étais! ce que les bourreaux n'avaient pas encore fait, je le fis, moi, le propre sang du vieillard, moi sa fille!

« Le pauvre prisonnier, à qui l'on avait dit qu'il ne re-

verrait jamais son enfant, n'avait pu résister à une joie si inattendue, si immense...

« Quand mes bras se détachèrent de lui, je le sentis tomber et je jetai un cri.

« Il était mort! »

Inès s'arrêta. De nouvelles larmes inondèrent son visage. J'essayai de lui faire entendre quelques consolations. Mais de sa voix douce comme celle d'un ange, elle me répondit :

— A de telles douleurs, il n'est point de soulagement possible, senor. Depuis un an, je souffre et me plais dans cette souffrance, qui est comme un témoignage perpétuel de ma tendresse filiale. Je pleure mon père et je prie Dieu pour lui. Si les établissements religieux, qui ne manquent point en Espagne, ne me rappelaient si odieusement l'Inquisition, je serais déjà entrée dans un couvent, mais c'est au nom du catholicisme qu'on a frappé mon père, je ne veux plus rien devoir au catholicisme, pas même le repos. J'ai fait vœu de ne jamais me marier et de vivre en dehors de tous les plaisirs mondains. Si je n'étais l'amie intime de Maria, vous ne me verriez pas ici... Vous savez tout maintenant, senor... vous savez pourquoi je suis triste, pourquoi je cherche la solitude et pourquoi je ne danse plus. »

Cette simple explication me remua jusqu'au fond de l'âme. J'éprouvai subitement pour cette innocente et malheureuse enfant une sainte et paisible affection de frère. J'aurais donné la moitié de mes jours pour lui épargner un chagrin dans l'avenir. Quelques mots lui exprimèrent ce sentiment qui, pour n'avoir pas pu encore pousser de profondes racines, n'en était cependant pas moins réel. Un regard affectueux et un serrement de main furent ma récompense.

Nous étions là, quand une vieille dame voilée vint à nous.

— Mademoiselle Inès, votre intention n'était-elle pas de vous retirer de bonne heure?

— Oui, Pepita. Donnez-moi ma mantille.

— Vous nous quittez?

— Je pars.

— Adieu, senorita. Mais avant de nous séparer, un m encore.

— J'écoute.

— Me permettez-vous, quand j'aurai quelque chose à demander au ciel, de réserver dans ma prière une place pour le pauvre vieillard que vous pleurez?

— Oh! merci... merci! s'écria-t-elle avec l'accent d'une reconnaissance sincère. Vous ne pouviez mieux me remercier d'avoir été confiante envers vous.

Et elle s'éloigna rapidement à travers l'ombre du jardin.

Quant à moi, j'eus besoin de m'asseoir pour donner à mon émotion le temps de se calmer un peu.

Le reste de la fête se passa sans autre incident digne d'être observé.

Vers minuit, on entendit une sorte de symphonie mystérieuse s'élever dans les airs et au milieu de laquelle on distinguait des voix de femmes et le son de deux ou trois luths ou guitares qui jouaient à l'unisson. C'était encore une galanterie du bon Valentio, qui voulait sans doute que sa charmante fille allât gaiement au lit de noces.

A ce moment, une grande partie des invités se retira. Quelques-uns seulement qui étaient venus de la campagne, et pour lesquels Valentio avait fait préparer des logements, restèrent et suivirent la mariée dans la maison. J'étais du nombre de ces derniers, et, en jetant un regard sur le groupe qui me précédait, je m'aperçus qu'Antonio Carral était pâle comme la mort.

Les femmes et les filles embrassèrent tendrement Maria; puis on la remit ensuite entre les mains de deux respectables matrones dont la fonction consistait sans doute à préparer la jeune néophyte aux combats qu'elle allait avoir à soutenir.

Une seule des femmes présentes sut se soustraire au baiser obligé dont on saluait la mariée. Cette femme était la belle Nerina de Xénarez, dont le visage trahissait les secrètes et profondes douleurs.

Enfin, on se sépara, et comme la maison de Valentio était un ancien couvent et que les chambres étaient disposées en cellules, chacun s'engagea dans les divers couloirs qui conduisaient à chacun de ces mystérieux réduits, et les mariés prirent seuls le chemin de leur appartement.

Cependant, Antonio chancelait. Déjà il balbutiait quelques paroles pour faire croire à une indisposition subite.

Quoique éloigné de lui de quelques pas, je compris qu'il allait subir la loi cruelle qui lui avait été imposée par Nerina, et qu'il se résignait à ce mensonge, ou, pour mieux dire, à cette comédie, pour sauver Maria, pauvre victime menacée dans son avenir, dans tout son bonheur, par les infâmes exigences d'une tête folle et d'un cœur méchant et jaloux.

Je résolus de sauver Antonio, de sauver Maria.

Et voici le moyen que j'imaginai pour y réussir.

Je revins brusquement sur mes pas et appelai Antonio.

— Qu'y a t-il ?

Je le pris à part et attendis que les matrones eussent emmené Maria un peu plus loin.

— J'ai quelque chose à vous communiquer, lui dis-je, de la part d'une certaine senora qu'on appelle, je crois, Nerina de Xénarez.

— A moi... de la part...

— De la senora que je viens de nommer... Oui, tout à l'heure, en montant l'escalier, elle m'a chargé de vous annoncer, mon cher Antonio, qu'elle vous dégageait de votre parole, vous priant de vous considérer comme tout à fait libre et de ne plus vous inquiéter de ce que vous lui aviez promis. Je n'ai rien compris, je l'avoue, à cette recommandation très-obscure et très-ambiguë. Mais celle qui me l'a faite en appelait, disait-elle, à ma courtoisie bien connue et à mon amitié pour vous, et je n'ai pas cru devoir refuser la commission dont on voulait bien me charger.

Antonio demeurait muet de surprise, et me regardait d'un air ébahi.

— Quoi ! sans autre explication, sans autre éclaircissement... elle... Nerina ! vous aurait envoyé vers moi ?...

— Pour vous dire les choses que vous venez d'entendre ; oui, mon cher Antonio. Mais, ne m'en demandez pas davantage. J'ai exécuté ma mission avec la foi scrupuleuse qui convient à un honnête ambassadeur. Permettez-moi maintenant d'aller me coucher, et allez en faire autant. Que diable ! Il me semble qu'à votre place je serais très-pressé.

— C'est juste... mais...

— Mais quoi ?

— C'est à peine si je puis comprendre.

— Si vous ne comprenez rien, il est bien évident que je comprends encore moins que vous, mon cher Antonio. Mais permettez-moi une petite réflexion.

— Je vous écoute.

— Si l'on ne croyait qu'à ce que l'on comprend ou à ce qu'on voit très-lucidement, la foi serait un vain mot, convenez-en, mon ami.

— C'est bien vrai.

— Il est des événements en ce monde qu'il faut accepter les yeux fermés, comme le sort nous les fait, comme Dieu nous les envoie. Conformez-vous pour ce soir à cette philosophie et je vous assure que vous vous en trouverez le mieux du monde. Allez, allez...

Antonio chancelait.

— Ah çà ! voyons... est-ce que vous allez vous trouver mal à présent ?

— Ce n'est rien... un certain malaise... une espèce d'éblouissement.

— Oh ! m'écriai-je, homme faible qui ne sait pas supporter son bonheur! Croyez-vous, cher Antonio, que si j'étais à votre place, si la gentille Maria m'attendait, comme elle vous attend, sous le costume que je devine, je perdrais mon temps à me plaindre et à avoir des syncopes... Allons, remettez-vous, et allez bien vite où l'on vous désire...

Un feu joyeux recommença à briller sous les sombres prunelles d'Antonio.

— Vous avez raison, s'écria-t-il enfin, pendant que sa joie se trahissait par une sorte d'égarement dont je fis semblant de ne me point apercevoir. Je vais retrouver Maria. Adieu, monsieur de Roquelaure, adieu !

Puis, revenant sur ses pas :

— Vous ne savez point, reprit-il, tout ce dont je vous suis redevable et quel service vous m'avez rendu. Oh ! mais, soyez-en sûr, la Vierge et les saints vous en tiendront compte là-haut.

Et il s'en alla en montrant le ciel et en courant comme un fou.

En attendant le résultat du vœu d'Antonio, qui venait de me recommander de si bon cœur aux célestes hôtes du

paradis, je songeai à achever mon ouvrage et me dirigeai le plus légèrement possible vers la porte de la belle et vindicative Nerina de Xénarez.

Cette porte, que j'avais eu bien soin de remarquer d'avance, de manière à la pouvoir retrouver malgré les ténèbres, cette porte, dis-je, était entr'ouverte. En m'approchant, je pus me convaincre que Nerina avait éteint sa lumière. Cependant, une lueur pâle et blafarde blanchissait le plancher. C'était un rayon de lune qui passait à travers les rideaux.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que cette nuit est peut-être celle de toute ma vie qui ait été la mieux remplie et la plus agitée. Je ne me rappelle pas que jamais, en aucune circonstance, mon cœur ait été soumis, en si peu d'heures, à tant d'émotions diverses, à tant de rudes assauts. J'avais encore l'histoire lugubre d'Inès, qui me tintait aux oreilles. Son père mort, sa mélancolie si attendrissante, l'Inquisition, les bûchers, la populace de Séville, l'entrevue dans la prison, les sorciers, les blasphémateurs et le *Miserere*, tout cela sonnait, dansait et s'agitait dans mon cerveau, à tel point qu'il y eut un instant où je crus très-fermement que j'allais perdre la raison. Néanmoins, j'étais de force à soutenir ces luttes redoublées; l'énergie de mon caractère, quand il s'agissait d'aventures à mener à bonne fin, ne le cédait en rien à la souplesse et à l'agilité de mon corps. J'étais toujours prêt à tout. C'est à cela seul que je dois d'avoir agi, pensé et parlé beaucoup plus peut-être qu'un autre homme.

Ce n'était plus le moment de songer à Inès et à ses malheurs.

Une autre mission me réclamait près de Nerina. Je m'y vouai donc tout entier.

Je me débarrassai sans bruit de mon chapeau à plumes, de mon petit manteau et de mon épée, cette dernière pièce de mon costume surtout ne me paraissait pas nécessaire pour aller causer avec une petite femme nerveuse, à laquelle, avant tout, il fallait faire entendre raison par les voies de douceur. Tout en m'avançant, je bâtissais, dans ma pensée, un magnifique échafaudage de morale et de philosophie que n'eussent désavoué ni un docteur de la Sorbonne, ni un prédicateur en renom. Je prévoyais des

après avoir essayé de l'insolence. Ni l'une ni l'autre, soyez-en bien persuadé, ne vous réussira. Sortez donc... sortez sur-le-champ !

— Révoquez vous-même cet ordre sévère, senora, si vous ne voulez que je le brave encore... car je ne sortirai point.

— Cette violence m'étonne autant qu'elle m'indigne, monsieur, dit Nerina qui commençait à s'effrayer de ma persistance; car enfin... si j'attendais quelqu'un?

— Je sais que vous attendiez quelqu'un, senora. Mais rassurez-vous... ce quelqu'un-là ne viendra pas.

— De qui voulez-vous parler?

— De celui... pour qui vous teniez tout à l'heure votre porte entre-bâillée... de celui qui m'a valu, senora, un si adorable baiser...

— Monsieur ! encore une fois... je ne vous comprends pas.

— Vous me comprendrez, senora, repris-je d'un ton plus grave, quand vous saurez qu'Antonio Carral est en ce moment près de Maria, sa femme, et qu'il restera près d'elle toute la nuit, comme c'était son espérance, comme c'est son devoir.

Nerina oublia son ressentiment, le désordre même de sa toilette nocturne et jusqu'à sa dignité de femme offensée. Elle vint à moi, saisit mon bras et s'écria d'une voix tremblante :

— Ainsi, il me brave ! il me défie !... c'est bien. Il saura demain ce que lui aura coûté ce nouvel outrage.

Et la fureur de Nerina se résolvant en un accès de sensibilité fiévreuse, elle se mit à sangloter et cacha sa figure dans ses deux mains.

A mon tour, je me rapprochai d'elle et la fis asseoir. Je pris place à ses côtés et lui parlai ainsi :

— Voyons, senora, éloignez de votre esprit le préjugé défavorable dont je suis en ce moment l'objet auprès de vous, et veuillez m'entendre, sans me supposer aucune arrière-pensée, sans croire surtout que j'aie l'intention de vous blesser, ni de vous causer aucun chagrin. J'ai été toute ma vie, senora, dévoué à la beauté, à la grâce, en un mot, à tout ce qui inspire l'amour, et ce n'est pas quand j'ai devant moi l'expression la plus complète,

l'idéal peut-être de ce que j'ai toujours aimé, que je me départirai de mes principes et ferai quoi que ce soit dont vous ayez le droit de vous formaliser... ou de vous plaindre.

Elle m'indiqua par un signe qu'elle se résignait à m'accorder son attention, et j'usai avec elle d'une entière franchise. Je lui avouai par quel hasard j'avais surpris son entretien avec Antonio; je lui expliquai le stratagème que j'avais mis en œuvre pour faire croire à ce dernier qu'il était dispensé d'un rendez-vous, dont elle avait, il fallait le reconnaître, arraché la promesse de vive force et par des moyens peu dignes d'elle... J'acceptai la responsabilité complète de tout ce qui s'était passé et j'ajoutai :

— Voyons, senora, soyez juste... ai-je bien fait? ai-je eu tort? Descendez dans votre conscience, interrogez votre cœur, invoquez cette voix intérieure qui nous dit toujours la vérité, qui ne nous trompe jamais, et après cette épreuve, je consens à être jugé par vous sans appel; car je suis sûr que vous me pardonnerez, senora; car je suis sûr que vous me tendrez la main en me disant que je vous ai épargné une grande faute, un crime peut-être, et que je vous ai sauvée de vous-même.

Et tout en parlant, je cherchais sa main qui, après une certaine résistance, finit par demeurer dans la mienne.

— Senora, repris-je avec un accent de conviction qui parut la toucher singulièrement, je vous conseillais, il n'y a qu'un instant, d'interroger votre cœur. Ne le faites pas... non!... votre cœur n'est pour rien dans tout ceci... non... vous n'avez pu vouloir de sang-froid que cette jeune Maria, qui ne vous a jamais fait aucun mal, fût frappée dès le lendemain de son mariage, dans l'affection qui devait assurer le bonheur de toute sa vie... non... vous n'avez jamais eu l'intention réelle de détruire à jamais ses illusions, son repos. C'était un démon qui parlait en vous, ce n'était pas vous-même... vous vous laissiez emporter, à votre insu, sur une pente qui vous conduisait droit à un abîme. Une fois votre jalousie passée, vous vous seriez dit : Qu'ai-je fait? et dans ce mot, vous eussiez trouvé le germe de toute une vie de regrets, de repentir... ou plutôt de remords!

— Oh! monsieur, s'écria Nerina en rapprochant son siége

du mien, comme si elle eût été saisie d'une subite terreur, vous avez raison, mille fois raison... ma jalousie me rendait aveugle et cruelle... sans vous, j'eusse commis un crime, et le malheur dont j'aurais été cause serait impitoyablement retombé sur moi! Merci... merci!!!

Puis, se reprenant tout à coup:

— Pourtant, si vous saviez comme il m'a trahie?

— Je devine, senora, quels peuvent avoir été les torts d'Antonio envers vous... Mais Maria! qu'avez-vous à lui reprocher?...

— Rien. C'est vrai. La pauvre enfant est innocente de tout. C'eût été infâme.

Des pleurs abondants remplirent les yeux de Nerina.

— Voyons, lui dis-je, remettez-vous. Songez que tout le mal est réparé. Maria sera heureuse. Antonio croit à votre générosité. Il vous bénit...

— Et moi... moi, répliqua Nerina d'un air sombre, je le maudis encore!

— Pourquoi cela? Tenez, senora, je ne me suis encore occupé que des intérêts de Maria et d'Antonio. Permettez-moi de m'inquiéter aussi des vôtres. Vous êtes si jolie que je souffre à mon tour de vous voir en proie à tant de cruelles douleurs. Mon Dieu! qu'est-ce donc que l'amour, dans votre pensée, senora, s'il doit conduire ceux qui suivent ses lois à des extrémités si terribles?

— L'amour, dit-elle, c'est l'oubli de tout.

— C'est surtout l'oubli de la haine, répondis-je vivement, et c'est justement là que je vous attendais. Renoncez, croyez-moi, senora, aux inquiétudes de cette passion maladive qu'on nomme la jalousie et qui attaque la vie elle-même dans son principe, dans son germe. La jalousie est un double poison qui tue du même coup celui qui l'administre et celui qui le prend. Être jaloux l'un de l'autre, c'est vouloir mourir à petit feu. La confiance peut seule ranimer ce foyer qui tend chaque jour à s'éteindre et qui se refroidit d'autant plus vite qu'il a plus ardemment brillé... Et maintenant, senora, vous parlerai-je de cette heure fâcheuse que l'horloge du temps ne manque presque jamais de sonner dans l'histoire des amours les plus tendres et les plus dévoués? On s'est aimé, on ne s'aime plus... qu'y pouvez-vous faire et quel est votre espoir? Rendrez-

vous l'existence à un corps mort? Essayerez-vous de tirer une étincelle d'une boule de neige, d'un morceau de glace? c'est impossible. La nature ne le veut pas et Vénus elle-même y perdrait sa peine. Est-ce à dire pour cela que vous deviez renoncer, Nerina, à ce qui est l'essence de votre vie sur terre, aux conquêtes, aux douces coquetteries, à l'amour? Non! Quand elles sont aussi belles, aussi bien faites, aussi accomplies que vous, Nerina, les femmes sont les prêtresses d'un autel qu'elles ne sauraient déserter sans crime. Pour un ingrat qui vous délaisse, vous avez mille courtisans qui vous adorent, et la folie d'un seul ne peut empêcher que vous prêtiez l'oreille aux justes plaintes des mille autres. Vous n'êtes point l'égale des hommes, Nerina, vous êtes leur maîtresse absolue, leur reine, et en raison même de cette puissance tyrannique, de cette domination sans bornes, vous devez, selon l'occasion, faire alternativement preuve de tendresse, de clémence ou de pitié. Antonio, d'ailleurs, en vous abandonnant, vous a-t-il donc causé tant de tort? Croyez-vous, par exemple, être moins belle depuis qu'il vous a trahie?

— Taisez-vous, dit Nerina en cherchant à se dégager de mes mains, vous vous servez, pour me convaincre, d'un poison dont j'ai horreur, de la flatterie... je me défie de vous.

— Si je vous disais que vous êtes laide, vous m'accuseriez d'imposture et vous auriez raison. J'aime mieux flatter un peu que mentir avec impudence.

— Eh bien, ne parlons plus de ma beauté.

— Soit... c'est un sujet dont vous devez avoir les oreilles rebattues. Je voudrais d'ailleurs passer à vos yeux pour quelque chose de mieux qu'un écho. Permettez-moi donc...

— Rien du tout. Sachez seulement que je vous pardonne... mieux encore, que je vous remercie.

— Oh! vous êtes un ange...

— C'est bien. Partez maintenant...

Elle avait à peine dit ces deux derniers mots que nous tressaillîmes à un bruit qui se fit dans le corridor. On s'arrêta devant la porte et nous entendîmes une voix murmurer :

— Senora! senora!

Je frissonnai de la tête aux pieds. Est-ce que par hasard ce serait Antonio qui avait perdu courage?... Telle fut la première idée qui me traversa l'esprit. Mais je fus bientôt rassuré.

— Qui va là? avait dit Nerina.

— C'est moi, Valentio, qui fait ma petite tournée de propriétaire prudent et soigneux avant de m'aller coucher. Ma ronde, senora, n'aura pas été infructueuse, car je m'aperçois que vous avez laissé votre clé sur la serrure... ces jeunes femmes... cela ne pense à rien! C'est que je ne réponds pas des voleurs, moi, et la bonne ville de Barcelonne est, sous ce rapport, très-sujette à caution. Est-ce que vous êtes déjà au lit, senora?

Elle hésita d'abord; mais enfin, prise au dépourvu et ne sachant que dire, elle balbutia au hasard:

— Mais oui, senor Valentio... et je commençais même déjà à m'assoupir. Vous m'avez réveillée.

— Oh! j'en suis désolé, dit Valentio. Pardon. Mais à votre âge, le sommeil interrompu se renoue facilement. Tenez... pour vous déranger le moins possible, je vais donner tout simplement un tour de clé et si vous avez besoin de quelqu'un, vous n'aurez qu'a tirer la sonnette qui se trouve auprès de votre glace. Adieu, senora, je vous souhaite de beaux rêves et une bonne nuit.

Et Valentio fit ce qu'il disait. Il nous enferma à double tour et s'éloigna.

Nerina ne trouva pas la force de hasarder une réflexion.

Quant à moi, je ne fus point fâché du procédé du senor Valentio, et sans trop savoir pourquoi, je m'en réjouis intérieurement.

Je ne sais si l'intelligente Nerina, elle, comprit le sentiment presque impertinent qui venait de s'emparer subrepticement de mon âme, mais ce qu'il y a de certain, et ce qu'il est de mon devoir de constater, c'est qu'elle ne laissa rien transpirer au dehors de sa satisfaction ou de ses craintes, et qu'elle se borna à pousser un petit soupir où l'impatience semblait s'exprimer plutôt que toute autre émotion.

Un soupir!

Rien de plus!

Il y avait là un intéressant sujet de réflexions pour quiconque avait l'esprit un peu vif et pénétrant. Que de conjectures, que de suppositions il m'était permis de faire !

Je ne m'en permis cependant aucune, j'aime à me rendre cette justice, qui fût de nature à faire le moindre tort ou à porter le moindre préjudice, soit à l'honneur, soit à la considération de Nerina. Je me renfermai vraiment dans une réserve exemplaire, et ne songeai qu'à persister dans une conduite et des intentions dignes d'un homme de bien.

Seulement, ma nature, toujours fougueuse, m'emportait malgré moi, malgré les efforts vertueux de ma conscience, beaucoup plus loin que je ne l'eusse peut-être voulu moi-même..... j'avais beau tenir les rênes serrées à mon imagination, ces rênes me glissaient involontairement des mains ; je me sentais invinciblement entraîné vers un gouffre, vers un abîme, je marchais, je courais, j'étais haletant, je ne savais plus où je m'arrêterais. Je désirais même, que le ciel me pardonne, m'arrêter le plus loin et le plus tard possible.

Ces dispositions passablement inquiétantes me firent faire tout soudainement un retour sérieux sur moi-même. C'était comme un avertissement intime qui me disait que je côtoyais un péril et me conseillait la prudence et la modération.

Je songeai en moins de quelques minutes aux plus belles et aux plus saintes choses qui se puissent imaginer et dont les plus grands philosophes de tous les temps nous aient recommandé le culte et le souvenir. Le respect de l'hospitalité se présentait en première ligne à mon esprit, et je dois reconnaître, à ma gloire, que je me sentis très-ébranlé en ce moment par cette importante considération.

D'un autre côté, je pensais à Antonio... à Antonio dont j'avais serré la main, à Antonio qui m'avait bien prié de lui rendre un petit service, mais qui ne souhaitait peut-être pas en définitive que je l'obligeasse à ce point-là.

Antonio avait placé sa confiance en moi, il s'en était remis à mon honneur, il comptait sur ma loyauté...

Jamais je ne m'étais trouvé, je ne crains pas de le déclarer, dans une position plus délicate et plus embarrassante.

Antonio était, en réalité, après la résistance probable de Nerina, le plus réel obstacle à mes ténébreux projets : là était la vraie difficulté. Son image se dressait entre elle et moi, car enfin, bien qu'il eût définitivement préféré l'épouse à la maîtresse, il devait y avoir au fond de son cœur un reste d'amour dont il était présumable que les dernières étincelles n'étaient pas encore absolument éteintes.

Le cœur humain est d'ailleurs ainsi fait, qu'il tient encore par un dernier instinct aux choses dont il se détache volontairement, et qu'il retourne par le souvenir vers le bonheur auquel il a renoncé de lui-même. J'avais éprouvé ce sentiment assez de fois pour ne le point méconnaître chez les autres, et j'étais certain qu'Antonio, avec ses passions ardentes comme le ciel espagnol, n'y était point étranger. Il m'avait donné ses pleins pouvoirs, cela est incontestable, mais il n'avait sans doute pas entendu que je cherchasse à prélever un impôt sur la contrée belliqueuse dont j'allais entreprendre la pacification.

Une voix secrète m'avertissait donc que mes intentions étaient coupables, et que j'aurais à répondre, un jour ou l'autre, devant les divinités amoureuses, de cet acte d'indélicatesse et de félonie, disons mieux, de ce profane attentat.

Tourmenté par ces idées, je tremblais, j'hésitais. Alternativement poussé par mes désirs et retenu par mes scrupules, je risquais de ressembler à ces personnages de l'antiquité payenne qu'un Dieu courroucé changeait, avec une prestesse miraculeuse, en statue de marbre ou en rocher de granit; une pareille métamorphose, je vous prie de le croire, ne m'aurait nullement souri...

Pour qui a pu juger sainement des tendances de mon esprit, il est évident que j'en devais venir à une capitulation de conscience.

C'est ce qui arriva.

C'est, au reste, le seul genre de capitulation que j'aie jamais eu à me reprocher.

Et puis il fallait une circonstance comme celle-là, pour me faire perdre la tête et me jeter dans les voies de la trahison.

Je ne manquais pas d'ailleurs d'excellents raisonnements

pour me prouver à moi-même qu'Antonio ne pouvait m'en vouloir.

Antonio m'avait fait l'effet d'un garçon fort intelligent...

Or, entre gens d'esprit, n'est-il pas quelque moyen de s'entendre?

N'était-ce pas aussi, dans un certain sens, le servir très-chaudement que de rendre impossible toute réconciliation entre lui et la senora de Xénarez.

Cette dernière raison me sembla péremptoire!

Je rompis en visière, sans autre cérémonie, avec les visions cornues qui se pressaient sur mon passage, comme pour m'empêcher de prendre avec résolution mon élan et je me précipitai, tête baissée, vers l'inconnu.

La matière s'étant mise à l'unisson avec la pensée, je fis un pas en avant.

Nerina laissa échapper de sa poitrine un petit cri de frayeur.

— Où allez-vous?

— Je ne sais.

— Pourquoi vous rapprocher de moi?

— C'est sans le vouloir.

— Rappelez votre volonté et reçulez-vous.

— Vous me chassez!

— Non, mais je veux que vous vous en alliez... voilà tout.

— M'en aller!

— Sans doute.

— Et par où?

— Par où vous voudrez, pourvu que ce soit tout de suite.

— Mais n'avez-vous pas entendu ce que disait l'excellent senor Valentio?

— Si fait.

— Eh bien! vous devez savoir, senora, que nous sommes prisonniers!... absolument prisonniers!... pesez bien ce mot, je vous prie...

— N'importe, vous ne pouvez rester ici.

— Si je ne puis rester, il est bien clair qu'il faut que je sorte, il n'y a pas de milieu, mais y a-t-il une seconde porte?

— Non.

— Alors, que faire?

— Trouver un moyen.

— C'est facile à dire.

— Ne voyez-vous aucune issue?

— Je ne vois que la croisée.

Nerina fit une exclamation qui m'alla droit au cœur... L'aimable enfant! elle ne voulait pas que je sautasse par la croisée, la croisée lui faisait peur pour moi. De quelle joie cette exclamation vint inonder mon âme, je n'ai nul besoin de le dire, on le devinera sans peine. Au même instant, j'eus l'idée de m'enfuir par la cheminée; mais, outre que ce passage était malpropre, il est bien clair que, une fois sur les toits, l'inconvénient d'un péril imminent était encore plus sensible. Je passai la cheminée sous silence, et Nerina ne me fit point la mauvaise plaisanterie d'y penser pour moi. Après avoir reconnu que la retraite était entièrement impossible, pour l'instant du moins, nous demeurâmes muets l'un et l'autre.

La situation, le lecteur en conviendra, devenait tout à fait bizarre et originale.

Mon entrevue avec Nerina avait commencé par une discussion assez vive. Elle s'était prolongée ensuite par une véritable leçon de morale..... Restait à décider ce que pouvait être un dénouement après un aussi étrange début...

Tout était possible.

La belle Nerina cherchait probablement, comme moi, dans sa tête, un moyen honnête de nous tirer de là.

Je ne sais ce qu'elle attendait de moi, mais je sais fort bien, pour mon compte, que je mourais de peur qu'il ne lui prît la fantaisie d'appeler. Les femmes ont quelquefois de si drôles d'idées!

Heureusement, elle n'en fit rien.

Nous continuâmes à garder le silence.

La démarche de Valentio l'avait atterrée, car enfin elle avait beau faire, elle était bien obligée de s'avouer qu'on venait de l'enfermer comme un oiseau dans une cage, d'où il lui serait difficile de sortir sans laisser aux barreaux quelques brins de son joli plumage doré.

Elle voyait le péril dans toute son imminence, dans toute

sa grandeur. Moi, je le voyais peut-être aussi... Mais, sans me vanter, je puis le proclamer bien haut... il ne m'effrayait point.

Enfin le silence cessa.

Nerina, devenue peut-être plus hardie, hasarda un ou deux pas de mon côté.

— Vous souhaitez quelque chose, senora?

— Pourquoi cela?

— Vous venez vers moi.

— Cette chambre est si petite que vous avez pu le croire; mais il n'en est rien, je marche parce que je m'impatiente, voilà tout.

— Vous êtes fâchée, senora?

— N'y a-t-il pas de quoi?

— Voyons... ordonnez... je jure de vous obéir pour vous rendre la tranquillité, le repos.

— Eh bien! soyez inventif, ayez de l'imagination, trouvez une issue... et partez.

Vraiment, les femmes sont incroyables... En voici un curieux exemple!

Elles ne doutent de rien, voyez plutôt.

Être inventif!... avoir de l'imagination!... trouver une issue et partir! Madame Nerina en parlait bien à son aise, et je fus tenté de lui demander si elle était de la race des demi-dieux de la fable à qui rien n'était impossible.

En effet, tout cela était bel et bon.

Mais tout cela, on sera bien forcé d'en convenir, offrait d'énormes, d'insurmontables inconvénients. Le lecteur, lui-même, n'aura besoin que d'un peu de bonne volonté pour les apercevoir du premier coup d'œil.

D'abord, la faculté d'inventer, l'imagination, en un mot, ne se donne pas. C'est un bienfait du ciel, et généralement le ciel est avare de ces bienfaits-là. N'invente pas, n'imagine pas qui veut.

Il faut d'abord se pénétrer de cette vérité que je n'avais envie de rien imaginer du tout. Jamais mon cerveau ne s'était senti plus volontairement rétif.

J'étais entièrement décidé à me renfermer dans une stérilité complète de moyens ou d'expédients propres à faire cesser ma captivité, dût il en résulter pour moi la réputation d'un homme sans intelligence et sans idées.

Ce désagrément, je dois le dire avec franchise, m'importait réellement fort peu.

La réputation que je désirais soutenir près de madame Nerina, n'avait aucun rapport direct ni indirect avec celle que je pouvais aventurer ou compromettre par mon impuissance à lui obéir. Il s'agissait de bien autre chose.

Je ne tins donc, je l'avoue, aucun compte de cette nouvelle injonction, très-formellement motivée, comme on le voit, et prononcée par-dessus le marché d'un ton qui, pour tout autre peut-être, n'eût admis aucune réplique. Cependant la volonté de Nerina, eût-elle été exprimée en termes encore moins équivoques, n'eût jamais réussi à percer une porte ou à me fournir les moyens de sauter par la fenêtre sans me casser les reins. C'était une probabilité très-menaçante, et, en vérité, quelque souci qu'elle eût de son honneur, elle ne pouvait souhaiter mort d'homme. En Espagne surtout, on ne pousse pas la vertu jusque-là, et, soit dit en passant, on a bien raison.

C'est du moins l'illusion flatteuse dans laquelle je me plaisais à me bercer.

A l'ordre peu réfléchi et impraticable qu'on venait de me donner, il me fallait donc répliquer par quelque raison péremptoire...

Je me rapprochai lentement de Nerina, puis, mettant la main sur mon cœur et d'un air de conviction profonde, je lui répondis dans les termes suivants.

CHAPITRE LVI

Sommaire : Suite de ma conversation avec Nerina. — Se couchera-t-elle ? Ne se couchera-t-elle pas ? — Longues négociations à cet égard. — Nerina au lit. — Impression que fait sur moi le délicieux spectacle qui s'offre à ma vue. — Descriptions de certains détails mystérieux. — Lutte intérieure. — Je ne puis pas résister — Nerina et moi nous commençons à nous entendre. —

Accord parfait. — Petite allocution aux philosophes chagrins qui se formaliseraient de ma conduite. — Le jour revient. — Le sommeil de Nerina. — L'échelle. — La salle à manger. — Les gens de la noce. — Compliments aux deux mariés. — Reconnaissance d'Antonio. — Générosité de Nerina. — Je pars pour Madri.

— Dieu m'est témoin, repris-je après un moment de silence, que j'allais me retirer et que c'est la nécessité seule, une nécessité despotique et absolue, qui m'empêche de vous obéir. Mais n'ayez aucune crainte, senora; cette chambre n'est pas très-grande, il est vrai... cependant, avec de la bonne volonté et de la discrétion, je puis m'arranger de manière à ne vous point trop gêner. Voici une chaise; je vais m'asseoir dans cette encoignure en vous tournant le dos. Achevez votre toilette de nuit et couchez-vous. Je ne vous troublerai, j'en fais le serment, ni par un mot, ni par un coup d'œil indiscret.

On s'étonnera peut-être de la proposition que je faisais à Nerina, la description que j'ai donnée plus haut de son costume pouvant laisser croire que sa toilette de lit était terminée. Mais j'avais mes raisons pour en agir ainsi. J'avais aperçu, à mon entrée, la fine chemise de nuit étendue sur le dos d'un fauteuil et toute disposée pour l'opération qu'on devine. Il était donc de mon devoir d'accorder à Nerina une minute ou deux de pleine liberté.

— Non, dit-elle, non... je ne me coucherai pas ; je vais plutôt remettre ma robe.

Soit. Je n'avais pas un mot à dire et je ne soufflai point; mais là encore, il y avait une difficulté. Cette robe était une robe de bal, et, pour en attacher les agrafes, il fallait une main étrangère. De Charybde nous tombions dans Scylla. Les dangers se multipliaient autour de nous.

Elle avait déjà pris cette robe; elle la jeta loin d'elle avec impatience.

— N'avez-vous point une mante, une écharpe? lui dis-je en me mettant en quelque sorte de moitié dans la contrariété qu'elle semblait éprouver.

— Je n'ai rien, rien absolument, dit-elle.

— Alors, si vous m'en croyez, senora, vous vous réfugierez dans vôtre lit. Je me placerai sur le fauteuil, près de vous, et nous causerons.

— Le lit... le lit... murmura-t-elle d'un air défiant. Enfin... puisqu'il le faut... allez reprendre votre place dans ce coin obscur, monsieur, et ne bougez pas.

Je ne me le fis point dire deux fois. Je devais, avant tout, justifier cette marque de confiance. J'appuyai ma tête contre le mur... je restai parfaitement tranquille... je ne vis rien...

Et pourtant !... pourtant... si j'avais voulu !...

En tout cas, le diable n'y perdit point tout à fait sa part. J'entendis, car on ne m'avait point ordonné de me boucher les oreilles, et je ne saurais dire quel trouble s'introduisit par cette voie jusqu'au fond le plus secret de mon âme. Chaque mouvement se traduisait par un petit bruit qui me donnait le frisson, et me montrait en imagination ce qu'il m'était interdit d'admirer de mes propres yeux. Le cri de l'étoffe qui se déployait, le grincement d'une chaise sur lequel son pied s'appuyait, tous ces petits riens m'ouvraient autant de mondes féeriques où ma pensée allait bondir, tourbillonner et se perdre.

Le craquement du lit fut la conclusion de cette mystérieuse scène, et Nerina me dit :

— C'est fait. Votre consigne est levée, monsieur.

Il était temps ; la patience m'échappait et, s'il eût fallu me modérer une minute de plus, j'eusse peut-être manqué à mon serment.

Je ne saurais dire alors ce qui se passa en moi. Le spectacle qui s'offrait à mes regards eût enflammé l'homme le plus sage et le plus froid de la terre. Mon sang, moins calme sans doute que celui des Esquimaux, commença de bouillir violemment dans mes veines. La lune, alors toute pleine, répandait dans la chambre une lumière vive et blanche, qui n'était pas sans quelque ressemblance avec le demi-jour d'un beau soir d'été. Nerina m'apparut dans toute la puissance de ses charmes, dans tout le développement de ses grâces et de ses séductions. Sa posture, sur ce lit moelleux et recouvert d'un simple drap, comme cela se pratique en Espagne pendant la chaude saison, sa posture, dis-je, avait quelque chose de si insouciant et de si abandonné, qu'à travers ses intentions, qui étaient bien les plus innocentes du monde, il eût pourtant été possible, si l'on eût été méchant, de voir, dans ce qui n'était assurément

qu'un effet du hasard, la disposition préméditée d'un petit manége de coquetterie. Cette jolie tête mollement inclinée sur un oreiller blanc de neige, l'un des deux bras oublié dehors, cette poitrine à demi découverte, ces cheveux légèrement épars, ces deux jambes, dont l'une, ployée sur elle-même, aidait à dessiner la forme du corps, tandis que l'autre, négligemment étendue, disparaissait dans une sorte de nuage impalpable, tout enfin, dans cette pose gracieuse, semblait conspirer pour attaquer la raison et confondre les plus beaux plans de sagesse.

L'honneur, la délicatesse, la loyauté me prescrivaient les plus grands ménagements.

C'est vrai... et pourtant, ce lit était si blanc, la lune si riante, l'air si tiède, le silence si profond, Nerina si belle, que je vins machinalement, sans y penser, sans le vouloir, me placer tout près d'elle et chercher sa main.

O prodige... ô bonheur! cette main ne se retira point.

Les discours de Démosthène et de Cicéron, les oraisons les plus éloquentes, les raisonnements les plus sublimes, ne disent rien auprès de cet attouchement si simple, de cette pression si charmante.

Attiré par un invincible aimant, je me penchai lentement sur elle, de telle sorte que je pus suivre sous les plis soulevés de la couverture le développement de certaines beautés dont le peu que j'avais pu voir ne m'avait encore donné qu'un imparfait avant-goût. Lancé sur cette pente, on ne s'arrête plus. De la main qui était libre, je rejetai bien loin ces voiles importuns qui me dérobaient un si admirable chef-d'œuvre du Créateur, et grâce à ma hardiesse, Nerina, dont le beau corps, ainsi étendu, calme et sans mouvement, aurait pu être comparé à une statue de la Chasteté ou de la Pudeur, se transforma, sous mon haleine et dans mes bras, en une prêtresse de Vénus, toute frémissante d'amour et de volupté.

Comment expliquer cette double ivresse, cette double folie, dont nul obstacle, nul scrupule n'arrêta l'irrésistible élan? comment expliquer?...

Fou que je suis! est-ce que la folie, est-ce que l'ivresse, est-ce que le bonheur sont des choses qu'on explique avec des mots?

Femmes aimées, c'est à vous seules qu'appartient la solution de ces problèmes.

Au philosophe insensé qui voudrait raisonner sur ces matières trop profondes, il faudrait fermer la bouche par un baiser.

Il comprendrait peut-être alors, — et se tairait...

. . . .
. . . .
. . . .

Au point du jour, j'ouvris la fenêtre de Nerina et mesurai d'un œil tranquille la distance qui me séparait du sol.

Elle était de vingt pieds environ. Mais, à ma droite, il y avait une toiture qui coupait cette distance en deux, et que je pouvais gagner aisément en m'accrochant au support d'une poulie destinée à monter le foin dans un grenier. De là, il m'était facile d'atteindre le jardin par une échelle que le palefrenier avait sans doute laissée par oubli contre la muraille.

Nerina dormait... Je me gardai bien de l'éveiller, car le sourire de sa bouche me faisait supposer qu'elle commençait ou achevait quelque joli songe.

Après m'être assuré qu'il ne restait aucune trace de mon passage chez la belle Aragonaise, je me mis en devoir d'enjamber le balcon, et ma descente, quoique passablement périlleuse, s'opéra sans incident fâcheux.

Dès que mon pied eut touché la terre, je m'assurai d'un coup d'œil que personne ne m'avait épié et je courus me blottir au fond de ce même bosquet où, la veille au soir, j'avais surpris l'étrange conversation de Nerina et d'Antonio Carral.

J'avais justement reçu de France des lettres qui étaient demeurées dans mon pourpoint. Je les relus pour passer le temps et gagnai ainsi l'instant où un grand mouvement, qui se fit à la fois dans les diverses parties du logis, vint m'avertir que l'heure du réveil avait sonné.

Alors, ne craignant pas d'être remarqué, je courus à ma chambre, dans l'arrangement de laquelle je me hâtai de feindre un désordre qui était absolument nécessaire pour faire croire aux gens de Valentio que j'y avais passé la nuit.

Le lit surtout fut, de ma part, l'objet d'une perturbation qui ne devait point laisser de doute sur le séjour que j'étais censé y avoir fait.

Cette opération terminée, je me rendis à la salle à manger.

Tout le monde y était réuni et Valentio y avait fait servir une collation des plus appétissantes.

Avant de se mettre à table, on complimenta fort les deux mariés qui avaient la mine voulue en pareille circonstance, c'est-à-dire le teint animé, l'aîr embarrassé et les yeux un peu battus.

Quant à moi, je cherchais Nerina du regard et ne l'apercevais pas.

Tout à coup la porte s'ouvrit, elle parut.

Antonio ne put maîtriser une sorte d'épouvante qui se traduisit, sur son visage, par une pâleur mortelle.

Moi, j'avais plus de confiance en Nerina, et la vis s'approcher sans rien redouter pour Maria.

En effet, elle alla droit à l'épousée, lui prit la main et la baisa au front en lui disant :

— Soyez heureuse, ma douce et belle enfant. Personne, croyez-le-bien, ne priera plus ardemment que moi, Dieu, la Vierge et les saints pour votre éternel bonheur.

Puis, se retournant vers Antonio et lui adressant un geste affectueux, mais auquel se mêlait néanmoins un peu de froideur :

— Ces vœux sont aussi pour vous, senor Antonio, dit-elle. Recevez-les comme un favorable pronostic ; car ils partent d'un cœur qui n'ignore point le mal que peut causer la haine, mais qui sait encore mieux les jouissances que procure l'amour.

On applaudit aux paroles de Nerina, sans en pénétrer le sens. Antonio en devina une partie ; moi seul compris tout.

Je passai encore une semaine à Barcelone. Mes relations avec Nerina continuèrent, mais si bien cachées, si scrupuleusement secrètes, que pas un mot n'en fut dit dans le faubourg où j'habitais, lequel, soit dit en passant, ne manquait pourtant ni de commères curieuses, ni de barbiers jaseurs.

Bien que cette semaine soit de celles qui m'aient légué

de longs souvenirs, je n'en exposerai point ici le tableau détaillé.

Le lecteur voudra bien, je le suppose, suppléer par l'imagination à ce qui pourra lui sembler incomplet dans cette partie de mon récit, et quitter maître Nunez, l'aubergiste; Valentio, mon aimable hôte; Antonio Carral; Maria, la jeune mariée, et la belle Nerina, pour me suivre à Madrid, où m'appellent en même temps mon impatience et mon devoir.

CHAPITRE LVII

Sommaire. — Madrid. — Visite au Pardo, à la Sarsuela, au Buen Retiro et à Aranjuez. — L'ennui me prend. — J'ai bien envie de revoir la France. — Difficultés sérieuses. — Une bonne idée. — Bertaut va m'acheter une cruche. — Je pars. — Route ennuyeuse et fatigante. — Mon arrivée furtive à Versailles. — Je descends chez La Tour Roquelaure. — Sa surprise. — Mauvaises dispositions du roi à mon égard. — Visite de trois femmes colères. — Mesdames de Fosseuse, de Comminges et d'Uxelles. — Explications chaudes. — La réputation de madame de Montglas mal défendue. — La Tour reconnaît volontiers qu'il est un sot, un impertinent et un fat. — La déroute des trois femelles. — Je déjeune copieusement pour me donner du cœur. — Expédition bizarre. — Je me procure une charrette pour me faire transporter au parc de Versailles. — Etonnement du populaire à la vue de mon équipage. — Rires et huées. — Je subis l'épreuve sans broncher. — Mes amis me reconnaissent et me jugent fou. — Halte au milieu du parc. — Je suis aperçu par Louis XIV. — Son mécontentement. — On me dépêche Candale en ambassade. — J'essuie le premier feu des remontrances de Sa Majesté. — Je m'excuse respectueusement. — Preuves irrécusables de mon obéissance. — La terre d'Espagne. — J'ai ma grâce.

J'avais effectivement ou du moins j'étais censé avoir une mission à remplir à Madrid. Créqui m'avait remis des lettres

pour divers personnages de la cour d'Espagne; mais j'avais bien vu, à la façon dont ces lettres m'avaient été données, qu'il n'y avait rien là de très-important et que je pouvais en prendre fort à mon aise. C'est pourquoi je n'avais éprouvé aucun scrupule à demeurer quelques jours à Barcelonne, bien que ce séjour n'eût pas été stipulé d'avance dans mon itinéraire.

J'arrivai à Madrid au milieu d'un nuage de poussière jaune et épaisse. Comme je demandais la cause de ce vilain phénomène, on me répondit qu'il n'avait point plu depuis huit jours, et qu'on était habitué, à cette époque de sécheresse, à voir la ville, qui est bâtie sur du sable, disparaître dans ces affreux tourbillons. Cela ne m'empêcha pas de visiter les points les plus importants et les environs de cette cité antique, entre autres le *Buen-Retiro,* le *Pardo,* la *Sarsuela* et *Aranjuez.*

Quoi qu'il en soit et contre mon attente, je ne tardai pas à m'ennuyer à Madrid. A part les soirées, qui m'y semblèrent charmantes, je me sentis bientôt fatigué de l'étiquette par trop méticuleuse de la cour. Peut-être aussi l'obligation où j'étais de rester en Espagne contribua-t-elle à m'en rendre le séjour insupportable. Toujours est-il que huit jours après mon arrivée, je fus saisi d'une inexplicable envie de retourner sur mes pas et de rentrer en France.

Mais comment faire? Créqui m'avait clairement fait comprendre les périls qui m'attendaient au retour. Le roi avait parlé, et encourir la colère du roi n'était pas une chose de peu d'importance, surtout quand ce roi s'appelait Louis XIV. D'un autre côté, l'ennui n'était point mon fait, et, du caractère dont on me connaît, c'était une maladie dont je pouvais mourir. La position était difficile et grave. Des deux parts, il y avait danger imminent, obstacle insurmontable.

Je me creusai la tête et passai successivement en revue les moyens suivants :

— Écrire un placet au roi?

Mais tout le monde en pouvait faire autant, et Roquelaure ne devait point faire comme tout le monde.

— Charger un de mes amis de plaider ma cause?

Pardon... a-t-on des amis à trois cents lieues de distance? Question ardue que je n'osai résoudre; dans le doute, je m'abstins.

— Rédiger un mémoire en ma faveur?

Bah! c'eût été empiéter sur les droits de messieurs de la basoche, et, franchement, cette usurpation ne me plaisait guère.

Je me remis à réfléchir et à bien peser les paroles du roi, telles que me les avait transmises M. de Créqui.

Soudain, je me frappai le front et appelai Bertaut, mon valet de chambre.

— Que désire monsieur le duc?

— Fais-moi le plaisir d'aller m'acheter une cruche.

— Une cruche!

— Oui... une cruche.

— Pardon, monsieur le duc, je ne sais...

— Tu ne sais ce que c'est qu'une cruche?

— Si fait, monseigneur.

— Eh bien, va m'en chercher une.

— De quelle grandeur, monsieur le duc?

— La plus haute et la plus large que tu pourras trouver.

— Il suffit.

— Ah! encore un mot; n'oublie pas de te procurer aussi un bouchon. Il faut que je puisse la fermer hermétiquement.

— J'aurai également un bouchon.

Bertaut sortit et je me frottai les mains de l'air du monde le plus satisfait.

Il ne fut pas longtemps à revenir et à me rapporter l'objet demandé. C'était, ma foi, une fort belle cruche, et tout à fait propre à l'emploi que je lui destinais. Je m'en saisis avec joie, et je courus dans un petit jardin dépendant du logement que j'occupais. Bertaut fit mine de vouloir m'accompagner, mais je l'arrêtai d'un geste, lui faisant entendre ainsi que je n'avais nul besoin de son ministère.

— Monsieur le duc ne désire-t-il plus rien? demanda-t-il.

— Si fait! je désire, d'ici à une demi-heure, monter dans une bonne chaise attelée de cinq chevaux et rouler grand train vers les Pyrénées.

— Monseigneur retourne en France?

— A Paris.

Bertaut était un garçon fort entendu et fort zélé. Il ne fut en retard que de trente minutes, et vraiment ce n'était pas trop. Une heure après l'ordre donné, les mules piaffaient au

bas de ma fenêtre, et les claquements répétés du fouet formaient la plus délicieuse harmonie qui puisse résonner à l'oreille d'un homme pressé de fuir un séjour abhorré !..... Je partis. Il était bien entendu que j'avais ma cruche avec moi.

Bien que j'éprouvasse un vrai plaisir à m'éloigner de Madrid, j'étais dans une situation d'esprit trop douteuse pour que la route ne s'en ressentît point un peu. Je trouvai les chemins raboteux, les auberges détestables, et toutes mes hôtesses, sans exception, laides à faire peur.

Qu'on me permette de franchir deux cents lieues d'une seule enjambée. Je ne veux point faire rejaillir sur mes lecteurs les éclaboussures que mon humeur chagrine sema çà et là sur mon passage.

Il me suffira de dire qu'après beaucoup d'ennuis au milieu desquels je perdis plus d'une fois patience, je m'insinuai d'un pas furtif dans l'intérieur de Versailles par une riante et chaude matinée. J'allai incontinent me blottir dans un petit logement que La Tour-Roquelaure habitait ordinairement, quand ses créanciers devenaient trop importuns et l'obligeaient à mener une vie plus retirée. Il y était justement, et poussa, en m'apercevant, un cri de surprise.

— Le roi t'a donc permis de revenir ? s'écria-t-il.

— Nullement.

— Mazarin t'a écrit?

— Encore moins.

— La reine-mère est instruite de ta venue?

— Point du tout.

— Mais alors, tu es perdu ; car on te regarde ici comme bel et bien exilé.

— Je ne le suis plus, puisque me voici.

— Prends garde qu'on ne te renvoie d'où tu viens.

— Ce serait curieux.

— On a vu des choses plus étonnantes.

— Nous attendrons l'événement. Et d'abord, donne-moi à déjeuner.

La Tour fit en sorte que je fusse immédiatement servi. Mais, avant de me mettre à table, je devais assister à une scène aussi originale qu'inattendue. On vint annoncer à La Tour que trois dames venaient d'arriver en carrosse et demandaient à lui parler.

— Leur nom? fit-il en pâlissant.

— Ce sont, dit le valet, mesdames de Fosseuse, de Comminges et d'Uxelles.

— Miséricorde! s'écria La Tour.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a que ce sont trois diablesses-femmes que j'ai indignement trahies et qui viennent, en corps d'armée, battre en brèche ma pauvre personne, avec l'intention, bien arrêtée sans doute, de n'en pas laisser un seul morceau intact.

— Cela n'est pas sûr. Il faut les voir, les entendre.

— Une belle vue et un joli tintamarre! soupira douloureusement mon cousin La Tour. Enfin, puisqu'il faut en passer par là, faites entrer.

Les trois dames parurent.

Toutes trois avaient l'air furieux des Horaces allant à la rencontre des Curiaces. Il ne leur manquait que le javelot. Il est vrai qu'elles avaient de ces yeux perçants qui tiennent lieu d'un fer de bataille, et dont les coups ne sont quelquefois pas moins mortels.

Je m'inclinai à leur approche, car je les connaissais toutes trois. Mais elles ne m'accordèrent qu'une médiocre attention. Il est évident qu'elles avaient d'autres affaires en tête.

— Monsieur de La Tour, dit madame d'Uxelles, nous nous sommes décidées, madame de Comminges, madame de Fosseuse et moi, à une démarche qui peut paraître étrange au premier coup d'œil, mais qui s'expliquera d'elle-même quand on en saura l'objet. Nous sommes venues toutes trois vous dire vos vérités.

La Tour s'inclina en disant :

— C'est prendre trop de peine, mesdames, et peut-être avez-vous mal choisi votre temps; car, vous le voyez, je ne suis pas seul. Mon cousin Gaston, duc de Roquelaure, sera le témoin forcé de cette entrevue, puisque, malheureusement, je n'ai ici que cette chambre à vous offrir... et sans doute votre intention n'est pas de vous expliquer devant lui.

— La présence de M. de Roquelaure ne fait rien à la chose, dit madame de Comminges. Le roi en personne serait là que je n'en exprimerais pas moins ma façon de penser... monsieur de La Tour, vous êtes un fat!

— Un impertinent! ajouta madame d'Uxelles.

— Un sot! acheva madame de Fosseuse.

— Qu'ai-je donc fait pour m'attirer cette grêle de compliments? demanda timidement La Tour.

— Hier, répondit madame d'Uxelles, pas plus tard qu'hier, vous avez laissé entendre chez madame la comtesse de Fiesque, que madame de Montglas avait eu... des bontés pour vous.

— Si on a tiré de mes paroles un sens qui ne s'y trouvait pas, dit La Tour, est-ce ma faute?

— Vos paroles n'étaient que trop claires, répliqua madame d'Uxelles, et nous avons promis à cette pauvre dame, indignement outragée, d'obtenir de vous une déclaration signée en bonne forme, par laquelle vous reconnaîtriez n'avoir jamais baisé, à madame de Montglas, autre chose que le bout des doigts.

— C'est bien peu, murmura Latour.

— Cette déclaration a été préparée d'avance, ajouta madame d'Uxelles en tirant de son sein un petit papier parfumé. La voici. Vous n'avez qu'à y mettre votre nom. Le mal sera ainsi réparé.

— Pardon, dit La Tour. Je ne comprends pas très-bien ce que vous prétendez me faire faire. Si j'ai eu le tort de dire une imprudence, ce n'est pas une raison pour que je signe un mensonge.

— Un mensonge! s'écrièrent à la fois mesdames de Fosseuse et de Comminges.

— Ainsi, vous persistez à calomnier madame de Montglas? fit madame d'Uxelles, en croisant tragiquement les bras sur sa poitrine.

— Je ne calomnie pas, observa La Tour, je...

— Avez-vous des preuves? demanda triomphalement madame d'Uxelles.

La Tour demeura une minute sans répondre. Les trois femmes crurent à une victoire complète. En effet, l'interrogation était accablante.

— Avez-vous des preuves? dit madame de Comminges... un mot d'écrit! une lettre seulement!

— Des preuves! des preuves! répéta madame de Fosseuse en battant des mains.

Je considérais attentivement La Tour et le croyais complétement battu.

— Mesdames, répondit-il enfin après une réflexion fort sérieuse, vous venez de me prouver que je suis effectivement un sot, un impertinent, un fat et, plus que tout cela, un imbécile. Mais, soyez tranquilles, je me corrigerai. La première fois qu'une de vous, mesdames, voudra bien me faire l'honneur de coucher avec moi, je la prierai de m'en donner d'avance avis par un mot, tracé de sa main et signé en toutes lettres. Sans quoi, je me contenterai d'être tout bonnement son très-humble et très-respectueux serviteur.

Cette réponse étourdit nos trois femelles à tel point qu'elles s'enfuirent sans crier gare.

Quand le bruit de leur carrosse nous eut indiqué qu'elles étaient assez loin pour ne plus nous entendre, La Tour et moi partîmes d'un immense éclat de rire.

J'avais un appétit d'enfer. Je fis honneur au déjeuner de La Tour. Puis, midi ayant sonné, je lui demandai s'il voulait m'accompagner dans l'expédition que j'avais résolu de faire pour essayer de rentrer en grâce auprès de Louis XIV.

— Je ne demande pas mieux, me dit-il, mais ne m'expliqueras-tu point d'abord?...

— Je ne veux rien t'expliquer. Ce serait te compromettre. Tu verras la chose en simple curieux, et je demeurerai seul responsable du bon ou du mauvais succès qui s'ensuivra.

Il consentit à tout ce que je voulus, se résignant à examiner mes préparatifs, sans chercher même à en deviner le sens.

Je commençai par aller chez un fermier qui cultivait un énorme enclos situé sur l'un des côtés de la grande route de Paris à Versailles. Là, je choisis une charrette dans laquelle ce brave homme avait coutume de transporter du fumier. Je le priai de la nettoyer de son mieux, d'y atteler un cheval, le premier venu, et de me donner un charretier pour la conduire. Le fermier obéit, moyennant une pièce d'or que je lui avais remise au moment d'entrer en matière, et la charrette fut amenée à la porte de mon cousin La Tour.

Je regagnai seul l'antichambre où Bertaut avait tout à

l'heure déposé une de mes valises. Je l'ouvris avec précaution et en tirai une cruche de grès hermétiquement fermée. Cette cruche était de force à contenir environ trois litres d'eau. Je l'emportai précieusement et la déposai dans la charrette. Après quoi, j'y montai moi-même, au grand étonnement de La Tour qui me demanda, en se tordant de rire, ce qu'il y avait dans ma cruche, et où je comptais aller en si plaisant équipage.

— Au parc de Versailles, dis-je froidement au charretier.

Et d'un coup de pied je brisai la cruche d'où se répandit une terre noirâtre qu'on aurait pu prendre pour du tabac, tant elle était fine et sans mélange.

Ce fut toute ma réponse. Le cheval prit le pas, et je traversai la ville, debout, me tenant aux deux rampes de bois du tombereau et, pour le dehors de ma personne, fier et droit comme un empereur romain.

Il faut que l'on sache que j'avais endossé ma toilette la plus éblouissante et la plus riche.

La Tour me suivait à cent pas de distance. Il se perdait en conjectures, et je le vis, à deux ou trois reprises différentes, m'adresser des signes, comme pour m'engager à revenir sur mes pas.

Mais mon dessein était irrévocable.

Les gamins commencèrent à me former un cortége, sinon très-brillant, du moins assez nombreux. On chuchotait, on riait, on criait, on me montrait du doigt. Quelques personnes m'ayant reconnu, mon nom circula bientôt dans la foule, et comme on me savait déjà passablement extravagant, on ne fit aucune difficulté de conclure que j'en étais venu à être absolument fou.

Les uns me plaignaient. Les autres trouvaient la chose tout à fait amusante et couraient avertir leurs amis.

Je parvins ainsi au beau milieu du parc.

Ici, la foule était devenue si compacte, que c'est à peine si la charrette pouvait avancer. J'avais distingué, dans le flot toujours grossissant qui m'environnait, Vardes, M. d'Humières, Cheverny, le comte de Fiesque et bien d'autres encore, qui causaient très-chaudement entre eux, disant que si je n'avais pas tout à fait perdu la raison, je ne pouvais manquer d'aller coucher le soir à la Bastille, attendu

que le roi ne voulait pas entendre parler de moi. Je fis deux ou trois fois le tour du bassin, n'ayant l'air de prendre garde à quoi que ce fût qu'on pût dire ou faire autour de moi.

Enfin ce que je désirais arriva.

Le bruit de l'aventure vint aux oreilles du roi, et Sa Majesté envoya M. de Candale pour avoir une conférence avec moi.

— Monsieur le duc, me dit cet ambassadeur d'occasion, qui avait eu grand'peine à se frayer un passage jusqu'à ma charrette, le Roi m'a chargé de vous rappeler ses volontés souveraines et de m'informer de vous par quel insolent caprice vous avez osé enfreindre des ordres que Sa Majesté ne se rappelle point avoir encore révoqués.

— Il est vrai, répondis-je à M. de Candale, que le roi m'a fait connaître ses volontés, et qu'il a donné des ordres auxquels j'ai dû me conformer sans plainte. Soyez assez bon, monsieur le duc, pour retourner vers Sa Majesté et lui dire que, tant que je vivrai et en quelque circonstance que ce puisse être, je professerai pour elle l'obéissance la plus scrupuleuse et la plus absolue.

— Mais, en ce moment même, répliqua le duc, votre conduite est le plus éclatant démenti que puissent recevoir les principes dont vous venez de vous vanter, puisque vous êtes en France, quand vous devriez subir silencieusement et avec résignation l'exil auquel vous avez été condamné.

— Entendons-nous, monsieur le duc, répondis-je avec beaucoup de calme. Sa Majesté m'a imposé pour condition de ne plus jamais fouler que la terre d'Espagne. Or, daignez, je vous prie, jeter un coup d'œil dans l'intérieur de ma charrette et sur cette cruche cassée. Elle contenait d'excellente terre d'Espagne, que j'ai précieusement rapportée de Madrid et sur laquelle, vous le voyez, je marche à l'heure qu'il est. Tant que le roi ne m'aura pas délié de l'obligation sacrée à laquelle sa volonté m'engage, je demeurerai dans cette respectueuse et fatigante position. Allez instruire Sa Majesté de cette circonstance, monsieur le duc, et dans le cas où elle ne serait point touchée de ma soumission, je reprendrais la poste et retournerais aux frontières. J'ai dit.

Le duc de Candale dissimula assez mal une forte envie de rire et retourna au château.

Cinq minutes après, j'avais ma grâce et je me retrouvais au milieu de mes anciens amis, fort heureux de les revoir, plus heureux encore de me sentir libre et tout disposé, malgré la petite injustice dont j'avais été victime, à donner à mon souverain tous les témoignages possibles d'obéissance, d'amour et de dévouement.

CHAPITRE LVIII

Sommaire : Louis XIV et mademoiselle Herminie de Kermouan. — Présentation à une réception de Versailles. — Portrait de monsieur son oncle. — Un vrai Breton. — La clairvoyance de M. le baron de Kermouan. — Moyens qu'il tente pour sauver sa nièce. — Je suis désigné pour aller chercher mademoiselle Herminie et la conduire au bal du roi. — J'arrive chez le vieux baron à neuf heures. — Réception qu'il me fait. — Une question franchement posée. — Mademoiselle Herminie devient très-rouge. — Expérience proposée par l'oncle. — Lecture d'un manuscrit auquel mademoiselle Herminie et moi prêtons une attention toute particulière.

Quelque temps après la rupture de Louis XIV et de mademoiselle de La Vallière, on amena du fond de la Bretagne à la cour une certaine demoiselle Herminie de Kermouan qui était une véritable merveille de beauté. Le roi la vit et en devint fort amoureux. Il fit même beaucoup de frais pour elle et put croire un instant que le cœur de la jeune fille avait été touché. Mais son oncle, car elle n'avait ni père ni mère, n'était pas homme à remplir le rôle qu'on aurait peut-être bien voulu lui faire jouer. C'était un de ces vieux Bretons dont l'honneur est toute la vie et qui mourraient plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à leur blason. Avec cela, il avait d'excellents yeux, de très-bonnes oreilles et une grande intelligence.

Le tromper était chose malaisée.

Le vieux baron de Kermouan ne fut pas longtemps sans s'apercevoir des assiduités, des attentions et des petits soins de Sa Majesté. Il songea à couper le mal dans le vif. La belle Herminie paraissait prendre plaisir à ces galanteries, bien que d'ailleurs elle n'en comprît pas toute la portée. Le baron avait heureusement des yeux pour sa nièce, et comme il lui connaissait une belle âme, une fierté bien placée et un grand fonds de religion, il résolut de s'adresser à son cœur pour la sauver d'elle-même et lui montrer nettement le péril, afin de n'avoir pas à se reprocher plus tard de l'avoir laissée pécher par ignorance.

Voici comment il s'y prit pour atteindre son but.

Il y avait un soir bal à la cour. J'avais été désigné pour aller chercher mademoiselle Herminie dans un des carrosses du roi.

— Soyez exact, me dit le baron de Kermouan, je vous attendrai à neuf heures.

Je fus à la minute. Neuf heures commençaient à sonner quand j'arrivai chez le baron de Kermouan.

Il était assis sur une chaise longue, les pieds appuyés sur les chenets. Herminie se tenait sur un fauteuil de l'autre côté de la cheminée, en grand costume de bal.

— Parbleu, me dit le baron en me voyant entrer, je vous sais gré, monsieur de Roquelaure, d'être arrivé si tôt; car avant de partir pour Versailles, j'ai un petit entretien à avoir avec ma chère nièce, entretien dans lequel vous ne serez pas de trop et à la suite duquel mademoiselle Herminie de Kermouan pourra, à son choix, aller au bal du roi ou monter dans une bonne chaise de poste pour retourner au pays breton. Je la laisse d'ailleurs parfaitement libre de sa volonté.

— Comment! répliquai-je... Mademoiselle Herminie, après ce que vous allez lui dire, pourrait renoncer à cette soirée délicieuse où elle est si impatiemment attendue...

— Par Sa Majesté, n'est-ce pas? me demanda M. de Kermouan d'un ton singulier.

Je ne répondis pas. Herminie devint très-rouge, et le baron reprit en ces termes :

— Je n'aime pas les détours, monsieur de Roquelaure; et, avant votre arrivée, j'avais déjà posé la question à ma

nièce en termes tout à fait clairs. Je lui ai montré la voie dangereuse où elle s'engageait... je lui ai dit ce qu'on voulait faire d'elle.., la maîtresse d'un roi...

— Monsieur le baron !

— Oh ! je sais ce que je dis, monsieur le duc ; ne m'interrompez pas, je vous prie. Oui, Sa Majesté Louis XIV aime ma chère Herminie, et comme il ne peut pas l'épouser, j'imagine, il veut donc lui accorder une de ces distinctions équivoques dont une femme honnête doit rougir, quels que soient les honneurs mensongers attachés à cette dégradante élévation... Mais pardonnez-moi, monsieur le duc, la solennité des termes que j'emploie pourrait donner à croire que je m'emporte ou que je sors des bornes d'une simple observation dont je désire seulement que ma nièce bien-aimée fasse son profit. J'ai jeté sur le papier, d'après des documents certains, l'histoire d'une pauvre femme qui, elle aussi, fut saisie de cette folle et périlleuse envie de s'asseoir sur une des marches du trône et de régner sur son roi. Permettez-moi de faire la lecture de ce fragment, monsieur le duc, et quand ma bonne Herminie l'aura entendue, elle sera libre d'obéir aux suggestions du plaisir ou à la voix de la raison ; elle suivra, selon sa volonté souveraine, la route que lui indiquera son penchant ; et quoi qu'il arrive alors, j'aurai la conscience d'avoir, jusqu'au bout, accompli ma mission et rempli mon devoir.

Mes yeux exprimèrent sans doute ma surprise, car le vieux baron me dit en souriant :

— Ma clairvoyance vous étonne, monsieur le duc. Que voulez-vous ! Je suis un esprit original qui se permet des hardiesses interdites peut-être à la cour. Je tiens à mon honneur et à celui de ma famille. Chacun ses petites manies... C'est la mienne.

— Mais vous ne faites pas attention, lui dis-je, que vos soupçons pourraient être considérés comme une insulte pour le roi, et que moi-même...

— Je vous estime trop, monsieur de Roquelaure, me répondit-il vivement, pour supposer que vous ayez la moindre connaissance des projets de Sa Majesté à l'égard de ma nièce. C'est justement parce que je vous crois étranger à cette intrigue, que je vous ai confié mes craintes et que je désire vous rendre témoin de la résolution qu'il plaira tout

à l'heure à ma nièce de prendre, dans l'intérêt de sa fortune et de son avenir.

— Soit, monsieur le baron, je respecte trop vos scrupules pour les condamner, je suis absolument à vos ordres.

— Oh ! mon Dieu, ce ne sera pas bien long. Ma chère nièce a toujours aimé les anecdotes, et celle que je vais lui dire peut influer sur tout le reste de sa vie. En l'écoutant, elle voudra bien se rappeler qu'elle a deux partis à prendre, et qu'il y a dans la cour deux voitures attelées, l'une qui la conduira, si cela lui plaît, au bal du palais de Versailles, l'autre qui l'emportera au grand galop vers la Bretagne, si elle le veut.

— Mon oncle, dit gravement Herminie, je vous écoute

— M'y voici, mon enfant.

Et le baron de Kermouan, ayant déployé un manuscrit tracé de sa propre main, commença dans les termes suivants :

« Par un beau jour de l'année 1556, ma chère Herminie, il y avait grande fête à Mont-de-Marsan. Les fenêtres étaient pavoisées, les rues étaient encombrées d'une foule immense de curieux, et les flots de la Midouze, une des rivières qui vont plus loin se jeter dans l'Adour, se creusaient sous une multitude infinie de balancelles qui déployaient au vent des banderolles de toutes formes et de toutes couleurs.

« Une imposante solennité se préparait.

« Le roi François Ier rentrait en France, après la captivité que lui avait value la fatale journée de Pavie, et sa mère, la duchesse d'Angoulême, dont les mains avaient tenu le sceptre pendant son absence, avait fait près de deux cents lieues pour venir à sa rencontre.

« Les deux cours, qui bientôt n'allaient plus en faire qu'une, se réunirent sous un dais de drap d'or, magnifiquement orné de fleurs et de pierreries figurant les armes de la maison de France. Les cloches sonnaient à toutes volées et c'était un admirable spectacle que celui des deux haies étincelantes que formaient, de chaque côté du cortége, les pertuisanes et les hallebardes des archers.

« A un signal convenu, les deux portières de velours que le grand maître des cérémonies avait pratiquées à chaque bout de la tente royale s'ouvrirent lentement, et l'on vit le fils et la mère s'avancer l'un vers l'autre.

« La duchesse d'Angoulême avait souffert et on remarquait sur son visage les traces d'un passé douloureux, dont la joie présente n'effaçait pas entièrement le souvenir.

« François Ier, lui, avait conservé dans sa prison son caractère gai, insouciant, aventureux. Pour lui, ce triste épisode n'était, en quelque sorte, qu'un chapitre original ajouté au roman de sa vie. Il comptait bien, d'ailleurs, brave et présomptueux qu'il était, prendre un jour sa revanche et une revanche éclatante, dont ses ennemis payeraient généreusement les frais. Ces espérances, jointes au plaisir d'être libre, répandaient sur le front du roi un de ces rayonnements consolateurs, qui, du visage royal, passent bien vite à celui des courtisans, et sont comme un signal donné aux cris d'enthousiasme et aux applaudissements.

« — Vive le roi ! cria-t on de toutes parts.

« — Vive la France ! répondit le roi.

« Et en même temps il tendit les bras vers sa mère, qui le tint pressé contre elle l'espace de plusieurs secondes.

« Après ce premier élan, accordé tout d'abord à l'expansion de l'amour filial et maternel, le roi promena autour de lui un regard lent et scrutateur. Ce regard sembla l'avoir satisfait, si l'on doit s'en rapporter, du moins, au sourire qui glissa sur sa bouche. En effet, il retrouvait sa cour telle qu'il l'avait laissée, brillante, nombreuse, empressée. Les malheurs de la couronne ne lui avaient rien ôté de son éclat et il voyait se rouvrir devant lui cette carrière, si mal à propos interrompue, de plaisirs mondains, de succès chevaleresques et de triomphes guerriers.

« Il se livra avec ivresse aux jouissances que procurait à son juste orgueil cette nouvelle et merveilleuse perspective.

« Nous passerons légèrement sur le cérémonial par lequel la ville fit honneur au passage de son roi bien-aimé. Les clefs d'or qui lui avaient été présentées hors des murs par les échevins furent reportées en grande pompe à l'Hôtel-de-Ville, où un banquet, digne des deux hôtes illustres qu'on allait y recevoir, avait été préparé à grands frais. La nuit commençait à tomber quand le roi et sa mère prirent place à table. En même temps des feux de joie s'allumèrent sur toutes les places et dans tous les carrefours de Mont-de-Marsan .. Le retour de François Ier était réelle-

ment une fête populaire. On eût dit que la France, captive et désolée tant que son maître avait été prisonnier, venait, en même temps que lui, de secouer ses chaînes et de recouvrer sa liberté.

« Le soir il y eut réception. Toute la noblesse du pays avait déjà été présentée au souverain, et la reine mère, qui s'attachait d'abord au côté sérieux de toute chose, tandis que son fils n'en voyait ordinairement que le plus frivole, attendait avec impatience que cette cérémonie nécessaire fût achevée pour se retrouver seule avec le roi et s'entretenir avec lui des hautes destinées auxquelles il était appelé désormais ; à plusieurs reprises même, elle avait engagé de graves entretiens entre les chefs de la fidèle noblesse de la province, et, chaque fois, elle avait prié son fils de lui venir prêter le secours de sa présence et l'appui de ses propres idées. Mais le roi chevalier avait bien mieux à faire ce soir-là que de s'occuper de politique. Des femmes charmantes se disputaient un mot, un sourire royal, — et les galanteries qu'il distribuait à droite et à gauche étaient toutes orgueilleusement recueillies.

« La duchesse le regarda en soupirant.

« — Toujours le même, pensa-t-elle. La prison ne l'a point guéri.

« Et un instant après, comme elle disait tout haut à son fils ce qu'elle venait de penser tout bas, il lui répondit en lançant un coup d'œil à une glace qui l'avertissait sans doute qu'il avait raison de chercher à plaire :

« — Ma mère, que voulez-vous ? Le bonheur n'est pas une maladie, et ne mériterais-je pas le surnom de fou si je voulais me guérir d'être heureux ?

« La préoccupation de François, en prononçant ces paroles, n'échappa point à sa mère. Elle fixa sur lui un long regard et vit que ses yeux se dirigeaient, avec une sorte de persistance involontaire, vers une belle jeune fille qui était du nombre de ses demoiselles d'honneur et qu'on appelait Anne d'Heilly. Cette délicieuse créature était d'une excellente famille, puisqu'elle appartenait à la maison de Dreux, issue du sang royal, et sa beauté valait sa noblesse. Grande, élancée, la peau excessivement blanche, l'œil vif et bien fendu, elle ne craignait guère de rivales parmi les femmes de la cour. Comme elle était aussi intelligente que belle,

elle ne fut pas des dernières à s'apercevoir des œillades que lui adressait le roi, et, soit que le démon de l'ambition lui parlât déjà en secret, soit qu'elle fût entraînée par un mouvement de sympathie, elle ne put se défendre d'un sentiment de joie, où la satisfaction de l'emporter sur tant d'autres beautés remarquables devait avoir bien certainement sa part.

« Après le médianoche on dansa, et pendant le divertissement qui, selon la coutume de l'époque, fut grave et compassé, le roi put offrir plusieurs fois la main à mademoiselle d'Heilly. Jamais amant passionné n'avait vu son amour dans de si magnifiques conditions de succès. L'allégresse d'étiquette qui régnait sur tous les fronts devait favoriser le bonheur intime et secret de deux cœurs qui ne cherchaient qu'à s'entendre. Avant la fin de la soirée, le muet langage des yeux et des mains avait été parfaitement compris, et quand vint l'heure du départ, les observateurs clairvoyants devinèrent que mademoiselle d'Heilly monterait dans le carrosse royal.

« Il en fut effectivement ainsi, et la princesse, mère du roi, ne s'y opposa pas... Elle savait que les passions de son fils étaient de celles que la résistance et les obstacles ne font qu'irriter davantage, et elle était d'ailleurs assez tolérante pour penser que chez un homme de la trempe de François, les intérêts de sa politique pouvaient marcher de front avec ceux de son cœur.

« Ce fut au point du jour que les équipages royaux se pressèrent avec fracas sous les balcons de l'Hôtel-de-Ville, pour recevoir et entraîner vers la capitale de la France le roi rendu enfin à sa couronne et à ses sujets. Le connétable de Montmorency et le chancelier Duprat se mirent à genoux de manière à servir de marche-pied à François, lorsqu'il monta dans son carrosse aux acclamations de la foule.

« Le tour de la duchesse d'Angoulême était venu et c'était à elle de prendre place dans la voiture. Par un acte presque inconcevable de faiblesse ou peut-être d'indulgence maternelle, elle prit mademoiselle d'Heilly par le bras et la fit asseoir vis-à-vis de son fils.

« Est-ce le hasard, est-ce un calcul secrètement combiné qui présida à cet arrangement ? Il serait difficile de le dire.

« Ce qui est certain, c'est que François fut transporté de joie et que tout le voyage fut comme un rêve féerique qui ne se dissipa, en quelque sorte, qu'à Paris. Mais là, encore, le réveil devait être splendide, et huit jours après la réinstallation du roi sur le plus beau trône du monde, la cour et la ville ne s'entretenaient plus que de la nouvelle passion de Sa Majesté pour l'heureuse mademoiselle d'Heilly. »

Ici, Herminie tendit la main à son oncle comme pour le remercier de la peine qu'il se donnait.

Il serra cette main avec une ferveur paternelle et continua.

CHAPITRE LIX

Sommaire : Suite de la lecture du manuscrit de M. le baron de Kermouan.

« Cette favorite, ma chère enfant, que son éducation et son esprit ont fait surnommer la plus savante des belles et la plus belle des savantes, n'ignorait aucune des règles de l'art de plaire. Chacun de ses pas dans la faveur royale fut marqué par un triomphe, et ceux-là même qui avaient favorisé cette liaison nouvelle commencèrent à s'en repentir en voyant l'influence despotique dont l'idole s'environnait de jour en jour. Ils firent toutefois contre fortune bon cœur et, comprenant le danger d'une lutte où ils auraient eu infailliblement le dessous, se résignèrent à partager le pouvoir plutôt que de le disputer ; d'où il résulta qu'il se forma entre la favorite et les ministres un pacte secret dont les clauses muettes et pourtant clairement stipulées les engagèrent à se protéger et à se soutenir mutuellement.

« Au moment où nous reprenons le cours de notre récit, un projet d'une assez haute importance occupait es

familiers du château. François Ier, peu satisfait du caractère équivoque de la position de mademoiselle d'Heilly à la cour, songeait au moyen de parer à l'espèce de réprobation publique qui, d'un moment à l'autre, pouvait rejaillir sur sa bien-aimée, car il sentait qu'elle devait avoir, en apparence du moins, un rang plus digne à la fois d'elle et de lui. Il était plongé dans de profondes réflexions à ce sujet, lorsqu'un huissier vint dire que le chancelier Duprat sollicitait l'honneur d'être admis sur-le-champ près de Sa Majesté.

« — Faites entrer, dit François avec un peu d'humeur.

« Le chancelier entra et, au froncement de sourcils du maître, il eut bien vite compris que, dans cet instant, l'exposé d'une affaire sérieuse serait fort mal accueilli. Heureusement qu'il s'était prudemment préparé pour la circonstance... les premiers mots qu'il prononça déridèrent tout à fait le front du roi.

« — J'ai songé, sire, à ce que vous m'avez dit au sujet de mademoiselle d'Heilly.

« — Ah ! fort bien.

« — Et je crois avoir trouvé ce qu'il nous faut.

« — Mon cher Duprat, s'écria le roi, vous êtes un homme précieux... croyez qu'une brillante récompense..

« — Tout mon désir est de prouver à Votre Majesté mon dévouement, reprit Duprat avec modestie. Trop heureux si ce que j'ai projeté peut obtenir son approbation.

« — Parle, Duprat, parle, mon ami.

« — Votre Majesté souffre des propos indiscrets que soulève ici la haute fortune de mademoiselle Anne d'Heilly.

« Le roi laissa échapper de sa poitrine un soupir.

« — Votre Majesté voudrait que cette situation, quelque peu douteuse à la vérité, fût consacrée par un titre honorable, une alliance...

« — C'est cela, dit le roi, c'est cela.

« — Je crois, reprit Duprat, avoir mis la main sur notre affaire. Votre Majesté se souvient-elle d'un certain Jean de Brosse, pauvre gentilhomme ruiné ?...

« — Qui fatigue de ses réclamations toutes les cours du royaume. Ne prétend-il pas avoir perdu tout son patrimoine ?...

« — Dans les guerres qui ont ensanglanté le règne de

votre prédécesseur, oui, sire. Décidé à en finir avec lui, car en somme, on le dit brave et dévoué, je l'ai fait venir à Paris, et hier soir il était au cercle de la reine-mère. Votre Majesté ne l'a-t-elle point remarqué, sire?

« — Moi! es-tu fou, Duprat?... et pour quelle raison cornue, je te prie, aurais-je remarqué un gentilhomme breton, normand ou limousin, je ne sais trop lequel, qui devait avoir de la poussière à ses bottes et la tournure d'un hobereau de province? D'ailleurs, elle était là, elle, ma chère d'Heilly, ma belle Anne!... et tu sais bien que tout ce qui n'est pas elle, mes yeux ne le voient point..

« — C'est juste, sire... mais c'est que lui aussi avait les yeux tournés constamment vers elle...

« — Que dis-tu ? interrompit le roi avec colère, l'insolent aurait osé!...

« — Ne vous fâchez pas, sire, le chevalier Jean de Brosse est un homme d'une naïveté incroyable et d'une vertu qui serait digne des temps primitifs. Ce que chacun sait, il l'ignore, lui... et c'est justement cette ignorance...

« — Que tu voudrais mettre à profit?... continue, Duprat, je commence à te comprendre.

« — Je n'ai plus rien à ajouter, Sire, et le peu de mots que vous venez de dire me prouvent que mon plan n'est pas loin d'obtenir votre approbation. Le chevalier est l'homme qu'il nous faut. Nous le persuaderons, nous l'éblouirons...

« — C'est assez, interrompit encore une fois le roi, qui, plus jaloux de sa dignité qu'on ne l'aurait pu supposer, voulait du moins paraître ignorer un plan dont il allait être bien réellement l'instigateur et le complice ; — c'est assez. Vous dites, Duprat, que le chevalier de Brosse est un gentilhomme dont les mérites exigent notre attention particulière. Formulez une proposition en sa faveur et nous aviserons.

« Le chancelier Duprat avait trop d'esprit pour ne pas saisir le vrai sens de cette allocution solennelle, qui servait, dans la bouche du roi, à couvrir d'un déguisement convenable une perfidie répréhensible. En homme de tact, il pensa qu'il serait imprudent de pousser plus loin l'explication et se retira pour aller donner suite à une entreprise si savamment conçue.

« Le lendemain matin, le chevalier Jean de Brosse fut reçu en audience particulière par le chancelier Duprat. M. de Montmorency, grand connétable, se tenait appuyé à l'un des angles de la cheminée, en homme qui, sans y être directement appelé par la nécessité, va cependant prendre part officieusement à un entretien de haute importance.

« — Sur mon âme et sur mon honneur, s'écria le chevalier après avoir entendu les propositions de Duprat, vous pouvez dire, monseigneur, au roi François Ier, que je suis à lui, cœur, corps et épée, et que tout mon sang ne suffirait pas à payer les faveurs dont il me comble aujourd'hui.

« — Ce ne sont point des faveurs, messire de Brosse ! ce sont bel et bien de justes récompenses, dues à votre mérite d'abord, puis ensuite au souvenir de votre père qui, dans son temps, a loyalement servi la France et le roi. Sa Majesté acquitte une dette et vous indemnise, voilà tout.

« — Voilà tout, répéta en guise d'écho la voix de M. de Montmorency.

« — Permettez, dit le pauvre gentilhomme que l'émotion faisait chanceler sur ses jambes, permettez... monseigneur... mais je me demande par moment si ce n'est pas un rêve...

« — Non, non, pardieu! vous êtes très-bien éveillé, dit le connétable.

« — Alors, reprit le chevalier, il est donc vrai que ce mariage dont vous parliez tout à l'heure...

« — Est désiré par Sa Majesté ?... sans aucun doute.

« — Et la personne désignée...

« — Quoi ! vous le demandez encore !...

« — Cette personne, reprit de Brosse, est bien cette... charmante...

« — Mademoiselle d'Heilly !... certainement... que, l'autre soir, au cercle royal, vous contempliez avec tant d'admiration et d'enthousiasme...

« — Mon Dieu ! que le roi est bon !... murmura le sire de Brosse devenu rêveur.

« — Le roi vous veut du bien, dit le chevalier Duprat ; voilà tout.

« — Voilà tout ! reprit une seconde fois le même écho, c'est-à-dire la voix du connétable.

« Le chevalier perdait la tête de joie et de ravissement. Duprat comprit qu'il ne fallait point laisser à cette fièvre le temps de s'apaiser et que si l'on ne profitait pas de cette sorte de vertige, le succès de l'entreprise pouvait se trouver compromis. Le soir même, il y eut jeu chez le roi, et les choses furent disposées de telle façon que le sire Jean de Brosse eut deux ou trois occasions de tenir la partie de mademoiselle d'Heilly. Le cœur du chevalier ne put tenir contre de si terribles assauts. Il sortit du palais amoureux fou... Le lendemain, sur le conseil de Duprat, il fit, près de mademoiselle d'Heilly, une démarche qui fut couronnée d'un plein succès. Le roi, sous le prétexte qu'il devait signer au contrat, avait voulu assister également à l'entrevue, et c'était à cette circonstance que le sire de Brosse avait attribué l'embarras très-visible qui, au moment où il adressait une humble prière à celle qui lui était destinée, avait éclaté sur tous ses traits. Cette réflexion s'était étendue pendant un instant comme un sombre nuage sur l'horizon de son bonheur... Mais bientôt, ne songeant plus qu'à la distinction inouïe dont l'honorait son roi, il éloigna de lui toute idée qui eût été de nature à ébranler sa résolution et s'élança fier et heureux, dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait si belle et si séduisante devant lui...

« Huit jours après ces divers événements, le mariage se célébrait sous les auspices du roi et de la noblesse la plus distinguée du royaume.

« Seulement, au lieu de son simple et ancien titre de chevalier, messire de Brosse inscrivit sur les registres de l'église sa nouvelle qualité et son nouveau nom : *Gouverneur de Bretagne et duc d'Étampes...*

« Ce gouvernement et ce duché étaient le cadeau de noces du roi François Ier.

« L'époux était rayonnant... L'épouse seule paraissait inquiète et était horriblement pâle...

« Cependant, autour d'eux, les compliments, les félicitations, les louanges volaient comme des paillettes d'or et des grains d'encens.

« Après la bénédiction nuptiale, il fallut revenir à la cour.

« Le roi jouissait, sans doute, du plaisir d'avoir fait deux heureux, car les mariés étaient l'objet de tous ses soins. Il

ne les perdait pas de vue... Il exigea même qu'ils lui accordassent encore cette journée et exprima le souhait de les voir s'asseoir l'un et l'autre au banquet du soir.

« Ce souhait était un ordre. Le duc et la duchesse d'Étampes s'y soumirent de bonne grâce...

« Un peu avant minuit, un carrosse emporta les deux époux vers leur hôtel. C'était la première fois qu'ils se trouvaient face à face et sans témoins. Le duc voulait parler, mais l'inquiétude, qui était revenue sur le front de la jeune duchesse, glaçait les mots sur sa bouche. Enfin, le trajet, qui était fort court, fut bientôt achevé. Le duc descendit le premier et, assisté de plusieurs valets, tendit le bras à sa femme qui sauta lestement à terre et franchit le seuil de la maison.

« Le duc d'Étampes allait en faire autant, lorsque les mêmes valets qui venaient de l'aider l'entourèrent en lui disant qu'il y avait là un grand seigneur qui voulait lui parler. Il se retourna et aperçut Duprat :

« — Monseigneur, dit-il, que signifie ?

« — Remontez dans votre voiture, répondit Duprat. Nous serons plus commodément pour causer.

« Le duc regarda Duprat d'un air effaré.

« — Écoutez, reprit ce dernier à voix basse, un grand péril menace la royauté... Des courriers arrivés à l'instant même annoncent que la Bretagne est pleine de troubles. La présence du nouveau gouverneur y est indispensable... Une heure, une minute de retard peuvent tout perdre... En retour de ce qu'à fait le roi pour vous, refuserez-vous de lui rendre un service d'où dépend peut-être la sûreté de sa couronne ?...

« — Mais, monseigneur, la duchesse... ma femme !...

« — J'ai voulu vous épargner à tous deux des adieux pénibles. Je me charge de lui expliquer moi-même la nécessité de votre prompt départ... Songez que le roi compte sur vous.

« — J'obéis, monseigneur, dit le duc en baissant la tête.

« . . . .

« Quelques minutes après, le chancelier était redescendu du carrosse et les chevaux, lancés au grand galop, emportaient vers la Bretagne messire Jean de Brosse qui, sans rien comprendre à ce qui lui arrivait, songeait involontaire-

ment à ses chagrins passés, à son élévation si rapide et à ce dénoûment imprévu.

« Un passant curieux qui eût fixé les yeux sur l'hôtel, devant lequel s'était tout à l'heure arrêtée la voiture, eût aperçu le coin d'un rideau qui se soulevait, et derrière la vitre, ainsi découverte, une ombre blanche qui semblait mesurer du regard l'échappée poudreuse de la route.

« C'était la duchesse d'Étampes, qui, émue et pourtant silencieuse, froide et cependant l'œil humide d'une larme de pitié, regardait s'éloigner celui que, par une comédie odieuse dont elle avait été forcément la complice, elle venait d'accepter pour son seigneur et mari. »

— Cette histoire est fort intéressante, dis-je au baron de Kermouan.

— Attendez, attendez, répondit-il, c'est la conclusion des choses qu'il faut voir.

Et il reprit, après avoir légèrement toussé :

« Six mois environ après ces événements, un homme au teint hâve, aux yeux ardents, enfermé dans un des réduits les plus secrets d'un vieux château de Bretagne, appuyait sa tête sur ses deux mains et paraissait en proie à la plus vive comme à la plus douloureuse préoccupation.

« Devant lui se tenait un vieillard, que de sombres épreuves semblaient avoir fait arriver prématurément à la décrépitude, et dont l'âge cependant n'eût pas exclu chez un autre un dernier reste de prestance et de verdeur. Celui-là avait certainement beaucoup souffert, et chez lui les plaies de l'âme avaient hâté l'affaiblissement du corps.

« Le premier de ces deux hommes était messire de Brosse, que la faveur royale avait fait gouverneur de Bretagne et duc d'Étampes.

« Le second s'appelait Jean de Montmorency-Laval, comte de Châteaubriand.

« Un long silence semblait avoir interrompu une conversation commencée. Jean de Brosse reprit en ces termes :

« — J'ai vécu longtemps en dehors de toutes les choses de la cour, monsieur le comte. Aussi n'est-il pas étonnant que je ne sache aucune des souillures qui ont déjà taché ce règne.... Vous dites donc que, vous aussi, vous avez eu à vous plaindre...

« — Écoutez, dit le comte de Châteaubriant d'un accent lugubre. Je vous ai jusqu'ici laissé beaucoup à deviner... Je vais tout vous raconter maintenant.

« Le duc d'Étampes s'approcha du vieillard avec une sorte d'intérêt désespéré.

« Le comte parla ainsi :

« — C'était vers l'an 1508. J'étais riche et je portais un beau nom. Ici, sous ce pâle soleil de Bretagne, brillait une fleur suave et pure, dont je me plus, fou que j'étais, à admirer l'éclat, à respirer le parfum..... Ah ! c'était une belle enfant que Françoise de Foix !...

« — Françoise de Foix ! murmura le duc d'Étampes, comme si ce nom lui eût rappelé un souvenir.

« — Oui... vous vous rappelez, n'est-ce pas ? La réputation de sa beauté s'était répandue dans toute la contrée, et chacun s'écria, en apprenant le mariage de Françoise, que celui-là devait être bien heureux, qui avait pu, en un seul jour et d'un seul coup, lui donner le beau titre d'épouse et un nom qui valait le sien.

« — Pourtant vous ne fûtes pas heureux ? articula faiblement le duc d'Étampes.

« — Je fus heureux sept ans, répondit le comte d'une voix ferme... Sept ans pendant lesquels, à la vérité, je n'avais permis aux yeux de Françoise, de ne se reposer que sur les beaux ombrages de la forêt et les merveilles du ciel. Mais un jour, jour maudit, les soins d'un procès me conduisirent à Paris. Mon nom, mon rang m'imposaient la nécessité d'aller à la cour... le roi François s'étonna que j'eusse quitté ma femme et que je ne profitasse point de mon voyage pour la produire sur un théâtre digne d'elle... Je résistai quelque temps... mais que faire, quand le roi ordonne ?... Je cédai... Françoise de Foix vint me rejoindre à la cour !

« — Oh ! imprudent ! imprudent ! bourdonna la voix traînante de Jean de Brosse.

« — Oui... bien imprudent, vous l'avez dit... car il y a là, dans ce paradis royal, je ne sais quelle atmosphère brûlante, où les serments les plus sacrés viennent fondre comme de la neige ; car il n'est pas de femme si vertueuse qui n'en sorte avec la rougeur sur le front et le remords au cœur... car Françoise de Foix, comtesse de Château-

briant, qui avait passé pour la première fois le seuil du palais, le sourire aux lèvres et la tête aussi haute que le cœur, en sortit un jour inquiète, rouge de honte et souillée!

« — Et alors? demanda vivement le duc.

« — Alors, alors, répondit le vieux comte dont les intonations se firent plus sombres et plus brèves, je roulai dans ma tête des projets de vengeance inouïs... J'eus un instant l'idée d'aller droit à l'infâme qui m'avait ravi mon trésor, de le souffleter du plat de mon épée, et rejetant ensuite cette arme trop noble pour un lâche comme lui, de le frapper impitoyablement d'un coup de poignard. Le ciel m'est témoin de la vérité... Si je n'accomplis point cette pensée terrible, ce ne fut ni la crainte du châtiment, ni le prestige de la royauté qui m'arrêta... Je ne craignis que le ridicule... et je vis mon épée toute prête pour l'insulte et mon poignard tout prêt pour la vengeance me tomber successivement des mains. Je ne voulais pas qu'on pût rire de moi... Je ne voulais pas qu'en me voyant passer au milieu d'eux, tous ces fades muguets du Louvre se missent à chuchoter entre eux, en se disant : Tenez, regardez cet homme!... il ose vivre, et il est déshonoré... C'est le mari de la maîtresse du roi!!!

« — Horreur! horreur! fit la voix étranglée de Jean de Brosse.

« — Que m'importait dès lors ce procès maudit qui m'avait conduit à la cour. Je quittai Paris comme un criminel qui n'ose tourner la tête et que poursuivent mille dangers inconnus. Ce fut, en apparence, une fuite sans gloire... en réalité, c'était l'héroïsme de la résignation. Les deux frères de Françoise, Lautrec et Lescun, avaient été moins scrupuleux que moi... ils avaient accepté de la même main qui leur jetait la boue au visage, des titres, des emplois, des honneurs... moi, je n'aspirais qu'à me cacher... Enfin, le roi partit pour l'Italie... Ce départ fut pour la comtesse le signal d'une chute prochaine. Les favorites des rois excitent autour d'elles tant de jalousies, tant de haines! Françoise de Foix, accablée d'outrages, songea à l'époux qu'elle avait si indignement trahi, et, se tournant vers lui dans sa détresse, elle lui demanda un asile et son pardon...

« — Et avez-vous pardonné, comte?

« — Attendez... La loi chrétienne me prescrivait de ne pas fermer ma porte à celle qui avait partagé ma couche et porté mon nom... Je l'accueillis à son retour en Bretagne.

« — Comme le père de l'Écriture, interrompit Jean de Brosse, accueillit jadis l'enfant prodigue, en lui ouvrant les bras...

« — Non pas, s'écria le comte de Châteaubriand, mais bien comme un juge dont un accusé vient implorer la justice suprême. Aussi le château s'ouvrit-il pour livrer passage à la comtesse, monsieur le duc. Mais aussitôt entrée, la châtelaine devint prisonnière, de même qu'en se refermant sur elle, le château était devenu prison.

« — Ensuite! comte, ensuite!

« — Ensuite, ce fut une torture de toutes les heures, de tous les instants... Elle ne m'avait pas compté les souffrances, elle; ma vengeance, à moi, ne fut pas moins généreuse, et je traitai la comtesse en femme dont le crime était sorti des limites d'une culpabilité vulgaire. Elle affectait de prier Dieu... hypocrisie! Elle disait qu'elle se repentait... mensonge!... Elle me criait grâce... piége infâme!... Elle aurait bien ri, si je m'y étais laissé prendre... Je la fis entrer moi-même dans une chambre tendue de noir, d'où l'on apercevait le ciel à travers une grille, et là, pendant deux ans, elle put réfléchir à l'aise sur l'injure dont elle avait souillé mes cheveux blancs!...

« — Et au bout de ces deux ans? fit le duc d'Étampes qui écoutait avidement le comte.

« — Au bout de ces deux ans, le roi revint en France. Comment l'apprit-elle, je ne sais; mais ce qui est certain, c'est que des paroles, saisies à la dérobée sur ses lèvres, prouvaient qu'un message royal ou peut-être un pressentiment l'en avait instruite... Ce fut son arrêt de mort...

« — Que dites-vous là, comte! s'écria le duc en se dressant de toute sa hauteur, pâle et l'œil enflammé.

— Je dis que le roi était en France, et que je ne voulais pas que la bien-aimée allât rejoindre le bien-aimé. Sans doute il y avait à la prison des grilles de fer, mais le fer se lime, un gardien se corrompt, et adieu le châtiment! D'ailleurs le cœur de cette femme volait continuellement vers son ancien maître... Un soir, je vins la trouver

dans son cachot et lui annonçai qu'il fallait mourir. Elle ne poussa qu'un seul cri, un cri terrible, douloureux, infernal, dont l'écho retentit encore à mon oreille. Puis, presque aussitôt, résignée ou plutôt vaincue, elle murmura : Tuez-moi !

« — Mais le courage vous manqua, dit Jean de Brosse, dont la poitrine haletait.

« — J'avais pris mes précautions contre moi-même, reprit le comte; j'avais amené avec moi des hommes qui, jamais sans doute, n'avaient senti battre leur cœur. Sur un signe de moi, ils s'emparèrent de la comtesse de Châteaubriand, lui bandèrent silencieusement les yeux et, comme l'auraient pu faire des chirurgiens habiles, lui ouvrirent les veines en me demandant si c'était bien cela.

« — Oh ! c'est épouvantable, murmura messire Jean de Brosse en se couvrant le front de ses deux mains.

« — Un instant après, la victime était morte.

« Le vieillard était calme. Le duc d'Étampes, au contraire, livide, tremblant de tous ses membres, était en proie à une agitation effrayante.

« — Pourquoi m'avoir raconté cette terrible histoire? articula-t-il enfin, mais si bas que c'est à peine si on put l'entendre.

« — Pour passer le temps... répondit froidement le vieillard à l'âme de bronze.

« Puis, se levant de son siége, il ajouta, en appuyant avec intention sur le nouveau titre de messire Jean de Brosse :

« — Monsieur le duc d'Étampes, voyez ce qu'il vous reste à faire. Adieu.

« Il y eut un assez long silence. Quand le duc leva la tête, il était seul. Le comte de Châteaubriand avait disparu.

« Cependant la duchesse d'Étampes n'était plus seulement la maîtresse du roi; elle était aussi reine de France. Tout se faisait par elle ou pour elle; et les grands seigneurs qui étaient au timon des affaires, résignés désormais à une sorte d'autorité subalterne, ne décidaient rien sans l'avoir préalablement consultée. Elle avait même réussi à engager dans les liens d'une étroite amitié la reine de Navarre, sœur du roi, laquelle, d'ailleurs, se singularisa

par la sympathie qu'elle témoigna constamment aux maîtresses de son frère.

« Il n'en était pas de même du Dauphin, qui n'avait pour elle qu'une affection médiocre, et de la favorite de ce dernier, Diane de Poitiers, qui la détestait cordialement... A tout soleil, il faut bien au moins un nuage ; déjà la duchesse d'Étampes en était aux luttes qui finissent toujours par devenir nécessaires, quand on occupe une place enviée de tant de rivales et où l'on ne se maintient qu'à force de talents, de ruse et de beauté !

« Quinze années s'étaient passées, pendant lesquelles le char de la favorite avait parcouru sa brillante carrière, au milieu des bravos d'une foule de courtisans idolâtres, et si parfois le souvenir de celui qu'on lui avait donné pour époux avait troublé ses rêves, jamais du moins sa présence n'était venue attrister le cours de ses triomphes... la duchesse du moins le croyait ainsi ; mais, dans ces moments-là, elle s'efforçait d'oublier qu'un soir qu'elle se promenait seule, sans suite, dans une des sombres allées du parc de Fontainebleau, un homme, affublé d'un manteau et couvert d'un masque, l'avait suivie quelque temps à distance, puis enfin s'était élancé sur elle, un fer nu à la main. Elle ne voulait plus se souvenir que dans son élan le masque était tombé et qu'elle avait cru reconnaître messire Jean de Brosse.

« Peu à peu, ce souvenir s'était effacé; puis la dernière trace avait fini par s'en dissiper entièrement.

« Le jour auquel correspond le présent passage de notre récit, la cour était plongée dans la plus vive affliction. On venait d'apprendre par un courrier, venu à toute bride de Perpignan, que le siége de cette ville, entrepris par le Dauphin (plus tard Henri II), avait été levé et que les troupes ennemies triomphaient. A cette nouvelle, apportée par le comte de Bossut, la maîtresse du Dauphin, Diane de Poitiers, avait pâli, car il semblait que les revers de son amant dussent rejaillir sur elle, et un signe d'intelligence fut échangé entre le comte de Bossut et la duchesse d'Étampes.

« Quelle secrète connivence pouvait donc exister entre le porteur d'une aussi triste nouvelle et la favorite du roi?... nous le saurons plus tard.

« Le roi avait un peu vieilli, et son cœur, moins susceptible d'émotion, ne ressentait plus avec autant de force que jadis l'humiliation d'une défaite.

« — Dieu se déclarera une autre fois pour nos armes, avait-il dit avec une indifférence au moins fort étrange chez un monarque francais.

« Puis, jetant à la duchesse d'Étampes un regard passionné, il avait ajouté :

« — Mesdames, et vous, messieurs, j'ai besoin d'être seul... laissez-moi.

« L'ordre fut exécuté sur-le-champ. La duchesse d'Étampes seule demeura. Elle savait qu'une telle mesure ne la pouvait concerner.

« — Ma chère Anne, lui dit-il, merci d'avoir compris ma pensée. Il me tardait d'être seul avec vous.

« — Sire, je suis honorée...

« — Je sais que vous m'êtes toute dévouée, ma belle maîtresse, et en cela, vous êtes d'autant plus méritoire, que bien souvent je me suis montré indigne...

« La duchesse d'Étampes interrompit d'un geste son royal amant qui, dans ces moments d'expansion amoureuse, s'accusait avec franchise des nombreuses infidélités qu'il avait à se reprocher.

« — Si fait, si fait, insista François Ier ; je veux parler de mes torts, parce que j'ai résolu de les réparer...

« — Qu'entendez-vous par là, sire?

« — J'entends à l'avenir, ma chère Anne, vous rendre dans mon cœur la place que vous y avez si longtemps occupée tout entière..... Je veux surtout que, dans ma cour, il n'y ait pas de puissance qui ose se mesurer contre la vôtre, point de femme qui puisse vous faire ombrage, point d'astre qui brille autant que vous.

« Les beaux yeux de la duchesse étincelèrent de joie.

« — D'ici à quelques jours, sans rien brusquer, voyez-vous, ma chère Anne, je ferai largesse au Dauphin d'un bon gouvernement dans une des meilleures provinces de France, et... tout naturellement...

« — Tout naturellement?..... répéta la duchesse avec hésitation.

— Madame Diane de Poitiers le suivra.

« — Sire! sire! s'écria la duchesse en se précipitant aux genoux du roi. Comment vous remercier?

« — En m'aimant toujours, dit François.

« Le roi sortit, et la duchesse d'Étampes, pouvant donner essor à une joie qui ne redoutait plus de témoins, s'écria :

« — C'est aujourd'hui seulement que mon triomphe est complet.

« La nuit vint, et les mêmes idées d'orgueil continuèrent à la bercer. Déjà elle avait congédié ses femmes, et elle se préparait à se mettre au lit, quand un léger grattement se fit entendre à sa porte.

« — Qui peut se permettre... à pareille heure?... murmura-t-elle avec un frisson.

« Mais presque aussitôt, s'étant remise de sa frayeur, elle ajouta :

« — Ah! le roi!

« Et rayonnante à cette pensée, car depuis peu les visites de François Ier avaient été moins fréquentes, elle se dirigea vers la porte et tira le verrou.

« Elle recula en poussant un grand cri.

« L'homme qui venait de paraître au seuil était Jean de Brosse, duc d'Étampes, de sorte qu'il n'y eut plus là une maîtresse adorée en face d'un amant épris, mais bien une femme criminelle devant un époux outragé. »

La jeune Herminie ne put dissimuler ici un frémissement significatif.

Le vieillard, dont les traits s'animaient à mesure que les paroles sortaient de sa poitrine, s'arrêta un moment pour reprendre haleine et poursuivit son récit.

CHAPITRE LX

Sommaire : Suite et fin de la lecture du manuscrit de M. le baron de Kermouan. — Vive émotion de mademoiselle Herminie. — Elle demande à retourner en Bretagne. — Le baron

est triomphant. — Mes paroles en faveur de Sa Majesté. — Protestations du dévouement de la part de M. de Kermouan. — Je retourne à Versailles fort penaud. — Mécontentement de Louis XIV. — Mademoiselle Herminie part le soir même pour Nantes avec son oncle.

« La duchesse d'Étampes voulut se souvenir qu'elle était la femme la plus haut placée de la cour, et puisant dans cette pensée un sentiment d'orgueil soudain, s'efforça de conserver son attitude fière et de recevoir sans chanceler le choc dont elle se voyait menacée.

« Mais le duc la regarda fixement jusqu'au fond des yeux, et ce regard lui fit baisser la tête et lui ôta toute son assurance.

« — Que me voulez-vous, monsieur? dit-elle tout bas.

« — Ah! ah! vous daignez me reconnaître, madame! Je vous en remercie, répondit ironiquement messire Jean de Brosse. Sur mon âme, je n'espérais pas être admis aussi facilement dans le sanctuaire d'où se répand chaque jour la rosée bienfaisante des faveurs et des bienfaits du monarque... Ah! peut-être attendiez-vous quelqu'un!

« — Monsieur...

« — Rassurez-vous... je ne viens pas jouer ici le personnage risible d'un mari qui s'emporte et qui fait bruit... D'ailleurs, le temps, ce grand consolateur et ce grand médecin, a passé sur les plaies de mon âme et y a semé, sinon le germe de l'oubli, celui du moins d'un mépris profond et raisonné...

« La duchesse se redressa et voulut parler.

« — Je le vois, reprit Jean de Brosse avec un sourire moqueur, vos oreilles délicates ne sont pas accoutumées à des sons aussi rudes et l'épiderme en est peut-être déchirée... N'importe, il faut bien une ombre au tableau de votre gloire. Les triomphateurs romains avaient jadis derrière leur char des insulteurs à gages, qui leur jetaient à l'envi le sarcasme et l'outrage. Je viens me faire votre insulteur, madame la duchesse, et pour vous distraire un peu de ce concert monotone d'acclamations et de flatteries qui retentissent continuellement sur votre passage, je vais vous dire, une fois enfin, ce que vous n'avez peut-être jamais entendu de votre vie: la vérité!

« La duchesse frémit... Le duc continua:

« — On vous encense, on vous loue, on dit que vous régnez sur la France... moi, je dis, madame, ce qui est. Vous êtes une femme perdue, une épouse flétrie et le déshonneur dont vous vous êtes couverte rejaillit sur cette France dont vous pressurez les richesses et dont vous vendez le sang...

« A ce reproche, madame d'Étampes devint très-pâle et répliqua avec une vivacité sombre:

« — Que signifie ce reproche?

« — Il signifie, madame la duchesse, que la rivalité qui existe entre vous et madame Diane de Poitiers, cette autre courtisane fleurdelysée, perdra ce pays et jettera la couronne dans des désastres affreux. Cela signifie que pour nuire à madame Diane, à laquelle vous ne pouvez pardonner de répéter à tout propos qu'elle est née le jour où l'on vous mariait, vous avez fait et vous ferez tout le mal possible à son amant, notre seigneur le Dauphin de France. Cela signifie que, poussée par ce perfide esprit de jalousie, vous avez livré à Henri VIII et à Charles-Quint ligués les secrets de l'État, sous la condition expresse que ces deux souverains élèveraient au trône le duc d'Orléans, au détriment du Dauphin son frère...

« — Cela n'est pas, s'écria la duchesse qui frissonnait en voyant ses desseins pénétrés par un homme à l'intelligence duquel elle avait à peine cru jusqu'alors.

« — Vous prétendez que cela n'est pas! Qui donc a donné avis à l'ennemi des forces du Dauphin, qui allait s'emparer de Perpignan, et qui, trahi par une influence inconnue, s'est vu forcé de lever le siége de la place?

« — Mais cet homme est fou! dit la duchesse en haussant les épaules et en rappelant à elle toute sa force.

« Et en prononçant ces mots elle tendit la main vers une sonnette comme pour appeler.

« Jean de Brosse lui arrêta le bras et reprit:

« — Attendez. C'est la France qui vous a parlé par ma voix. Au tour de l'époux, maintenant. Il y a eu dans ma vie trois instants, madame, qui sont comme des points de contact entre mon souvenir et le vôtre. Le premier se résume par le mot amour... je vous ai aimée comme un fou! Le second est tout entier dans le mot haine, car, si votre mé-

moire est aussi bonne que vos yeux, vous devez vous rappeler l'homme armé qui vous a poursuivie dans le parc de Fontainebleau... je voulais vous tuer!... Pour le troisième, cherchez dans votre pensée, madame, quel est le sentiment le plus humiliant à la fois et le plus calme dont l'homme puisse être animé...

« — Monsieur, vous abusez...

« — Ah! je vois que vous avez daigné me comprendre... c'est le mépris.

« Jean de Brosse tenait toujours le bras de la duchesse d'Étampes. Il paraît qu'en ce moment il le serra plus fort, car elle murmura :

« — Vous me faites mal, monsieur; lâchez donc mon bras!...

« — Non pas avant de m'être donné le plaisir de voir devant moi, à genoux, la femme qui règne sur la France... et sur le roi.

« La duchesse, brisée par le poignet de fer qui la pressait, fut effectivement forcée de se mettre à genoux.

« Un gémissement douloureux s'exhala de ses entrailles et elle s'évanouit.

« Quand elle reprit ses sens et put se relever, Jean de Brosse n'était plus là.

« Cette nuit fatale, marquée par l'apparition imprévue de l'homme qu'elle avait si gravement offensé, fut comme le signal des mauvais jours de la duchesse d'Étampes.

« Le roi François Ier, affaibli par les excès, exténué par les maladies, était sur son déclin, et malgré toutes les intrigues de la duchesse favorite qui, au bout de vingt ans de puissance, était encore la maîtresse préférée, le Dauphin se rapprochait peu à peu du trône et s'apprêtait à régner sous le nom de Henri II.

« Enfin, par une sombre journée de 1547, on apprit qu'à la suite d'une crise terrible, François Ier avait succombé à ses souffrances.

« — Le roi est mort, vive le roi! cria-t-on tout haut.

« — La duchesse d'Étampes est morte, vive Diane de Poitiers! pensa-t-on tout bas.

« Il y eut cependant encore un simulacre de lutte entre cette fortune naissante et cette grandeur évanouie. Diane ne conquit pas du premier coup l'immense pouvoir dont

sa rivale s'était enorgueillie pendant de si longues années. Ce ne fut, à la vérité, qu'une lutte de quelques jours; mais il y eut de part et d'autre acharnement et fureur. Au reste l'issue d'un pareil conflit ne pouvait être douteuse. Abandonnée par ceux-là même qui avaient exploité son élévation, trahie par les courtisans sans cœur qui s'étaient dits ses amis, la duchesse d'Étampes se vit, du soir d'un règne à l'aurore d'un autre, aussi humiliée qu'elle avait été orgueilleuse, aussi abreuvée de dégoûts qu'elle avait été fatiguée de louanges, d'adulations et d'apothéoses.

« Un regard méprisant, que lui avait lancé Diane de Poitiers, au service solennel des funérailles de François Ier, lui avait révélé toutes les tortures qu'on réservait à sa vanité blessée, si elle osait reparaître à la cour. Elle prit le parti de s'en exiler elle-même.

« Contente d'une fermeté, qui du moins donnait satisfaction à son amour-propre, elle s'imaginait priver ainsi sa rivale du facile triomphe qu'elle lui eût ménagé si elle eût eu l'imprudence de pousser trop loin une résistance inutile. Diane, à qui on donnait alors le titre de duchesse de Valentinois, ne voulut point renoncer à la joie d'écraser madame d'Étampes de tout le poids de sa générosité. Elle envoya M. de Montmorency lui porter, avec un don magnifique, la permission écrite de se retirer où bon lui semblerait.

« Cette espèce d'aumône insolente frappa la duchesse au cœur. Elle refusa tout et remit le soin de son avenir à la grâce de Dieu.

« Alors commença pour madame d'Étampes une vie d'épreuves et de persécutions, qui, pour n'avoir pas eu de retentissement dans l'histoire, n'en furent pas moins autant de coups de poignards qui firent saigner cruellement son cœur.

« Ses richesses, étaient, à vrai dire, celles du roi. Le roi mort, elle se trouva presque pauvre. Des dettes nombreuses absorbèrent les quelques propriétés foncières qu'elle devait à la munificence royale, et, un jour, elle se réveilla, dans le modeste réduit qu'elle avait choisi, la tête pleine de rêves affreux et les yeux tout effrayés d'un avenir menaçant de désespoir et de misère.

« Tout à coup, une idée consolante illumina son esprit

et elle tomba dans une longue rêverie. Après avoir comparé l'éclat de son passé avec son obscurité présente, après s'être reportée par la pensée vers cette époque étincelante et splendide où les rois eux-mêmes s'inclinaient devant elle, où elle ne craignait rien et où tout tremblait sous son regard, elle se rappela qu'il y avait quelqu'un au monde dont la protection lui était garantie, sinon par une affection méritée, du moins par le sentiment du devoir. Elle se dit qu'après tout elle était encore belle et qu'il lui serait facile de ranimer, même dans un cœur prévenu, l'étincelle d'un amour oublié.

« Elle quitta Paris et se dirigea vers la Bretagne...

« Au fond d'un de ces sites romanesques et sauvages qui abondent dans la vieille Armorique, s'élevait un antique château, aux murailles épaisses, aux lourds ponts-levis, aux tours crénelées. On y arrivait par un sentier profondément creusé entre deux montagnes, pareilles de loin à deux géants qui vont se mesurer. Il serait impossible de rien imaginer de plus imposant et de plus majestueux.

« Par une tiède soirée d'automne, les paysans bretons aperçurent, en regagnant leurs chaumières, une femme seule, vêtue d'un costume noir, qui tantôt gravissait lentement les rudes montées du chemin et tantôt doublait le pas, quand une pente plus favorable venait aider à la facilité de sa marche.

« Cette femme semblait suivre une route d'apres des indications précédemment données.

« Quand elle fut en vue du vieux manoir, elle fit une halte et appelant à elle un jeune pâtre qui reconduisait son troupeau :

« — Mon ami, lui dit-elle, ne pourriez-vous m'apprendre si le château qu'on découvre d'ici ne serait pas celui du duc d'Étampes?

« Le berger regarda la belle dame avec de grands yeux et hocha la tête.

« — Je n'ai pas bien entendu, dit-il.

« La duchesse répéta sa question mot pour mot.

« — Pardonnez-moi, madame, répondit-il cette fois, je n'ai aucune connaissance de ce nom-là.

« Madame d'Étampes ne s'étonna point de cette réponse. Le petit pâtre était un enfant, et à sa figure insignifiante où

brillaient des yeux ternes et fixes, on eût cru voir un de ces pauvres idiots des Alpes qui ne savent ni pleurer ni sourire et qui vivent misérablement en dehors de tout le reste de la création.

« — Il n'aura pas compris, pensa la duchesse.

« Et elle se remit à marcher.

« Plus loin, elle trouva un vieillard assis sur un banc de pierre, devant sa cabane. Elle l'interrogea à son tour.

« — J'ai un confus souvenir, madame, répondit le vieux paysan, du nom que vous venez de prononcer... mais le château dont vous parlez appartient à un excellent homme dont les bienfaits se répandent sur tout le pays...

« — Et qu'on nomme? interrompit la duchesse avec impatience.

« — Et qu'on nomme messire Jean de Brosse, acheva le vieillard.

« Une amère et vive émotion serra le cœur de madame d'Étampes. Ainsi, le nom qu'elle portait, le nom dont elle s'était enorgueillie, le nom qui avait été si longtemps le talisman auquel étaient attachées toutes les faveurs et toutes les gloires de la cour, ce nom, dans le pays où elle venait chercher asile, était inconnu, méprisé, honni!...

« — Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle, à quelles épreuves m'avez-vous donc réservée?

« Elle salua de la main le vieillard et poursuivit sa marche dans la direction du château, dont les tourelles avancées s'élevaient à peu de distance et jetaient déjà autour d'elle une ombre froide et triste.

« Au moment de toucher la porte, une sourde inquiétude s'agita en elle et tout son sang lui reflua au cœur.

« — Du courage! pensa-t-elle; du courage! N'est-il pas mon époux? Ne doit-il pas me recevoir?

« Elle sonna. Un valet vint ouvrir.

« Cette fois, ce n'est pas le duc d'Étampes qu'elle demanda, mais bien messire Jean de Brosse.

« — Mon maître, dit le valet, a défendu de laisser entrer qui que ce soit chez lui. Cependant, si vous voulez me dire qui vous êtes, j'irai l'avertir, et peut-être...

« — Je n'ai pas besoin de vous dire qui je suis. Annoncez seulement qu'une dame désire lui parler, et je suis sûre qu'il viendra.

« — Attendez-moi, madame, je vais essayer.

« Le valet s'éloigna. La duchesse resta à la porte du château, comme eût fait une mendiante qui eût imploré une aumône.

« Peu de temps après, on entendit résonner des pas sur le pavé de la cour, et une voix qui disait :

« — Comment tu ne connais pas cette femme?

« — Non, messire! je ne l'ai jamais vue.

« — Une femme... chez moi! à cette heure!

« Ici le valet se sépara de son maître, sur l'ordre, sans doute, qu'il lui en avait donné, et Jean de Brosse, demeuré seul, tira lui-même le lourd verrou de la porte.

« Il faisait encore jour. Il reconnut sur-le-champ la duchesse. Un éclair de sang jaillit de ses yeux.

« — Que venez-vous faire ici? demanda-t-il d'un ton où la colère frémissait bien plus que la pitié.

« — Chercher un asile... et du repos, répondit madame d'Étampes, moins humblement qu'on ne l'eût pu supposer peut-être, parce que l'accent dédaigneux de son mari l'avait blessée dans un sentiment qui ne s'était pas encore éteint chez elle : l'orgueil.

« Jean de Brosse se recueillit un moment et sa pâleur témoigna du combat qui se livrait dans son âme entre ses bons et ses mauvais souvenirs. Ce furent ceux-ci qui l'emportèrent, et il répondit froidement :

« — Il est un lieu qui s'ouvre toujours devant le repentir, c'est le couvent... un être supérieur à tous, qui ne refuse jamais l'hospitalité, c'est Dieu. Après ce conseil, allez où bon vous semblera, madame; le repos que vous cherchez n'est point ici.

« Et la porte se referma, vibrante, lourde, inexorable

« La duchesse atterée, sans mouvement, sans pensée, resta fixée à sa place.

« Le valet rencontra son maître dans la cour et lui dit :

« — Avez-vous vu cette femme, messire?

« Il y eut un silence. Mais bientôt, on entendit dans l'éloignement la voix de Jean de Brosse qui répondait :

« — Cette femme, sans doute, je l'ai vue, mais je ne la connais pas plus que toi!...

. . . .

« La duchesse s'éloigna du manoir d'où il lui semblait

entendre sortir des imprécations terribles et des échos menaçants.

« C'était un rêve épouvantable. Elle descendit les sentiers raboteux, sans s'apercevoir que le sang coulait de ses pieds délicats, peu accoutumés à de si pénibles efforts.

« Elle courut ainsi toute la nuit. Elle fuyait ce pays inhospitalier, elle se fuyait elle-même...

« Dès ce jour, la vie de la duchesse d'Etampes ne fut plus qu'une série de malheurs et d'humiliations. On assure qu'elle passa les derniers temps de cette existence, devenue si obscure après avoir été si éclatante, à secourir du peu qui lui restait les partisans du protestantisme qu'elle avait secrètement embrassé.

« Quant à sa mort, nul n'en sait ni les circonstances, ni la date. Reine découronnée, favorite tombée dans l'oubli, elle n'eut pas même ce que possèdent les plus malheureux de cette terre, c'est-à-dire une tombe sur laquelle est écrit un nom, de telle sorte que, devant cette tombe et devant ce nom, un chrétien fidèle ou un ami inconnu aille parfois s'agenouiller et dire une prière. Mourir ainsi, n'est-ce pas trouver deux fois le néant ?... »

A cette question, mademoiselle Herminie de Kermouan se leva droite et pâle devant la table, étendit le bras comme pour répondre, mais retomba aussitôt défaillante en murmurant :

— La Bretagne ! oui !... la Bretagne !... Emmenez-moi... je veux partir.

— Vous l'entendez, monsieur le duc, dit le baron en m'adressant un profond salut, mademoiselle Herminie de Kermouan, ma bien-aimée nièce, demande à retourner en Bretagne. Dans une demi-heure, elle aura quitté Versailles. Veuillez, je vous en supplie, faire agréer nos humbles excuses à Sa Majesté...

— Je vous répète, monsieur le baron, repris-je avec une certaine amertume, que tout ceci me semble injurieux pour l'illustre personnage dont je suis ici l'envoyé et le représentant.

— Non, monsieur le duc, répliqua avec un beau mouvement d'orgueil le baron de Kermouan, il n'y a rien ici d'injurieux pour personne. J'ai un trésor, et je le défends ; l'honneur de mon nom est un dépôt que m'ont transmis

mes ancêtres, et je le garde de mon mieux. Je ne veux pas que ma nièce ait à se reprocher une action honteuse, soit !... cela n'empêche pas que je sois prêt à me faire tuer pour le service du roi.

Quelques mots s'échangèrent encore, et je revins au château sans ramener la délicieuse merveille qui devait être, cette nuit-là, la reine du bal. On me fit bien des questions auxquelles je dus répondre par des raisons plus évasives les unes que les autres, et qui, on le devine, furent loin de satisfaire Louis XIV.

Le soir même, mademoiselle Herminie de Kermouan partit réellement pour Nantes, où elle contracta mariage, environ six mois plus tard, avec l'unique héritier d'une des plus anciennes maisons du Berri.

CHAPITRE LXI

Sommaire : Soirée chez la présidente Aubry. — D'Orgeval, le marquis d'Alluye et Pommereuil. — Les morts tragiques. — Événements extraordinaires. — Récits lugubres. — Chacun conte une histoire sinistre. — Mon tour vient. — Le poëte Sarrazin, — M. et madame Catelan. — Un dîner original. — L'ivresse de Sarrazin. — Singulière attitude de madame Catelan. — Je suis fort intrigué. — Je veux me retirer. — On me retient. — Serment solennel que me fait prononcer Catelan. — On se remet à table. — Correspondance amoureuse. — Effet terrible d'une lecture à haute voix. — Un mari sans pitié. — Deux victimes. — Les bruits publics et la vérité. — Morale très-douce tirée d'une histoire peu gaie. — Madame de Bacqueville. — Agaceries d'une coquette. — Je deviens difficile. — Ma résistance. — Un dizain du poëte Maynard.

Étant un jour chez la présidente Aubry, avec d'Orgeval, le marquis d'Alluye et Pommereuil, la conversation tomba sur les morts tragiques et les événements qui sortent des

règles ordinaires de la vie. Chacun apportait son souvenir et disait son mot. L'un se rappelait avoir assisté à la fin déplorable du pauvre Cyrano de Bergerac ; l'autre avait été témoin du fameux duel de Guise et de Coligny ; un troisième racontait les scènes de meurtre dont il avait été le témoin oculaire pendant les troubles de Paris, au temps de la Fronde ; un autre enfin affirmait avoir vu, de ses propres yeux, l'écuyer de Christine de Suède, Monaldeschi, perdre son sang à flots et rendre l'âme dans la galerie de Fontainebleau.

On battait des mains à chacune de ces noires et ténébreuses évocations.

Plus le récit était lugubre et plus on applaudissait.

— Nous avons tous dit une histoire de Croquemitaine, fit remarquer la présidente, la seule personne qui se soit tue est notre ami, le duc de Roquelaure. Cela ne me surprend pas du tout. Sa gaieté doit même se trouver ici en fort mauvaise compagnie.

— Et pourquoi cela ? demandai-je à la présidente.

— Parce que nous nous occupons de sujets qui ne sauraient vous intéresser.

— Qu'en savez-vous ?

— J'en juge par votre caractère habituel, cher duc. Vous êtes l'homme du plaisir léger, frivole, insoucieux. Que peuvent vous faire nos contes bleus, sinon vous assommer d'abord, pour vous assoupir ensuite?

— Il est vrai que, si j'en excepte douze ou quinze affaires personnelles où mon épée a joué son rôle tout comme une autre, j'ai plutôt vécu dans l'indifférence joyeuse d'un véritable philosophe. Cependant, que diriez-vous si je vous prouvais que tout ce que vous venez de raconter n'est rien en comparaison de ce que j'ai vu moi-même, et si je vous donnais, à tous tant que vous êtes dans cette chambre, le cauchemar pour cette nuit ?

— Tu veux en faire accroire, me cria de loin Pommereuil en bâillant. Pourtant, si ton intention est de nous dégoiser un conte de ta façon, va, mon ami, ne te gêne pas. J'ai fort envie de dormir. Ça m'achèvera.

— Est-ce que c'est bien effrayant ? demanda nonchalamment le marquis d'Alluye. En ce cas-là, je tirerais par prévision mon épée. Il est toujours bon d'être sur la défensive.

— Riez tant que vous voudrez, mes bons amis, raillez tant qu'il vous plaira .. mais, avec toute votre assurance, tenez-vous bien, car je vous jure que la chose n'a rien de gai.

— Cela date-t-il de loin ? demanda la présidente Aubry.

— Cela doit remonter, dit le marquis d'Alluye, aux temps de Rome et de la Grèce...

— Non... aux croisades ! ajouta Pommereuil

— Nous n'irons pas si loin en arrière, répondis-je sans me démonter. L'histoire est toute récente, et vous en avez connu les personnages.

On devint plus attentif, et je repris :

— Connaissiez-vous Sarrazin ?

— Est-ce à propos des croisades que tu nous jettes ce nom à la tête ? De quel Sarrazin veux-tu parler ?

— De Sarrazin le poëte.

— Qui était jadis à M. de Conti ?

— Oui.

— Le même qui fit à Ménage cette réponse, parce que celui-ci lui conseillait d'avoir des égards pour sa femme et de coucher avec elle : « Vous en parlez bien à votre aise ! couchez-y vous-même, si cela vous convient? »

— Précisément.

— Nous le connaissons, pardieu, tous !

— Savez-vous comment il est mort ?

— Assez subitement.

— Mais de quelle maladie ?

— Ah ! il faudrait le demander à son médecin.

— Non ! car moi seul le sais au juste.

— Oh ! voyons, voyons, s'écria la présidente ; j'ai beaucoup pratiqué ce pauvre M. Sarrazin, qui avait toujours le talent de me faire rire, et je l'ai regretté. Nous sommes tout oreilles. Messieurs, un peu de silence, je vous prie.

— Tout marié qu'il était, repris-je après avoir remarqué que le cercle des auditeurs se rétrécissait autour de moi, tout marié qu'il était, Sarrazin était un fervent disciple du dieu d'amour et aimait à promener ses soupirs et ses vœux de belle en belle. Il était tombé fort épris de madame Catelan.

A ce nom, l'attention redoubla.

— Madame Catelan, vous le savez, était une femme des

plus agréables On lui donnait même de l'esprit et une grande connaissance du monde. Malheureusement, — je veux dire, malheureusement pour elle, parce que cela ne lui a point réussi, — elle avait le cœur très-tendre et ne savait guère résister à son caprice. Elle en eut un pour Sarrazin et les choses marchaient si bien, et ils se cachèrent si mal, que le secret fut bientôt éventé et que je l'appris, moi, par une indiscrétion de M. de Candale.

— Lequel, interrompit Pommereuil, était amoureux aussi de la Catelan.

— Patience... nous dirons tout à l'heure deux mots de lui. Il aura son tour.

— N'interrompez donc pas Roquelaure, dit la présidente.

— Un jour, ou plutôt un soir, car six heures sonnaient, et, comme nous étions en plein hiver, il faisait fort obscur, j'arrivais de Flandre, où j'avais passé trois mois en campagne. Je n'avais pris que le temps de changer de costume et d'ôter mes bottes, et, impatient d'embrasser mes amis, je courus chez Marion Delorme, presque assuré de les y rencontrer. Tout à coup, au détour de la rue des Tournelles, je vois une fenêtre éclairée et j'entends de longs éclats de rire.

— Ah ! parbleu, me dis-je à moi-même, c'est là que loge Catelan... allons voir Catelan.

Je monte, je sonne, on m'ouvre.

Catelan me saute au cou.

— Eh ! s'écrie-t-il, c'est ce cher, ce bon, ce joyeux Roquelaure ! Il ne manquait plus que lui pour que la réjouissance fût complète.

— On s'amuse donc chez vous en ce moment-ci ? demandai-je à Catelan.

— Si on s'amuse ! vous allez vous en convaincre par vous-même. Nous avons là un ami véritable, un ami dévoué, vous savez, Sarrazin, qui est si drôle, si fin, si spirituel ! Aujourd'hui surtout, il a un esprit d'enfer ! Entrez, entrez.

Je suis Catelan.

La table était encore mise, mais le dîner tirait à sa fin. Madame Catelan et Sarrazin se parlaient bas, mais à mon approche, ils s'éloignèrent l'un de l'autre et vinrent au-

devant de moi. Sarrazin, cependant, ne resta pas longtemps debout. Il s'assit même si brusquement qu'il faillit tomber, et que Catelan s'écria :

— Ah ! le pauvre sire que ce poëte Sarrazin ! il ne sait pas porter le vin. Il s'enivre en bavardant.

Sarrazin murmura une réponse que je ne saisis qu'imparfaitement, mais il rattrapa son verre et le vida d'un seul trait.

Catelan éclata de rire.

— Est-il drôle, ce Sarrazin ! est-il drôle !

Sarrazin, il faut que je le dise, n'avait cependant pas l'air extrêmement plaisant : ses yeux commençaient à devenir hagards, et il ne me parut pas entendre une question ou deux que je lui adressai.

Mes regards se portèrent alors sur madame Catelan.

Elle aussi s'était assise et se tenait appuyée sur la table. Un rire hébété se dessinait sur ses lèvres, et on eût juré qu'elle mourait d'envie de dormir.

— Je vous dérange, peut-être, dis-je à Catelan. Votre femme paraît fatiguée... je me retire.

— Non pas, non pas, vous resterez, Roquelaure ; quand on est en bonne compagnie, on ne se quitte jamais trop tard. D'ailleurs, j'ai besoin de vous.

— De moi !

— Oui... de vous.

— Je suis à vos ordres.

— Roquelaure, vous êtes bon gentilhomme ?

— Mon père, qui s'y connaissait, disait que les Roquelaure étaient la fleur de la fine fleur de Gascogne.

— Êtes-vous discret ?

— Comme la porte d'un cimetière.

— Et si l'on avait à se confier à vous pour un secret d'importance ?...

— On pourrait être sûr que ce secret serait aussi bien gardé qu'une bonne garnison de France par un bon régiment de Français.

— Même s'il s'agissait de l'honneur ou de la vie d'un homme ?

— Surtout s'il s'agissait de son honneur et de sa vie.

— Vous avez bien pesé vos paroles, monsieur de Roquelaure ?

— Je les ai pesées comme je les pèse toujours, à l'invariable fléau de ma conscience, monsieur Catelan.

— Ainsi, quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez ce soir ici, vous jurez de le taire!

— Je le jure!

— Alors, asseyons-nous et vidons ensemble un verre de vin de Malvoisie. Aimez-vous le malvoisie, monsieur de Roquelaure?

— Pourquoi pas? J'aime tous les vins, quand ils sont bons.

Madame Catelan, qui semblait accablée de fatigue, se tourna vers son mari d'un air nonchalant :

— Pourquoi n'offres-tu pas à monsieur de Roquelaure de cet excellent vin de Narbonne, que nous buvons depuis huit jours et que tu t'obstines, toi, à ne point goûter.

— Le fait est qu'il est délicieux, ajouta Sarrazin en se renversant sur le dos de son fauteuil.

— Goûtons le narbonne, m'écriai-je en tendant mon verre à Catelan.

— Non pas! non pas! mon cher Roquelaure, je veux que vous me disiez ce que vous pensez de mon malvoisie. Là... c'est cela... buvez... à votre santé!

— Mille grâces!

— Mon cher monsieur de Roquelaure, pendant que ma femme et Sarrazin causent ensemble (car vous pouvez causer, mes amis, continua-t-il en s'interrompant pour leur adresser directement la parole), pendant qu'ils causent donc, permettez-moi de vous adresser une question.

— Voyons votre question, Catelan.

— Que pensez-vous des maris trompés?

Je ne m'attendais guère à une pareille sortie. Catelan avait, sous ce rapport, une réputation parfaitement établie dans le monde. Il n'y avait pas le plus petit doute à son égard.

— Soyez franc, me dit-il, j'attends de vous toute la vérité.

— Dame... vous me demandez là une chose!...

— Embarrassante?... soit, ce n'est pas une raison pour ne point répondre... j'ai intérêt à connaître votre opinion là-dessus.

Je restai muet.

— Tenez, reprit Catelan, pour vous mettre plus à l'aise, je vais procéder par interrogations. Je vous demandais ce que vous pensiez d'un mari trompé. N'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de plus drôle?

— Eh! eh!

— Et qu'on se divertit bien de sa sottise?

— Cela arrive quelquefois.

— Le pauvre homme est bafoué, ridiculisé, conspué, et il n'est pas un cuistre qui ne se croie le droit de dire sur lui son petit mot pour rire?

— Dame... il est possible que ce soit ainsi.

— Vous avez été marié, Roquelaure?

— Oh! trop peu de temps pour que j'aie pu avoir l'expérience de ces choses-là.

— Tout le monde n'est pas aussi heureux que vous, mon cher Roquelaure, et j'en sais plus d'un qui voudrait être à votre place.

— Pardon, dis-je à Catelan, faites-moi donc le plaisir de m'expliquer quel rapport il peut y avoir...

— Entre ces divers raisonnements et votre serviteur Catelan? Je vais vous le dire. Figurez-vous que j'ai sur terre un ami que j'aime comme... un autre moi-même. Ce pauvre ami a été indignement trahi par sa femme et je lui ai promis de le venger.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître votre ami, mon cher Catelan, mais s'il était là, je me permettrais de lui dire que pour en venir jusqu'à la vengeance, il faut être bien sûr de son fait et n'agir point à la légère. Les apparences sont souvent trompeuses, en ces sortes de matières surtout.

— Aussi n'a-t-il résolu de se porter aux dernières extrémités, répondit Catelan, que sur des indices parfaitement sûrs. Écoutez, voici une des épîtres de la dame :

« Mon bien-aimé, quelle journée et quelle nuit! vingt-quatre heures sans te voir, c'est souffrir tous les supplices! vingt-quatre heures sans t'embrasser, c'est mourir! Figure-toi que je ne voulais pas me lever ce matin, pour essayer de rêver encore de toi. Mais l'*ennuyeux* (c'est ainsi qu'on appelle le mari, mon cher Roquelaure) a toussé, a secoué les couvertures et s'est levé, ce qui fait que toutes mes jolies idées se sont évanouies et que j'ai bien été contrainte de me contenter de la réalité, une réalité bien laide et bien

maussade, je te jure, mon bien-aimé, puisque tu n'étais pas là pour m'en adoucir l'amertume.

« N'oublie pas que je serai seule demain soir. Jusqu'à ce que tu arrives, je ne vivrai pas. A demain, mon cœur et ma vie... à demain! »

A mesure que Catelan lisait, madame Catelan s'éloignait de la table, comme si un fantôme se fût dressé devant elle, sombre et menaçant.

Catelan mit la lettre dans sa poche, en prit une autre et dit :

— Le galant répond ainsi :

« Chère belle, un jour passé loin de ta vue chérie m'est aussi insupportable qu'à toi. Tu le sais, et cette conviction fait mon bonheur. Il me semble que notre *ennuyeux* ne se contente plus de nous ennuyer, mais qu'il devient bien sédentaire. Persuade-lui donc que le soin de sa santé veut qu'il sorte et qu'il sorte beaucoup. Enfin, nous tâcherons de réparer le temps perdu. Demain soir, je serai chez toi à l'heure ordinaire. Adieu, chère belle, ou pour mieux dire à bientôt! Je vais prier Jupiter de donner aujourd'hui de plus grandes ailes au Temps, pour qu'il me conduise le plus vite possible auprès de toi. Je le supplierai demain de rogner à Cupidon les siennes, afin qu'il nous laisse plus longtemps ensemble. »

En entendant cette invocation galante à Jupiter, Sarrazin changea de figure et imita à peu près le mouvement de madame Catelan. Il recula sa chaise et parut chanceler.

Je commençais à entrevoir une partie de la vérité. Mais je me gardai bien de le laisser soupçonner à Catelan, et me rapprochant de lui :

— Où voulez-vous en venir? lui dis-je avec l'apparence d'un sang-froid qui déjà n'était plus au fond de mon âme.

— Où j'en veux venir... vous allez le savoir... Mais, d'abord, qu'avez-vous donc, madame? Qu'est-ce qui vous prend, mon cher Sarrazin? Est-ce que votre dîner vous ferait mal? Tenez... mes amis... un verre d'eau... cela vous remettra tout de suite.

— Oh... oui... de l'eau... balbutia la jeune femme en tendant le bras.

— De l'eau, de l'eau... répéta Sarrazin dont les dents claquaient.

Et tous deux avalèrent d'un seul trait l'eau que Catelan venait de leur verser.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie? m'écriai-je en me levant tout d'une pièce, car la scène prenait je ne sais quel caractère inexplicable qui m'effrayait et me confondait en même temps.

— Cela signifie, répondit Catelan d'une voix tonnante, que ce mari bafoué, vilipendé, conspué, c'est moi! cela signifie que les deux amants, dont vous avez entendu tout à l'heure un si agréable fragment de correspondance, sont la belle madame Catelan et le joyeux poëte Sarrazin! cela signifie qu'il faut bien que chacun ait un peu son tour, et s'ils ont ri de moi, eux, il est bien juste que je rie aussi d'eux, moi! ah! seulement mon rire sera plus lugubre que le leur et les poursuivra jusqu'aux enfers!...

Je n'écoutais plus Catelan, j'étais près de sa femme... je la soutenais, je la pressais contre moi, je tâchais de réchauffer ses membres qu'un froid glacial envahissait peu à peu; l'émotion m'ôtait la voix, je ne pouvais appeler à l'aide... il eût d'ailleurs été trop tard.

Madame Catelan n'eut que le temps de murmurer :

— Voilà huit jours, huit jours entiers que le monstre m'administre le poison dont je meurs... c'est fini... mon Dieu... mon Dieu... je brûle... de l'eau... pitié... pitié... je meurs!

Et son corps, raidi par la souffrance, s'échappa de mes mains et vint tomber à mes pieds.

Je me tournai vers Sarrazin. Il râlait encore, mais ses yeux étaient à peu près éteints.

Un instant après, il était mort.

Catelan et moi nous gardâmes un instant le silence, je le rompis bientôt en disant :

— A quoi bon, monsieur, m'avoir rendu témoin d'un pareil spectacle?

— Pour qu'il existât en ce monde un homme, monsieur de Roquelaure, qui, malgré qu'il en eût et quoi qu'on osât dire devant lui, ne pût jamais rire de Catelan, le mari trompé!

— Et si j'allais vous dénoncer?

— Vous le pouvez, car rien ne vous en empêche... si ce n'est votre parole de gentilhomme.

C'était vrai!...

J'avais juré... je devais me taire.

Je sortis de cette maison maudite comme un véritable insensé, et sans regarder derrière moi.

Ce que fit Catelan, lorsque je fus parti, je l'ignore; mais ce qui se passa le lendemain fut de nature à m'étonner fort. Le bruit se répandit que madame Catelan était morte subitement à la suite d'un dîner où elle s'était montrée, comme à son ordinaire, fort spirituelle et fort gaie. Les mêmes disaient que, par une coïncidence bizarre, Sarrazin était mort *chez lui,* à la même heure, des suites d'une crise qu'on croyait devoir attribuer à une mauvaise digestion.

Par quel moyen Catelan avait-il pu transporter ou faire transporter dans son logis le cadavre du pauvre Sarrazin? Je ne l'ai pas su et je ne pense pas que ce mystère puisse jamais être éclairci. Tant que Catelan a vécu, je me suis considéré comme lié par mon serment; aujourd'hui, il est mort, et j'ai cru pouvoir parler.

Voyons, messieurs, et vous, chère présidente, répondez: mon histoire vous a-t-elle paru suffisamment tragique, et suis-je parvenu à vous donner le frisson?

— J'en tremble encore, dit la présidente. Pauvre madame Catelan!... mourir ainsi!... et pourquoi, je vous le demande?...

— La chose n'en valait pas la peine. Je suis absolument de votre avis.

L'entretien prit peu à peu une tournure plus gaie, et nous tombâmes tous d'accord sur ce point, qu'il était fort heureux pour l'humanité en général, et pour les femmes en particulier, que tous les maris ne fussent point des *Catelan*.

— Avec de tels principes, dit Pommereuil, Roquelaure ne serait plus en vie.

— Et les maris que j'ai pu trahir ne s'en porteraient pas mieux.

— C'est bien vrai! s'écria le marquis d'Alluye.

— Vivent les femmes inconstantes! dit d'Orgeval.

— Vivent les époux accommodants! ajouta Pommereuil. Ceux-là, seuls, ont de l'esprit.

Et Catelan n'était qu'un sot!

On se sépara sur cette conclusion philosophique. Elle avait rallié toutes les opinions.

J'étais venu chez le président sans mes porteurs. Madame de Bacqueville, *jeune* femme de quarante ans qui avait d'ailleurs encore d'assez beaux restes, m'offrit dans son carrosse une place que je ne crus pas devoir refuser. Cette madame de Bacqueville, qui avait affecté une grande émotion en écoutant l'histoire de madame Catelan, était bien la plus incroyable minaudière qui fût au monde. Elle avait du reste beaucoup de prétentions, que l'âge n'avait pas encore affaiblies et qui la rendaient souvent assez insupportable.

Pour ne point faillir sans doute à ses habitudes, madame de Bacqueville ne me laissa pas ce soir-là un seul instant de repos. Elle trouva surtout piquant de me parler de son mari, à qui elle avait dû, je pense, donner bien du fil à retordre, mais dont les mœurs, heureusement pour elle, étaient plus douces que celles du farouche Catelan. Elle pensait peut-être m'attendrir avec ses simagrées, mais elle en fut pour ses avances, et je ne bougeai point, bien que pourtant les mantelets de la voiture eussent été soigneusement tirés et que ses deux haridelles blanches allassent au pas.

Si j'eusse eu vingt ans, peut-être me serais-je laissé prendre à ces petits manéges de coquette. Mais j'étais parvenu à cet âge où l'on est beaucoup plus difficile et auquel l'amour d'un homme devient pour une femme à la fois moins banal et plus flatteur.

La quarantaine, que j'avais franchie, n'avait nullement affaibli chez moi le goût dominant dont ces Mémoires ont trahi le secret pour le lecteur le moins clairvoyant. Mais je mettais plus d'ordre, plus de circonspection et une meilleure entente dans le choix de mes jouissances.

Les agaceries de madame de Bacqueville me trouvèrent donc froid comme marbre et je ne pus m'empêcher de rire de ce dizain que fit pour elle, quelque temps après, le poëte Maynard, bien que je lui trouve le tort d'être un peu trop brutal, défaut que je ne pardonne pas volontiers, quand on s'adresse à ce sexe charmant qui m'a valu de si charmantes heures et de si radieux souvenirs :

Alix n'a plus rien qui me touche;
J'ai fait banqueroute à ses lois.

L'ébène qui reste en sa bouche
Branle au vent même de sa voix.
Un rhume qui la persécute
L'expose tous les jours en butte
A de périlleux accidents.
Et pourtant, il faut que l'on sache
Que jamais la pauvre ne crache,
De crainte de cracher ses dents.

CHAPITRE LXII

SOMMAIRE : Coup d'œil sur les affaires du temps. — Conquête de la Flandre. — Caractère de Louis XIV. — Séjour à Saint Germain. — Ma position à la cour. — Retour sur moi-même. — La cinquantaine. — Réflexions judicieuses sur la difficulté de ce passage. — Parallèle entre la femme coquette et l'homme à bonnes fortunes. — Conclusions différentes tirées de la diversité de la nature humaine. — Coup d'œil en arrière. — Souvenirs et regrets. — Motifs de consolations. — Il faut voir le bon côté des choses. — Mon miroir. — Petit dialogue instructif entre moi et cet intéressant meuble de toilette. — Soirée chez la marquise de Gouville. — Les portraits en pied. — Bon mot dont madame Cornuel me rend victime. — L'esprit est sans pitié. — La table de jeu. — Minuit. — Le bal. — Une femme masquée. Mystère. — Madame la marquise de Brévannes. — Tout va s'éclaircir.

Après la mort du cardinal Mazarin, qui me causa personnellement un grand chagrin, les intrigues se multiplièrent à la cour. Comme le roi avait environ vingt-deux ans, les femmes s'étaient flattées de le gouverner aisément, et dans les premiers instants de son règne cette espérance ne paraissait pas trop mal fondée, puisque le jeune souverain avait en quelque sorte voulu offrir la moitié du trône à sa première maîtresse. Les courtisans eux-mêmes se leurraient de l'espoir de renouveler le règne des favoris, mais ces illusions n'avaient point tardé à s'évanouir.

Louis XIV avait pris sur lui tout le fardeau des affaires. Il était roi.

Grâce à l'excellente administration de MM. Colbert et de Louvois, la France avait repris sur mer la place qui lui était due et l'armée se disciplinait avec un ordre merveilleux. La grande campagne de Flandre montra, en l'année 1667, ce qu'on pouvait attendre de la valeur et de l'intrépidité du soldat français. Charleroy, Tournay, Furnes, Armentières, Courtrai firent successivement leur soumission; et la prise de Lille, après neuf jours de siége, fut comme le couronnement glorieux de cette magnifique expédition.

Le roi, en revenant de cette campagne qui avait porté la frayeur et le découragement dans le cœur de tous ses ennemis, se rendit à Saint-Germain.

J'y possédais un pied-à-terre. C'est à partir de ce moment que j'entrai réellement dans toutes les bonnes grâces de Sa Majesté !

Jamais je n'ai vu la cour passer une aussi joyeuse saison d'hiver. L'enthousiasme pour Louis XIV était à son comble; l'affection que lui portait le peuple était universelle. On comprenait que, dans la situation précaire où se trouvait alors l'Europe, la France ne pouvait manquer d'être appelée à de hautes destinées.

L'Espagne était livrée à une reine régente et à son confesseur; l'empire d'Allemagne venait d'épuiser ses dernières ressources dans une guerre pénible et meurtrière soutenue contre la Turquie, et l'Angleterre, affaiblie par les troubles intérieurs, avait vu tout récemment sa capitale décimée par la peste et l'incendie. La France seule, jeune et debout sur ses trophées, commandée par un roi chevaleresque et fier, se sentait assez forte pour devenir la reine du monde.

Chevalier des ordres du roi depuis l'année 1661, je me tenais continuellement à la disposition de Sa Majesté. Mes ennemis, reconnaissant enfin leur impuissance, avaient cessé de me fatiguer de leurs sourdes persécutions. Ce n'était pas qu'ils ressentissent pour moi une affection bien tendre, mais la faveur du souverain m'était trop publiquement et trop légitimement acquise pour qu'ils osassent exercer, sur les bontés dont j'étais l'objet, un contrôle injurieux.

Je jouissais donc tranquillement du prix des services que j'avais rendus à la monarchie, et les médisances, les déni-

grations intéressées se taisaient devant la protection hautement déclarée du roi.

Je n'étais plus de la première jeunesse.

On se rappelle sans doute que j'étais né en 1617.

La date où ces Mémoires nous placent en ce moment correspond environ à l'année 1666.

J'avais donc près de la cinquantaine.

Pour les hommes qui ont eu quelques succès, comme pour les femmes à qui leur beauté a valu de nombreux hommages, cet âge est difficile à franchir.

La femme, dont la vie a eu pour but principal la coquetterie, ne saurait s'habituer à cette idée qu'un homme va passer près d'elle sans lui lancer un regard de convoitise, qu'elle assistera à un bal sans qu'on la prie à danser, qu'elle se décolletera sans qu'on admire ses épaules, qu'elle parlera sans qu'on l'applaudisse, qu'elle entrera dans un salon sans faire tourner toutes les têtes . . . .
. . . .
. . . . Ce changement de condition lui produit absolument le même effet qu'une abdication produirait à une reine. Hier, elle avait à elle un royaume, des centaines de villes, des milliers de sujets, une armée de courtisans : aujourd'hui elle n'a plus que des serviteurs impolis qui lui font sentir toute la réalité de sa déchéance. Pauvre reine déchue ! Pauvre coquette détrônée ! l'une a des amis brutaux, l'autre a un miroir impertinent qui leur disent la vérité.

J'ai toujours ressenti une grande pitié, je l'avoue, pour ces deux souveraines qui perdent leur empire à un moment voulu. Je ne sais même pas si je ne plains pas plus encore la femme qui vieillit, que l'impératrice qui abdique. Celle-ci a du moins encore les souvenirs de sa toute-puissance et de sa grandeur, et ces souvenirs-là sont impérissables ; l'autre n'a plus que les débris de sa beauté... et qu'est-ce que les débris de la beauté chez la femme ? qui s'en inquiète ? qui les admire ? qui les regarde ? Dire, en voyant une de ces anciennes étoiles de la cour : *Vous rappelez-vous comme elle était belle !* c'est lui faire monter le rouge au visage, c'est lui donner un coup de poignard.

L'homme n'est pas, à beaucoup près, aussi malheureux. Sans doute, il n'a plus pour lui cette fraîcheur juvénile qui

lui valait ces tendres œillades dont il a si souvent rêvé, dans ses nuits de flamme et de délire ; sans doute, il n'est plus le point de mire de toutes ces adorables coquettes, qui, sans l'aimer le moins du monde, tenaient à honneur de l'attacher à leur char, ne fût-ce qu'une semaine, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure ; sans doute, il n'est plus le héros indispensable de toutes les fêtes, le cavalier chéri de toutes les belles, l'objet de l'envie de mille rivaux..

Sans doute, on l'oublie un peu.

Mais il ne s'oublie pas, lui.

L'homme a cela de bon, qu'en vieillissant, il reste toujours homme, tandis qu'il y a un instant où la femme devient un peu moins femme, jusqu'à celui où elle ne l'est plus du tout. L'homme qui vieillit a beaucoup appris dans le science d'amour et il lui est permis de mettre cette science à profit. La chaleur de ses sens, loin de s'affaiblir, acquiert une énergie plus contenue peut-être, mais non moins réelle : et si le sexe charmant, dont il continue à se montrer l'adorateur, ne lui accorde plus une estime aussi publiquement affichée, il est bien rare qu'il n'en reçoive pas de temps à autre de secrets dédommagements. Les cœurs naïfs se laissent volontiers prendre à l'expérience amoureuse de l'homme vieilli dans ces sortes de combats. La coquette elle-même, sans faire montre de sa préférence, ne sait pas refuser à celui qui a si longtemps encensé ses autels une faveur dont elle sait bien que le secret sera religieusement gardé.

Personne, moins que moi, n'a la prétention de faire exception parmi la généralité de l'espèce humaine. Je ne me ferai ni pire ni meilleur, ni plus courageux ni plus résigné que je ne le suis.

Au premier moment, je fus comme tout le monde.

La cinquantaine m'effraya.

Ce que j'eus alors de retours vers le passé est incalculable.

Je reportai mes souvenirs vers tous les plaisirs, vers toutes les jouissances dont la fortune m'avait, il faut le dire, si généreusement gratifié.

Je songeai à l'excellente madame de Lavernay qui m'avait si cavalièrement sacrifié le petit Croixville ; à madame de Guéménée dont j'avais si heureusement triomphé en

feignant de la prendre pour sa suivante Pelloquin ; à madame d'Alibon qui me donna l'heure du berger à sa fenêtre et pour ainsi dire en présence même de son bêta de mari ; à madame de Lesdiguières, dont l'amour fut si tendre et l'amitié si parfaite ; à madame Corbin, charmante petite bourgeoise du faubourg Saint-Antoine, qui m'avait prouvé qu'on savait aimer aussi bien à la ville qu'à la cour ; à Madelon Tiquet dont j'avais remplacé le mari le premier jour de ses noces ; à la gentille madame Tambonneau, qui, un jour, avait ri si fort qu'elle n'avait pu rien me refuser de ce que je lui demandais ; à ma femme, si vivement chérie et si promptement perdue... à tant d'autres enfin, dont j'ai consigné les noms dans ces Mémoires, comme ils sont gravés dans mon cœur.

Quelle revue ! quelle séduisante auréole ! mes yeux en furent éblouis...

Puis, rentrant en moi-même, je me demandai :

— Est-ce que je vais être obligé d'abdiquer ? est-ce que mon règne serait fini ?

A cette double question, mon orgueil fit un énorme soubresaut.

— Et pourquoi abdiquer ? ripostai-je avec la dignité d'un monarque à qui l'on voudrait forcer la main. Pourquoi briser moi-même ce sceptre que tant de jolies et blanches mains m'ont aidé à porter ? Suis-je paralytique, boiteux, catarrheux, courbé, cacochyme ? ai-je des infirmités qui m'obligent à me coucher de bonne heure, à boire de la tisane ou à prendre des lavements ?

« Non ! mille fois non !

« Tout au contraire.

« J'ai le pied leste et l'œil excellent.

« Voir et marcher, voilà les deux conditions principales de l'amour.

« Quant à mon cœur, j'ignore s'il a des rides, mais je sens parfaitement qu'il jouit de la santé la plus robuste. Oui, mon cœur se porte à merveille. Il donne, par minute, le nombre de pulsations convenu ; il bat plus fort quand c'est nécessaire ; il se modère quand il le faut. A l'aspect d'un joli minois, je le sens bondir et danser comme si je n'avais que vingt-cinq ou trente ans... J'ai encore un goût très-prononcé pour les actions héroïques et les sentiments

généreux; j'aime la campagne, les beaux sites, la fraîcheur des forêts, le bruit des ruisseaux, tout ce qui porte, en un mot, l'imagination et le cœur à rêver. Que me manque-t-il donc pour continuer à remplir toutes les conditions d'une nature disposée à tous les genres de tendresse ? rien, ce me semble.

« J'ai plutôt quelque chose de trop, une dizaine... une quinzaine d'années peut-être...

« Eh pardieu ! ne faut-il pas s'entr'aider, et les choses d'amour ne constituent-elles pas, entre tous les membres de l'humanité, une sorte de solidarité commune qui doit nous engager les uns et les autres à glisser sur certains inconvénients dont nous ne sommes pas maîtres et à fermer les yeux sur des défauts dont chacun de nous ne saurait être exempt, un peu plus tôt, un peu plus tard ? »

Tels étaient les raisonnements auxquels je me livrais pour adoucir l'amertume de ce passage, si difficile à franchir dans la vie de l'homme. Je dois le dire : ils réussirent à me consoler complétement et il me sembla que cette philosophie me rajeunissait.

Je me souviens, comme si j'y étais encore, du jour où je me posai à moi-même ces diverses questions. Je me rappelle toute la satisfaction intime dont j'éprouvai la bienfaisante influence lorsque je les eus ainsi résolues.

Pour achever de me consoler, j'eus recours à un moyen assez puéril qui, du reste, faillit tout gâter.

Je me rendis dans mon cabinet de toilette et me regardai dans mon miroir.

Ici, mes sensations se modifièrent.

Les miroirs ne sont pas courtisans, ils ont une langue à eux qui se fait entendre des plus sourds, de certaines façons de s'expliquer qui enlèveraient le doute à l'esprit le plus indécis et le plus rétif.

Ce miroir, sans trop se soucier des lois de la politesse, m'avertit tout bas que mon nez, légèrement épaté jadis, commençait à ressembler furieusement à un éventail ; — que mon front était rayé de certains petits sillons que les personnes jalouses ou mal intentionnées prendraient très-certainement pour de belles et bonnes rides ; — que mes yeux, dont les paupières se plissaient, n'avaient plus leur éclat d'autrefois; — que la pointe de mon menton devenait de

plus en plus menaçante ; — que mes joues pendaient outre mesure ; — que les poils de ma barbe pointaient à blanc ; — que mes cheveux étaient comme les poils de ma barbe ; — que ma bouche avait perdu ce frais coloris qui faisait passer sur l'imperfection qu'on lui pouvait reprocher ; — qu'en un mot, ma tête n'avait aucune espèce de ressemblance avec celle d'un Apollon ou d'un Narcisse, et qu'en définitive, je n'étais plus le joyeux, le frivole, le brillant gentilhomme d'autrefois.

Toutes ces vérités étaient très-dures, ce qui n'empêcha nullement le miroir de me les jeter à la face, l'une à la suite de l'autre et sans le moindre ménagement.

Je fus un instant ébranlé, je l'avoue, par cette avalanche peu flatteuse de duretés auxquelles je n'avais pas le mot à répondre.

Mais bientôt, reprenant courage et adressant un dernier coup d'œil interrogateur à cet insolent mentor qui se permettait de me défiler un chapelet aussi mortifiant, je retrouvai mon assurance et ma résignation premières.

Ce visage, si rudement traité, ne me parut plus aussi désagréable qu'il m'avait semblé d'abord. J'y retrouvai de la finesse, de la causticité, je ne sais quelle expression de malignité rieuse qui avait survécu aux injures du temps. Ma taille avait d'ailleurs conservé une sorte d'élégance, et la santé parfaite dont je jouissais donnait à toute ma personne un air de satisfaction qui n'avait rien que d'attrayant.

— Bah! m'écriai-je en forme de conclusion et pour répondre à toutes les objections que pouvait m'opposer ma modestie, — en ces sortes de matières, raisonner n'est rien, agir est tout. Nous agirons, mordieu !... et nous verrons si nous sommes encore capable de plaire, oui ou non !

Et là-dessus, procédant à ma toilette et me faisant le plus beau possible, je courus passer ma soirée chez une certaine marquise de Gouville.

C'était une maison fort gaie où il y avait toujours grande affluence. J'y trouvai madame de Brégis, dont la beauté était bien fanée, et qui, dit-on, s'occupait alors sérieusement de devenir dévote, la duchessse de Richelieu, madame de Castelnau, M. d'Humières et madame Cornuel.

Il y avait longtemps que je n'étais venu chez cette madame de Gouville.

Mon arrivée fut saluée par une acclamation unanime, dont j'avoue que je fus infiniment flatté.

On verra, par la suite de ce récit, comment et pourquoi cette soirée chez la marquise, où il ne se passa d'ailleurs rien de fort remarquable, est toujours demeurée dans mes souvenirs.

J'y fus la victime d'un propos assez désobligeant, et le hasard voulut que j'y engageasse, à peu près sans le vouloir, une des plus agréables intrigues dont j'aie jamais été le héros.

La conversation étant venue à tomber, par je ne sais trop quelle raison, sur la manie qu'on avait alors de faire faire son portrait en pied, et de grandeur naturelle, chacun fut appelé à dire son avis. Madame de Castelnau, qui venait de se faire peindre, tenait ferme pour les bonnes raisons qu'elle avait eues d'agir ainsi, et prêchait véhémentement pour son saint, disant qu'un portrait qui ne venait que jusqu'à la taille, n'était véritablement point un portrait, mais seulement une partie de vous-même, et une partie fort désagréablement présentée, puisqu'on avait l'air de s'être fait couper en deux. M. d'Humières était d'un sentiment pareil à celui de madame de Castelnau, et déclarait que, pour sa part, son intention était de commander son portrait en pied et de l'offrir en cadeau à sa femme le jour même de sa fête, qui devait arriver bientôt.

— Je comprends parfaitement vos raisons, dis-je alors à d'Humières, vous êtes un des meilleurs soutiens de l'armée, cher marquis, et vous avez tous les droits possibles à cette distinction dont vous vous jugez digne, et que chacun s'empressera de ratifier. Mais, là, en conscience, croyez-vous qu'il n'y ait pas quelque chose de risible dans cette singulière manie qu'ont aujourd'hui nos plus petits procureurs au Châtelet de se faire peinturlurer, comme s'ils étaient de nobles rejetons de la haute noblesse de France ou d'illustres guerriers, anoblis en même temps par la valeur de leurs ancêtres et l'éclat de leurs propres exploits? Je suis d'avis qu'il y a là un abus criant, contre lequel devraient se révolter tous les gens de quelque valeur et de quelque esprit.

A cet endroit de ma période, je m'aperçus que j'avais for-

tement choqué, sans en avoir réellement eu l'intention, une des personnes les plus spirituelles de ce temps-là, madame Cornuel. En effet, ce que je disais tombait d'aplomb sur elle, puisque la faiblesse que j'attaquais avec si peu de ménagement pouvait être reprochée à monsieur son père, qui avait eu chez lui jusqu'à trois tableaux où il posait en grand vainqueur, bien qu'il ne fût pourtant que le très-petit et très-mince intendant de feu M. de Guise.

Aussi, essayant de réparer, autant que possible, l'espèce de pas de clerc que je venais de commettre, m'écriai-je en me mettant moi-même en scène :

— Je vous demande, d'ailleurs, madame, si, dans la matière qui nous occupe, on ne doit pas se préoccuper tout d'abord de la valeur intrinsèque de sa propre personne ? Ainsi, moi, par exemple, j'ai toujours reculé devant un honneur que j'aurais cru immérité, je me suis contenté d'un portrait en buste que vous avez pu voir dans le grand salon de mon hôtel, à Saint-Germain, et en effet, si je voulais aujourd'hui, moi qui ne suis pas encore maréchal de France comme feu mon père, me donner les airs d'une représentation pédestre, et prendre dans un tableau à cadre d'or l'attitude d'une statue, ne me trouverait-on pas souverainement ridicule? je vous en fais tous témoins ! Le portrait de Roquelaure, ainsi drapé en empereur romain, ne ferait-il pas rire les moqueurs et les plaisants? à quoi ça ressemblerait-il? à rien !...

— Si fait, répondit madame Cornuel en me regardant du coin de l'œil, en y mettant une queue, ça ressemblerait à un singe.

Malgré l'amitié qu'on avait pour moi, ce mot de madame Cornuel fut accueilli par des applaudissements universels. Tous ceux que j'avais choqués par ma franchise ne furent pas fâchés de prendre, séance tenante, leur revanche, et je fus abîmé par une avalanche de quolibets auxquels il me fut tout à fait impossible de répondre, vu leur nombre et leur confusion.

Je dus me reconnaître vaincu, et je m'esquivai dans une pièce voisine ou l'on jouait un jeu d'enfer.

Je m'assis à une table de biribi, bien décidé à me venger sur la bourse de mes adversaires du petit échec où madame Cornuel m'avait volontairement exposé.

Ce moyen me réussissait, et je me félicitais déjà de la protection visible que m'accordait l'aveugle Fortune, cette divinité des jeux de hasard, lorsque j'entendis minuit sonner.

C'était l'heure à laquelle on devait commencer les danses, et effectivement l'hôtel de Gouville se remplissait de personnes masquées.

La danse n'était plus de mon âge, et je n'aurais pas quitté une partie qui me divertissait fort, si une petite voix n'eût retenti à mon oreille, prononçant avec mystère et timidité ce simple appel auquel je ne pouvais m'empêcher de répondre:

— Monsieur de Roquelaure serait-il assez bon pour me rendre service?

Je retournai brusquement la tête et vis une dame masquée légèrement inclinée sur le dos de mon fauteuil.

Cette dame avait de superbes cheveux noirs, et une peau admirablement blanche.

Je me levai avec empressement.

Un second examen me disposa encore plus favorablement envers cette belle créature... je dis belle, car ses épaules, sa gorge, ses bras, tout ce qui se voyait enfin, était d'une perfection à peu près incontestable.

— Que puis-je pour vous, madame? Ai-je l'honneur de vous connaître?

— Vous pouvez beaucoup pour moi, me répondit-elle, et cependant nous n'avons jamais eu de relations ensemble.

— Mais vous m'avez vu quelque part?

— Je vous rencontre aujourd'hui pour la première fois.

— Alors, c'est donc sur ma réputation?...

— Précisément. Je sais que vous avez un bon cœur, que le dévouement est chez vous un besoin de nature, et que lorsqu'il s'agit d'un service à rendre, vous ignorez ce que c'est qu'un refus. Voilà pourqui je m'adresse à vous, ai-je tort?

— Fournissez-moi, je vous en supplie, le moyen de vous prouver sur-le-champ le contraire!

— Eh bien, suivez-moi.

— Volontiers... voulez-vous accepter mon bras?

— J'allais vous le demander.

— Où faut-il que je vous conduise?

— Au milien de la foule, aux endroits où il y aura le plus de monde. Je vous dirai pourquoi.

Madame de Gouville était en ce moment au milieu de son salon, faisant les honneurs de sa fête aux nombreux invités qui se succédaient sans relâche à la porte d'entrée.

Bientôt, on entendit les violons, et les danseurs se mirent en mouvement.

— Ne voulez-vous pas danser? dis-je à mon inconnue. Quoique je ne sois plus jeune, je m'acquitterais de mon rôle tout aussi bien qu'un autre; seulement, il me semble que, pour une sarabande ou une pavane, vous auriez pu faire un meilleur choix.

— Je n'ai nulle envie de danser, me répondit-elle, venez avec moi dans l'embrasure de cette fenêtre, je vois deux siéges vides, nous y prendrons place, je vous expliquerai ce que je désire de vous.

— Mais ne puis-je au moins savoir qui vous êtes?

— Je suis... au fait, pourquoi vous le cacherais-je? Je suis la marquise de Brévannes.

— Parente de madame de Saintôt.

— Justement.

— Tous vos amis sont les miens, marquise; puissé-je être bientôt des vôtres!

— Il ne tient qu'à vous, monsieur de Roquelaure.

— Alors, nous pouvons déjà nous donner la main.

Nous échangeâmes un serrement de main furtif, et nous allâmes nous asseoir. On était si occupé à danser, que personne, fort heureusement, ne fit attention à nous.

CHAPITRE LXIII

Sommaire : Suite de la soirée de la baronne de Gouville. — Le marquis de Brévannes. — Quelques traits de sa physionomie. — Madame la comtesse de Choisy. — Questions indiscrètes. —

Dois-je y répondre? — Scrupule et combat. — Je me dévoue à madame de Brévannes. — La jalousie. — Réflexions sur cette malheureuse passion. — Raisonnements philosophiques. — On ne m'écoute guère. — Le doute et la certitude. — Une femme trompée par son mari. — Comment se vengera-t-elle? — Conjectures à cet égard. — Dialogue entre deux coupables. — Un baiser dans l'obscurité. — Surveillance organisée. — Les deux carrosses.

Nous étions, madame de Brévannes et moi, comme ces sentinelles qu'on pose sur le haut des grèves dans les ports de mer.

Nous avions l'air d'être en vigie.

Isolés de la foule qui riait et se répandait en folles exclamations, nous observions en silence.

Malgré moi, je me sentais conduit à imiter madame de Brévannes. Elle regardait, je regardais comme elle; elle frissonnait, je frissonnais aussi.

J'étais d'ailleurs, comme on pense, singulièrement intrigué.

Madame de Gouville vint deux ou trois fois à nous, pour nous adresser des reproches au sujet de notre inaction.

— Chère belle, disait-elle, en s'adressant à madame de Brévannes, je ne sais encore qui vous êtes, mais il est aisé de voir que vous seriez, si vous le vouliez, une de nos plus charmantes danseuses. Etes-vous indisposée?

Madame de Brévannes fit signe que non.

— Et vous, monsieur de Roquelaure, n'êtes-vous pas bien coupable de vous faire volontairement le complice d'une pareille désertion? La place de ce joli masque n'est-elle pas au milieu du bal? Est-ce vous, par aventure, qui abusez de votre droit de danseur en retraite, pour retenir cette pauvre victime auprès de vous?

— Je suis incapable, chère baronne, d'une semblable tyrannie. Je remplis ici les fonctions d'un cavalier respectueux et soumis, voilà tout. J'exécute les ordres qu'on me donne, trop heureux d'être traité en *esclave* par une si adorable *maîtresse!*

— Ah! vous faites des jeux de mots dont on pourrait bien ne vous savoir pas trop bon gré, répliqua la baronne de Gouville en souriant.

— Comme la chose est impossible, le mot ne saurait avoir de gravité. Roquelaure est aujourd'hui un être à peu près sans conséquence, et c'est bien le moins qu'on lui accorde certaines petites privautés qui le consolent un peu de ce qu'il a perdu.

— Vous vous vieillissez trop pour n'avoir pas encore quelques prétentions de jeunesse, me dit madame de Gouville en s'éloignant, et malgré votre âge, qui commence pourtant à devenir respectacle, je ne me fierais pas encore à vous!

Pendant ce court dialogue, madame de Brévannes n'avait point desserré les lèvres, et semblait chercher quelqu'un dans la foule.

Tout à coup elle me saisit le bras avec force.

— Qu'y a-t-il?

— Tenez, me dit-elle, voyez... là-bas... ce couple qui entre.

Je jetai les yeux dans la direction qu'elle m'indiquait.

— Eh bien?

— Ah! c'est juste... vous ne connaissez pas cet homme.

— Non.

— C'est le marquis de Brévannes.

— Votre mari?

— Lui-même.

— Je vous en fais mon compliment, il est fort bien.

Le marquis avait en effet une tournure très-distinguée. Agé de trente-six à trente-sept ans, un peu fort d'encolure, mais bien proportionné dans ses formes, c'était un de ces hommes à la fois doux et mâles, qui se font aimer facilement. Il était vêtu avec beaucoup de goût et s'exprimait avec une grâce parfaite.

La marquise ne parut pas se préoccuper très-particulièrement de l'éloge tout à fait désintéressé dont je venais de gratifier son époux. Elle poursuivait évidemment une pensée unique qui l'empêchait de s'arrêter à de pareilles bagatelles.

Ce qui l'occupait en effet, ce n'était pas son mari, mais bien la femme qu'il avait à son bras.

— Quelle est cette femme? me demanda-t-elle... la connaissez-vous?

— Si je la connais! c'est madame la comtesse de Choisy.

— Ah! en vérité, vous en êtes sûr?

— Sans aucun doute.

— Monsieur de Roquelaure, est-ce que cette femme est très-belle, selon vous?

— Elle est brune... et à mes yeux, c'est déjà un grand point.

— Ah! vous aimez les brunes!

— Croyez bien que ce n'est pas un compliment à votre adresse, dis-je à madame de Brévannes, qui avait les plus beaux cheveux noirs qu'on pût imaginer; je dis toujours ce que je pense, rien de moins, comme aussi rien de plus.

— Mais, cette dame de Choisy, que dit-elle, que fait-elle, dans le monde?

— Elle dit quelquefois des choses très-spirituelles, marquise, et souvent des extravagances sans nom. Elle a des façons de parler si drôles, si imprévues qu'on ne saurait s'empêcher de rire en l'écoutant. Quant à ce qu'elle fait... il me serait bien difficile...

— Pourquoi cela?

— Dame... parce que... je ne sais s'il serait bien délicat à moi...

— De révéler certains détails peu honorables?

— Ah! permettez...

— C'est cela que vous vouliez dire! Convenez-en?

— Marquise! marquise! vous me pressez d'une force...

— Je veux savoir la vérité.

— Je ne demande pas mieux que de vous la dire... mais...

— Point de *mais*... Je me suis adressée à vous de préférence à tout autre, parce que j'ai pensé que vous ne me cacheriez rien. Madame de Choisy... mon Dieu, je ne sais comment m'exprimer, cela est si difficile! Voyons... Madame de Choisy est-elle femme... à avoir...

— A avoir?... répétai-je en ouvrant de grands yeux.

— Un amant?

Elle lança ce mot comme si elle eût eu peur de sa propre hardiesse.

Je la vis rougir sous son masque.

— Hem! hem! la question est délicate, et mes scrupules...

La marquise de Brévannes paraissait attendre ma réponse

avec impatience. Voyant que cette réponse tardait si fort, elle laissa sa tête tomber avec découragement sur sa poitrine, et il me sembla qu'elle essayait de s'éloigner de moi.

Alors un remords soudain me saisit. J'étais dans une de ces situations difficiles dont on ne peut sortir que par une résolution vigoureuse. J'étais en présence de madame de Brévannes et de madame de Choisy. Il fallait nécessairement prendre parti pour l'une ou pour l'autre. J'examinai le plus consciencieusement possible envers laquelle des deux j'étais le plus réellement engagé. Je connaissais à peine madame de Brévannes, et j'avais eu occasion de me rencontrer souvent avec madame de Choisy, c'est vrai. Mais, à bien considérer la chose, je n'avais d'obligations sérieuses qu'envers celle des deux qui était venue à moi, franchement et sans arrière-pensée, pour me demander un service d'ami. Madame de Choisy n'était à mes yeux, il faut bien l'avouer, qu'une jeune folle, dont la réputation avait reçu déjà assez d'écorniflures pour ne point avoir à souffrir d'un propos de plus ou de moins. Malgré toutes les considérations qui peuvent m'engager à me montrer charitable, je me décidai à satisfaire madame de Brévannes.

— Vous désirez donc savoir, lui dis-je tout bas, si madame de Choisy serait capable d'avoir un amant?...

Elle se tourna de nouveau vers moi et guetta mes paroles avec une avidité fébrile.

— Eh bien, je n'oserais dire non.

— Et lui connaissez-vous en ce moment... quelque affection... de cœur?...

— Oh ! je ne crois pas son cœur exclusif, et il n'est pas avare au point de n'accorder qu'à un seul les faveurs dont il peut disposer.

— Voyez, monsieur de Roquelaure, interrompit-elle, en me serrant convulsivement le bras... voyez comme elle lui parle à l'oreille... comme elle s'approche de lui... et comme il l'admire... comme il la dévore des yeux !... s'il n'y avait pas tant de monde, ils s'embrasseraient, Dieu me pardonne !

Ce dernier mot était un éclair. Je compris tout.

Madame la marquise de Brévannes était jalouse, — jalouse à en perdre la raison, — jalouse à tout sacrifier à ce fol égarement.

Rien de ce qui concernait les choses d'amour n'était

étranger à mon cœur ; j'avais tout éprouvé, les sensations les plus douces comme les plus cruelles, le dépit de l'ivresse, la colère et le bonheur, les délices de la passion satisfaite et les tourments de la jalousie...

Je savais le remède qu'il fallait apporter à ces sortes de maux.

Je fis d'abord semblant de compatir aux souffrances de madame de Brévannes. Je la plaignis, je blâmai vertement le mari qui exposait ainsi sa femme à d'humiliantes railleries, et mes conclusions furent toutes en faveur de sa faiblesse. Mais, après avoir flatté cette dangereuse disposition d'esprit, je changeai mes batteries avec une rapidité merveilleuse, et commençai à démolir l'échafaudage que je venais de bâtir de ma propre main. Dirai-je que je trouvai pour consoler la marquise des moyens originaux, bien puissants ? non. Je me contentai au contraire de quelques-uns de ces lieux communs qui ne manquent jamais, quand on les emploie à propos, de produire leur effet. Je tâchai de lui persuader, — vérité très-neuve, ma foi,— que les apparences étaient presque toujours les plus trompeuses du monde, et qu'à moins de vouloir s'abuser grossièrement, il ne fallait point juger sur ce que l'on voyait. Je dis encore, entre autres belles choses de ce genre, que les hommes se plaisaient souvent à mugueter avec les jolies femmes, sans que cela tirât du tout à conséquence; que madame de Choisy était une créature passablement éventée, mais que cependant, on citait plus d'une liaison où elle ne s'était engagée que par des rapports de pure et simple amitié; qu'en somme, il fallait être fort circonspect lorsqu'il s'agissait de matières aussi graves, et qu'on se devait bien garder de jeter comme cela, sans réflexion, le manche après la cognée.

A moins d'y mettre infiniment de mauvaise volonté, chacun s'empressera de rendre justice à cette honnête philosophie. Madame de Brévannes, elle-même, n'eût pu s'empêcher, j'imagine, de s'accommoder de la justesse de mes raisonnements, si elle eût pris seulement la peine de les entendre.

Mais il y avait bien cinq minutes que je me livrais à ces frais extraordinaires d'éloquence, lorsque je crus m'apercevoir que c'était de la besogne absolument perdue, et que je prêchais dans le désert.

— Vous ne m'écoutez pas! lui dis-je.

— A quoi bon? Je sais tout ce que vous pourriez trouver dans votre esprit pour me consoler. Mais je n'ai pas besoin de ces palliatifs qui ne serviraient qu'à rendre mon mal incurable. Oui, je suis jalouse, vous l'avez dit, mais il me reste à m'assurer de la réalité de mon malheur. Je n'en suis encore qu'au soupçon... il me faut une certitude. Je veux être sûre de ne point me tromper.

— Et si vous reconnaissez que vous l'avez accusé à tort?

— Je lui rends toute mon estime.

— Tandis que s'il est vraiment coupable?

— Dans ce cas, je verrai ce qu'il me resterait à faire.

Cette dernière réponse me rassura sur l'avenir de ma belle désolée. Je m'attendais à l'entendre offrir sa vie en holocauste à son malheur, et promettre de mourir si ses soupçons se confirmaient .. Point du tout!... Dans l'hypothèse d'une certitude fatale, elle se bornait à dire qu'*elle verrait ce qu'elle aurait à faire.*

Que de sens dans ces simples mots! quel avenir ils pouvaient recéler!

Hâtons-nous cependant de dire que je ne leur attribuai qu'une signification parfaitement conforme aux règles les plus strictes de l'innocence et de l'honneur, car madame de Brévannes, dont j'avais souvent entendu peser les mérites par des langues peu suspectes d'une indulgence outrée, était un modèle de vertu.

L'émotion qu'elle ressentait, à la seule idée que son mari pût avoir une maîtresse, en était d'ailleurs la preuve la plus convaincante.

Brévannes et madame de Choisy, qui étaient à cent lieues de se douter que des yeux d'Argus les observassent de si près, couraient de pièce en pièce, se mêlaient à tous les jeux, figuraient dans les quadrilles et partout étaient accueillis par un murmure approbateur. La femme était si jolie, le cavalier si élégant, qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre justice à un couple aussi parfait. Les petites réflexions allaient aussi leur train. La marquise ne les entendait point, mais elle les devinait à coup sûr, et je la voyais à chaque instant changer de couleur.

Je fis des efforts inouïs pour la distraire pendant deux heures environ que dura ce continuel et bruyant mouve-

ment du bal. Sa préoccupation triompha de tout mon art, et c'est à peine si je pus tirer d'elle quelques monosyllabes, prononcés d'ailleurs d'un ton qui annonçait tantôt un profond chagrin, tantôt un violent dépit. Seulement, comme la baronne de Gouville ne cessait de venir la supplier de ne lui point tenir rigueur et d'accepter sa part des plaisirs de la soirée, madame de Brévannes se leva et fit, toujours en me donnant le bras, deux ou trois tours dans le salon.

Dans ces petites promenades, nous nous rapprochions continuellement, on le croira sans peine, de Brévannes et de madame de Choisy.

Il était environ deux heures du matin, lorsque, passant derrière eux, nous entendîmes celle-ci glisser furtivement à l'oreille de son fidèle chevalier ces trois mots trop significatifs :

— Si nous partions ?

— Cruelle ! dit Brévannes, voilà une grande heure que je vous fais la même proposition, et que vous faites semblant de ne pas l'entendre. Vous savez bien que je m'ennuie ici à périr.

— Cela n'est pas exactement vrai, répliqua madame de Choisy, car je vous connais un peu fat, et je parierais qu'en vous-même, vous vous félicitez de n'avoir point tout à fait perdu votre soirée.

— Comment cela?

— Vous ne comprenez pas?

— Parole d'honneur !

— Eh bien, je dis, cher Brévannes, que, du caractère dont je vous sais, vous devez être très-satisfait, car vous m'avez affreusement compromise.

— Moi !

— Faites donc l'innocent ! vous ne m'avez pas quittée de la nuit.

— C'est qu'il n'en est pas une autre, chère comtesse, à qui je voulusse sacrifier les deux choses les plus précieuses que j'aie au monde, mon amour et mon temps.

— Ne vous penchez donc pas si fort sur moi, reprit madame de Choisy, en éloignant légèrement sa tête, tout le monde nous observe, et il me semble qu'on chuchote en nous regardant.

— Ce sont les envieux, répondit Brévannes. Laissons-les

faire. A chacun son lot ici-bas : les uns sont heureux, les autres enragent.

— Il est vrai, remarqua madame de Choisy en se pinçant les lèvres pour comprimer une assez forte envie de rire, que toutes ces femmes ont l'air de me bombarder de leurs regards. Si j'étais une citadelle, mon pauvre marquis, il ne resterait pas de moi pierre sur pierre.

— C'est justement pour cela que nous ferons bien de ne pas demeurer plus longtemps; je dois vous sauver d'un pareil danger, sortons.

— Oui... mais tout doucement... pour ne pas attirer l'attention... La baronne voudrait nous retenir, et nous aurions toutes les peines du monde à résister.

Brévannes et la comtesse de Choisy ralentirent le pas, puis allèrent ensuite examiner un tableau de famille qui était suspendu au-dessus d'une porte communiquant avec le corridor de sortie Ils ne s'étaient point aperçus que nous avions entendu leur conversation sans en laisser échapper une syllabe. Un instant après, ils avaient disparu.

— On n'a pas fait attention à notre fuite, s'écria madame de Choisy, nous sommes sauvés.

— Pour fêter cet heureux événement, comtesse, je vous embrasse.

Et Brévannes le fit comme il le disait.

— Imprudent! dit madame de Choisy.

— Bah! il ne fait pas clair dans ce couloir.

— Comment! vous ne voyez pas que voici du monde.

Deux personnes s'approchaient effectivement, appelant les valets et demandant leurs manteaux.

Ces deux personnes étaient madame la marquise de Brévannes, toujours masquée, — et moi, tête et visage découverts.

La petite Choisy, qui n'avait jamais beaucoup aimé (je ne saurais préciser pour quelle raison) à se trouver face à face avec moi, détourna la tête, s'affubla à la hâte d'un capuchon et sortit en entraînant Brévannes, lequel eut à peine le loisir de demander son laquais.

Nous n'avions pas un instant à perdre, car madame de Brévannes venait de me dire tout bas :

— Je veux les suivre.

— Les suivre?... soit.

— Êtes-vous prêt, monsieur de Roquelaure ?

— Descendons.

Arrivés à la porte de la rue, nous vîmes Brévannes et madame de Choisy monter dans une voiture sans armoiries et s'éloigner au trot de deux chevaux dont un maquignon n'aurait pas donné vingt pistoles.

— Nous n'aurons pas grand'peine à aller aussi vite qu'eux, murmurai-je en aidant madame de Brévannes à s'élancer dans mon carrosse.

Puis, m'adressant à mon cocher :

— Picard ! lui dis-je, tu vois bien cette guimbarde qui marche devant toi ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, ne la perds pas de vue, escorte-la sans désemparer à cinquante pas de distance, et quand elle s'arrêtera, arrête-toi.

— C'est dit, monseigneur.

Et Picard fouetta ses deux bêtes, qui, vanité de propriétaire à part, valaient un peu mieux que celles qui voituraient nos deux coupables.

Je m'assis auprès de madame de Brévannes et lui demandai comment elle se trouvait.

— Mieux, me dit-elle; je commence à m'habituer à l'idée qui me tourmentait si fort. Mais, monsieur de Roquelaure, est-ce que vous croyez qu'il l'aime ?

— Peut-on répondre pour un autre d'une chose dont on oserait à peine répondre pour soi ?

— Vous avez raison, le temps seul peut éclaircir un tel mystère. En attendant, je me sens déjà soulagée.

— Cela doit être, car cette femme ne vous vaut pas. Quant à lui...

— Oh ! lui !...

Elle articula cette exclamation d'un ton si pénétré que je crus y découvrir un sentiment de colère...

— Est-ce que vous le haïriez au point de lui refuser à tout jamais son pardon ?

— Au contraire, je ne me suis jamais sentie si portée à l'indulgence.

— C'est que vous l'aimez en dépit de tout...

— Détrompez-vous, monsieur de Roquelaure, me répondit-elle avec un calme dont je ne l'aurais pas crue capable

mon orgueil en tout ceci est désormais beaucoup plus froissé que mon amour. J'en suis déjà à l'indifférence. Dans une heure, j'en viendrai peut-être au mépris.

En achevant ces mots, elle me sembla fort émue.

Je lui pris la main, elle me laissa faire.

Les deux carrosses roulaient toujours.

CHAPITRE LXIV

SOMMAIRE. — La rue Plâtrière. — Nous faisons, madame de Brévannes et moi, faction en pleine rue. — Une maison suspecte. — Les femmes résolues. — Trois heures du matin. — Nous louons une chambre pour la moitié de la nuit. — Un poste d'observation. — Singulière représentation que nous donnent le marquis de Brévannes et la comtesse de Choisy. — Assauts amoureux. — Petits détails galants. — Une crise nerveuse. — Cela va mieux. — Entretien raisonnable. — Aperçu ingénieux sur la jalousie considérée comme passion. — Discussion régulière. — Des docteurs en Sorbonne ne feraient pas mieux. — Décidément le diable veut nous tenter. — Encore Brévannes et madame de Choisy. — La contagion de l'exemple. — Théorie de la vengeance. — Mise en pratique de la théorie. — Retour de jeunesse. — Dix minutes de bonheur. — La peine du talion.

Nous marchâmes ainsi environ une demi-heure.

Tout à coup, notre cocher s'arrêta.

— Qu'y a-t-il Picard ?

— Monseigneur ne m'a-t-il pas ordonné d'imiter en tous points le carrosse qui nous devance ?

— Oui.

— Le carrosse s'est arrêté, monseigneur.

— Et où sommes-nous ici ?

— Rue Plâtrière, monseigneur, à cinquante pas de l'hôtel d'Épernon.

Picard sauta lestement en bas de son siége, et tira le marche-pied.

Je descendis le premier.

Madame de Brévannes s'élança, et je la reçus pour ainsi dire dans mes bras.

La nuit était belle et chaude, car nous étions au mois de septembre, et l'été s'étant montré cette année-là fort tardif, les étoiles couvraient le ciel, et l'obscurité n'était pas assez profonde pour empêcher absolument de distinguer les objets. Le masque de la marquise tomba, et je pus juger dès ce moment combien Brévannes était criminel d'aller porter ailleurs des hommages que sa femme méritait à si juste titre. Je fis aussi, à part moi, cette réflexion, qu'il eût pu mieux placer son infidélité, car la petite Choisy, créature très-spirituelle, sans doute, valait tout au plus un de ces caprices dont un gentilhomme peut jusqu'à un certain point se permettre la satisfaction, mais pour lequel il aurait grand tort de sacrifier la plus mince parcelle de sa considération ou de son honneur.

Ces réflexions, assez mal à leur place d'ailleurs, dans un pareil moment, furent interrompues par le cours tout naturel des événements.

J'offris le bras à la marquise, et après avoir recommandé à Picard de remonter sur son siége pour nous attendre, nous nous dirigeâmes du côté du carrosse qui avait conduit Brévannes et madame de Choisy.

— Tenez, me dit la marquise, les voilà... c'est dans cette maison qu'ils ont affaire... voyez-vous... ils ne se quitteront pas... écoutez... mon mari a frappé deux petits coups... on ouvre... ils sont entrés !

Elle prononça ces trois dernières paroles avec l'accent douloureux du découragement.

Mais aussitôt retrouvant une nouvelle énergie :

— Venez, reprit-elle d'une voix tremblante, je veux savoir à quel étage ils vont monter.

— Ce sera la chose la plus facile, répondis-je en menant madame de Brévannes vers la maison, car il n'y a de lumière à aucune des fenêtres, et celle qui va s'éclairer nous indiquera tout naturellement ce que nous désirons savoir.

— C'est cela, dit-elle, attendons.

Cette maison, soit dit en forme de parenthèse, n'avait pas la mine la plus honnête du monde, non pas qu'elle fût de laide apparence... Au contraire... les murs blanchis à

neuf témoignaient de réparations récentes, et rien au dehors ne donnait lieu de croire qu'elle fût mal habitée. Et cependant on sentait, en la regardant attentivement, que ces murailles-là avaient dû abriter plus d'un mystère et cacher plus d'un larcin. On eût dit un couvent... Mais quel couvent, bon Dieu !... un de ces couvents placés sous l'invocation de la tendre Vénus, et où la seule divinité, bien véritablement reconnue, est celle de maître Cupidon.

Pendant qu'à tort ou à raison, je formais ces conjectures, la lumière attendue se montra.

C'était au deuxième étage. A travers les rideaux de mousseline blanche qui ne s'étendaient que sur les deux vitres inférieures, nous vîmes s'agiter trois silhouettes, qui, à coup sûr, n'étaient autres que celles de nos deux amoureux, et probablement de l'hôtesse qui jouait son petit rôle innocent d'introductrice complaisante et discrète.

Cinq minutes se passèrent.

Madame de Brévannes ne bougeait pas.

Elle se contentait de regarder fixement la fenêtre éclairée.

J'étais fort intrigué, je l'avoue, de savoir où elle voulait en venir, et à quoi elle allait se décider.

— Marquise, hasardai-je enfin pour faire cesser cet état d'incertitude, vous devez malheureusement reconnaître que vos soupçons n'étaient que trop fondés. Brévannes vous trompe indignement. Ceci ne peut plus faire l'objet d'un doute, ni pour vous, ni pour moi. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Ce que nous allons faire ?

— Sans doute, il faut bien prendre un parti.

— Aussi bien y ai-pensé, répondit la marquise avec un incroyable sang-froid. Je me suis déjà donné le plaisir d'apprendre comment s'exprime mon époux, M. le marquis de Brévannes, lorsqu'il est épris de charmes plus puissants que les miens..... J'ai pris la peine de le suivre au milieu même de sa bonne fortune et de l'accompagner jusqu'au mystérieux réduit où il cache son bonheur au monde entier, — c'est bien le moins qu'après m'être si fort avancée, je ne laisse point ma besogne en chemin et que je m'assure, ici même et cette nuit même, du temps qu'il lui faut pour déclarer et prouver son amour à l'objet nouveau de sa noble passion.

— Quoi! vous voulez rester ici?

— Jusqu'à ce qu'il sorte, oui, monsieur de Roquelaure, et si vous ne vous sentez pas le courage d'en faire autant, abandonnez-moi, retirez-vous, je demeurerai seule.

— Et vous avez pu supposer que je serais assez lâche!..

La marquise me tendit affectueusement la main.

— A la bonne heure, repris-je en approchant cette main de mes lèvres, vous ne disiez pas ce que vous pensiez, j'en étais bien sûr. Mais voyons, marquise, soyons raisonnable.

— Je ne demande pas mieux, pourvu que vous ne me proposiez pas une chose impossible.

— C'est-à-dire, répliquai-je en souriant, que vous me promettez d'être de mon avis, pourvu que cet avis ne soit pas différent du vôtre. J'accepte la condition, bien décidé que je suis à ne faire que vos volontés.

— Vous êtes bon, murmura-t-elle.

— Attendez... ne vous hâtez pas de me complimenter, car c'est une objection que j'ai à vous soumettre.

— Voyons cette objection.

— Marquise, savez-vous l'heure qu'il est?

— Trois heures après minuit, peut-être.

— Savez-vous où nous sommes?

— Votre cocher nous l'a dit: rue Plâtrière, à peu de distance de l'hôtel d'Épernon.

— C'est cela.

— Vous voyez que j'ai ma tête parfaitement à moi.

— Eh bien! croyez-vous qu'il soit très-convenable que vous, marquise de Brévannes, et moi, duc de Roquelaure, nous nous trouvions seuls à trois heures du matin, rue Plâtrière, non loin de l'hôtel d'Épernon, les pieds sur le pavé et le visage au vent?

— Cela n'est peut-être pas très-convenable, comme vous me le faites judicieusement observer, répondit madame de Brévannes; mais, comme il faut que cela soit, toute réflexion devient forcément inutile. J'ai dit que je resterai.... je resterai....

— Cette résolution annonce un cœur déterminé, repris-je en m'inclinant, et je ne puis qu'y applaudir, car j'aime le courage, sous quelque forme qu'il se présente et en quelque lieu que ce soit, mais...

— Encore une objection!

— Elle est de peu d'importance et n'attaque en rien votre volonté!

— Continuez alors.

— Ne serait-il pas possible de tout concilier? Je crois en avoir trouvé le moyen...

— Si la chose est faisable, je n'y mettrai point d'obstacle.

— Bien vrai?

— Bien vrai!

— Entendons-nous. Quel est votre désir? N'est-ce pas de garder votre poste d'observation pour guetter votre infidèle, savoir combien de temps aura duré son rendez-vous, et pouvoir provoquer ensuite une explication à la suite de laquelle, vaincu et mis au pied du mur par l'exactitude de vos renseignements, il sera obligé de déposer les armes et de confesser honteusement sa faute?

— C'est là en effet tout ce que je veux.

— Vous serez satisfaite, marquise, et bien au delà de ce que vous espérez... c'est moi qui vous le dis.

A peine avais-je prononcé ces mots que je me retournai du côté de la maison devant laquelle nous avions établi notre quartier général d'observation, et qui, par conséquent, faisait face à celle où Brévannes et madame de Choisy avaient pénétré dix minutes auparavant.

A mon tour, je frappai deux petits coups.

Il faut dire que j'avais aperçu au-dessus de la porte d'entrée une enseigne qui m'autorisait pleinement à en agir ainsi. C'était une maison garnie.

— Que voulez-vous? s'écria madame de Brévannes.

— Chercher un abri.

— Est-ce que vous connaissez quelqu'un dans cette maison?

— Ce n'est pas nécessaire. On y fait tout de suite connaissance, moyennant cinq ou six écus.

— Comment! sans me consulter?

— Ah! rappelez-vous, marquise, que vous m'avez donné pleins pouvoirs.

— Mais puis-je sans me compromettre?...

— Le danger n'est-il pas plus grand en pleine rue?

— C'est vrai... cependant...

— Marquise, vous ne songez pas à un autre inconvénient qui nous menace si nous restons dehors.

— Quel inconvénient ?
— Votre mari peut nous voir.
— C'est vrai.
— La comtesse elle-même vous reconnaîtrait...
— Miséricorde !
— Et alors, vous comprenez... quelles railleries !... quel scandale !...
— Vous avez raison.
— Nous voilà donc enfin du même avis...
— Oui... mais un mot encore.
— J'écoute.
— De cette maison, verrons-nous ce que nous voulons voir ?
— Nous demanderons une croisée sur la rue.
— A la bonne heure !
— Sans cela, point d'affaires.
— Oh ! de cette manière, tout est au mieux.
— Vous voyez donc bien qu'on peut se fier à moi.

Pendant ce petit dialogue, l'hôte avait eu le temps de mettre ses chausses et de venir demander à travers le trou de la serrure, d'une voix tremblottante et aigrelette :

— Qui va là ?
— Un gentilhomme qui demande l'hospitalité pour la nuit.
— Ah ! c'est qu'il est bien tard.
— Il n'est jamais trop tard pour profiter d'une bonne aubaine, imbécile que tu es.

Et ayant avisé une ouverture en forme de losange pratiquée au haut de la porte, j'y fis passer ma bourse, en criant à l'hôte récalcitrant :

— Tiens, empoche ceci, c'est pour l'entrée, tu en recevras autant à la sortie ; seulement tâche de te dépêcher.

L'argument était sans réplique.

La porte roula sur ses gonds.

C'était une bonne tête de cerbère. Agé d'une soixantaine d'années, sec comme un pendu, les cheveux d'une teinte douteuse, l'œil creux, le menton fort avancé en pointe, et la bouche complétement dégarnie de ses meubles les plus nécessaires ; on eût dit un de ces vieux alchimistes qu'on brûlait autrefois en France, sous forme de passe-temps, après leur avoir persuadé qu'ils étaient sorciers, ce dont ils étaient fort loin de se douter eux-mêmes.

— As-tu à nous donner une pièce sur le devant?

— Oui, monseigneur.

— A quel étage?

— Au troisième.

— Va pour le troisième. Monte le premier, et éclaire-nous.

Un instant après, nous étions installés, madame de Brévannes et moi, dans une chambre, fort modeste, il est vrai, mais où il ne manquait à peu près rien de ce qui est indispensable à la vie.

Il y avait une table, un miroir, deux fauteuils, quatre chaises... et un lit.

Tout cela était fort simple, il est vrai, mais aussi très-suffisant.

Nous nous enfermâmes, absolument comme deux bons époux qui voyagent et qui s'arrangent le plus commodément possible pour passer une bonne nuit.

La marquise n'était sans doute pas accoutumée à se donner tant de mouvement. Elle s'assit tout essoufflée, mais sans oublier toutefois de se placer devant la croisée, de façon à ne point perdre de vue la maison qui devait être pour nous l'objet d'une surveillance si continuelle et si active.

Moi, je m'occupai d'allumer des bougies, d'inspecter un peu l'ameublement de notre petit ménage improvisé et de rajuster mon costume que le bal et cette promenade nocturne avaient singulièrement fripé.

Tout à coup madame de Brévannes laissa échapper un cri.

— Qu'est-ce que c'est? m'écriai-je, comme si j'eusse été réveillé en sursaut par quelque vacarme imprévu.

— Rien... oh! rien... Mais, c'est égal, mon Dieu!... si on allait nous voir.

— Si c'est là ce que vous craignez, rien n'est plus simple que de vous rassurer : éteignons les bougies.

Et d'un double souffle, je refis l'obscurité.

Puis, comme madame de Brévannes ne disait plus rien et continuait au contraire de fixer ses regards dans la direction de la fameuse fenêtre, je vins à elle et réitérai ma question.

— Faites comme moi, dit-elle... et vous saurez ce que je ne puis vous dire... Regardez.

fortune avait eu des témoins invisibles, et que ces témoins n'étaient autres que la marquise et moi.

Il poursuivit sans sourciller sa vie d'intrigues et de plaisirs.

Sa femme, que je suis loin de blâmer, profita de mes leçons et ne s'amusa plus aux bagatelles de la jalousie.

A chaque nouvelle maîtresse de Brévannes, elle prenait un nouvel amant.

Elle appelait cela : *La peine du talion.*

CHAPITRE LXV

SOMMAIRE. — Don Alvar de Quesada. — Un voyageur observateur. — La reine de Portugal. — Un mari accusé d'impuissance. — Où les ministres portugais vont-ils mettre le nez ? Un mariage rompu, un autre mariage conclu et une pendaison par-dessus le marché. — Un message de Louis XIV. — La comédie. — *Les Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules*. — Réflexions de don Juan de Quesada sur la galanterie française. — Explications tirées du caractère de chaque nation. — Molière et l'abbé Cotin. — M. de Vauvert. — Ses naïvetés. — On sonne. — Bertaut ouvre. — Madame Turcan. — M. Turcan. — Un drôle de couple. — Querelle maritale. — Gros mots. — Scène de jalousie. — Le chevalier de Canillac. — Dénégations de madame Turcan. — Expérience originale. — La fessée. — Je suis aux premières loges. — Résultat de l'épreuve. — Madame Turcan convaincue de mensonge. — Ce que je revois en rêve. — Visite à Louis XIV. — Je suis nommé gouverneur de la province de Guyenne.

Je reçus un jour une visite dont l'annonce me fit grand plaisir. C'était un certain Don Alvar de Quesada, Galicien de naissance, que j'avais connu lors de mon voyage à Madrid et qui avait pris l'engagement, après un séjour qu'il devait faire forcément à Lisbonne, de me venir voir à Paris.

Ce brave homme, d'un naturel fort doux, ami des plaisirs et de la tranquillité, était surtout grand philosophe et aimait à observer les choses de son temps. Il se plaisait à juger les hommes et tenait un registre exact de tout ce qui se passait d'original et d'intéressant dans les diverses cours d'Europe.

Il est évident qu'il ne manquait point de besogne, et j'ai toujours regretté qu'à la suite d'un duel qu'il eut en 1670, et dans lequel il fut percé d'outre en outre par son adversaire, on n'eût point fait une descente dans son logement, à l'effet d'y chercher ses manuscrits et de les livrer à la publicité.

— Don Alvar ! m'écriai-je, quand on m'eut dit le nom du personnage qui me demandait ; vite, vite ! faites entrer.

Nous nous embrassâmes cordialement, et je le priai à dîner.

Il accepta sans difficulté aucune, et se montra fort gai convive.

— Vous paraissez satisfait ! lui dis-je au dessert ; — votre séjour à Lisbonne a donc été heureux?

— Je ne pouvais m'y trouver plus à propos, me répondit-il. Vous savez que j'aime les histoires bizarres et les événements qui sortent un peu de la ligne ordinaire. La reine de Portugal a régalé ma venue de l'explosion du plus beau scandale qui se puisse imaginer. J'ai pris mes notes, et ce sera, je vous jure, l'un des chapitres les plus curieux de mes Mémoires secrets.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Voici le fait. La Reine, vous le savez, est mariée à Dom Alphonse, fils dégénéré du glorieux Dom Juan de Bragance. Ce dom Alphonse a un frère qu'on appelle Dom Pèdre, et dont les perfections aimables consistent à avoir les épaules très-larges et une poitrine de taureau. La Reine, fatiguée probablement de son époux et alléchée par les belles apparences de son beau-frère, a conçu pour ce dernier une passion violente et a résolu de la contenter... à tout prix.

— Les reines se croient tout permis, observai-je en souriant. Elle en a donc fait son amant ?

— Ce n'était pas assez pour elle, elle en a voulu faire son mari.

— Mais Dom Alphonse?
— Elle n'en veut plus.
— Mais la bigamie!
— Voici comment les choses se sont arrangées. La reine a convoqué tous les membres de son conseil, et là, dans toute la pompe de la majesté royale, elle leur a déclaré que son intention était de solliciter de la cour de Rome une bulle pour l'annulation de son mariage, attendu que son mari...
— Eh bien?
— Etait...
— Etait... quoi?
— Impuissant.
Je partis d'un éclat de rire. Don Alvar de Quesada fit comme moi.
— La raison était bonne.
— Excellente! dit Don Alvar. C'est même la seule contre laquelle il soit impossible d'en faire valoir aucune autre. Cependant, un des membres du conseil, — car voici le plus drôle de l'affaire, — fit respectueusement observer à la Reine qu'il ne suffisait peut-être pas de déclarer l'impuissance d'un homme, mais qu'il fallait encore la prouver. Et comme la Reine se récriait d'une réflexion qui semblait mettre en suspicion sa bonne foi, ce membre indiscret se hasarda à dire qu'on voyait quelquefois se promener dans les rues de Lisbonne un bel enfant très-bien venu qu'on assurait être le fruit des amours du Roi avec une courtisane dont le nom était dans toutes les bouches; que, si le fait était vrai, on éprouverait certainement une certaine difficulté à persuader au Pape que Sa Majesté le Roi fût incapable de l'œuvre de chair.
— C'était hardi! m'écriai-je.
— Si hardi, me répondit Don Alvar, que huit jours après, la bulle du Pape, décrétant la suppression du mariage, était signée, et l'auteur de l'objection pendu.
— Pour cela même?
— Non... Sous un prétexte quelconque, on insinua au peuple qu'il était sorcier. C'est à la suite de cet événement, poursuivit Don Alvar de Quesada, que j'ai quitté Lisbonne. Amateur des bonnes histoires, je ne pouvais souhaiter mieux que celle-là. J'en ai vu les auteurs; j'en ai apprécié

l'effet dans le public, et j'ai fait du tout un petit récit qui me servira de souvenir. Maintenant, je me rends en Hollande...

— Où vous voulez assister à la guerre qui se prépare?

— Comment! la guerre!

— Sans doute... Louis XIV y va conduire ses armées.

— Alors, j'irai ailleurs, dit Don Alvar. Je manie la plume, et non le mousquet. Indiquez-moi donc un pays où je puisse donner libre carrière à mes instincts et à mes goûts.

— Voulez-vous voir, lui dis-je, une nation qui sait à la fois se reposer et combattre, où tous les sentiments trouvent leur place, où l'on danse malgré le bruit du canon, où la vie, en un mot, n'est jamais interrompue et présente à l'observateur intelligent les faces multiples de l'organisation la plus solide, la plus puissante et la plus variée? restez en France.

— J'y resterai longtemps, me répondit Don Alvar d'un ton où se peignait sa franche amitié, ne fût-ce que pour y trinquer souvent avec un aussi bon gentilhomme que vous.

Le repas s'acheva ainsi dans l'effusion d'une cordiale gaîté, et nous allions sortir de table quand on m'apporta un pli scellé du cachet royal.

Je brisai l'enveloppe et lus le message.

J'étais invité à me rendre, le lendemain matin, de bonne heure, au petit lever du roi Louis XIV.

Le soir nous allâmes, Don Alvar de Quesada et moi, à la comédie. On donnait *les Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules* de Poquelin de Molière.

Mon Espagnol, outre les qualités que je me suis plu tout à l'heure à reconnaître en lui, était encore un homme fort lettré et fort instruit.

Il entendait et appréciait parfaitement la langue française. Aussi écouta-t-il dans un entier recueillement les deux ouvrages nommés ci-dessus. Il rit de bon cœur aux passages comiques et parut prendre un vif intérêt à étudier la physionomie des auditeurs eux-mêmes.

Comme il n'avait fait, pendant la représentation, aucune réflexion sur la portée de ces pièces ou sur le jeu des acteurs, je lui demandai, en nous en retournant, ce qu'il en pensait.

— J'admire plus que personne, me dit-il, le génie de votre poëte comique, et j'avoue qu'à part notre illustre don Pedro Calderon de la Barca, qui a fait le premier une pièce sur ce même sujet des *Femmes savantes*, et intitulée : *On ne badine pas avec l'amour*, je n'en vois aucun, je ne dirai pas en Espagne, mais en Europe, qui soit de taille à soutenir la comparaison avec lui ; mais je m'étonne qu'en France, où l'on est si galant, des plaisanteries dirigées contre les femmes puissent avoir un aussi grand succès.

— Cette surprise, lui répondis-je, s'explique par la nature même du caractère espagnol. Sérieux et méditatif, l'enfant de l'Ibérie prend tout au sérieux et ne saurait rire des choses qu'il est habitué à chérir ou à respecter. Chez nous, c'est tout autre chose. Sous le masque nous aimons à deviner le visage ; sous la perfection apparente, nous cherchons toujours le ridicule. Nous adorons la femme, ce qui ne nous empêche nullement de lui dire par-ci par-là ses petites vérités.

— Du moment que vous vous en trouvez bien, reprit don Alvar, il n'y a rien à dire. Mais savez-vous que dans les *Précieuses ridicules*, la province est bien maltraitée?

— Elle s'en consolera en essayant de se corriger, répondis-je gaiement. Et d'ailleurs, ne vous y trompez pas, mon cher Alvar ; en France, on se raille volontiers soi-même, et les gens les plus ridicules et les plus infatués d'eux-mêmes ont un bon moment dans leur vie où ils reconnaissent leurs défauts et veulent bien permettre qu'on en glose. C'est ce suprême bon sens de tout le monde qui fait le succès de notre auteur.

— En Espagne, reprit don Alvar de Quesada, nous sommes à l'affût de tout ce qui se dit et se fait chez vous. Nous avons lu contre Molière des diatribes bien vives et bien méchantes, signées d'un certain abbé Cotin. Quel homme est-ce que cet abbé Cotin, et pourquoi en veut-il tant à Molière?

— Il en veut à Molière parce qu'il a tenté de le perdre dans l'esprit de ses protecteurs, et qu'on déteste généralement les gens à qui on a essayé de faire du tort. Après la représentation du *Misanthrope*, il a insinué à M. le duc de Montausier que c'était lui que Molière avait voulu mettre en scène.

— Je ne vois pas, dit don Alvar, ce qu'il y avait d'injurieux dans cette supposition. Le *Misanthrope* est un personnage noble et à sentiments élevés, auquel on doit être fier d'être comparé.

— Ce fut précisément la réponse du duc, mon cher Alvar, et c'est là peut-être, beaucoup plus que toutes les attaques dont il a été l'objet, ce qui a perdu Cotin dans l'opinion de tous et l'a exposé aux quolibets de quelques gens d'esprit. La scène que vous venez de voir dans les *Femmes savantes*, et qui représente Ménage et Cotin sous les traits de Vadius et de Trissotin, a fait largement le reste. Cotin n'est pas encore mort, mais il est bien et dûment enseveli.

A propos de comédie, je me rappellerai toujours un beau soir où je conduisis à la salle du Marais un certain M. de Vauvert, qui était bien le plus sot animal de France et de Navarre, comme il en était aussi le plus prétentieux.

C'est ce M. de Vauvert qui, une fois, dans une discussion engagée chez le président Escalopier sur la nature de la terre et le mouvement du soleil, était tout seul de son avis et ne voulait absolument point entendre raison. Il soutenait, sans qu'on pût le faire démordre d'une seule ligne, que cet astre ne faisait point le tour du monde.

— Mais, lui objecta un plaisant, comment se fait-il qu'étant parvenu à l'occident, où il se couche, on voie le soleil se lever à l'orient, s'il ne passe point par-dessous le globe?

— Parbleu, répondit M. de Vauvert, n'est-ce pas bien malin! il reprend le même chemin, et si on ne le voit point, c'est qu'il revient de nuit.

Pour retourner à notre histoire de spectacle, je l'avais donc mené au Marais. On y jouait *Andromaque* et *les Plaideurs.*

M. de Vauvert écouta toute la représentation avec le plus imperturbable sang-froid.

Seulement, quand nous sortîmes et que je lui demandai s'il était satisfait de sa soirée :

— Ce M. Racine, me dit-il, est un génie bien supérieur, et de plus, il faut l'avouer, bien original. Quant à moi, je trouve cette pièce d'*Andromaque* fort gentille, surtout à cause du dénoûment, qui est beaucoup plus gai que je ne l'aurais espéré. En effet, j'ai eu d'abord la larme à l'œil, mais la vue des petits chiens m'a fait bien rire.

Je quittai don Alvar de Quesada vers minuit et retournai à mon hôtel, fort intrigué de ce que pouvait me vouloir le roi.

J'allais me coucher quand on sonna assez vivement à ma porte.

Mon valet de chambre Bertaut vint me demander s'il fallait ouvrir.

— Dame, lui dis-je... quand on sonne.

— C'est qu'il est tard.

— Ouvre toujours.

Bertaut obéit, et je vis paraître une femme dont les habits en désordre, les cheveux épars et le costume tout fripé n'annonçaient rien de bon.

Le voile qui recouvrait son visage se releva.

Je reconnus madame Turcan.

Madame Turcan, dont je ne crois pas avoir encore parlé dans ces Mémoires, était une originale de première force, assez agréable de façons et de figure, fort bien faite d'ailleurs, et dont le père avait été intendant de feu M. de Guise. Je l'avais rencontrée en diverses occasions chez la présidente Lescalopier, chez madame de Lesdiguières et aux cercles de madame Cornuel.

— Eh mon Dieu! m'écriai-je en la voyant, d'où vous viennent, chère dame, ce trouble et cet égarement?

— Sauvez-moi, répondit-elle, sauvez-moi!

— Vous sauver... et de quoi?

— Des poursuites de mon mari.

— Où est-il?

— Derrière moi, peut-être.

— Holà! hé! Bertaut! fermez la porte.

Mais j'avais eu à peine le temps de formuler cet ordre, qu'un vacarme épouvantable éclatait dans l'antichambre.

J'entendais deux voix qui formaient à elles deux un très-vilain concert.

La première était aigre et pointue... c'était celle de mon valet de chambre.

La seconde était sonore et mugissante comme une horloge d'église.

C'était celle de l'aimable M. Turcan.

Maintenant que j'ai dit deux mots de madame Turcan, il est bien juste que j'en dise à peu près autant de monsieur

son époux. C'était un assez triste homme, maître des requêtes et conseiller, reconnu d'ailleurs par tout le monde pour un sot de la plus haute volée. Au physique, c'était un colosse, mais cette stature respectable n'avait point contribué à le mettre en bonne odeur auprès du sexe, car il jouissait, sous ce rapport, d'une si piètre réputation, qu'on avait fait sur lui, par plaisanterie, un quatrain dans lequel on lui conseillait d'aller solliciter une charge d'eunuque à la cour du Grand-Seigneur. Cela ne l'empêchait pas d'avoir de grandes prétentions au titre de galant homme et même d'homme à bonnes fortunes. Il se croyait, du reste, fort gracieux. Les femmes seules n'étaient pas de son avis.

M. Turcau eut bon marché de Bertaut, auquel il fit faire une double pirouette, après quoi il déboucha, avec l'impétuosité du torrent, dans la pièce où sa faible moitié venait de pénétrer tout émue, et où je me trouvais par conséquent moi-même.

Madame Turcan était allée se blottir dans le coin d'un canapé, cherchant à cacher la rougeur de son visage à l'aide de l'un des coussins de damas rouge dont elle se servait comme d'un rempart ou d'un bouclier.

— Si je n'avais l'honneur de vous connaître, monsieur, dis-je à M. Turcan, je vous demanderais de quel droit vous vous introduisez ainsi chez moi sans autorisation, et dans le cas où votre réponse ne me paraîtrait point parfaitement satisfaisante, je vous ferais, sans nulle façon, sauter par la fenêtre. Mais je sais qui vous êtes et ai d'ailleurs entendu dire que vous aviez quelquefois la tête un peu près du bonnet. Je veux donc bien commencer par vous pardonner un esclandre qu'il faut sans doute attribuer à la violence de votre caractère et à un accès de fièvre, indépendant peut-être de votre volonté ! J'attends cependant vos explications.

— Monsieur, me répondit Turcan en essayant de se grandir, je vous trouve bien hardi...

— Ah ! pardon... interrompis-je vivement, ce ton est justement celui des personnes qu'on jette par la croisée... Seriez-vous d'humeur à essayer de ce divertissement?

Et en même temps je lui saisis vigoureusement le bras.

— Monsieur de Roquelaure, reprit Turcan d'un ton de voix plus doux, excusez-moi... Quand cette petite *pecque* est devant mes yeux, je ne sais plus me contenir.

C'était sa femme qu'il appelait ainsi.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher? lui demandai-je le plus sérieusement du monde.

— Ce que j'ai à lui reprocher!

— Oui.

— J'ai à lui reprocher d'avoir mis sur mon front certains ornements qui n'étaient pas sur celui de mon père.

— Avant d'accuser sa femme d'une chose aussi grave, lui dis-je, il faudrait être bien certain de son fait.

— Et j'en suis très-certain aussi, riposta fermement notre homme.

— Quelle preuve en avez-vous? hasarda madame Turcan.

— Quelle preuve!

Turcan haussa les épaules et se tourna de mon côté.

— Figurez-vous, monsieur de Roquelaure, que tout à l'heure, revenant de Châtellerault, où j'ai du bien, et étant à cinquante pas de ma maison, je vois madame monter en carrosse. Derrière elle saute un godelureau qu'on nomme, je crois, le chevalier de Canillac, sorte de galant à deux poils qui n'a peut-être jamais dégaîné de sa vie et dont je ne ferai qu'une bouchée, si j'ai le bonheur de l'attraper jamais.

— Vous vous êtes trompé, murmura madame Turcan.

— Comment cela?

— Vous n'avez vu personne monter derrière moi.

— Ah! par exemple!

— Ni le chevalier de Canillac, — ni un autre.

— Voilà qui est fort.

— Dame! vous voyez qu'elle affirme, dis-je à Turcan.

— Et quand elle l'affirmerait cent fois encore, que m'importe, puisque je l'ai vu!

— Vous avez cru voir, dit madame Turcan.

— J'ai cru voir! Eh bien, soit!... mettons que j'aie eu la berlue... il n'en reste pas moins une explication à vous demander... Pourquoi sortiez-vous à une heure aussi indue?

— Pour prendre l'air.

— Vous aviez donc bien chaud?

— J'avais la migraine.

— Et pourriez-vous me dire pourquoi, — plus je courais, — plus votre carrosse allait vite?

— Les cochers ont des caprices, celui-ci fouettait ses chevaux, les chevaux allaient bon train.

— Vous répondez à tout.

— Preuve de soumission.

— La main sur la conscience, votre intention était-elle d'entrer chez M. le duc de Roquelaure?

— La main sur la conscience, non! mais lorsqu'en passant la tête à travers la portière, je me suis aperçue que j'étais poursuivie, la peur s'est emparée de moi, j'ai perdu la tête, et en voyant cet hôtel où j'espérais trouver un refuge, j'ai fait arrêter.

— Et vous ne m'aviez pas reconnu?

— Non.

— M. de Roquelaure, dit Turcan à sa femme, vient d'entendre la fable que vous avez jugé à propos d'inventer pour les besoins de votre situation, qui, j'en conviens, est assez mauvaise pour que vous cherchiez tous les moyens d'en sortir. Je vais parler à mon tour, et je déclare d'avance que ce que je vais dire est la pure vérité.

— Voyons, monsieur, dit madame Turcan.

— Vous sortiez de chez vous parce que vous ne pensiez pas que je reviendrais ce soir de Châtellerault.

Madame Turcan fit un geste d'impatience.

— Vous quittiez votre maison pour vous rendre dans celle de M. le chevalier de Canillac, et cela, dans le but bien arrêté d'y coucher avec lui.

— Oh! fit madame Turcan avec une indignation contenue.

— Il me semble, interrompis-je, qu'en ma présence, il est au moins inconvenant...

— Pardon, me dit Turcan, je désire parler devant un témoin, et ce témoin, j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre. Je poursuis donc :

Madame Turcan leva les yeux au ciel d'un air résigné.

— Vous disiez, madame, reprit l'époux obstiné, que vous aviez perdu la tête. C'est le seul point où vous n'ayez pas menti. En me reconnaissant, — car vous m'avez parfaitement reconnu, — vous n'avez plu su ce que vous faisiez. Croyant me donner le change, vous êtes entrée ici, laissant le chevalier tout seul dans le carrosse et espérant découvrir une cachette d'où il m'eût été impossible de vous arracher. Je n'ai pas eu tant de peine. Encore très-leste, comme vous voyez, j'ai enjambé les escaliers tout aussi

vite que vous... je suis entré, je vous ai vue... comme je vous vois en ce moment, tremblante, confondue, et forcée par votre attitude et votre silence, de tout avouer.

— Je n'avoue rien, répliqua sèchement la femme offensée.

— Cependant, dit Turcan à qui la moutarde montait visiblement au nez, un aveu désarme quelquefois le juge le plus sévère.

— Vous n'êtes point mon juge.

— Qu'est-ce donc qu'un époux ?

— Un sot !... quand il vous ressemble.

A ce mot, qui portait trop juste pour n'être point senti, Turcan fit une grimace assez laide et reprit :

— Au fait, si vous êtes innocente, j'aurais tort de me montrer intraitable et de vous accabler des éclats d'une colère sans motifs. Tout bien considéré, j'aime mieux, pour faire l'épreuve de votre franchise, avoir recours à un autre moyen.

— Voyons ce nouveau moyen, dis-je à Turcan, et s'il convient à madame...

— Oh ! il n'est pas absolument indispensable qu'il lui convienne, et il dépend uniquement de moi d'y renoncer ou de l'employer sur-le-champ.

Je m'inclinai comme quelqu'un qui est bien forcé de se soumettre à l'avis d'un autre.

— Madame, fit-il d'une voix flûtée.

— Monsieur Turcan, répondit-elle à peu près sur le même ton.

— Vous souvient-il du jour de notre mariage ?

— Dame... un peu...

— Vous en souvient-il assez pour retrouver dans votre mémoire, en les y cherchant avec soin, les paroles que vous eûtes la bonté de me dire, la nuit même de nos noces, entre cinq et six heures du matin ?

— Si vous me les rappeliez, c'est probable.

— Eh bien, ma très-chère femme, comme j'avais déjà le triste défaut dont je vous rends encore maintenant la victime, comme j'étais jaloux de l'avenir, exactement de même que je le suis aujourd'hui du présent, je vous exprimai l'effroi que j'éprouvais de la seule idée de vous savoir jamais infidèle. A quoi vous me répondites, en vous drapant

dans votre vertu, alors sans tache, j'aime à le croire : « Monsieur mon mari, si jamais il arrivait qu'un homme, quel qu'il soit, pût se vanter de m'avoir vu... ne fût-ce que le genou, je mourrais incontinent de honte et de désespoir. »

— C'est vrai, répondit madame Turcan, ce sont bien là mes paroles. Vous me flattez de les avoir si bien retenues.

— Je suis charmé, reprit Turcan, que vous me confirmiez ici dans cet aimable souvenir, et s'il vous plaît, madame, nous allons voir si vous avez dit vrai.

— Comment cela ?

— Veuillez vous lever.

— Que prétendez-vous faire ?

— Mon Dieu : est-ce que je vous fais peur ?

— Non pas... mais encore... faudrait-il savoir...

— Ce n'est point nécessaire.

— Mais, permettez... que faites-vous ?

— Vous le voyez bien, je vous prends par la taille.

— Ciel !

Cette exclamation avait été arrachée à madame Turcan par un mouvement des plus brusques auquel elle venait d'être soumise, au moment où elle s'y attendait le moins. Renversée et placée horizontalement sur le bras gauche de son mari, de telle façon que sa tête et ses bras flottaient dans le vide derrière Turcan, elle se sentait prise comme dans un anneau de fer qui l'eût empêchée de se retourner ou de bouger, quelque envie qu'elle en pût avoir.

La pauvre femme ignorait quelle épreuve on allait exiger d'elle, et je n'en savais pas davantage à ce sujet.

Tout à coup, M. Turcan, usant de sa main droite, releva prestement la robe, les jupons et la chemise de madame, si bien que sans avoir rien fait pour mériter une telle faveur, et par la plus incroyable des surprises, je fus obligé de voir la plus belle chute de reins que j'aie peut-être admirée de ma vie, deux jambes merveilleusement taillées, tout ce qui formait, en un mot, l'antipode du visage de madame Turcan. La lumière était si bien placée que je ne perdis rien de ce charmant coup d'œil. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . , ...
. . . .

En vrai brutal qu'il était, M. Turcan, au lieu d'une caresse bien tendre, appliqua deux ou trois claques sur le derrière de sa femme et la remit bientôt sur ses pieds.

La pauvre malheureuse était rouge comme une grenade.

— Pardieu, madame, lui dit Turcan, vous voyez bien que vous êtes une... menteuse, car voilà monsieur qui vient de voir autre chose que votre genou, et vous ne me faites pas encore l'effet, je vous l'avoue, d'être morte de honte ou de désespoir.

— Je ne vous croyais que sot... vous êtes à moitié fou, dit madame Turcan.

Et passant majestueusement devant son époux, elle se dirigea vers la porte, me salua gravement et sortit.

Turcan courut après elle et la rejoignit dans l'escalier.

Il avait oublié de me dire adieu.

Au bout de quelques secondes, j'entendis le carrosse rouler. Turcan avait repris auprès de sa femme la place qu'occupait une demi-heure auparavant le chevalier de Canillac.

Quelque temps après cette aventure, j'appris qu'il y avait eu brouille définitive dans le ménage, et que madame Turcan était allée rejoindre son amant.

Franchement, je ne pouvais la blâmer d'avoir abandonné son butor de mari. Le moyen de vivre avec un pareil enragé, qui, d'ailleurs, avait une détestable renommée près du sexe. Cette particularité, en me revenant à l'esprit, me fit songer à une sorte de ressemblance qui existait entre madame Turcan et la reine de Portugal dont j'ai dit deux mots ci-dessus.

L'image de madame Turcan voltigea toute la nuit dans mes songes. Je la revis dans la posture où son époux me l'avait montrée, peut-être même encore un peu moins vêtue... Cela me fit passer une heure ou deux d'un fort agréable sommeil.

Le lendemain, je n'eus garde de manquer à me rendre à l'invitation du roi.

Beaucoup de seigneurs attendaient comme moi le bon plaisir de Sa Majesté, en s'entretenant des choses du mo-

ment ; on parlait surtout du siége de Candie, que les Turcs bloquaient depuis environ deux années.

M. de Chatillon s'étonnait avec raison, à ce sujet, de l'insouciance et de l'incurie des chrétiens. Assurément, les temps et les hommes étaient bien changés, et l'époque était déjà bien loin de nous où, par la bulle d'un pape et à la voix d'un moine, l'Europe tout entière se levait pour courir à la défense de la croix et poursuivre cette immense et glorieuse entreprise de l'extermination des infidèles. La Judée était alors le but des plus nobles et des plus glorieux efforts.

Maintenant, les choses avaient pris une tout autre face. Candie, considérée comme le dernier boulevard de la chrétienté, était uniquement défendue par quelques galères maltaises et une poignée de soldats du pape. Le roi de France avait vainement donné aux autres princes le signal d'une expédition en faveur de Candie. Il y avait envoyé sept mille hommes commandés par le duc de Beaufort ; mais cette générosité était à peu près demeurée sans résultat, parce que cet exemple, soit indifférence, soit manque de ressources, n'avait point été suivi par le reste des nations enropéennes.

Je fis cependant observer à M. de Chatillon que la pensée pouvait encore se reposer sur plus d'une belle action, digne de la haute et antique renommée de la noblesse française. Effectivement, un simple gentilhomme, M. de la Feuillade, venait de prendre une résolution dont on ne saurait trouver la pareille qu'aux plus beaux temps de la chevalerie. Possesseur d'un patrimoine assez modeste, il avait réalisé une partie de ses biens pour équiper, à ses dépens, trois cents cavaliers qu'il mena lui-même devant Candie. Malheureusement, chacun savait que ce dévouement avait été bien mal récompensé, puisque aussitôt après la mort du duc de Beaufort, qui avait péri dans une sortie, le grand-visir commandant les troupes ottomanes était entré dans la ville où il n'avait d'ailleurs trouvé que l'image d'une désolation universelle et un monceau de ruines fumantes.

Ces événements avaient, en somme, peu touché le roi de France.

Louis XIV ne songeait alors qu'à exécuter la gigantes-

que pensée qu'il avait conçue de conquérir tous les Pays-Bas, en commençant par la Hollande...

Chaque jour, ce projet faisait un progrès de plus dans le cerveau du monarque et sous la plume des savants tacticiens dont il s'était si habilement entouré.

Cette entreprise faisait depuis plusieurs jours l'objet de toutes les conversations. Nous en causions encore avec M. de Chatillon, lorsqu'on vint annoncer que les seigneurs venus pour le petit lever allaient être introduits.

Le roi était rayonnant.

Il adressa de la main un salut gracieux à tous ceux qui venaient d'entrer, et s'entretint d'abord particulièrement avec MM. de Chatillon, de Turenne et de Louvois.

Puis enfin, me faisant signe d'approcher :

— Duc de Roquelaure, me dit-il, mon intention est de faire prochainement un voyage d'apparat dans mes nouvelles conquêtes, du côté de Dunkerque et de Lille. Il serait possible que je quittasse un instant la France.

Il y eut un murmure de regret parmi les courtisans.

— Or, continua le roi, comme il faut, quand on sort de chez soi, songer avant tout à ce que le foyer soit bien gardé, je veux distribuer, sur toute l'étendue de mon royaume, quelques-uns de mes plus dévoués et fidèles sujets, à qui je puisse remettre, sans nulle inquiétude, le dépôt sacré de ma puissance et de mon honneur. Duc de Roquelaure, vous êtes de ceux sur lesquels je compte comme étant tout à fait à moi. Je vous nomme gouverneur de la Guyenne. Vous partirez dans trois jours.

Et Sa Majesté me tendit sa main à baiser.

Je ne me fis point répéter deux fois un ordre aussi flatteur. La faveur qu'on m'accordait était l'objet de mes vœux depuis près d'une année, et jamais le roi ne m'avait plus généreusement comblé.

M. de Saint-Simon, qui survint au moment même où je baisais la main de Louis XIV, fit une petite grimace où se peignit son mécontentement.

J'affectai de ne le point voir, pour n'être pas obligé de le saluer, et cette tactique eut un plein succès.

Le pauvre gentilhomme en eut sans doute un accès de fièvre.

On comprend que j'avais autre chose à faire que de le plaindre.

Je m'empressai, en quittant les appartements du Roi, d'aller mettre ordre à mes affaires et tout préparer pour mon départ.

Cette fois, je m'éloignais de Paris, non plus pour m'élancer à la recherche des aventures, mais tout au contraire, dans l'espérance de trouver un repos dont je commençais à avoir besoin.

Trois fois vingt-quatre heures s'étaient donc écoulées, lorsque, conformément aux instructions du roi, une chaise de poste franchit l'une des barrières de la capitale et roula avec rapidité sur la route de Bordeaux.

Cette chaise de poste, ami lecteur, emportait ce bon duc de Roquelaure, auquel vous vous étiez peut-être un peu accoutumé, et qui allait enfouir, — est-ce croyable! — au fond d'une province bien obscure, au fond d'un gouvernement bien tranquille, son caractère si heureux, sa verve encore jeune, sa philosophie indulgente, son rire toujours franc et jusqu'au souvenir de ses joyeuses amours!

CHAPITRE LXVI

Sommaire. — Roquelaure barbon!... — Route de Bordeaux. — Pas d'auberge! — Un campagnard officieux. — Singulière retraite pour une nuit. — Le couvent de Sainte-Marguerite-de-la-Croix. — La supérieure. — Une syncope. — Je m'installe. — Influences malignes d'un couvent de filles. — Je ne puis fermer les yeux. — Un mouvement de curiosité. — Le dortoir. — Je ne vois rien de ce que j'avais espéré. — Le corridor. — L'apparition. — C'est une femme! — Visite mystérieuse. — Dialogue où je parle tout seul. — Mon *apparition* est muette. — Autre conversation. — La croisée ouverte. — Un courant d'air. — Le réveil. — Petite querelle. — Je suis tour à tour maudit et par-

donné. — Mon départ. — Mon ancien valet Bruscambille. — Attention délicate de ce coquin fieffé. — Enfin je pars ! — Réflexions de voyage.

Me voilà donc en route pour la province de Guyenne, belle province sans doute, d'autant plus belle qu'elle était celle où le sang de ma race avait toujours germé; mais séjour qui m'eût paru bien triste, il faut en convenir franchement, si j'eusse encore eu vingt ans.

Mais j'étais un barbon...

Barbon ! ! !

Le vilain mot !,.. et pourtant j'en riais moi-même. Barbon ! tout le monde n'en vient pas là. *Non licet omnibus adire Corinthum !*

En résumé, si c'était d'une part un désagrément, j'y voyais de l'autre un sujet de consolation. Le jeunesse et la beauté ne devaient pas m'être aussi nécessaires, à beaucoup près, en Guyenne qu'à Versailles ou à Paris. Mon rang, mes titres, ma dignité de gouverneur pour Sa Majesté le roi Louis XIV, allaient me donner un relief des plus considérables, et j'étais bien sûr de regagner en honneurs et en considération ce que j'étais menacé de perdre en œillades friponnes, en agaceries mutines et en rendez-vous galants. J'avais, on le sait, des goûts de gentilhomme. Je voulus voyager en vrai cardinal de Richelieu. Je me fis faire une litière excellente, parfaitement bien suspendue, très-douce au marcher, et bourrée de coussins sur lesquels je pouvais m'étendre et me trouver tout aussi bien couché que dans mon lit.

J'emmenai aussi un nombreux domestique, que je renouvelai d'ailleurs presque complétement, mon dernier valet de chambre, auquel je tenais beaucoup, étant mort, six semaines auparavant, d'une sueur rentrée, au sortir d'un cabaret.

Il y avait longtemps que je n'avais vu Bordeaux et j'espérais cependant y retrouver quelques bons amis, qui devaient peut-être m'aider à passer plus gaiement les derniers jours de ma vie.

Je partis fort résigné. En somme, j'avais bien usé de ma jeunesse et je n'avais pas le regret d'avoir perdu mon temps. Quand je montai dans ma chaise, je puis dire que j'adressai

un adieu très-sincère à mon passé. Je me sentis tout à fait détaché des choses de ce monde, et ne souhaitais vraiment plus que de m'assurer, dans ma retraite, une position tranquille et débarrassée de tous les tracas humains.

Mais, en vérité, ma vie a été continuellement une espèce de sommeil où je me nourrissais des plus doux rêves, et, il faut bien que je le dise, quand je dors, le diable me berce.

J'ai beau avoir les meilleures intentions du monde, faire les projets les plus sages, un souffle malicieux se mêle à ces excellentes inspirations et les met à néant.

Malgré moi, en dépit de mes résolutions les plus fermes, il faut toujours que je finisse par pécher.

Cette fois, — et probablement pour servir de couronnement à toutes les autres, j'eus une aventure que je n'avais ni espérée, ni ambitionnée, ni cherchée.

C'était environ à la moitié du voyage.

Mon postillon, exténué de fatigue, était arrivé, bride abattue, à un petit bourg dont je ne me rappelle plus exactement le nom, et qui n'était habité que par quelques cultivateurs aisés, qui y possédaient chacun une petite maison et un pré.

Il n'y avait pas une seule auberge présentable. On se serait dit en Espagne, où il est bien permis de voyager, mais où on ne se repose guère et où on ne dort pas du tout.

Nous venions d'accomplir une étape de sept lieues; et notre attelage ne pouvait pas aller plus loin. Or, pour repartir immédiatement, il aurait fallu d'autres chevaux, et après une demi-heure de recherches, j'acquis la certitude qu'il me fallait attendre jusqu'au jour.

Où aller?

Où passer la nuit?

Un brave homme, — le premier dont la maison s'était offerte à mes regards, — ayant appris mon embarras, et m'ayant aperçu au beau milieu de la route, fort embarrassé de ma personne, se plaignit vivement, bien que je ne lui eusse pas dit qui j'étais, de ne pouvoir s'attribuer l'insigne honneur de me recevoir, vu l'exiguïté plus que modeste de son logement. Mais il se fit fort de me procurer un bon gîte pour la nuit, si je voulais bien prendre la peine de le suivre dans un endroit où il m'assurait que je serais parfaitement accueilli.

La proposition était très-acceptable.

Je l'acceptai.

Je suivis donc mon conducteur. Il me fit l'effet d'un assez bon diable, vêtu à la façon des cultivateurs de nos campagnes, race d'élite qui vit en dehors de toutes les intrigues, de toute ambition et de toute passion mauvaise. Je lui demandai où il me conduisait.

Il se contenta de sourire en me disant :

— Soyez bien tranquille, monsieur. Je vous ai assuré que vous ne seriez pas mécontent. L'hospitalité que je veux vous procurer pour cette nuit est, sans contredit, une des plus agréables que vous puissiez imaginer.

Le jour baissait rapidement : il était environ huit heures et demie.

— Tenez, monsieur, me dit mon paysan, nous voici arrivés.

Nous étions parvenus à l'extrémité d'une allée très-touffue de marronniers, et à travers les feuilles qui tremblaient au vent, j'apercevais de petites lumières qui brillaient çà et là comme des étoiles dans le ciel ou des feux grégeois sur l'Océan. La porte d'entrée était coupée en ogive, des niches taillées dans la pierre ornaient les deux côtés de cette porte, et sur l'entablement supérieur, on distinguait une croix.

En considérant la porte elle-même, qui avait deux battants, et qui était faite du plus beau et du plus solide bois de chêne, on remarquait un guichet dont les trous étaient fort petits et qui fermait en dedans.

Les murailles, d'ailleurs, étaient passablement élevées, et au delà on voyait s'élever vers le ciel la pointe d'un clocher frêle et coquet. C'était évidemment une chapelle qui devait se rattacher, comme dépendance, à un bâtiment principal qu'il était encore impossible de voir.

— Quelle est cette maison? demandai-je à mon guide.

— Ne vous paraît-elle point convenable, monsieur?

— Mais encore, faut-il que je sache...

— Oh ! vous êtes un gentilhomme de bonne race, répondit le paysan avec un sourire malin, et vous êtes sûr d'être bien reçu partout. D'ailleurs, est-ce qu'au premier coup d'œil vous ne reconnaissez pas ce que peut être une si calme et si paisible retraite ?

— Cela m'a tout l'air d'un couvent.

— Vous l'avez dit.

— Eh quoi ! mon brave, vous me menez au couvent?

— Pourquoi pas?

— Je suis très-loin de m'en plaindre. Il est quelquefois bon de se mettre sous la garde de Dieu, et les personnes pieuses sont toujours une bonne et excellente compagnie. Maintenant, je serai fort aise de savoir à qui j'ai affaire. Quels sont les religieux qui habitent ce saint lieu?

— Ce ne sont point des religieux, dit le villageois d'un ton de mystère.

— Qu'est-ce donc?

— Ce sont des religieuses.

A ce mot, mon cœur tressaillit, mes jambes tremblèrent. Pourquoi cela? Que pouvait me faire cette particularité, peu importante après tout, vu mon âge, mais qui pourtant ne laissait pas que d'être assez originale?... On me croira si l'on veut, mais il est certain que mon cœur palpita comme aux belles et premières années de ma jeunesse. Des religieuses! cela est si gentil, si innocent, si rêveur! Sous cette robe noire, d'une simplicité monacale, d'une étoffe un peu grossière, les formes acquièrent tant de prix, la blancheur de la peau ressort si bien!

Je vagabondai ainsi plusieurs minutes dans le domaine des suppositions et de l'inconnu.

Mon guide me rappela à moi-même en me disant tout bas :

— Monsieur veut-il que nous allions tout de suite chez la supérieure du couvent? Elle seule peut accorder à un voyageur la permission nécessaire pour passer la nuit dans l'intérieur de la maison, une des mieux tenues et des plus austères de la province, je vous en avertis.

— Allons chez la supérieure.

Une sœur converse vint au son d'une cloche que mon conducteur avisa sous le vestibule, et qu'il tira en homme habitué aux usages du lieu. Il lui expliqua ce que je souhaitais et la sœur converse, après nous avoir fait une révérence bien apprêtée et bien respectueuse, se retira pour aller rendre compte à sa maîtresse de l'objet de mon désir.

Nous entrâmes, pour attendre plus commodément le retour de notre messagère, dans un parloir vaste et carré,

meublé de quelques chaises très-modestes et de tableaux assez médiocres qui représentaient tous, selon ce qu'exigeait la nature du lieu, des sujets graves et tirés des principaux faits de la religion.

La sœur converse ne tarda pas à revenir.

Mon premier mot, en la voyant, fut celui-ci :

— Eh ! ma sœur, j'ai oublié, avant de vous laisser partir pour aller avertir la supérieure, de vous dire la chose la plus importante de toutes.

— Laquelle?

— Mon nom.

— Votre nom, monsieur, nous était inutile. Le couvent des sœurs de Sainte-Marguerite-de-la-Croix est, avant tout, un couvent hospitalier, et quand on a besoin de nous, grand ou petit, roturier ou gentilhomme, on est toujours sûr d'être bien accueilli.

Je remerciai le mieux que je pus la sœur de son honnête allocution, et m'informai de ce qu'il me restait à faire.

— Veuillez me suivre, dit la sœur converse. Notre mère désire vous recevoir elle-même.

Puis, d'un regard significatif, elle fit comprendre à mon guide qu'il pouvait se retirer, puisque j'étais désormais sur un sol hospitalier et que je n'avais plus besoin de ses services.

Il s'éloigna en me saluant avec beaucoup d'égards et sans articuler un seul mot.

Mais quand je me tournai vers lui pour le remercier, il se pencha vivement à mon oreille et y glissa ces paroles qui me laissèrent, je l'avoue, fort stupéfait :

— Je savais bien ce que je faisais en vous amenant ici, monsieur de Roquelaure. Bonne chance et adieu !

Comprend-on que ce gaillard-là savait mon nom! Où donc me réfugier pour n'être point reconnu? L'incognito m'était donc absolument interdit?

Je me sentis tellement intrigué que je fus au moment d'envoyer mon officieux introducteur à tous les diables. L'animal!... quelle raillerie était-ce là? Pourquoi cet air mystérieux? quelle bonne chance me souhaitait-il? A mon âge, bien que je fusse loin d'être cassé, quelle espérance pouvais-je nourrir au sein d'un troupeau composé de jeunes et innocentes colombes que le devoir le plus impérieux me

prescrivait d'ailleurs de respecter? M'amener au couvent et s'imaginer qu'il avait fait là un chef-d'œuvre!

En vérité, il y avait bien de quoi se vanter!

Et puis, comment me connaissait cet original campagnard?

Où m'avait-il vu? Où m'avait-il connu? Pourquoi ne m'avait-il pas dit son nom?

Était-ce ma valetaille qui lui avait appris qui j'étais? Mais non! ladite valetaille était entrée par mon ordre dans une mauvaise hôtellerie qui se trouvait juste à l'entrée du village, et il n'avait pas eu le temps de se mettre en rapport avec elle.

Il me connaissait donc.

Après tout, que m'importait? Je n'y pensai pas plus longtemps. J'avais, au demeurant, à m'occuper de bien autre chose.

Je venais, tout en faisant ces remarques, d'entrer chez madame la supérieure du couvent de Sainte-Marguerite-de-la-Croix.

C'était une femme d'un visage froid et austère; son front, symétriquement encadré par ces bandelettes blanches qui sont comme le signe du sacerdoce féminin, était pâle et uni comme le marbre. Son œil, sévère et calme, était cependant remarquable par une expression de douceur qui se révélait comme malgré elle dans le doux rayon de son regard. Cette femme n'était plus jeune, car elle avait environ atteint la quarantaine, et cependant sa physionomie était encore pleine d'attraits, et il y avait dans toute sa personne ce je ne sais quoi dont on ne peut se défendre, et qui exerce au moins autant de séduction sur les hommes que la plus irréprochable et la plus régulière beauté.

Je m'approchai d'elle lentement et avec toutes les marques du plus profond respect.

J'ai toujours eu effectivement, au sein de mes plus grands écarts, un fonds de vénération et d'estime pour tout ce qui tient aux choses religieuses et à l'idée de Dieu.

La supérieuse se leva à mon approche et daigna même faire deux ou trois pas de mon côté. Dans les mœurs monacales, ceci est une grande faveur.

Touché d'une attention aussi délicate, je me préparais à lui en adresser mes sincères remerciements, lorsque tout à coup, reculant avec une sorte de frayeur, et paraissant cé-

der à un invincible mouvement de défiance, elle alla retomber sur son fauteuil, en se couvrant la figure de ses deux mains.

Je me précipitai vers elle et me préparai à la secourir.

Mais que faire?

Je ne connais rien au monde de plus maladroit qu'un homme près d'une femme qui se trouve véritablement mal.

Ou il ne bouge plus, ou il remue trop. Ou il reste ébahi, ou il s'agite inutilement.

C'est à peu près ce qui m'arriva. C'est ce qui nous arriverait à tous dans une situation analogue.

Je cherchai un flacon dans mes poches..... mes poches étaient absolument vides. J'avais laissé mes senteurs sous les coussins de ma voiture.

La pauvre femme semblait suffoquer. Je portai la main à son corsage pour la desserrer... mais soudain, je m'arrêtai... Un tel attouchement éveillait mes scrupules, et il me semblait entendre dans l'air une voix qui me criait :

— Prends garde, profane, ce corset est sacré, et un pécheur tel que toi n'y saurait toucher sans crime ! *vade retro Satanas ! !*

Saisi d'une terreur religieuse, je lâchai le corset, au risque de laisser la supérieure étouffer. — L'observation des lois morales avant tout !

Ce raisonnement n'était peut-être pas celui que j'aurais fait quelques années plus tôt... mais chaque saison de l'homme a sa philosophie, et l'on s'arrange toujours pour se faire une morale à son usage. A quoi servirait l'intelligence humaine, si elle ne servait au moins à cela?

Mais pendant que je *raisonne*, ou plutôt que je *déraisonne*, car l'un vaut l'autre, le lecteur attend et mon abbesse perd la respiration.

Il me vint enfin une idée!... Elle n'était ni originale ni sublime, mais elle n'en valait pas moins son pesant d'or, la voici :

J'aperçus un cordon de sonnette. Je le tirai à tout briser... On voit que je n'avais pas eu besoin pour cela d'un grand effort d'imagination ou de génie.

En un instant, la chambre fut peuplée de sœurs.

On s'empressa autour de la supérieure, et je sollicitai quelques éclaircissements sur l'étrange incident dont je venais d'être le témoin et peut-être la cause involontaire.

On m'assura que je n'avais rien à me reprocher en cette circonstance, et que je ne pouvais en aucune façon être considéré comme responsable de ce qui était arrivé, madame la supérieure du couvent de Sainte-Marguerite étant sujette à ces sortes d'éblouissements, lorsqu'elle éprouvait une émotion, si légère qu'elle pût être.

Je me défendis comme un beau diable d'avoir cherché à lui causer la plus petite émotion; mais la sœur converse qui avait déjà pris la parole me fit observer, avec beaucoup de bienveillance, que je n'avais nullement besoin d'excuse, puisque la sainte dame souffrait souvent de ces sortes de syncopes, lesquelles, d'ailleurs, se rattachaient à une disposition maladive dont les médecins du pays n'avaient pas encore réussi à la guérir.

On ne me donna pas et je ne demandai pas d'autres explications.

La sœur converse m'invita à la suivre dans la chambre qui m'était destinée.

Je m'empressai de me rendre à cette invitation.

Mais, avant de m'éloigner, je jetai un dernier regard sur l'abbesse, à laquelle on venait d'ôter le bandeau qui lui couvrait le front.

Chose extraordinaire !

Il me sembla que je la reconnaissais.

Mais quelle probabilité pouvait justifier cette illusion? Quelles relations antérieures pouvais-je avoir eues avec la supérieure de ce couvent ? Il était bien clair que j'avais été abusé par une de ces ressemblances fortuites dont l'action extérieure se fait quelquefois sentir, sans qu'il nous soit permis de remonter à leur véritable source et d'en expliquer clairement l'effet.

Évidemment, il ne s'agissait là que d'une simple question de nerfs. La sœur converse elle-même affirmait que sa maîtresse était coutumière du fait. Une émotion, un caprice en étaient sans doute la seule cause. J'avais eu affaire à une femme nerveuse, — voilà tout.

Bientôt, je ne pensai plus à cet incident et m'occupai de mon installation pour la nuit.

On n'avait pas lésiné avec moi pour l'ampleur de la chambre, ni pour la hauteur du lit. J'avais, si la fantaisie m'en prenait, tout ce qu'il fallait pour faire un peu d'exercice

avant de me coucher, et trouver ensuite un excellent sommeil.

J'usai d'abord de la première faculté pour me délier les jambes, car une journée entière passée en voiture m'avait singulièrement engourdi : il en était même résulté pour moi du voyage une de ces fatigues excitantes qui, au lieu de vous faire désirer le repos, semblent devoir écarter le sommeil de vos paupières.

J'étais las, et cependant je n'avais point la moindre envie de dormir.

Se coucher, dans une pareille disposition de corps et d'esprit, est toujours un mauvais système. Le repos, après lequel on s'obstine à courir, s'obstine de plus en plus à nous fuir. Ne dort pas qui veut.

Je résolus de ne point aller chercher le sommeil, mais bien d'attendre que le sommeil vînt me chercher.

Jusque-là, il fallait employer le temps, ou plutôt, selon l'expression proverbiale, le tuer. Il me restait à trouver dans mon imagination le moyen d'arriver à ce résultat de la manière la plus agréable possible.

Un tintement de cloche m'interrompit au milieu de cette hésitation.

Que me voulait ce bruit?... Que signifiait-il?.....

Une simple réflexion servit de réponse à ces deux questions, peut-être un peu indiscrètes, car, en vérité, ce qui se passait dans le couvent de Sainte-Marguerite ne me regardait pas.

Cette réflexion fut celle-ci :

Il est environ neuf heures. Les religieuses n'ont pas pour habitude de faire du jour la nuit et de la nuit le jour... C'est donc l'heure du coucher... pour les religieuses comme pour moi.

Et, comme corollaire à cette première réflexion, il s'en joignit une autre, encore plus indiscrète, si c'est possible. C'est-à-dire que je m'adressai à moi-même cette impertinente demande :

— Où diable est le dortoir ?

Une fois sur cette pente, on sait que j'étais incapable de m'arrêter. Hélas! je me laissais emporter par l'influence de mes anciennes habitudes, j'obéissais, sans penser à mal, aux premiers instincts de ma vie... Sans penser à mal! je

prie le lecteur bénévole de bien peser et de prendre au sérieux ces quatre petits mots-là. Ils sortent réellement de ma conscience, eu égard au moment dont j'invoque ici le souvenir. Mon sang refroidi, croyez-le bien, n'était plus capable que d'un certain besoin de distraction et de curiosité.

La question était donc tout simplement de savoir où était ce bienheurex dortoir...

J'allai écarter mes rideaux; je ne vis rien dans l'aile de bâtiment qui me faisait face.

Je sortis de ma chambre et me trouvai dans un immense couloir, dont l'obscurité était à peine blanchie par les reflets indirects de la lune.

Une grande fenêtre s'apercevait à l'extrémité de ce couloir. Je marchai dans cette direction, en cherchant à faire le moins de bruit possible, c'est-à-dire sur la pointe des pieds.

Une galerie de dix fenêtres, séparée par une cour du corps de logis que j'habitais et parfaitement éclairée, frappa mes regards.

J'eus comme un éblouissement; mais je me frottai les yeux et distinguai très-clairement une phalange gracieuse et sévère de nonnes, qui, après être entrée en bloc dans le dortoir, se dispersa vers le milieu, si bien que chacune d'elles se dirigea immédiatement vers la couche qui lui était déstinée.

Les lits étaient blancs comme neige. Il y avait un espace de trois pieds au moins entre chacun d'eux. On voulait sans doute empêcher ces demoiselles de causer entre elles et de se communiquer trop librement ces pensées, à la fois dangereuses et frivoles, que le démon se plaît souvent à glisser entre deux draps, surtout quand ces deux draps doivent servir de refuge à des novices.

Soyons vrai. Je fus légèrement désappointé, car les préparatifs de ces saintes filles ne furent pas de longue durée. On ne pouvait pas les accuser de vouloir donner prise à la tentation. Les prières étaient probablement terminées, car à peine eurent-elles touché leurs lits, que les lumières s'éteignirent et je ne vis plus rien. Pour plus de pudeur, sans doute, l'achèvement de la toilette nocturne se fit en pleine obscurité. Le couvent de Sainte-Margue-

rite-de-la-Croix était évidemment une pépinière de véritables élues, dont la place était marquée d'avance au paradis.

Je fis volte-face et repris gravement le chemin de mon gîte.

Le corridor était assez long et éclairé à chacune de ses extrémités par une énorme fenêtre à double rang de vitres, qui servait également de porte pour communiquer avec une terrasse de pierre qui entourait le bâtiment comme une longue ceinture, ornée, à distances régulières, de fleurons ou écussons représentant le chiffre de la sainte patronne du couvent.

Tout en cheminant avec de grandes précautions, j'examinais les figures bizarres que dessinait la sculpture du balcon, grâce à l'ombre que la lune faisait ressortir avec force, lorsque je fus subitement arrêté dans ma marche et dans mes vagues rêveries, par une étrange apparition.

J'ai dit *apparition* et je maintiens le mot.

On va voir si j'ai raison de m'en servir et s'il y a exagération dans mon langage.

A vingt pas environ de moi, et juste au milieu du corridor, venait de surgir une forme blanche, vaporeuse, presque insaisissable.

Cette forme se mouvait...

Elle marchait !

L'âge ne m'avait pas rendu poltron. Cédant pourtant au premier mouvement de la surprise, je crus prudent de faire une halte. Ami ou ennemi, ange ou démon, créature humaine ou produit immatériel d'un souffle supérieur, il fallait bien que je me consultasse, à l'effet de résoudre quel accueil je devais à ce visiteur mystérieux. J'avais souvent lu des contes de revenants et jamais je n'aurais imaginé qu'il me fût réservé de voir si exactement réalisés ces rêves de l'imagination quelque peu folle de certains poëtes détraqués. Jusqu'alors même, je m'étais beaucoup moqué des revenants. Est-ce que ce manque de foi, est-ce que cette irrévérencieuse incrédulité allaient enfin recevoir leur châtiment ? Est-ce que j'allais être forcé d'y croire ?

Mais pendant que je perdais du temps à me consulter,

l'apparition suivait imperturbablement son petit bonhomme de chemin. Le revenant, qui n'était arrêté, lui, par aucun scrupule, allait, sans se déranger, à ses affaires.

Le peu de distance qui nous séparait me permit bientôt, sinon de satisfaire complétement ma curiosité, dn moins de ne conserver aucun doute sur la nature de la personne qui se dirigeait vers moi.

Cette personne appartenait à la race humaine, et qui plus est à la moitié de cette race réputée à bon droit pour la plus aimable et la plus belle. C'était une femme. Il m'eût été d'ailleurs assez difficile de décider si elle était jolie ou laide. Son costume l'avait trahie et j'avais rapidement jugé sur l'ensemble.

Deux mots sur ce costume sont peut-être ici nécessaires.

Un corset d'une blancheur éclatante environnait la taille de l'inconnue et soutenait deux globes dont la fermeté avait victorieusement résisté à l'influence des années. Ce n'était pas que cette femme fût très-âgée, loin de là! Quand elle parvint à la hauteur de ma chambre et que le rayon de ma lampe donna en plein sur elle, je supputai par calcul approximatif qu'elle devait avoir de trente-huit à quarante ans.

Ajoutez à ce simple corset une jupe dont la blancheur de neige était également irréprochable, et une cornette assez coquettement posée sur des cheveux encore très-abondants, et vous aurez une idée de la toilette sous laquelle mon aimable visiteuse se présentait à mes yeux.

J'allai au-devant d'elle et crus de mon devoir de lui adresser le premier la parole. En pareil cas, même avec des revenants, il faut toujours être poli.

— Madame, bégayai-je, non sans une certaine émotion, car je ne savais à quoi attribuer une aussi singulière démarche..... Madame.....

Et je restai court. Cela arrive le plus naturellement du monde quand on ne sait que dire.

Je prie toutefois le lecteur de ne point supposer qu'ici ma verve soit précisément demeurée en défaut, ce serait commettre une véritable erreur. J'avais des milliers

de choses à dire et je me sentais même en assez bonne disposition d'éloquence ; mais, pour bien comprendre le sentiment qui vint tout à coup glacer les mots dans ma bouche, il faudrait avoir vu ce que je vis alors, et avoir assisté à un spectacle qui était bien de nature, on va s'en convaincre, à me surprendre et à m'intriguer souverainement.

La personne à qui je m'adressais ne parut point m'entendre.

Son visage demeura calme et insensible. Elle ne fit ni un geste, ni un signe qui pussent me faire supposer qu'elle m'écoutât et qu'elle fût disposée à me répondre.

Cependant, elle marchait toujours, comme si elle se fût dirigée, en dépit de tout obstacle, vers un but déterminé d'avance... Elle toucha enfin le seuil de ma porte.

Je me serais considéré comme l'homme le plus grossier et le plus mal appris du monde si je n'eusse pas saisi cette occasion toute naturelle de faire dignement et cavalièrement les honneurs de mon logis.....

Je présentai la main à mon aimable fantôme qui n'en parut point fâché, et le fis entrer chez moi.

Il ne m'opposa aucune résistance, aucune difficulté!

Je n'avais point de sofa. On ne peut offrir que ce qu'on a : j'offris le bord de mon lit...

Toujours même soumission, même obéissance.

Mais aussi toujours le même mutisme, continu, imperturbable et obstiné.

Forcé de me taire puisqu'on ne m'honorait d'aucune réponse, je me mis à considérer plus attentivement encore les traits de mon fantôme...

Je reculai ébahi!...

Qu'on se rassure pourtant! Si je reculai si brusquement, ce ne fut ni d'effroi ni d'horreur. Car je venais, tout au contraire, de trouver cette femme plus jolie qu'elle ne m'avait encore paru et d'acquérir la certitude que je la connaissais. D'abord, il ne fut pas un moment douteux pour moi que ce ne fût la supérieure qui s'était tout à l'heure évanouie à mon aspect. Mais je fus en même temps persuadé que j'avais eu autrefois des relations avec elle.

Mais dans quel lieu, dans quelle circonstance l'avais-

je vue? Elle n'avait très-certainement, d'ailleurs, été qu'une amie pour moi, car les souvenirs qu'elle me rappelait étaient tout empreints de calme, d'innocence et de chasteté.

Je parcourus rapidement par la pensée les diverses stations de ma vie et cherchai à en faire jaillir le nom que je sentais au bout de ma langue et que je ne pouvais venir à bout de prononcer...

Ces efforts furent pourtant couronnés de succès.

— Mademoiselle d'Oysanville! m'écriai-je dans un premier transport de satisfaction ; mademoiselle Thérèse d'Oysanville ! C'est cela! c'est cela ! J'étais bien sûr que je me souviendrais !

Mon bienveillant lecteur a peut-être oublié, lui, mademoiselle d'Oysanville... J'étais à peu près dans le même cas, et si elle ne m'était apparue sous ce singulier accoutrement et dans des circonstances aussi extraordinaires, il est probable que c'est un nom qui se fût enseveli, également pour moi, dans les sombres ténèbres de l'oubli. Mais la simple vue du personnage me rappela tout d'abord la nature des relations qui nous avaient quelque temps réunis. Je revis immédiatement en imagination la bonne figure de M. de Magnancourt, que j'avais connu au château du Grand-Mesnil, appartenant à M. de Lesdiguières, et qui, après avoir fortement et consciencieusement travaillé pour me faire épouser mademoiselle d'Oysanville, n'avait réussi, par ses manœuvres éminemment habiles, qu'à amener entre nous deux, au lieu d'une déclaration d'amour, une explication bien catégorique, bien franche, à la suite de laquelle nous nous étions séparés, fort amicalement du reste, pour ne plus nous revoir.

Je ne sais à quoi cela tient, mais cette nuit-là, âgé d'une vingtaine d'années de plus que lors de notre première connaissance, et en présence des quatre murailles nues de ma chambre, j'éprouvai un certain regret de n'avoir pas épousé mademoiselle d'Oysanville. Il me semblait qu'elle avoit dû être bien malheureuse pour s'être jetée dans les bras de la religion, et que, si j'avais été son mari, j'eusse sans doute réussi à lui faire accepter la vie du monde, dans des conditions plus insoucieuses et plus philosophiques. Qui pourrait dire ce qu'il y a, au fond de ces retraites

qu'on appelle des couvents, d'espérances déçues, de désirs étouffés et de cruels désappointements !...

Mais ce n'était ni le lieu ni l'instant de faire un traité de philosophie. Le plus pressé était de m'occuper particulièrement de ce qui se passait devant moi, et de pénétrer, si c'était possible, le mystère qui m'environnait.

Je me décidai à une dernière tentative de conversation.

Il est vrai qu'elle n'avait pas d'abord paru m'écouter avec beaucoup d'attention, ce qui était peu flatteur pour mon amour-propre, mais ne fallait-il pas aussi tâcher de comprendre un peu le pourquoi des choses ? Le tort n'était-il pas de mon côté ? Je l'avais nommée : *Madame !* or, on ne dit pas : *Madame* à une supérieure de couvent, mais bien : *Ma mère.*

Son silence était peut-être tout simplement une leçon

Je repris donc avec beaucoup d'onction :

— Ma mère... vous ne sauriez croire les regrets que j'ai ressentis de l'émotion dont mon arrivée a été pour vous la cause. Croyez que si j'avais pu supposer...

J'interrompis encore ici mon discours. Il faut bien le dire à ma honte, ce discours ne produisit aucun effet. L'abbesse me regardait toujours d'un œil fixe et immobile. Pourtant, je l'avoue au risque de passer encore pour un peu fat, ce qui est un vilain défaut, surtout à une certaine époque de la vie, il me sembla distinguer dans ce regard une expression indéfinissable de bienveillance et même de tendresse.

Je tenais la main de la religieuse ; sa main serra la mienne.

Oh ! alors, en dise le lecteur ce qu'il voudra, tombent sur moi les foudres vengeresses du ciel, advienne que pourra !.. Qu'on raille, si l'on veut, cet amoureux, transi par tant d'années trop bien employées, qui se réveille encore une fois avant d'adresser son dernier adieu aux sensations jeunes et vives, qu'on me trouve ridicule, qu'on s'acharne après moi, que m'importe ! ceci est une confession... toute vérité y passera.

Je savais le nom de baptême de mademoiselle d'Oysanville. J'espérai me faire mieux écouter en le lui glissant à l'oreille.

— Thérèse, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, Thérèse, ne tenez pas rigueur à votre plus ancien ami, daignez l'entendre et lui répondre; reportez-vous un moment vers le passé, et suivez-le dans cette douce excursion qu'il se sent si bien disposé à entreprendre en votre compagnie, vers des temps plus heureux. Avez-vous donc oublié tout à fait ce bon marquis de Roquelaure (car je n'étais alors que marquis), le château de M. de Lesdiguières, au Grand-Mesnil, les manies matrimoniales de ce brave M. de Magnancourt, qui ne dînait pas bien quand il n'avait pas marié quelqu'un dans sa journée? Est-ce qu'il ne vous est pas resté de toutes ces choses un léger, un fugitif souvenir?

On me rendra justice; j'espère qne j'y mettais de la patience et des précautions. On ne pourra m'accuser d'avoir voulu entrer dans ce cœur timide et voué au ciel, comme un mousquetaire dans une ville prise d'assaut, en pourpoint de cuir et en bottes fortes... Je m'y prenais au contraire, on le voit, comme un novice, courtisant la première nymphe de ses rêves, et implorant, avec une timidité louable, la grâce d'un baiser.

Ici, ce n'était point de paroles qu'il s'agissait... J'essayai de ravir ce baiser par surprise. J'y réussis sans rencontrer de résistance. Sœur Thérèse était sans doute assez bien avec le ciel pour faire passer ce baiser-là, aux yeux du bon Dieu, pour un simple et affectueux baiser de frère.

Ai-je besoin de dire que je fus très-encouragé par ce début?... on le croira sans peine.

Je m'affermis donc sur mes étriers, et prenant mon élan comme si j'eusse eu à exécuter la passe d'un tournoi, je courus au combat, casque en tête et la lance en arrêt.

Comparaison à part, car je n'avais ni lance ni casque, j'engageai avec la religieuse une lutte dans laquelle je devais avoir tout l'avantage, si elle ne se défendait pas mieux de mes attaques qu'elle ne s'était jusqu'alors défendue de mes désirs muets et de mes regards éloquents.

En effet, excepté un léger frémissement que je sentis en appuyant mon bras sur sa taille, rien ne me fit supposer qu'elle voulût s'opposer à mes tentatives. En vérité, cette victoire m'humiliait, elle me semblait trop facile, et sans

les souvenirs gracieux que renouvelait pour moi l'aspect d'une femme dont le nom se mêlait aux beaux échos de ma jeunesse, j'aurais peut-être renoncé à user de tant de précieux avantages qui m'étaient offerts avec un si étrange abandon.

Mais quel ange eût pu résister à une provocation si directe? On se rappelle que je l'avais fait asseoir sur le lit. Sans qu'elle parût avoir conscience de ce qu'elle faisait, et cédant à un mouvement que je lui imprimais moi-même, elle se renversa, et je me trouvai tout près d'elle, respirant en quelque sorte sa propre haleine, et m'enivrant de ce regard fixe et pénétrant, qui ne cessait, je ne sais par quel charme inexplicable, de se reposer sur moi.

Il y eut cinq minutes délicieuses, de ces minutes que le sort jaloux nous compte et dont il nous semble toujours avare, alors même qu'il se montre généreux. Ces cinq minutes m'absorbèrent à tel point, que je me crus redevenu jeune, et que je ne pus m'empêcher de faire en moi-même cette réflexion ;

— Excellent M. de Magnancourt! qui s'était si bien mis en tête de nous unir, mademoiselle d'Oysanville et moi, que ne nous voit-il? Voilà son projet réalisé... Ah! il est vrai qu'il y manque une toute petite formalité dont il se préoccupait très-fort : le sacrement!

Mais dame! on ne pense pas à tout, — et d'ailleurs, le temps nous avait manqué.

On n'aura pas sans doute perdu de vue qu'au point où j'en étais alors avec la supérieure du couvent de Sainte-Marguerite, elle n'avait pas encore desserré les dents.

Tout cela s'était fait silencieusement, avec mystère et sans mot dire.

Il y avait là vraiment quelque chose d'incompréhensible. Je n'avais pas songé d'abord à m'en inquiéter... mais quand le calme de mes esprits me permit de juger les choses de sang-froid et en dehors de toute passion, j'en fus réellement épouvanté.

J'étais bien sûr, il est vrai, qu'elle était vivante, et que je n'avais pas eu affaire à une de ces ombres à figure humaine qui reviennent parfois des sombres bords, tantôt pour se venger de quelque infidèle, tantôt pour intriguer tout sim-

plement un ancien ami. De nerveuses étreintes, des soupirs très-humains, des serrements de mains parfaitement significatifs, m'étaient témoins que je n'avais pas rêvé et que je me promenais depuis une heure dans les brillants domaines de la réalité.

Cependant, revenu à un état plus tranquille, j'eus peur de cet étrange mutisme, que n'avaient pas fait cesser les plus vives, les plus tendres caresses. Je m'effrayai de cette immobilité qui avait, pour la seconde fois, succédé à quelques transports factices.

Je fus même frappé d'une pâleur qui augmentait à chaque instant.

Il me sembla reconnaître, à tout ce que je voyais, les signes non équivoques d'un nouvel évanouissement.

Elle recommençait à respirer avec peine. Je crus qu'elle allait suffoquer.

A tout hasard, je me précipitai vers ma fenêtre et l'ouvris toute grande.

Un vent assez frais soufflait en ce moment. L'effet fut instantané.

Elle passa la main sur ses yeux, se leva et jeta un cri.

Je me prosternai à ses genoux.

— Où suis-je? dit-elle, en regardant autour d'elle avec ébahissement. Pourquoi ne suis-je plus chez moi? que sont devenus mes vêtements? où m'a-t-on conduite? qui êtes-vous? répondez! répondez!

Elle ne s'arrêtait plus. On eût dit qu'elle prenait sa revanche d'avoir été si longtemps sans parler.

— Vous êtes dans la chambre d'un galant homme, qui ne s'attendait pas à l'honneur de recevoir chez lui, à cette heure, mademoiselle Thérèse d'Oysanville.

— Vous m'avez reconnue... ne me nommez pas ainsi... appelez-moi sœur Thérèse! Et moi aussi je vous ai reconnu tantôt... vous êtes monsieur de Roquelaure.

— Lui-même.., qui devait être jadis votre époux.

— Ne parlons pas de cela, reprit-elle en rougissant, j'ai honte de moi-même... Oh! si vous saviez comment je suis là... On m'a peut-être vue... Oh! je suis perdue !... Et vous... vous .. qu'allez-vous croire de moi?

— Pourquoi ces réflexions, après avoir été si bien inspirée? Si vous avez daigné, sœur Thérèse, m'honorer

d'une visite, c'est que vous l'avez jugé convenable; c'est que...

Elle m'interrompit du geste, et s'écria :

— C'est que je suis somnambule.

— Somnambule!

— J'en mourrai de honte. Laissez-moi partir... Adieu.

— Non! vous ne partirez pas; nous avons à causer ensemble.

— C'est juste; et c'est à moi de vous interroger. Serez-vous franc?

— Pourquoi une telle demande?

— Serez-vous franc?

— Mais... sans doute.

— Depuis combien de temps suis-je ici?

— Depuis une heure.

— Je n'ai rien dit?

— Vous n'avez pas ouvert la bouche.

— Je n'ai pas été suivie, épiée par quelque religieuse du couvent?

— Je jurerais que non.

— Et... qu'ai-je fait ici?

J'avoue qu'à cette question, je fus complétement démonté; elle m'était adressée d'un ton si naïf, d'un air si innocent, que je ne sus que penser, ou d'une si incroyable pureté, ou d'une telle impudence. Mais, en examinant sœur Thérèse dans le blanc des yeux, je demeurai convaincu qu'elle venait, en dernier lieu, de m'interroger dans toute la confiance et toute la sincérité de son cœur, et qu'elle n'y entendait nullement malice.

— Ce que vous avez fait?

— Oui.

— Mais... je ne sais pas.

— Comment! vous ne savez pas; est-ce que vous étiez aussi endormi?

— Non!... non!... je ne dormais pas...

— Eh bien, alors?...

Elle ne me donna pas le temps de chercher une réponse. Elle s'aperçut qu'elle était assise sur mon lit, et elle se leva en bondissant. Une petite glace pendue sur ma cheminée lui montra, comme par une révélation subite, le costume

plus que léger sous lequel elle m'avait accordé cet involontaire tête-à-tête.

Peut-être songea-t-elle en même temps à mon antique réputation de mauvais sujet, à mes antécédents, qui, j'en conviens, n'étaient pas très-propres à la rassurer.

Je ne sais quel autre indice, que je ne puis ni ne veux indiquer ici, porta tout à coup dans son esprit la lumière et la conviction.

— Vous avez abusé de mon infortune, dit-elle, en se dirigeant vers la porte, je vous maudis!...

Quel mot! et quelle conclusion fatale, après un début riant!

Rester sous le poids d'une pareille malédiction m'était impossible.

Je courus après l'abbesse désolée, je la suppliai de m'accorder encore une minute, et j'obtins la permission de m'expliquer.

En pareille occasion, *s'expliquer* est presque toujours synonyme de *se justifier*.

Je trouvai quelques beaux mouvements oratoires, j'évoquai les jolis fantômes du passé, je vantai à sœur Thérèse les beautés de mademoiselle d'Oysanville, et, ma foi, le diable aidant, j'enlevai d'assaut mon pardon.

Cette importante affaire réglée, la bonne religieuse reprit le chemin de son appartement.

Tout était pour le mieux. Pas un bruit n'avait troublé sa retraite, on pouvait donc hardiment se flatter de l'espérance que personne, dans le couvent, ne s'était douté de cette incompréhensible escapade.

Je m'étais engagé à partir le lendemain matin, au point du jour, sans chercher à renouveler mes adieux.

Je tins parole.

On m'avait trouvé d'excellents chevaux, et mon postillon n'attendait que mon signal pour faire claquer son fouet et dévorer l'espace.

Je descendis de ma jolie retraite au moment où les oiseaux des forêts gazouillaient leurs premiers chants, et me blottis au fond de ma chaise, après avoir recommandé au cocher de fournir au moins six lieues sans désemparer.

Nos roues s'ébranlaient, quand un homme courant après

nous pria instamment qu'on arrêtât, affirmant qu'il avait à me dire un mot.

Je passai la tête à travers la portière.

Cet homme était le villageois qui m'avait conduit la veille au couvent de Sainte-Marguerite-de-la-Croix.

— Que me voulez-vous, mon ami ? lui dis-je.

— Oh! rien, monsieur le duc, si ce n'est vous dire adieu.

— Eh bien, mon brave, adieu !

— Vous ne me remettez pas, monsieur le duc ?

— Moi... non ! le diable m'emporte !

— Monsieur le duc, je suis votre ancien valet de chambre.

— Eh !... attends donc...

— Votre valet Bruscambille !...

— Bruscambille ! fis-je en baissant la voix. Ah ! çà, mais, si j'ai bonne mémoire... n'est-ce pas toi, maraud... qui jadis...

— Oui, monsieur le duc, oui... un démêlé avec la justice... une querelle avec M. le lieutenant civil Daubray... pour quelques malheureuses pièces d'or... Oh ! c'est bien peu de chose, allez !

— Il n'en est pas moins vrai...

— Qu'ils m'ont envoyé aux galères, oui, monsieur le duc. Mais j'en suis sorti.

— Ah ! tu en es sorti ?...

— Ainsi que vous le voyez ; et comme malgré tout ce qu'on peut dire de moi, j'ai des qualités essentielles, entre autres une grande propension à l'économie, j'ai mis, pendant mon malheur, un peu d'argent de côté, ce qui m'a permis d'acheter dans ce pays-ci un petit coin de terre, d'y planter d'excellents choux, et d'y vivre honnêtement comme le premier venu. Hier, monsieur le duc, vous ne sauriez croire tout le plaisir que j'ai ressenti en vous voyant ; car, malgré votre sévérité, vous êtes juste et bon... aussi, me suis-je donné le plaisir de vous rendre un petit service...

— Un service ?

— Oui un service.

— En quoi faisant, mons Bruscambille ?

— En vous envoyant coucher dans un couvent de filles, monsieur le duc.

— Chut!.. chut!...

— Je savais que cela était dans vos goûts...

— Tais-toi donc...

— Et je parierais que cela vous a fait plaisir.

Il n'y avait qu'un moyen de faire taire Bruscambille.

Je lui jetai ma bourse, et donnai l'ordre de partir au galop.

Le postillon obéit.

Bruscambille me remercia sur tous les tons; mais bientôt je n'entendis plus sa voix.

Le voyage pousse généralement à la réflexion, je songeai tout naturellement, en brûlant le pavé, à mon aventure de la nuit.

Le dirai-je? j'éprouvai d'abord un sentiment d'orgueil en récapitulant ce qui m'était arrivé.

Mais cet aveuglement dura peu.

Je revins bientôt à la réalité, et appréciai les choses à leur juste valeur.

Je m'étais dit: Une femme, encore aimable, encore belle, m'a bien réellement accordé ce qui, à toutes les époques de ma vie, m'a toujours semblé le trésor le plus inestimable et le plus précieux...

Cette femme a consenti à tout ce que je lui ai demandé...

Cette femme s'est livrée à moi! Honneur à Roquelaure! gloire à sa valeur...

Il est encore digne de ses anciens succès.

Mais ce n'était là que le beau côté de la médaille.

En voici maintenant le revers:

Cette femme dormait!...

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

